54

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

TOME VI.



PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

OU

TABLEAU HISTORIQUE

PRÉSENTANT LES VICISSITUDES DES NATIONS, LEUR AGRANDISSEMENT, LEUR DÉCADENCE ET LEURS CATASTROPHES, DEPUIS LE TEMPS OU ELLES ONT COMMENCÉ A ÊTRE CONNUES, JUSQU'AU MOMENT ACTUEL ;

PAR ANQUETIL,

DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,

CHEZ LOUIS TENRÉ, LIBRAIRE,

RUE DU PAON-S.-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 1.

1823.

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

LOMBARDS.

Leur origine. Étymologie de leur nom. Alboin, Cléphis, Autharis, Theudelinde, Adaluald, Gundeberge et Rotharis, Pertharite. Puissance des papes. Astolphe. Didier. Charlemagne.

Les Lombards sont nés d'une division entre les Gépides, habitans des bords du Danube. Ces peuples eurent une querelle domestique qui les partagea. Plusieurs se distinguèrent des autres par une longue barbe, d'où leur est venu le nom de *Lombards*, et, sous cette dénomination, se fixèrent en Pannonie. Ils se rasoient le derrière de la tête, et laissoient croître leurs cheveux sur les tempes et par-devant, apparemment pour accompagner leur longue barbe, ce qui ne devoit pas faire ressortir avantageusement leur visage. Ils eurent plusieurs guerres, tant avec leurs voisins qu'avec l'empire. Il paroît que les plus opiniâtres furent, comme il arrive d'ordinaire, contre les Gépides, leurs anciens compatriotes. [520.] *Alboin*, fils de leur roi *Audoin*, tua de sa propre

main, dans une bataille, *Thorismond*, fils de *Thusirind*, roi des Gépides. Après cet exploit, il demanda à être admis à la table du roi, son père; honneur qui, chez les Lombards, équivaloit à la gloire du triomphe chez les Romains. Mais il falloit que celui qui briguoit cette faveur parût revêtu de l'armure de l'ennemi qu'il avoit vaincu. « Où est » l'armure de *Thorismond?* » dit à son fils le sévère *Audoin*. Il n'en fallut pas davantage au jeune héros; il part accompagné de quarante braves, arrive à la cour de *Thusirind*, demande les dépouilles, que les Gépides, étonnés de sa hardiesse, lui accordent, et revient prendre au banquet royal la place qu'il avoit doublement conquise.

[555.] Le même *Alboin*, monté sur le trône, tua encore de sa main le roi même des Gépides, nommé *Cunismond*. Du crâne de ce malheureux il fit faire une coupe dont il se servoit dans les festins publics; et il épousa *Rosemonde*, sa fille, qui étoit tombée entre ses mains avec plusieurs captifs. Ce prince s'étoit fait estimer de *Narsès*, qui le choisit pour venger l'injure que lui fit l'empereur *Justin II* en le rappelant d'Italie, où ce grand homme avoit rendu les plus signalés services à l'empire. Ses envieux, à la tête desquels étoit l'impératrice *Sophie*, l'accusèrent d'aspirer à la souveraineté. Comme il étoit eunuque : « Je l'emploierai, dit imprudemment » cette princesse, à distribuer à mes femmes la » quantité de laine que chacune d'elles doit filer. » — Oui, répondit le vieil eunuque; et moi je lui

» ourdirai une trame que je la défie de jamais finir. » En effet, *Narsès* appela les Lombards en Italie, leur facilita la conquête de cette belle contrée, et ne fut pas long-temps sans éprouver des remords d'avoir ainsi lui-même déshonoré sa vieillesse et flétri ses lauriers par cet acte de vengeance. Il fut enlevé par le désespoir que lui causa son crime. *Alboin* subjugua l'Italie sans éprouver beaucoup d'obstacles de la part de *Longin*, successeur de *Narsès*. Il avoit changé le gouvernement des Goths, conservé par son prédécesseur. Au lieu des magistrats romains, *Longin* avoit mis dans chaque ville un duc qui réunissoit la puissance civile et militaire, sans excepter même de cette loi générale Rome, dont il supprima le sénat, et qui eut aussi son duc. Pour lui, il prit le titre d'exarque, titre emprunté du gouvernement ecclésiastique, et qui répond à celui de métropolitain, c'est-à-dire, qu'il se réserva sur tous ces ducs une inspection de juridiction, puisqu'il les déplaçoit à sa volonté. *Longin* fixa son séjour à Ravenne : ses successeurs l'imitèrent ; d'où leur est venu le nom d'*exarque de Ravenne*.

En trois ans, *Alboin* fonda solidement le trône des Lombards dans la partie d'Italie qui s'est nommée depuis Lombardie. Il choisit Pavie pour sa capitale, afin de contenir plus aisément et plus sûrement le grand nombre de villes qui se rendoient à lui avec leurs territoires ; il laissa dans chacune de ces places une garnison proportionnée de Lombards sous le gouvernement d'un officier qu'il honora du

titre de duc. Il ne devoit le porter qu'aussi longtemps que le prince jugeroit à propos de lui conserver le gouvernement. Il y en avoit trente-six, quand *Alboin* descendit au tombeau par une mort tragique qu'il s'attira.

Il donna un grand festin à ses favoris : la reine y assistoit. Ayant fait remplir de vin la coupe de cérémonie, qui étoit le crâne du père de *Rosemonde*, il ordonna à cette malheureuse princesse de boire dedans. A cette horrible proposition, elle quitta la table avec précipitation, résolue de se venger. Elle s'adressa à un jeune officier d'une intrépidité reconnue, nommé *Hermichild*. Il refusa. Mais la princesse, instruite d'un commerce secret qu'il avoit avec une de ses dames, se mit la nuit à la place de celle-ci, et s'étant fait reconnoître le matin, elle lui fit comprendre qu'il n'y avoit plus à reculer, et que sa sûreté dépendoit de la mort du roi. *Hermichild* s'associa des assassins. Tous ensemble se jetèrent sur *Alboin* pendant qu'il reposoit dans sa chambre après dîner. Il voulut se défendre avec son épée; mais *Rosemonde* avoit eu soin qu'elle ne pût être tirée du fourreau. Un escabeau lui servit quelques momens à parer les coups; mais, accablé par le nombre, il tomba et mourut.

Rosemonde, outre sa main, avoit promis au meurtrier le trône de Lombardie; mais l'exécution de ce dernier article rencontra des difficultés insurmontables. Les deux époux furent obligés de prendre la fuite pour se soustraire à la fureur des Lombards. Ils

se sauvèrent à Ravenne, auprès de l'exarque *Longin*. Celui-ci, croyant que l'hymen de *Rosemonde*, joint aux trésors qu'elle avoit apportés, pourroit l'aider à se faire reconnoître roi d'Italie, l'engagea à se défaire de son mari. Aussi ambitieuse que cruelle, elle présenta elle-même à son époux une coupe empoisonnée lorsqu'il sortoit du bain. Il en avoit à peine bu la moitié, qu'il en sentit l'effet dans ses entrailles. Aussitôt il se jette sur son épée, la porte à la gorge de sa perfide épouse, la force d'avaler le reste, et tous deux expirent dans d'affreuses douleurs.

Les Lombards élurent pour roi *Cléphis*, un d'entre eux, homme de grande distinction. Il étoit guerrier, et il poussa ses conquêtes jusqu'aux portes de Rome; mais sa trop grande dureté déplut autant aux Italiens soumis à son empire qu'aux Lombards, ses compatriotes. Des complices des deux nations l'assassinèrent avec sa femme *Messana*. Les ducs, délivrés d'une autorité supérieure à la leur, jugèrent à propos de ne plus se soumettre à un maître, et de gouverner chacun leur duché avec un pouvoir absolu.

[585.] Malgré cette division de puissance qui morceloit les forces de la nation, les Lombards s'agrandissoient aux dépens de l'empire, parce que chaque duc s'étendoit le plus qu'il pouvoit autour de lui. Ces progrès déterminèrent l'empereur *Maxime* à prendre de sérieuses mesures pour conserver ce qui lui restoit en Italie. Outre une grande armée qu'il leva moyennant une grosse somme d'argent, il engagea *Childebert*, roi des Francs, à le seconder.

Les Lombards, instruits de ces préparatifs, et jugeant qu'ils ne pourroient y résister sans un chef, élurent et placèrent sur le trône *Autharis*, fils de *Cléphis*.

Après avoir signalé sa valeur par quelques exploits militaires, ce prince fit connoître sa prudence par l'ordre qu'il mit dans le gouvernement. Il sentit qu'accoutumés à l'autorité comme l'étoient les ducs, il seroit difficile d'obtenir d'eux une soumission entière. C'est pourquoi il s'engagea à les maintenir dans leur gouvernement, eux et leurs enfans, à moins qu'ils ne se missent dans le cas d'être déposés pour cause de révolte ou crime de trahison, ce qu'on a appelé *félonie*. Les ducs, de leur côté, jurèrent de l'assister de toutes leurs forces en temps de guerre, et promirent de lui payer la moitié de leurs revenus pour soutenir la dignité royale. Le reste leur étoit abandonné pour en disposer à leur volonté. Telles sont les premières lois des fiefs, dont quelques auteurs attribuent l'origine aux Lombards; mais il paroît que ce genre de possession étoit déjà connu en France, et que les Lombards n'ont fait que l'assujettir à des règlemens que les autres nations ont ensuite adoptés. *Autharis* fit aussi publier plusieurs lois salutaires contre le vol, le meurtre, l'adultère, et autres crimes. Il fut, dit-on, le premier roi de sa nation qui embrassa le christianisme. La plus grande partie de son peuple suivit son exemple; mais, comme ces hommes furent instruits par des évêques ariens, ils demeurèrent long-temps infectés de cette hérésie.

Non-seulement *Autharis* veilla à la tranquillité de ses sujets par les bonnes lois qu'il leur donna, mais il pourvut aussi à leur sûreté en écartant les Francs de ses frontières par de riches présens. Ce ne fut point la pusillanimité qui lui fit employer ce moyen; car, ces peuples étant revenus au mépris de leur parole, il alla à leur rencontre et les chassa. Par les conquêtes qu'il fit ensuite en Italie, les possessions des Lombards se trouvèrent mêlées avec celles de l'empire, c'est-à-dire avec celles de l'exarchat. Rome appartint à cette dernière puissance, ou plutôt elle resta dans un état incertain, qui n'étoit ni sujétion ni liberté, sous la protection tantôt des rois, tantôt des exarques. Il en fut de même de beaucoup de duchés, qui ne rendoient qu'une obéissance précaire à l'autorité dont ils dépendoient. De là des guerres continuelles entre les exarques et leurs ducs, entre les ducs lombards et leurs rois, entre les rois et les exarques. La domination des exarques s'étendoit surtout dans le Bolonais, la Romagne, la Marche, le duché d'Urbin, et dans les provinces qui composent le royaume de Naples. *Autharis* possédoit tout le reste. Il pénétra jusqu'à la pointe la plus reculée de la Calabre, entra à cheval dans la mer; et frappant de sa lance un pilier situé sur le rivage : « Ce seront là, dit-il, les bornes de l'empire des » Lombards. » Ce pilier a subsisté long-temps, et s'appeloit *le pilier d'Autharis*. On peut reprocher à ce prince, comme un défaut de politique, d'avoir laissé prendre à quelques-uns des ducs, surtout à

ceux de Bénévent, une puissance qui fut souvent à charge à ses successeurs. Peut-être ne put-il pas faire autrement. Il mourut empoisonné dans Pavie, sa capitale, après huit ans de règne, sans qu'on ait pu connoître ni les auteurs ni les causes de ce crime; à moins qu'on ne suppose que la puissance de ce prince commençoit à offusquer les grands.

[590.] *Autharis* ne laissa point d'enfans; mais il laissa une veuve nommée *Theudelinde*, si estimée, qu'on s'en rapporta à elle pour le choix d'un roi. Elle ne trompa point la confiance de sa nation. Ce fut un mérite généralement reconnu qui fit obtenir la couronne et sa main à *Agidulphe*, duc de Turin, proche parent du défunt. Le règne du nouveau monarque fut long et heureux, quoique la paix en ait souvent été troublée par des guerres intestines, c'est-à-dire avec ses ducs; mais il sut en écarter les grandes horreurs, surtout celles des guerres étrangères, dont il garantit ses sujets, pendant que ceux de l'exarchat étoient tourmentés tantôt par les Francs, tantôt par les Huns. Ces derniers en massacrèrent un grand nombre, et emmenèrent les femmes et les enfans. *Agidulphe* se laissa engager par la reine à embrasser la religion catholique. Il fit reconnoître roi, de son vivant, *Adaluald*, son fils, qui lui succéda.

[615.] Ce prince gouvernoit avec sagesse, lorsqu'un envoyé de l'empereur *Héraclius*, abusant de la confiance qu'il avoit su lui inspirer, lui fit prendre un breuvage qui le plongea dans une stupide mélancolie. Sous prétexte ensuite que les nobles avoient formé

une conspiration contre lui, le traître engage le malheureux prince à en faire mourir douze. Ce massacre alarme les grands. Ils s'assemblent et placent sur le trône *Ariovald*, duc de Turin, qui avoit épousé *Gundeberge*, sœur d'*Adalualdd*. Cette élection alluma une guerre civile; mais elle dura peu, parce qu'*Adalualdd* mourut bientôt après. La reine *Theudelinde*, placée entre son gendre et son fils, mais plus portée pour cet enfant malheureux, mourut presque avec lui, consumée de tristesse.

La couronne ne garantit point *Gundeberge*, sa fille, d'un chagrin d'autant plus sensible qu'il étoit moins mérité. Elle eut le malheur de plaire à un des principaux seigneurs de la cour, nommé *Adaluf*. Voyant ses feux méprisés, et craignant qu'elle ne découvrît au roi sa passion criminelle, il l'accusa d'une conspiration contre la vie de son mari, dont le but étoit de donner sa main et le trône à *Tato*, duc d'Étrurie. Transporté de fureur et de jalousie, *Ariovald*, sans examen, fait renfermer l'innocente reine dans un château, où elle fut traitée durement. La connoissance de ses peines arrive jusqu'à *Clotaire*, roi des Francs. Il fait reprocher à celui des Lombards ses soupçons injurieux et cruels à l'égard de son épouse sur la déposition d'un seul témoin. Dans les matières obscures, on s'en rapportoit au sort des armes. *Ariovald* ordonna le combat entre *Adaluf* et un champion que la reine choisit. Heureusement celui-ci remporta la victoire, et la princesse rentra dans tous ses droits.

[636.] Apparemment elle n'avoit pas perdu l'estime de la nation, ou la victoire de son champion la lui rendit, puisqu'à la mort de son époux, qui ne tarda pas, les Lombards lui déférèrent, comme à sa mère *Theudelinde*, le droit de se donner un époux, qui seroit leur roi. *Gundeberge* se détermina pour *Rotharis*, homme accompli, mais arien zélé. Les Lombards n'avoient eu jusqu'à lui que des coutumes verbales ; il écrivit pour eux des lois que d'habiles jurisconsultes ont quelquefois préférées aux lois romaines. On ne peut du moins disconvenir que la manière de les rédiger ne l'emportât chez les Lombards. Chez les Romains, l'empereur étoit l'unique législateur, de sorte que la volonté du prince constituoit proprement la loi. Mais les rois lombards ne s'arrogèrent pas cette puissance. Ils ne donnèrent à leur résolution force de loi qu'après que dans une assemblée solennelle, convoquée pour cet effet, elle avoit été mûrement examinée et approuvée par les principaux seigneurs. *Rotharis* jugea que cette forme, qu'il introduisit, ne nuiroit pas à la puissance. Son attachement à l'arianisme causa quelques troubles dans son royaume, presque entièrement catholique. Il y en eut aussi à Rome à l'occasion de quelques prétentions des exarques. Cette ancienne capitale du monde ne s'accoutumoit pas au joug. *Rotharis* ne se mêla pas de ces querelles, non plus que de celles des exarques avec leurs ducs. Un des exarques avoit pris le titre de roi, croyant être soutenu par ses soldats ; mais ils le massacrèrent. Les ducs, tant lombards

que romains, eurent aussi entre eux des guerres qui n'altérèrent pas la tranquillité de *Rotharis*. Il laissa son royaume à son fils *Rodoald*. Ce jeune prince ne retraça point la sagesse de son père. Il avoit été associé au trône quatre ans auparavant; mais il ne régna qu'un an seul : un Lombard, dont il avoit débauché la femme, le tua. L'historien ne dit rien d'*Aripert*, que la nation mit à sa place, sinon qu'il fit bâtir un superbe oratoire à Pavie, et qu'il partagea son royaume entre ses deux fils. *Pertharite*, l'aîné, choisit Milan pour le lieu de sa résidence, et *Gondebert* alla fixer son séjour à Pavie.

[660.] Par ce partage, *Grimoald*, duc de Bénévent, se trouva plus fort que chacun de ces deux frères. Il joignit de plus la trahison à la ruse pour s'emparer de tout le royaume. *Gondebert*, mécontent de sa portion, à laquelle cependant il n'auroit pas dû s'attendre comme cadet, médita de s'emparer de celle de son aîné, fit part de son dessein au duc de Bénévent, et le pria de l'aider dans l'entreprise. *Grimoald* vint trouver *Gondebert* à Pavie. Il lui avoit fait insinuer que son dessein étoit de le tuer. Le jeune monarque, en conséquence de cet avis perfide qu'on lui donna, prit une cuirasse sous sa robe. Le duc, en l'embrassant, fit semblant d'être étonné de le sentir armé. Il s'écria que certainement le roi vouloit se défaire de lui. En même temps il le perça de son épée, et le fit tomber mort à ses pieds. Il s'empara du palais et des trésors qui s'y trouvoient, et se fit proclamer roi. Un fils de *Gon-*

debert fut sauvé : c'étoit un enfant : *Grimoald* s'en mit peu en peine.

A la nouvelle de ce meurtre, *Pertharite* abandonne Milan, y laisse *Rodelinde*, sa femme, et son fils *Cunibert* en bas âge. *Grimoald* les fait transporter et garder à Bénévent. Il fait demander *Pertharite* au roi des Avares, chez lequel il s'étoit refugié. Près d'être livré, l'infortuné prince prend la résolution extrême de se jeter entre les bras de son rival. *Grimoald*, ou flatté de cette confiance, ou voulant le paroître, le reçoit avec affection ; mais comme le peuple lui en marquoit beaucoup, celle de l'usurpateur diminua. *Arnulf*, que *Pertharite* avoit employé pour obtenir cet asile, s'aperçoit du changement, et conseille au prince de s'évader. Comme il étoit gardé à vue, il change d'habits avec lui. A l'aide de ce déguisement, le prisonnier se sauve, et passe dans les Gaules. Quoique piqué du stratagème, *Grimoald* loua la fidélité d'*Arnulf*, et, loin de lui en témoigner du ressentiment, il lui laissa la liberté de rester, ou de suivre son maître.

Grimoald porta la couronne plus dignement qu'il ne l'avoit acquise. Il donna le duché de Bénévent à *Romuald*, son fils. Ce prince y fut attaqué par l'empereur *Constant* en personne. Son père courut à son secours, voulut le faire avertir de sa prochaine arrivée par *Gémald*, tuteur du prince dans sa jeunesse, et le lui dépêcha. Ce messager fut pris. Il ne dissimula pas à l'empereur l'objet de sa mission. *Constant* exigea de lui, sous peine des plus cruels tourmens,

de donner aux assiégés, du pied des remparts, un avis tout contraire. *Gémald* avance, et, se voyant à portée d'être entendu, il crie à haute voix : « Prenez » courage, bannissez tout sentiment de crainte, votre » père arrive avec une nombreuse armée : ce soir » même il gagnera les bords du Sangro. Je vous re- » commande ma chère femme et mes enfans ; car je » suis entre les mains d'un ennemi perfide qui dans » le moment va me faire mourir. » Il ne prophétisa que trop vrai. L'empereur, qui auroit dû admirer sa grandeur d'âme, ordonna qu'on lui coupât la tête, et qu'on la jetât, à l'aide d'une machine, dans la ville. Il fut puni de sa cruauté par la défaite entière de son armée, et la perte de plusieurs villes que le roi lombard lui prit. *Grimoald* profita de la paix qui suivit ces événemens pour réformer et augmenter le code de *Rotharis*. La religion catholique, qu'il embrassa, devint sous son règne et resta la religion dominante des Lombards.

[672.] Il voulut laisser le trône à *Garibald*, son fils ; mais *Pertharite* revint des Gaules assez à temps pour s'en emparer. Il retrouva sa femme *Rodelinde*, et *Cunibert*, son fils, qu'il s'associa. Après sa mort, *Alachis*, duc de Bresse et de Trente, qui s'étoit déjà permis du vivant de *Pertharite* une révolte qui lui fut pardonnée, reprit le titre de roi. Il le soutint contre *Cunibert* à la tête d'une armée, mais sans vouloir consentir à un combat singulier que le roi légitime lui proposa pour épargner le sang. On en vint à une bataille. Un diacre de l'église de Pavie,

nommé *Zéno*, ressemblant parfaitement à *Cunibert* de taille et de figure, vint le trouver avant le combat, et le supplia instamment de lui permettre de revêtir son armure. « Si je péris, lui dit-il, la perte ne sera » pas considérable; mais de votre conservation dépend » celle de l'état et de l'église. » Le roi eut peine à accepter cette offre généreuse; mais enfin il y consentit à la prière de ses sujets les plus fidèles. En effet, tous les efforts des révoltés se portèrent, par ordre de leur chef, sur le simulacre du roi. *Zéno* fut tué, et *Cunibert* remporta la victoire, que suivit un règne heureux.

[703.] Comme *Luitbert*, son fils, étoit encore jeune, il le mit, en mourant, sous la tutelle d'*Asprand*, homme d'une naissance et d'un mérite distingués. *Ragumbert*, duc de Turin, profita de la minorité pour envahir la puissance souveraine. Une victoire remportée sur *Asprand* le fit réussir; mais il mourut presque aussitôt, et laissa ses prétentions et ses forces à son fils *Aripert*, qui vainquit encore *Asprand*, et prit le jeune roi, qu'il fit étouffer dans un bain. De dépit de n'avoir pu saisir le tuteur, il fit crever les yeux à son fils, couper le nez et les oreilles à sa femme et à sa fille. Il épargna *Luitprand* en considération de son extrême jeunesse, et le renvoya même à son père. La Providence le réservoit à de grandes choses. Cette même Providence ménagea des ressources à *Asprand*. Il trouva moyen de lever une armée, tant de Lombards que d'étrangers, et livra bataille à l'usurpateur, qui se noya dans

le Tésin en fuyant. Ce genre de mort lui épargna peut-être le châtiment des cruautés qu'il avoit commises sur un enfant, une femme et une fille innocentes. On remarque qu'il gouverna avec douceur et équité, et qu'il fut très-libéral envers les églises, surtout envers celle de Rome, qu'il enrichit de beaux domaines.

[711.] *Asprand* ne régna que trois mois après sa victoire, et laissa à *Luitprand*, son fils, un trône environné de dangers. Le jeune prince les évita par sa prudence et sa bravoure. On pourroit dire qu'il porta trop loin cette dernière qualité dans l'occasion suivante. Il sut que deux hommes de sa cour avoient conspiré contre lui, et n'attendoient que l'occasion favorable d'exécuter leur noir complot. Il les emmène à la promenade dans un bois touffu, et, mettant l'épée à la main, il leur reproche leur perfidie. « Vous » pouvez, leur dit-il, remplir vos vœux, puisque » vous me tenez seul. » Ce peu de mots, son geste, son regard, l'idée de la générosité du roi, firent sur eux une telle impression, qu'ils tombèrent à ses genoux, et furent depuis ses plus fidèles serviteurs. Il étouffa non moins heureusement d'autres conspirations. *Luitprand* fut aussi un des législateurs des Lombards. Sous son règne commença la puissance temporelle des papes. Il eut part aux circonstances qui accompagnèrent cet événement.

Rome, autrefois la capitale du monde, délaissée par *Constantin* il y avoit environ deux siècles, plusieurs fois pillée, bouleversée, incendiée, se soute-

noit par sa propre grandeur. Elle contenoit un évêque et un clergé très-riches, un sénat, un duc dépendant des exarques. Ceux-ci étoient soumis aux empereurs de Constantinople. Une autorité venue de si loin avoit souvent peu de force contre les deux premiers corps, le clergé et le sénat, qui tenoient tous au peuple. Il étoit impossible aussi que ce peuple, encore fier de son ancienne majesté, ne se laissât plus volontiers conduire par les conseils de ses prêtres, et n'obéît plus volontiers aux magistrats nés dans son sein qu'à des étrangers. Au fond, il n'auroit voulu pour maîtres, ni les empereurs grecs, ni les exarques, ni ses ducs, ni les Lombards.

[727.] L'empereur *Léon* l'Isaurien conçut l'extravagant projet de détruire le culte des images. Il ordonna qu'elles fussent brisées dans tout son empire. Cet ordre, arrivé à Ravenne, y causa beaucoup de troubles. *Luitprand* profita de la circonstance pour attaquer cette ville capitale de l'exarchat. Il la prit. L'exarque se sauva chez les Vénitiens, revint avec eux, et, fortifié du secours de leurs troupes, rentra dans sa ville. L'empereur, non corrigé par ce qui étoit arrivé à Ravenne lorsque l'exarque avoit fait publier l'édit contre les images, lui ordonna de le faire exécuter à Rome. Pour y réussir, il y envoya trois officiers qui devoient se concerter avec le duc de Rome pour arrêter le pape *Grégoire*, le lui envoyer ou le tuer. L'exarque étoit chargé de favoriser leurs efforts. Il mit des troupes sur pied. *Luitprand*, quoique mécontent de *Grégoire*, qui n'avoit pas peu con-

tribué à armer les Vénitiens, lorsqu'ils lui avoient arraché Ravenne, sa conquête, promit cependant de secourir le pontife. Sous prétexte de le défendre, il se mit à prendre toutes les places de l'exarchat. L'exarque fut tué dans Ravenne, qui cependant resta au pouvoir de *Léon*. Il envoya un autre exarque, toujours chargé de se défaire du pape; mais les assassins furent découverts.

[729.] Ces tentatives contre la liberté et la vie d'un homme généralement estimé, ces tentatives toujours accompagnées du projet contre les images, parurent aux Romains une véritable persécution, et leur firent prendre la résolution de secouer le joug des empereurs grecs. *Luitprand* ne demandoit pas mieux que de les aider; mais sans doute pour se mettre à la place de leur ancien maître. Ils rejetèrent ce secours intéressé, et se créèrent un gouvernement indépendant, composé de leurs magistrats élus par eux-mêmes, et du pape, comme simple chef. Le roi des Lombards ne fut pas plus content de cet arrangement que l'exarque. Tous les deux se réunirent pour soumettre Rome, sauf à voir ensuite quelles lois ils lui donneroient. *Luitprand* étoit généreux. Il venoit de donner un exemple frappant de clémence en pardonnant au duc de Spolette sa révolte, lorsqu'il le vit humilié à ses pieds. *Grégoire* sortit avec quelques ecclésiastiques et les principaux de Rome, alla droit à la tente du roi, sans autre précaution que la confiance en sa générosité. Le pontife lui fit un discours si touchant, que le monarque se jeta lui-même

aux pieds du pape à la vue de son armée. Il entra dans l'église de Saint-Pierre, déposa sur le tombeau des apôtres son ceinturon, son épée, son gantelet, son manteau royal, sa couronne d'or, sa croix d'argent; promit au pontife son secours pour la suite, et le réconcilia avec l'exarque.

[741.] *Grégoire*, également en garde contre les exarques, qui ne pouvoient cesser d'envier la liberté des Romains, et contre les Lombards, qui ne se donnoient sans doute un air de protection que pour les asservir, imagine de se procurer un moyen de défense contre tous les deux dans l'intervention de *Charles-Martel*, roi des Francs, célèbre par ses victoires. Le pontife lui envoya une magnifique ambassade. Les Romains lui offrirent de le reconnoître pour protecteur, et de lui déférer la qualité de consul dont *Clovis* avoit été revêtu. *Charles* s'engagea à les défendre, et à venir lui-même en Italie à la tête d'une puissante armée, s'il étoit nécessaire. Les ambassadeurs revinrent comblés de marques d'amitié et chargés de présens. Le premier fruit de cette alliance fut la levée du siége que *Luitprand* venoit encore de remettre devant Rome. Il s'en retira cependant, moins par crainte du roi des Francs que par considération pour le pape *Zacharie*, successeur de *Grégoire*. Le roi des Lombards estimoit et respectoit infiniment ce pontife.

Au premier bienfait de laisser Rome libre il ajouta, à la prière du pontife, la restitution des quatre villes principales du duché romain qu'il avoit

prises. *Luitprand* mourut généralement regretté de ses sujets, avec lesquels il vivoit comme un père avec ses enfans. Il laissa le royaume à son petit-fils *Hildebrand*, qu'il avoit associé au trône à cause de sa jeunesse, ou pour d'autres motifs. Les Lombards le déposèrent au bout de sept mois, et élurent à la place *Rachis*, duc de Frioul, personnage distingué par sa piété, ainsi que par d'autres qualités éminentes. Il voulut faire valoir de nouveau les prétentions de son prédécesseur sur le duché romain. Non seulement *Zacharie* le détourna de ce dessein, mais ses discours firent tant d'impression sur ce prince, qu'il renonça à la royauté, prit l'habit de saint Benoît, dans le monastère du Mont-Cassin, et y passa le reste de ses jours. Sa femme et sa fille suivirent son exemple.

[751.] Les Lombards mirent à sa place son frère *Astolphe*. Dans le même temps *Étienne II* montoit sur le siège de Rome. Soit qu'il n'eût pas le talent persuasif de *Zacharie*, soit qu'*Astolphe* ne fût pas homme à se laisser gagner comme *Luitprand* et *Rachis*, il résista aux instances d'*Étienne* dans une occasion importante. Le roi des Lombards avoit enfin pris Ravenne. Il changea l'exarchat en duché, et prétendit se mettre en possession de tout ce qui en avoit dépendu, par conséquent de tout le duché romain, et de Rome même, qu'il somma de reconnoître son autorité. En vain le pape remontra que depuis plusieurs années Rome n'étoit plus soumise à l'exarchat, que l'empereur d'Orient n'y avoit ni offi-

ciers ni juridiction. *Étienne* employa aussi un autre moyen qui sembloit contredire cette assertion; mais quand on est embarrassé, tout est bon. Il écrivit à l'empereur d'envoyer promptement une armée en Italie, s'il vouloit conserver son autorité sur ce qui restoit de l'exarchat et sur Rome même. Ces démarches ne ralentissoient pas les efforts et les ruses d'*Astolphe*. Le pape, éconduit de tous côtés, écrit à *Pepin*, successeur de *Charles-Martel*; et la réponse se faisant trop attendre, il part lui-même pour la France. *Pepin* ne se donne que le temps nécessaire pour faire des préparatifs; et quand ils sont terminés, ce prince fond en Italie à la tête d'une puissante armée, renverse tout devant lui, et réduit *Astolphe* à se renfermer dans Pavie, sa capitale. Le monarque français n'en lève le siége qu'après l'engagement pris par le roi lombard, de rendre les places du duché romain avec l'exarchat et la marche d'Ancône, de les rendre non à l'empereur d'Orient, mais au pape.

Astolphe le jura; mais les Francs ne furent pas plus tôt partis, qu'il reprit tout ce qu'il avoit cédé, s'approcha de Rome, et la réduisit aux dernières extrémités. Il se flattoit que *Pepin* ne repasseroit plus les Alpes. Son espérance fut trompée. *Pepin* revint, renferma encore *Astolphe* dans sa capitale, et lui imposa les mêmes conditions, comme vainqueur des Lombards, et par conséquent maître de disposer de l'exarchat et des autres possessions qui leur avoient été soumises par le droit de conquête. Cette fois le

roi de France prit des mesures certaines. Sa donation à *Étienne* eut son plein effet; il en fit signer l'acte par les principaux seigneurs français, le fit placer sur le tombeau de saint Pierre, et conserva le double dans les archives de son royaume. Des commissaires de sa part, accompagnés de ceux du roi des Lombards, furent envoyés dans toutes les villes pour faire reconnoître la puissance de l'église romaine et la cession d'*Astolphe*. On croit que ce prince travailloit à se relever de cette humiliation, lorsqu'il fut tué à la chasse par un sanglier.

Il ne laissa pas d'enfant. *Didier*, duc de Toscane, fut proclamé roi. *Rachis* eut quelque envie de quitter le froc pour reprendre la couronne; à la sollicitation de *Didier*, le pape le détermina à renoncer à son désir. *Didier* eut des démêlés avec *Etienne III*, successeur d'*Étienne II*. Le pape lui envoya des ambassadeurs chargés de traiter. Le Lombard, sans égard pour le droit des gens, leur fit crever les yeux. Il ne douta pas après une action aussi cruelle que le pontife n'eût recours au roi de France. Afin de lui ôter cette ressource, malgré le pape, il maria ses deux filles à *Charles* et à *Carloman*, entre lesquels *Pepin* avoit partagé son royaume.

Ces mariages, qu'il regardoit comme une assurance de félicité, furent la cause de ses malheurs. *Charles*, qu'on a depuis appelé *Charlemagne*, répudia sa femme, qui retourna chez son père. *Carloman* mourut et laissa deux fils à *Berthe*, sa femme. Cette princesse, ne se croyant pas en sûreté à la

cour de son beau-frère, se retira aussi en Lombardie avec ses enfans. *Didier*, irrité de l'affront fait à sa première fille, et de la disgrâce de la seconde, voulut engager le pape *Adrien*, successeur d'*Étienne*, à sacrer ses deux petits-fils, rois de la partie de France qui avoit appartenu à *Carloman*, leur père. Outre les embarras qu'il vouloit, par vengeance, susciter à *Charlemagne*, son dessein étoit d'embrouiller tellement les affaires de ce royaume, que le pape n'en pût tirer de secours quand lui-même revendiqueroit contre lui les anciens domaines de l'exarchat, et Ravenne même, comme il y étoit décidé. Aussi habile que lui, *Adrien* résista à son désir, et se concilia par là les bonnes grâces de *Charlemagne*; de sorte que, quand *Didier* mit ses desseins à découvert, prenant plusieurs des villes cédées au saint-siége par *Pepin*, et avançant même jusqu'à Rome, *Adrien* invoqua l'aide de *Charlemagne*.

Malgré tous les efforts de *Didier*, ce prince repassa les Alpes, et mit le siége devant Vérone, où étoient renfermés *Berthe* et ses enfans. Il les prit, les envoya en France, et l'on n'en a pas entendu parler depuis. Comme *Pepin*, son père, avoit repoussé *Luitprand* jusque dans les murs de Pavie, sa capitale, *Charlemagne*, après une bataille meurtrière, força *Didier* de s'y renfermer aussi. Pendant le siége, il se rendit à Rome, où il fit une entrée solennelle, et confirma la donation de *Pepin*, son père, avec toutes les formalités qui pouvoient lui imprimer l'authenticité la plus irréfragable. C'est même un pro-

blème de savoir si *Charlemagne* se réserva la souveraineté de Rome et la juridiction. Mais, quel qu'ait été le droit, le fait est que les empereurs successeurs de *Charlemagne* ne l'ont jamais exercé que lorsqu'il se sont trouvés les plus forts. En quittant Rome, *Charlemagne* retourna devant Pavie. Une maladie contagieuse attaqua la garnison et les habitans : elle emportoit chaque jour un grand nombre de citoyens et de soldats. Le malheureux *Didier*, accablé de tant de maux, fut obligé à la fin de se rendre avec sa femme et ses enfans. *Charlemagne* les envoya tous en France, où ils finirent leurs jours.

Après cette conquête, *Charlemagne* se fit couronner roi de Lombardie par l'archevêque de Milan. Il retourna ensuite à Rome pour régler avec *Adrien* le gouvernement des états qu'il venoit d'acquérir. Il conserva en très-grande partie celui des Lombards, permit à toutes les villes de vivre sous les lois romaines ou lombardes qu'elles voudroient choisir. Aux ducs il joignit des marquis, c'est-à-dire gouverneurs des marches, nom qu'on donnoit aux frontières. Ainsi l'autorité des ducs se trouvoit restreinte. Le tribut qu'il imposa à ses nouveaux sujets fut très-léger. Sous ce prince il se trouva quatre puissances principales en Italie : la sienne, sous le nom de royaume de Lombardie, celles des Vénitiens, des papes et des empereurs d'Orient.

A l'époque où nous entrons, l'univers changeoit de face; de grandes nations couvroient le globle sous

les noms anciens, mais ce n'étoient plus les mêmes hommes ni les mêmes gouvernemens, encore moins les mêmes religions.

ARABES.

Mahomet : califes ses successeurs, au nombre de 58, de l'an 632 à l'an 1258; savoir : Abu-Beker, rédacteur du Coran, Omar, Othman, Ali, Hasan, Moavie, Yézid I, Moavie II, Abdallah, Merwan, Abdallah et *Abdalmalec, Walid, Soliman, Omar II, Yézid II, Hesham, Walid II ou Abul-Abbas, Yézid III, Ibrahim. Merwan, Abul-Abbas, Almansor, Mahadi, Musa-Al-Hadi, Haroun-Al-Raschild, Barmécides, Musa Amin, Mamûm, Al-Motasen, Wathek, Motawakkel, Montaser, Mostain, Motaz, Mothadi, Motamed, Motadhed I, Moctafi, Moktader, Kaher, Râdi, Mottaki, Mostacfi, Moti, Tay, Kader, Kayem, Moktadi, Mostadher, Mostarshed, Rashed, Moktasi, Mostaujed, Mostadi, Nazer, D'Haer, Mostanser, Mostasem.*

[578.] Mahomet parut. Sous l'étendard de ce conquérant enthousiaste, et sous les drapeaux de ses successeurs, les Arabes, dont nous avons crayonné l'enfance, s'agrandirent et étendirent leur domina-

tion en Asie, en Afrique, et jusqu'en Europe. Aucun moment ne pouvoit être plus favorable aux succès du nouveau législateur. Le luxe et la mollesse des Grecs, la foiblesse de l'empire romain, la décadence de l'empire des Persans, la corruption et la division qui régnoient parmi les chrétiens annonçoient en Asie un ébranlement général. Des imaginations sans règle, des mœurs sans frein, étoient susceptibles, les premières de tous les écarts, les secondes de tous les excès. *Mahomet*, propre à profiter de ces circonstances, naquit à la Mecque, ville de l'Arabie heureuse, à la fin du sixième siècle, d'une famille dont les docteurs musulmans font remonter l'origine par une filiation directe jusqu'à *Abraham*.

Il ne se déclara prophète et envoyé de Dieu qu'à l'âge de quarante ans. Ses sectateurs remplissent cet intervalle de prodiges qui commencent dès sa naissance. Il sortit avec lui du sein de sa mère une lumière extraordinaire qui éclaira toute la Syrie. En lui donnant naissance, sa mère se jeta à genoux, et prononça dévotement ces paroles : « Dieu est grand ; il » n'y a qu'un seul Dieu. » Il naquit circoncis. En ce moment, tous les démons ou mauvais génies, posés en sentinelle dans les étoiles et dans les signes du zodiaque pour tenter les habitans du ciel, en furent précipités. Dès-lors ils cessèrent d'animer les idoles, de rendre les oracles, et ils perdirent tout leur pouvoir. Le feu sacré des Persans s'éteignit. Les eaux d'un lac révéré tarirent. Un terrible tremblement de

terre renversa une grande partie du palais du roi de Perse, et quatorze de ses tours. Quand le monarque voulut savoir la cause de cet événement, son devin lui annonça qu'après quatorze règnes, les Perses seroient subjugués, et que leur trône seroit occupé par les descendans d'un enfant qui venoit de naître à la Mecque. Ce roi alla visiter l'enfant, et annonça à ses parens sa grandeur future, tous faits dont on ne peut douter, parce que la mère de *Mahomet* les a racontés.

Mahomet perdit son père à l'âge de deux mois, sa mère à six ans, et fut successivement élevé par son grand-père et par un de ses oncles. Celui-ci le mena à treize ans en Syrie, où les affaires de son commerce l'appeloient. *Mahomet* s'y rendit habile, fut facteur d'une veuve nommée *Khadija*, qu'il épousa; il devint par là un des plus riches habitans de la Mecque. Avant son mariage, il s'étoit distingué, sous la conduite de son oncle, dans une de ces guerres que les tribus arabes se faisoient entre elles. Dès son premier voyage de Syrie avec son oncle il avoit eu de fréquens entretiens avec un moine nestorien nommé *Sergius*, qui lui donna connoissance de la doctrine des chrétiens et de celle des juifs. Ces entretiens se renouvelèrent dans d'autres voyages, et on a des preuves que *Mahomet*, quoique éloigné, continua ses liaisons avec le moine syrien. Ainsi le prophète des musulmans commença sa mission avec trois moyens fort utiles à tout fondateur de secte; savoir: de très-grandes richesses, une grande renommée de

bravoure et d'habileté militaire, et une réputation de savoir fort puissante sur des peuples ignorans ou chancelans dans leurs opinions.

Tels étoient les habitans de la partie de l'Arabie où demeuroit *Mahomet*. Liés par la nécessité du commerce avec les chrétiens nestoriens, eutychiens, et toutes les sectes, avec les juifs et les idolâtres qui les environnoient, ils rapportoient des contrées qu'ils fréquentoient plus de dispositions au doute et à l'erreur que de lumières. Il leur restoit cependant des lueurs de la religion primitive, mais si foibles, qu'elles différoient peu des ténèbres. L'idolâtrie la plus grossière régnoit dans leurs déserts. Ils avoient une profonde vénération pour *la Cabha*, ou maison d'*Abraham*, transportée à la Mecque par miracle. Ils la visitoient avec un grand respect, accompagné d'adulations, de prières et de prostrations. D'ailleurs ils s'accordoient, malgré leur idolâtrie, à croire l'existence d'un Dieu unique. *Mahomet* fit de ce dogme le fondement de sa religion. Il conserva aussi les pélerinages à la Cabha, et les purifications rafraîchissantes, si nécessaires dans ces climats brûlans. S'il écarta les idolâtres en professant un seul Dieu, il les rapprocha de lui par l'appât d'une morale toute voluptueuse. Les plaisirs qu'il promit dans une autre vie firent désirer la résurrection; et comme il les annonça principalement destinés à ceux qui périroient pour sa cause, il se fit des soldats enthousiastes, intrépides dans le danger, où ils se jetoient sans précaution, imbus qu'ils étoient des principes

du fatalisme; c'est-à-dire de l'opinion que, notre heure étant marquée dans le ciel, nous devons nous précipiter, sans nous embarrasser de l'événement, qui est indépendant de toutes les mesures humaines. Enfin ce n'étoit pas une nouvelle religion que *Mahomet* prétendoit enseigner; mais il vouloit rétablir, disoit-il, la seule véritable, l'ancienne religion professée par *Adam*, *Noé*, *Abraham*, *Moïse*, *Jésus* et les autres prophètes.

Après avoir conçu son système, dont les développemens n'eurent lieu que successivement, *Mahomet* mène *Khadija*, sa femme, dans une caverne du mont Hara, proche de la Mecque. Là, il lui révèle que l'ange *Gabriel* lui est apparu, et lui a déclaré qu'il est désigné pour être l'apôtre de Dieu. Elle le croit pieusement, et, pleine de joie, elle va faire part de cette déclaration à *Waraka*, son cousin, qui étoit chrétien, savoit lire et écrire, et étoit passablement versé dans la lecture de l'ancien et du nouveau Testament. Soit simplicité, soit politique, *Waraka* paroît ajouter foi à la révélation de son parent. *Mahomet* est si transporté de cette conquête, qu'il fait sept fois le tour de la Cabha en action de grâces. Le secret circule dans la famille. Les uns y croient, les autres en rient. Outre sa vieille nourrice et d'autres femmes, *Ali*, pupille de *Mahomet* et son parent, âgé de douze ou quatorze ans, est, après *Waraka*, son premier sectateur. Il est suivi par un homme beaucoup plus important, nommé *Abu-Beker*, très-considéré dans la tribu des Koréishites,

dont une partie se déclara ouvertement pour le nouveau prophète. Cependant, n'étant pas encore sûr du zèle de ses partisans, *Mahomet* prêchoit sa doctrine en secret. Le jeune *Ali* l'aidoit beaucoup dans cette fonction. Pour *Abu-Beker*, il prêchoit la véracité de *Mahomet*, et se rendoit garant de toutes les visions du prophète, de ses entrevues avec les anges, et de ses entretiens avec Dieu.

Quand le prophète se vit un assez grand nombre de disciples, il appela les principaux à un festin, et leur tint ce discours : « Je ne connois personne qui puisse » offrir aux hommes rien de plus excellent que la loi » que je vous présente aujourd'hui. Je vous offre la » félicité de ce monde et de celui qui est à venir. Le » Tout-puissant m'a commandé de vous appeler à » lui. Qui d'entre vous veut être mon aide, mon » frère, mon lieutenant ? » Tous balançoient et gardoient le silence. Le jeune *Ali*, enflammé de l'ardeur de son âge, se lève et dit : « C'est moi, ô prophète ! » qui veux être ton lieutenant. Je casserai les dents, » j'arracherai les yeux, « je fendrai le ventre, et je » romprai les jambes à tous ceux qui s'opposeront » à toi. » *Mahomet* l'embrasse et s'écrie : « Voici » mon lieutenant, soumettez-vous à lui et lui obéis- » sez. » Ainsi cette religion montroit dès son berceau son caractère violent, intolérant et cruel.

Quelques-uns des assistans rirent de la saillie du jeune adepte ; mais elle encouragea le prophète à ne se plus renfermer dans l'instruction secrète ; il se mit à prêcher publiquement. Les uns l'approuvoient, les

autres le condamnoient. De cette diversité d'opinions naquit la discorde dans la tribu de *Mahomet*, et même dans sa propre famille. Les Koréishites se tourmentèrent, se persécutèrent les uns les autres. Beaucoup de ses partisans furent contraints de fuir jusqu'en Éthiopie. Pour lui, il resta à la Mecque, en butte à la haine du parti contraire, assailli même par la populace, que les adorateurs des idoles soulevoient contre lui lorsqu'il prêchoit contre leur culte. L'animosité fut poussée au point qu'il crut prudent de se retirer à Tayet, petite ville éloignée de vingt lieues, où il avoit des parens; mais il n'y fut pas mieux traité, et revint à la Mecque.

Pendant douze ans écoulés depuis qu'il s'étoit déclaré prophète dans la caverne du mont Hara, il avoit eu beaucoup de visions; mais aucune n'approche de celle dont nous allons donner l'idée. Par elle on peut juger plus ou moins de toutes les autres. Étant un jour couché à l'air entre deux collines, près de la Mecque, l'ange *Gabriel*, accompagné d'un autre esprit céleste, l'aborde, lui ouvre le cœur, en exprime la goutte noire, ou le principe du péché originel, lave ce cœur, le remplit de foi et de science, et le remet à sa place. Ensuite *Gabriel*, porté sur ses soixante et dix paires d'ailes, amène à *Mahomet* la jument *Al-Borak*, la monture ordinaire des prophètes. Cet animal, aussi blanc que du lait, ressemble également à un âne et à un mulet, plus grand que le premier, plus petit que le second. Il a une face humaine et des mâchoires de cheval, ce qui n'est

pas aisé à peindre. Ses yeux brillent comme les étoiles, et sont perçans comme le soleil. Il a deux ailes d'aigle. Il court avec une vitesse comparable à l'éclair. *Al-Borak* entend, raisonne, mais elle ne parle pas. Cependant, lorsque *Mahomet* voulut la monter, après s'être cabrée et avoir rué, sur ce que *Gabriel* lui dit, « obéis à *Mahomet* », par extraordinaire, elle parla. « Quoi! dit-elle, c'est *Mahomet* le mé» diateur, l'ambassadeur et l'auteur de la nouvelle » religion, dont l'article fondamental est, *il n'y a* » *d'autre dieu que Dieu?* — Oui, répond *Gabriel*, » c'est ici *Mahomet*, le prince des enfans d'*Adam*, » le premier entre tous les prophètes et les apôtres. » Il est le sceau. Sa religion est l'orthodoxie. Tous » les hommes espèrent entrer dans le paradis par » son intercession. Le paradis est à sa droite, et le » feu de l'enfer à sa gauche. Quiconque l'accusera » de mensonge sera précipité dans l'enfer. — O *Ga*» *briel!* répond *Al-Borak*, je t'en conjure, obtiens » de *Mahomet* que par son intercession je puisse en» trer au paradis au jour de la résurrection. » Le prophète lui dit : « Sois tranquille, *Al-Borak*, tu » seras par mon intercession avec moi en paradis. » La bête aussitôt approche, présente son dos : le prophète monte et part.

En un clin-d'œil il arrive à Jérusalem, entre dans le temple, où il est reçu avec empressement et respect par *Abraham*, *Moïse* et *Jésus*. Il laisse *Al-Borak*, et par une échelle de lumière il monte avec *Gabriel* jusqu'au premier ciel, qui est de pur

argent. Les étoiles, grosses comme des montagnes, y sont suspendues avec des chaînes d'or. Il y rencontre un vieillard décrépit qu'il reconnoît pour *Adam*. *Adam* se recommande à ses prières. Ce ciel est plein d'anges de toutes sortes de formes qui prient chacun pour les animaux qu'ils représentent. Ceux qui sont sous la figure d'hommes prient pour les hommes. La curiosité la plus singulière de ce ciel est le grand coq, blanc comme la neige, si grand, que sa tête touche au second ciel, éloigné du premier d'un espace qu'on ne parcouroit qu'en cinq cents ans. C'est le principal ange des coqs. Son chant est si éclatant, que tous les habitans de la terre l'entendent, excepté les hommes. Quand il chante, tous les coqs qui sont sur la terre chantent avec lui, et Dieu se plaît singulièrement à cette mélodie.

Le second ciel, éloigné du premier de cinq cents années de chemin, est de fer. *Mahomet* y vit...., et que n'y vit-il pas, ainsi que dans les autres, jusqu'au septième, faits l'un de diamans, l'autre d'émeraudes, d'airain, d'or le plus pur, d'hyacinthes, tous éloignées au moins de cinq cents années de chemin, que *Mahomet* parcourt avec une vitesse qui ne l'empêche pas de remarquer ce qu'il y a de curieux et d'important dans chacun! Dans l'un, *Jésus* et *Jean* l'appellent *le plus excellent des hommes et des prophètes*. Il y trouve un ange aussi grand que le coq; mais c'est un nain auprès de celui du troisième ciel, dont la taille peut s'estimer par ce qu'entre ses deux yeux il y a un espace de soixante-dix mille journées

de chemin. Il a sous ses ordres cent mille anges. Assis à une table devant un grand livre, il ne fait qu'écrire et effacer : ceux qu'il écrit naissent ; ceux qu'il efface meurent. Là, *David* et *Salomon* reçoivent *Mahomet* très-civilement. Dans un autre ciel, il est accueilli très-poliment par le patriarche *Joseph*, et encore par deux grands anges. Le premier est dans le deuil, et gémit sans cesse sur les péchés des hommes. Le second, environné de lumières, apprit au prophète les inclinations et prostrations commandées dans la prière.

Moïse, *Aaron*, *Énoch*, *Abraham*, *Jean-Baptiste* se relayoient, pour ainsi dire, afin de lui faire les honneurs de tous ces ciels. La plus étonnante des créatures habitoit le sixième ; savoir, un ange qui avoit soixante-dix mille têtes. Chaque tête, comme on peut croire, avoit autant de bouches, chaque bouche autant de langues ; chaque langue, dans un langage qui lui étoit propre, célébroit les louanges du Seigneur. Sans doute un peu étourdi de ce concert, le prophète passe promptement au septième ciel, où il trouve un arbre d'où pendent de gros fruits plus doux que le miel. Il avoit bien gagné ce rafraîchissement. Un ange lui présente aussi trois coupes, l'une de lait, l'autre de vin, la troisième de miel. Il préfère le lait. Une voix fait entendre ces mots : « Tu as fait un heureux choix, *Mahomet* ; si tu » avois bu du vin, la nation se seroit détournée » du droit chemin, et ses entreprises auroient » échoué. »

Enfin il arrive au trône du Tout-puissant. A côté étoit tracée en caractères lumineux cette inscription, qui est devenue la devise des musulmans : « Il n'y » a point d'autre dieu que Dieu, et *Mahomet* est » son prophète. » L'Éternel lui dit : « Avance et » approche. » Il lui met une main sur la poitrine, et l'autre sur l'épaule. Cet attouchement répand en lui un froid aigu qui le pénètre jusqu'à la moelle des os ; mais la présence de Dieu lui fait éprouver en même temps une douceur ravissante et ineffable. Le prophète s'entretient familièrement avec le Tout-puissant, apprend de lui tout ce qu'il faut qu'il enseigne aux hommes, repasse par les sept ciels, trouve *Al-Borak* à Jérusalem, où il l'avoit laissée, remonte dessus, et arrive à la Mecque ; tout cela en une seule nuit. « J'appréhende, dit *Mahomet* à *Gabriel*, que » mes disciples ne veuillent pas me croire, et ne » m'accusent de mensonge quand je leur raconterai » toutes ces nouvelles. — Ne crains pas, ô *Ma-* » *homet*, lui dit l'ange, *Abu-Beker* (qui signifie en » arabe le témoin fidèle) te justifiera. »

En effet, lorsque *Mahomet* raconta à ses principaux prosélytes l'histoire de son voyage, ils la trouvèrent si absurde, qu'ils firent tout ce qu'ils purent pour l'empêcher d'en parler aux autres Koréishites ; mais il ne les écouta pas, et en fit même part à un de ses plus implacables ennemis, qui la tourna en ridicule. Mais *Abu-Beker* vint encore dans cette circonstance à son secours. On ne sait quel étoit le genre de persuasion de cet homme, soit force, soit

éloquence, peut-être l'une et l'autre. Il affirma que rien n'étoit plus vrai que le voyage et ses circonstances. Comme les choses les plus absurdes n'étonnent plus lorsque les esprits sont préparés, beaucoup de Koréishites crurent le témoin fidèle ; d'autres au contraire apostasièrent. Il se forma entre les habitans de la Mecque un schisme dangereux. *Mahomet* ne fut point ébranlé de ce contre-temps. « Quand » mes adversaires, dit-il, poseroient le soleil à leur » droite et la lune à gauche contre moi, je ne dé- » mordrois pas de mon entreprise. » Il fit faire à ses prosélytes un serment qu'on appela le serment des femmes, non qu'il y en eût aucune de présente, mais parce que ce fut celui qu'on exigea d'elles par la suite ; il consistoit à renoncer à l'idolâtrie, à ne point dérober, à éviter la fornication, à ne point tuer leurs enfans selon la coutume des Arabes, lorsqu'elles n'auroient pas de quoi les nourrir, à ne point calomnier, et à obéir au prophète en tout ce qui seroit juste. Il n'étoit pas encore question ni de se défendre ni d'attaquer. *Mahomet* jusqu'alors avoit déclaré que tout son ministère consistoit à exhorter et à prêcher. « Je ne suis, disoit-il, autorisé à forcer » personne d'embrasser ma religion. Que l'on croie » ou non à ma parole, ce n'est pas mon affaire, mais » celle de Dieu. »

Mais il arriva que des missionnaires qu'il avoit envoyés à Médine, ville de l'Arabie heureuse, à près de cent lieues de la Mecque, firent d'ardens prosélytes. Ceux-ci vinrent jurer fidélité à *Mahomet*, et

promettre de le défendre contre les noirs et les rouges ; c'est-à-dire, ainsi qu'ils l'entendoient, et que le comprit le prophète, de déclarer la guerre à toutes les nations qui entreprendroient de s'opposer à l'établissement de la nouvelle religion. Ce n'étoit pas seulement à la défense, c'étoit à des hostilités qu'ils s'engageoient. *Mahomet* déclara que Dieu lui avoit permis l'un et l'autre, et reçut le serment de ces zélateurs. Cette espèce de conjuration, la division qui commençoit à régner à la Mecque, et qui menaçoit d'une guerre civile, alarmèrent les habitans. Les principaux tinrent conseil sur la conduite qu'ils avoient à suivre. Le diable, dit *Mahomet*, y assista sous la figure d'un vieillard, et fit prendre la résolution de le tuer. Il en fut instruit, et se sauva dans une caverne, où il courut risque de la vie, et de là à Médine, où on lui fit la réception la plus honorable. A cet événement commence l'ère des musulmans, qu'ils appellent *hégire*, c'est-à-dire fuite, l'an 622 de notre ère.

Aussitôt que *Mahomet* se fut retiré à Médine, il se déclara comme en état de guerre avec les habitans de la Mecque ; il pilla les caravanes de cette ville, et s'enrichit du butin. Les historiens musulmans donnent le nom superbe de batailles à de petites actions qui avoient lieu entre quelques centaines d'hommes. Dans la plus célèbre, il y avoit trois cents hommes d'un côté, et neuf cents de l'autre ; ceux-ci étant embarrassés de tout l'attirail d'une caravane, *Mahomet* les attaqua avec ses trois cents guerriers. Il n'est point

parlé en cette occasion de ses prouesses personnelles. On remarque seulement qu'avant le combat il prie Dieu avec ferveur, et feint une défaillance pendant laquelle il assure que Dieu a promis la victoire. Il prend ensuite une poignée de poussière qu'il jette contre les ennemis en disant : « Que leurs faces » soient confondues, et qu'ils se dissipent comme » cette poussière emportée par le vent. »

Jamais l'inspiration divine ne manqua au prophète. Il la faisoit venir tantôt dans un songe, tantôt écrite sur des feuilles, qu'il se faisoit envoyer du ciel quand il en avoit besoin. Ces feuilles ont ensuite composé l'Alcoran, qui est l'évangile des musulmans. Les rites, les cérémonies, les ablutions, le côté vers lequel il falloit se tourner en priant, le ramadan, ce jeûne si sévère le jour, tandis qu'il n'y avoit point de frein la nuit pour la gloutonnerie et les plaisirs, tout étoit prévu et réglé par ces feuilles. Il s'en servoit même pour autoriser la paix, la guerre, la vengeance, et pour sanctifier ce que ses propres actions pouvoient avoir de bizarre ou de répréhensible. En bon législateur, il donna sur la polygamie l'exemple et le précepte. Il épousa jusqu'à douze femmes, quoique la loi n'en permette que quatre légitimes. *Ayezha*, fille d'*Abu-Beker*, qu'il prit à huit ans, devenue plus expérimentée, lui donna quelques soupçons ; mais prudemment il ne voulut pas que ses ennemis pussent s'en réjouir ; il les proscrivit dans un chapitre de l'Alcoran sur la calomnie. Une autre révélation l'autorisa à épouser, au grand scandale des bons musul-

mans, la femme de *Zéid*, son fils adoptif, qui, par complaisance pour son père, fit divorce avec son épouse chérie. Peu d'hommes eurent des mœurs aussi dissolues : voulant sanctifier ses infâmes passions, il fit descendre du ciel la permission de violer les engagemens pris même avec serment. On croit que ce fut le danger qu'il courut dans une rixe de jeu entre des gens ivres qui le détermina à faire révéler la défense à ses disciples de boire des liqueurs fortes, et de jouer à des jeux de hasard. Quant à celle de manger du porc, il la dut à la loi des Juifs.

Cependant *Mahomet* n'étoit pas en parfaite intelligence avec cette nation. Dans une guerre qu'il eut contre les Juifs de Kaibar, non loin de Médine, il prétendit avoir été ensorcelé par un d'entre eux. L'ange *Gabriel* lui apprit à rompre le sort que le Juif avoit jeté sur lui et sur ses deux filles. De quelles ruses ne se servoit pas le prophète pour rendre ses ennemis odieux, et toujours en interposant la Divinité qui arrivoit à son secours! Elle lui manqua néanmoins dans un combat où, ayant été renversé, il reçut deux flèches, dont une le blessa, et courut risque de la vie, preuve qu'il savoit, dans l'occasion, payer de sa personne; moyen que tout novateur qui veut réussir ne doit pas négliger. Ses succès attirèrent sous ses drapeaux des gens de toute religion, qui devinrent ses prosélytes. Il ne manquoit pas de joindre au pillage des caravanes, aux irruptions sur ses voisins les ressources du commerce. Il envoyoit dans les villes qui s'y distinguoient, et jusqu'à Constanti-

nople, des agens qui lui servoient en même temps d'espions pour l'avertir du départ des caravanes. Déjà il invitoit hautement les princes étrangers à embrasser sa religion, et il faisoit des menaces souvent suivies de l'effet à ceux qui le méprisoient. Quant à ses disciples, d'un coup-d'œil il les faisoit trembler. Jamais ils ne l'abordoient qu'avec la plus profonde vénération et des marques de respect approchant de l'idolâtrie.

Les Mecquois furent long-temps avant de se prêter à ces espèces d'adorations. Leur foi au prophète étoit toujours plus que chancelante : ils le repoussèrent de leurs murs lorsqu'il tenta de s'y introduire pour remplir autour de la Cabha les cérémonies qu'il avoit imaginées. Étant revenu mieux accompagné, ses compatriotes lui abandonnèrent la ville, et se retirèrent sur les montagnes voisines. Il trouva les maisons vides, et s'acquitta des obligations de son pélerinage sans commettre aucun désordre. Il revint une autre fois, prit de force les Mecquois, et leur fit grâce. Cette générosité lui gagna les cœurs des Koréishites, la tribu la plus recommandable de l'Arabie. Les autres se soumirent à son exemple. Pour lui, il retourna à la Mecque en pompe, et enleva de la Cabha les idoles qui y étoient conservées depuis un temps immémorial. On ignore quels étoient ces dieux adorés en Arabie. Ils ne ressembloient pas aux divinités égyptiennes, grecques ou syriennes. Il paroît que c'étoient des attributs de Dieu personnifiés. *Mahomet* les chassa de toute l'Arabie. Il faut rendre

justice à son zèle pour le dogme de l'unité de Dieu. *Mahomet* le fit dominer exclusivement dans tous les pays qu'il subjugua. En seize ans à peu près qui s'écoulèrent depuis sa fuite de la Mecque, il soumit la plus belle partie de l'Arabie heureuse, et jeta les fondemens d'un des plus vastes empires qui aient existé et qui existent encore. Il mourut à Médine, âgé de soixante-un ans, d'une maladie occasionnée, dit-on, par des restes de poison qui lui avoit été donné plusieurs années auparavant. Son tombeau se voit dans cette ville, où les musulmans le visitent par simple dévotion ; au lieu que le pélerinage de la Mecque est pour eux un devoir indispensable. Ils sont obligés de faire ce voyage au moins une fois en leur vie, ou de payer quelqu'un pour le faire à leur place, ou de s'en racheter par des aumônes.

Il importe peu de savoir que *Mahomet* étoit de moyenne taille, bien proportionné, d'un tempérament sanguin, qu'il avoit la tête grosse, la barbe épaisse, les os gros et solides, les yeux noirs et bien fendus, le teint vermeil, les traits grands et réguliers, les sourcils longs, le nez aquilin, la bouche grande, les dents belles, les cheveux bien fournis, plats selon les uns, bouclés selon les autres. Toutes ces particularités sont assez indifférentes; mais il n'est pas indifférent de découvrir comment, avec une ambition sans bornes, une luxure effrénée, un abandon sans réserve à toutes ses passions; comment, à l'aide de visions absurdes, de miracles ridicules, tels que d'avoir fendu la lune; comment, dénué de

toutes connoissances, ne sachant même, dit-on, pas lire, il a pu persuader aux Arabes, nation à la vérité peu cultivée, mais qui ne manque ni de sagacité ni de sens, qu'il étoit *un être privilégié, l'ami de Dieu, l'apôtre, le prophète par excellence*.

Mahomet, il est vrai, avoit beaucoup des qualités qui peuvent faire l'homme extraordinaire, la bravoure, l'éloquence, l'opiniâtreté dans ses entreprises; un air affable ou imposant, selon le besoin et les circonstances; l'art de se faire des amis, et l'art plus rare de les conserver; mais ce qui le distingue et l'a fait réussir, c'est, non la persuasion, car on ne se persuade pas à soi-même ces sortes de choses, mais l'attention constante et toujours soutenue de paroître persuadé qu'il étoit l'homme de Dieu. Le jour, la nuit, dans les affaires, dans les plaisirs, à l'armée, à table, au milieu de ses femmes, jamais il n'oublia le rôle d'inspiré qu'il s'étoit créé. Il y faisoit servir jusqu'aux événemens naturels qui y paroissoient les moins propres, tel que des attaques d'épilepsie auxquelles il étoit sujet; il les faisoit passer pour des extases. Une loupe entre les deux épaules, il l'appeloit *le sceau de la prophétie*. L'habitude de ne se point perdre de vue soi-même, de ne se permettre dans les instans les plus susceptibles de distraction ni action ni parole qui pût détromper ceux qui l'environnoient, cette habitude ne leur laissa aucun moyen d'échapper à sa séduction. Paroissant convaincu, il convainquoit. La foi vient de l'estime. Du moindre doute il faisoit un crime punissable.

Cette opinion s'est conservée avec énergie chez ses sectateurs, par l'adresse qu'il a eue de joindre dans sa profession de foi deux choses, dont la première est d'une vérité incontestable, et sert pour ainsi dire de passe-port à l'autre : *Dieu est un, et Mahomet est son prophète*. Deux jours avant sa mort, malgré la foiblesse et l'accablement où le réduisoit une fièvre ardente, il prêcha et fit la prière publique en qualité de calife et d'iman, c'est-à-dire, de chef du gouvernement et de pontife.

Comme le trône et l'autel ennoblissent ce qui leur appartient, *Mahomet*, possesseur de l'un et de l'autre, a rendu pour ses disciples digne d'observation ce qui seroit dédaigné dans d'autres. On a conservé la mémoire de ses courtisans, de ses amis, de leurs fonctions, de leur plus ou moins d'accès auprès de lui, de ses femmes, de ses concubines, avec leur beauté et leurs défauts. Ses ânes, ses chevaux, ses chameaux ont été comptés et désignés par leurs noms. On a décrit ses chariots, ses armes, ses ameublemens; rien enfin de ce qui concerne les fonctions animales, même secrètes, les heures des repas, du lever, du coucher, son exactitude, sa ponctualité dans toutes les choses, rien n'a été omis.

Les docteurs et commentateurs ne tarissent point sur les priviléges et les prérogatives de leur prophète. Les musulmans les plus dévots passent une partie du jour à les compter, en roulant entre leurs doigts les grains de gros chapelets qu'ils portent à leur cou. Cette litanie, qu'on abrégera beaucoup, est à peu

près conçue en ces termes : *Mahomet*, le dernier des prophètes dans l'ordre de création, est le premier dans l'ordre de la mission. Son nom est écrit sur toutes les portes du paradis. Le diable en fut précipité quand il naquit. Il a parcouru tous les cieux. *Mahomet* est supérieur à tous les autres hommes en esprit et en intelligence. Il a opéré trois mille miracles, sans compter l'Alcoran, qui en contient lui seul soixante mille, puisque chaque verset est un miracle. Il a fendu la lune. Par son ordre, des pierres et des arbres ont parlé. Des fontaines d'eau ont coulé de ses doigts; Dieu partage les bénédictions avec lui. Dieu a commandé au monde de lui obéir. Toute la terre lui appartient. Avant lui, elle étoit souillée par les chrétiens, par les idolâtres et les juifs. Il l'a purifiée par sa doctrine. *Mahomet* a institué la prière, la coutume de se laver les mains après les repas, de faire un creux à un des côtés du sépulcre, la mode de porter des turbans avec des bandelettes pendantes par-derrière, marque de distinction parmi les anges mêmes. Sa famille ne paiera aucune taxe. Quoique pollué par l'ardeur de son tempérament, jamais il n'a perdu sa pureté. *Mahomet* a joui des prérogatives refusées à tout autre, d'embrasser sa femme un jour de jeûne, d'en épouser plus de quatre, de commettre le meurtre dans tout le territoire sacré, dans la Mecque même, de juger selon sa volonté, de recevoir des présens des cliens, de partager les terres même avant de s'en être rendu maître. Ce qu'il y a de meilleur parmi le butin pris sur les ennemis lui appartient. Les anges lui

obéissent. Celui de la mort n'a pris son âme qu'après lui en avoir demandé permission.

Comme les Médinois ignoroient cette circonstance, ils ne pouvoient se persuader que le prophète eût subi le sort commun aux autres hommes. *Omar*, un de ses capitaines les plus enthousiastes, s'écrioit : « Non, » l'apôtre de Dieu n'est pas mort ; il s'en est allé seu- » lement pour quelque temps, de la même manière » que fit *Moïse*, qui s'absenta d'Israël pendant qua- » rante jours, et revint ensuite vers son peuple. » Il juroit d'exterminer quiconque diroit que l'envoyé de Dieu étoit mort. Mais *Abu-Beker*, beau-père du prophète, plus prudent, fit voir par l'Alcoran même qu'il devoit mourir ; et la corruption qui commençoit à s'emparer du cadavre devint une preuve démonstrative pour le peuple, qui ne fut pas scandalisé, puisque la chose étoit prédite. Sa puissance et ses dignités, s'il y avoit un droit de succession, devoient passer à *Ali*, son gendre ; mais les voix, après s'être balancées entre *Omar* et *Abu-Beker*, se déclarèrent pour le dernier, et *Ali* lui-même le reconnut. Le prophète, avec tant de femmes, n'avoit eu qu'un seul fils, qui mourut très-jeune.

[632.] Dès le temps de *Mahomet*, il s'étoit élevé des hommes rivaux de sa puissance. Le prophète s'en défit. Mais il en survécut un dangereux, nommé *Moseilama*, chef d'une tribu puissante. On prétend qu'il avoit pris part à l'imposture de *Mahomet*; mais ne voulant pas être son inférieur, et aspirant à partager son empire, il lui écrivit : « *Moseilama*, apôtre

» de Dieu, à *Mahomet*, apôtre de Dieu. Que la moitié » de la terre soit à toi, et l'autre moitié à moi. » *Mahomet* lui répondit : « *Mahomet*, l'apôtre de « Dieu à *Moseilama*, l'imposteur. La terre appar- » tient à Dieu. Il l'a donnée en héritage à ceux de ses » serviteurs qu'il lui plaît, et ceux qui le craignent » auront une heureuse issue. » Cette heureuse issue, *Moseilama* tâcha de se la procurer. Il gagna plus de terrain qu'il n'en perdit dans le peu de mois qu'il survécut à *Mahomet*. Mais *Abu-Beker* envoya contre lui une armée supérieure qui l'écrasa. Le calife assoupit aussi quelques révoltes qui s'étoient formées à l'occasion de la levée des impôts, des schismes, des querelles d'opinions, qui avoient été assez animées pour faire craindre, dans les premiers instans, la dissolution totale de l'empire. Il parut jusqu'à des prophétesses, dont la séduction auroit pu être fatale à l'islamisme, si elles n'eussent été réprimées à temps.

De ce conflit naquit une nouvelle ferveur dans les musulmans qui étoient restés fidèles. Ils se firent un point d'honneur de propager leur religion et de l'étendre, s'ils pouvoient, par toute la terre. *Abu-Beker* étoit très-propre à diriger cette entreprise. Il montroit un profond respect pour la mémoire du prophète, paroissoit convaincu de la vérité de sa mission, et étoit très-exact à observer les pratiques les plus minutieuses. Ce calife ne paroît pas avoir été guerrier lui-même; mais il a eu de grands généraux, entre autres, *Kaled*, qui joignoit à la bravoure beaucoup

d'habileté, et surtout un zèle outré, persécuteur même contre tout ce qui n'étoit pas musulman. Il avoit un fils nommé *Saïd*, doué des mêmes qualités. A la tête de ses autres capitaines, dont l'énumération seroit longue, on doit mettre *Yésid*, *Odéidah*, *Derar*, *Rafi*, *Serjabil*, soldats intrépides, alternativement commandans absolus et subalternes dociles. *Abu-Beker* sut imprimer à ses armées le caractère d'enthousiasme qui prépare les succès. Les soldats se regardoient comme autant de missionnaires chargés d'aller établir la foi dans tous les pays qui les environnoient, de substituer le croissant à la croix, au risque de leur vie, sûrs de la couronne du martyre, et des joies du paradis, s'ils mouroient dans leur religieuse entreprise.

Les camps étoient comme de grandes mosquées, où les prières se faisoient avec recueillement aux heures prescrites, autant que les opérations de la guerre le permettoient. Nul libertinage, nul désordre dans ces armées, quoiqu'il y eût beaucoup de femmes; elles marchoient, combattoient auprès de leurs pères, de leurs frères, de leurs époux, aussi patientes qu'eux dans les fatigues, et aussi intrépides dans les dangers. Un même esprit, l'esprit des prosélytisme, animoit toutes ces troupes. *Abu-Beker* avoit soin de l'entretenir par des exhortations pathétiques qu'il envoyoit aux chefs, et qui étoient lues à la tête des bataillons. Une lettre, un simple billet, lui créoit des armées. Il ne fit qu'écrire à la Mecque ces mots : « Cette lettre » est pour vous faire savoir que j'ai dessein de retirer

» la Syrie des mains des Infidèles; et je veux que » vous sachiez qu'en combattant pour la propagation » de la vraie religion, vous obéissez à Dieu. » Les Mecquois accoururent, campèrent autour de Médine, et y restèrent, malgré la disette des vivres, jusqu'à ce que l'armée musulmane fût complète et en état de se mettre en marche.

Au moment du départ, *Abu-Beker*, à la vue de l'armée, pria Dieu de la remplir de courage, et de lui donner un heureux succès. Puis s'adressant au général, il lui dit: « Ayez soin, *Yésid*, de traiter vos » troupes avec affection et douceur. Consultez vos » officiers dans toutes les occasions importantes. En- » couragez vos soldats à combattre vaillamment et de » pied ferme. Si vous remportez la victoire, ne tuez » ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfans. Ne » détruisez point les palmiers, ne brûlez point les » blés, ne coupez point les arbres, ne faites point de » mal au bétail, à l'exception de ce que vous tuerez » pour la nourriture de vos gens. Lorsque vous aurez » fait quelque traité ou quelque accord, tenez invio- » lablement votre parole. Ne tuez point les religieux, » qu'ils vivent dans les monastères, et ne détruisez » point les lieux où ils se sont consacrés au service » de Dieu. Mais pour ces membres de la synagogue » de Satan, qui sont tonsurés, fendez-leur la tête, à » moins qu'ils ne se fassent musulmans, ou qu'ils ne » paient tribut. » Il entendoit apparemment par ces *tonsurés* les prêtres chrétiens, qui par leurs exhortations et leur zèle mettoient obstacle à la propaga-

tion du mahométisme. Au reste, l'alternative de se faire musulman, de payer tribut ou de périr, n'étoit pas pour les seuls chefs de la religion. Elle atteignoit tous ceux que les armes musulmanes atteignoient. De l'Arabie, qui fut subjuguée tout entière, elles pénétrèrent en Syrie, jusque dans les fertiles plaines de Damas. A l'aide des forces que l'empereur *Héraclius* y envoya, cette ville soutint un long siège. Deux généraux musulmans l'attaquoient de deux côtés opposés. Pendant qu'*Obéidah* entroit du sien par composition, *Kaled* forçoit l'autre. Ils se rencontrèrent dans la ville : l'un traitoit les habitans avec douceur et humanité, l'autre mettoit tout à feu et à sang. Prêts à se charger, ils convinrent de se laisser chacun libre d'en user à sa volonté. De sorte que Damas offrit le singulier spectacle d'une ville dont une partie, livrée aux horreurs de la guerre, retentissoit des cris du désespoir, et l'autre combloit de bénédictions son vainqueur pacifique.

Le règne d'*Abu-Beker* ne dura pas trois ans. Il est célèbre, non-seulement par ses conquêtes, qui sont étonnantes pour un si court espace, mais encore par le grand service qu'il rendit à la religion musulmane en rédigeant l'Alcoran. Il est composé de ces feuilles que *Mahomet* faisoit venir du ciel selon ses besoins, et d'autres qu'il composoit en particulier pour servir dans l'occasion. Comme le prophète ne savoit pas lire, on dit que son secrétaire y inséroit quelquefois des notes de sa composition qui dénaturoient le texte, et le rendoient même ridicule. Il

fallut le purger de ces interpolations, ce qui n'étoit pas une tâche aisée; rechercher et recueillir ce qui s'étoit égaré et ce qui s'étoit perdu; y suppléer à l'aide de la mémoire et du témoignage des anciens. *Abu-Beker* prit ce soin avec une attention portée jusqu'au scrupule. Son travail a produit cent quatorze chapitres, partagés à peu près selon les matières. Tel est l'Alcoran, le livre sacré des mahométans, dont ils disent que le style est inimitable, un miracle permanent, plus grand que la résurrection d'un mort. Ils ont un autre livre contenant les paroles et les faits du prophète, et nommé *la Sonna,* moins divin, mais très-respecté.

La religion mahométane, à la différence de presque toutes les autres, n'a ni oblations ni sacrifices. Tout son rite consiste en prédications, en prières et en ablutions, auxquelles on doit ajouter la circoncision, le *ramadan,* qui est le mois de jeûne et d'obligation, et le pélerinage à la Mecque une fois dans sa vie. *Mahomet,* en fondant les lois de police dans le code sacré, les a rendues religieuses, et leur a assuré par là plus de force et de permanence que si elles fussent restées purement civiles. S'il prescrit des règles sur les contrats particuliers, le mariage, le divorce, les héritages, les punitions, les traités avec les nations étrangères, ou sur les autres objets de droit naturel ou de pure convention, c'est toujours au nom de Dieu qu'il parle. L'administration de la justice, l'aumône, le prêt sans usure, la rédemption des captifs, et les autres actions louables, il les

commande de la part de Dieu, ainsi que l'exécution des lois prohibitives, telles que la défense d'user de certains mets et des liqueurs enivrantes, les jeux de hasard, et la divination.

La prédestination, ou le fatalisme, a été d'un grand secours à *Mahomet*. Si on lui disoit qu'un de ses disciples venoit de mourir en combattant, il répondoit : « Ses jours étoient comptés; l'ange de la » mort l'auroit frappé à la même heure dans sa mai- » son. » Cette opinion faisoit que, mourir pour mourir, ils aimoient autant que ce fût au champ de la gloire, et qu'ils voyoient sans sourciller le glaive prêt à trancher leurs jours, persuadés qu'ils alloient acquérir la couronne du martyre, et les récompenses attachées à ce titre. « Pour un seul prédestiné, » soixante-douze des plus jolies femmes, une tente » d'une richesse incomparable, un prodigieux nombre » de domestiques, une surprenante diversité de mets » servis dans des plats d'or, plusieurs espèces de li- » queurs délicieuses, présentées dans des vases de » même métal, les plus excellens vins, qui n'auront » pas le défaut d'enivrer, un assortiment d'habits » magnifiques, proportionné à la somptuosité de la » table, un train nombreux, tout ce qui peut flatter » la sensualité du voluptueux le plus livré au plaisir; » et, pour en jouir, une jeunesse et des forces sans » cesse renaissantes » : tel est le paradis de *Mahomet*. On dit que les mahométans instruits ne donnent pas dans ces chimériques espérances; mais le peuple! ô peuple! comme on t'abuse!

[634.] *Omar*, qui avoit concouru au califat avec *Abu-Beker*, le remplaça. Le calife défunt ne laissoit que trois dragmes d'argent. Quand on rendit compte à *Omar* de ce trésor, il dit : « Dieu fasse » grâce à *Abu-Beker!* mais il donne à ses succes- » seurs un exemple bien difficile à suivre. » Une des maximes de ce pontife désintéressé étoit : « Les bonnes » actions sont une sauvegarde contre l'adversité. » Il disoit encore : « La mort est la plus petite chose » du monde quand elle est arrivée, et la plus fâ- » cheuse de toutes avant qu'elle arrive. » *Omar* prit le titre d'empereur, ou de commandant des croyans, qui est resté à ses successeurs.

On croiroit qu'un prince qui a soumis la partie la plus riche de la Syrie, qui a vu la victoire constamment attachée à ses drapeaux, devenu par les armes souverain de la Mésopotamie, de toute la Judée, de l'Égypte, des plus belles villes de ce pays, Antioche, Émèse, Alexandrie; qui est entré en conquérant dans Jérusalem; dont les armées, après des batailles sanglantes, ont pénétré en Perse et ont commencé à ébranler ce trône; on croiroit qu'un pareil prince a été un grand guerrier; mais *Omar* n'a même pas commandé ses troupes. De Médine, où il demeuroit, il envoyoit des ordres dans le style sentencieux de l'Alcoran; et non-seulement les généraux s'y conformoient, mais les soldats même s'y résignoient avec la soumission de religieux dévots. On en a un exemple dans ce qui arriva à l'armée commandée par *Obéidah*. Ce général écrivit au calife que ses sol-

dats s'étoient accoutumés en Syrie à boire du vin. *Omar* lui mande de faire punir les coupables de quatre-vingts coups de bâton sur la plante des pieds. Le général signifie cette sentence, et exhorte ceux qui se sentent coupables à confesser volontairement leur faute et à prouver la sincérité de leur repentir en se soumettant de bonne grâce au châtiment ordonné par le calife. Un grand nombre avouèrent leur faute, et subirent volontairement la peine, sans avoir d'autre accusateur que leur propre conscience.

Cet *Obéidah* étoit le général favori d'*Omar*. Il lui donna la préférence sur *Kaled*, qu'il déposa. « *Obéidah*, disoit-il, est doux et modéré, et agit » toujours avec bonté à l'égard des musulmans ; au » lieu que *Kaled* est d'un caractère féroce et intrai» table, avide de pillage, et coupable de plusieurs » excès. Dieu lui-même conduira les entreprises d'un » homme aussi vertueux qu'*Obéidah*, et l'assistera » en bénissant ses mesures douces et modérées. » La disgrâce de *Kaled* ne l'empêcha pas de continuer de servir. Il distinguoit deux personnes dans *Omar*. « J'ai, disoit-il, une aversion naturelle pour lui ; » mais je me soumets à la volonté de Dieu, exprimée » par le calife, légitime successeur de *Mahomet*. » Avec de pareils sentimens, qui n'étoient point ignorés du calife, que ne pouvoit-il pas espérer de ses soldats et de leurs chefs ? Il avoit soin d'écarter d'eux toute préférence pour ce qui pouvoit les attacher dans ce monde. Il écrivoit dans ce sens à *Obéidah* : « Je » te commande de mettre ta confiance en Dieu, et

» de n'être pas un de ceux dont il dit : Si vos pères,
» ou vos enfans, ou vos frères, ou vos femmes, ou
» vos proches, ou les richesses que vous avez ac-
» quises, ou les marchandises que vous appréhendez
» de ne pas vendre, ou les maisons dans lesquelles
» vous vous plaisez vous sont plus chers que Dieu
» et son apôtre et que l'avancement de sa religion,
» craignez qu'il n'accomplisse contre vous ce qu'il a
» résolu. »

Si on veut savoir quel droit prétendoient avoir les Arabes sur la Syrie, la plus belle partie de leurs conquêtes, on le trouvera dans l'entretien d'*Amru*, général d'*Omar*, avec *Constantin*, fils d'*Héraclius*. Ce prince disoit au premier : « Les Grecs et les
» Arabes, étant proches parens, ont tort de se faire
» la guerre les uns aux autres. — Quand ils seroient
» frères, répondit l'Arabe, dès qu'ils sont de religion
» différente, cela leur suffit pour se faire la guerre.
» Au reste, j'ignore la parenté entre les Koréishites
» et les Grecs. » *Constantin* répliqua : « *Adam*,
» *Noé*, *Abraham*, *Isaac* et *Esaü*, ont été les
» pères des Grecs et des Arabes; ils sont donc pa-
» rens, et ne doivent pas se chercher querelle au
» sujet des terres que leurs pères leur ont données
» en partage. — Vous dites vrai, répondit *Amru*;
» mais ce partage n'existe plus. Le pays que vous
» occupez ne vous appartient pas. Il étoit habité,
» avant vous, par les Amalécites, qui descendoient
» de *Sem* comme nous. Nous revendiquons l'héritage
» de nos frères, nous prétendons seulement rétablir

» les choses sur l'ancien pied, et nous mettre en pos-
» session de vos terres fertiles, de vos riches pâtura-
» ges, de vos belles rivières, de vos maisons magnifi-
» ques, et nous vous laisserons en partage nos rochers,
» nos déserts, nos terres sèches et stériles qui avoient
» été données à *Cham* et à *Japhet* dont vous descen-
» dez. » *Constantin* se retrancha sur l'ancienneté de possession, qui détruisoit tout autre titre. « Vous
» avez raison, dit *Amru*, mais nous trouvons la
» Syrie si délicieuse en comparaison de notre pays,
» que nous ne pourrons jamais nous résoudre à
» l'abandonner, et que nous voulons absolument
» nous en rendre maîtres. Vous avez cependant un
» moyen de rester paisibles possesseurs de vos grands
» biens; c'est d'embrasser la religion musulmane,
» ou de payer le tribut que nous exigeons des infi-
» dèles. » Avec de pareils raisonnemens, quand ils sont appuyés d'une bonne armée, que ne peut-on pas s'approprier!

L'argument des mahométans pour se mettre en possession de Jérusalem est à peu près du même genre. C'étoit, disoient-ils, la cité sainte d'où le prophète étoit parti pour faire son voyage des sept cieux : il ne convenoit pas qu'elle restât entre les mains des infidèles. Les habitans obtinrent de ne la remettre qu'à *Omar* en personne. Il eut la complaisance d'en faire le voyage, et ils eurent lieu de se louer de ses égards et de sa justice. Comme, par une maxime mahométane, tous les lieux où le calife avoit prié devoient lui appartenir, il eut la délicatesse de

ne pas vouloir prier dans l'église, et de donner aux chrétiens, sans en être sollicité, une sauvegarde par écrit contre les invasions de ses successeurs. La capitulation qu'il leur accorda contient beaucoup de priviléges pour les chrétiens dans cette ville, et sert de fondement à ceux dont ils jouissent encore sous le gouvernement des Turcs. On doit d'autant plus louer *Omar* de cette condescendance, que c'étoit un enthousiaste qui ne voyoit de science et de lumière que dans la religion mahométane, et qui ne concevoit pas qu'on pût en professer d'autre. Il n'est que trop connu pour ces sentimens par la destruction de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, dont la moitié avoit déjà péri par accident du temps de *Jules César*. Consulté par *Amru*, son général, sur ce qu'il devoit faire du reste, *Omar*, lui répondit : « Si les livres » dont vous parlez s'accordent avec ce qui est écrit » dans le livre de Dieu, celui-ci suffit, et les autres » sont inutiles; s'ils renferment des doctrines con- » traires à celles de ce divin livre, ils doivent être » regardés comme pernicieux, et il faut les détruire. » *Amru* en fit chauffer les bains d'Alexandrie, qui étoient au nombre de quatre mille. Le feu en fut alimenté pendant six mois. On a déjà parlé de ce terrible effet du fanatisme; mais on le répète comme une leçon utile, en faisant observer que le fanatisme, quel qu'il soit, de religion, de liberté ou autre, est toujours destructeur.

Les Médinois craignirent qu'*Omar*, épris des charmes de la Palestine, ne les abandonnât et ne

fixât à Jérusalem le siége de son empire. Les descriptions que les historiens du temps nous ont laissées des campagnes de la Judée, de leur fertilité, des villes nombreuses que le commerce enrichissoit, sont conformes aux peintures des livres sacrés, et font connoître que mal à propos on a cru que les délices de cette terre, où couloient le lait et le miel, ont été exagérées par les écrivains juifs. Que sont à présent, sous la domination turque, les campagnes qu'arrosent le Tigre et l'Euphrate? De ce que les eaux de ces fleuves, interceptées par les ruines des ponts et répandues dans les plaines, en ont fait des marais fangeux; de ce qu'on trouve à peine les vestiges des villes magnifiques qui les ornoient; de ce que dans les lieux découverts on ne voit que quelques hordes d'Arabes, dont on redoute la rencontre, est-ce une raison de conclure que ce pays n'a pas été le plus fertile, le plus peuplé de l'univers? Il en est de même de la Judée.

Quand *Omar* partit pour Jérusalem, il rendit ses hommages au tombeau de *Mahomet*, et nomma *Ali* son lieutenant en son absence. Il monta sur un chameau roux, chargé de deux sacs; l'un contenoit son *sawick*, mélange d'orge, de riz et de froment bouilli et mondé; l'autre étoit plein de fruits. Devant lui il portoit une outre remplie d'eau, provision nécessaire dans ces pays secs; et derrière lui un plat de bois. Il commençoit la journée par la prière, ensuite se tournant vers ses compagnons de voyage, il leur adressoit une exhortation accompagnée de

pieuses éjaculations, remplissoit son plat de sawick et les en régaloit. Tous mangeoient avec lui sans distinction. Hors du voyage, sa nourriture ordinaire étoit du pain d'orge, qu'il assaisonnoit d'un peu de sel. Souvent même, par mortification, il mangeoit son pain sans sel. Sa boisson étoit de l'eau; ses habits étoient de poil de chameau, fort en désordre, et même déchirés. Rien de si maussade que sa personne. On trouve les motifs vrais ou affectés de cette négligence du calife sur sa personne dans un entretien d'*Héraclius* avec *Rafaa*, prisonnier arabe. Puisqu'il s'agit d'*Omar*, on ne sera pas surpris que ces motifs soient plus dignes d'un ascétique que d'un empereur.

Héraclius le questionna en ces termes : « Pourquoi *Omar* est-il vêtu si simplement, contre l'usage des princes, lui qui a enlevé tant de richesses aux chrétiens? » *Rafaa* répondit : « Par la crainte de Dieu et la considération de l'autre vie.—Quel palais habite-t-il? — Un palais bâti de terre. — Quels sont ses domestiques? — Les pauvres et les mendians. — Sur quel tapis s'assied-il? — Sur la justice et l'équité. — Quel est son trône? — La modération et la connoissance de la vérité. — Quel est son trésor? — La confiance en Dieu. — Ses gardes? — Les plus braves des unitaires. » Les musulmans s'appeloient ainsi par opposition aux chrétiens, qu'ils nommoient *associateurs*, à cause du dogme de la trinité. *Rafaa* termina la conversation par ce trait de modestie cénobitique. « Sachez

» que plusieurs ont dit à *Omar* : Voilà que vous possé-
» dez les trésors des Césars ; les rois et les princes vous
» sont assujettis ; que ne portez-vous donc de riches
» habits ? *Omar* leur a répondu : Vous cherchez les
» biens de ce monde, et moi je cherche la faveur de
» celui qui est le maître du monde présent et du
» monde à venir. »

Les historiens orientaux peignent *Omar* généreux, bienfaisant, observateur de la justice, qu'il rendoit avec la plus parfaite impartialité. « Sa canne, disent-
» ils, ou le bâton sur lequel il s'appuyoit en mar-
» chant, inspiroit plus de crainte aux coupables que
» l'épée d'un autre. » Mais cette rigide équité lui coûta la vie. Un esclave, nommé *Lulua*, vient se plaindre à lui de son maître. *Omar* ne trouve pas que la plainte soit fondée. *Lulua*, en se retirant, murmure insolemment, et menace. L'empereur s'écrie : « Cet esclave me menace ; si j'étois capable de
» faire mourir quelqu'un sur un simple soupçon, je
» lui couperois sur-le-champ la tête. » *Lulua* ne s'en tint pas à la menace. Peu de temps après, lorsque *Omar* récitoit la prière du matin dans la mosquée de Médine, l'esclave s'approche, et lui donne trois coups de poignard dans le ventre. Les assistans veulent le saisir : il se défend en désespéré, en blesse treize, dont sept mortellement. Un de ceux qui l'environnoient lui jette sa veste sur la tête. Se sentant pris, *Lulua* se poignarde lui-même et expire.

Pendant trois jours qu'*Omar* survécut à ses blessures, ses courtisans et ses ministres le sollicitèrent

de se nommer un successeur, et lui en proposèrent plusieurs; mais il les rejeta tous : l'un n'étoit pas assez sérieux, l'autre étoit trop avare, un troisième trop féroce et trop intraitable, un quatrième trop fier et trop hautain. Selon lui, le successeur du prophète devoit être affable et plein de condescendance. On lui parle de son propre fils. « Ah! c'est bien assez, s'écria-t-il, qu'il y ait dans ma famille une » personne obligée de rendre compte d'une charge » aussi pesante que le califat. » Il nomma six électeurs qui choisiroient entre eux après sa mort. L'un d'eux offrit de renoncer à la dignité, si les cinq autres vouloient lui permettre de choisir; ils y consentirent, et, après avoir consulté secrètement le vœu du peuple, il nomma *Othman*, qu'*Omar*, qui lui reconnoissoit d'ailleurs les qualités requises, avoit rejeté, parce qu'il étoit trop porté à favoriser ses amis et ses parens.

[645.] Sous le règne d'*Othman*, les musulmans s'emparèrent des plus belles provinces de la Perse, s'affermirent en Égypte, s'établirent en Chypre, et on croit même qu'ils mirent dès-lors le pied en Espagne. Toutes ces conquêtes se firent par les généraux, malgré la mésintelligence qui régnoit à la cour d'*Othman*. *Omar* avoit eu raison de croire que, s'il étoit mis sur le trône, sa prédilection pour ses amis et ses parens dans la distribution des charges pourroit lui être funeste. En effet, il donna le gouvernement d'Égypte à son frère de lait, qui ne devoit pas être jeune, puisque *Othman* avoit soixante-dix ans quand il fut promu à la dignité de calife. Il donna ce

gouvernement au préjudice d'*Amru*, qui avoit conquis ce royaume, et qui s'y étoit fait aimer par son administration douce et équitable. Sur la plainte des peuples fortement prononcée, l'empereur fut obligé de rétablir *Amru*, et de revenir, à l'égard d'autres postes, sur des choix qui lui avoient attiré le mépris. Le peuple, comme il arrive d'ordinaire, rejeta sur lui les torts de ses généraux et de ses ministres, les uns incapables, les autres infidèles. *Othman* sentit les suites de sa conduite imprudente; il en fit publiquement l'aveu, promit de se corriger, et regagna l'affection de ses sujets; mais il y avoit contre lui des desseins sinistres, dont son repentir ne le garantit pas.

Lorsque *Omar* mourut, il s'étoit formé deux factions, l'une d'*Ali*, cousin de *Mahomet*, et de son gendre, qui avoit prétendu au califat après la mort du prophète, l'autre d'*Aycsha*, sa veuve, celle de ses femmes qu'il avoit le plus aimée, et qui vouloit mettre sur le trône *Telha*, son parent. Il paroît que ce fut pour écarter les dangers de la concurrence qu'on ne choisit ni l'un ni l'autre, et qu'on nomma *Othman*. Comme il étoit vieux, les factions rivales se prêtèrent à cet arrangement, persuadées qu'elles ne tarderoient pas à se trouver en état de renouveler leurs démarches. Mais en vain on causa des désagrémens au vieillard, les chagrins ne le tuoient pas, et son peuple, quoiqu'on lui soufflât le mécontentement, le respectoit. Il fallut donc prendre des mesures pour retirer de ses mains l'espèce de dépôt

qu'il gardoit trop long-temps. *Merwan*, son secrétaire, de la faction d'*Ayesha*, se rendit l'agent de la plus diabolique trahison qu'il fût possible de concevoir.

Othman venoit de faire grâce à des révoltés d'Égypte, et les renvoyoit contens dans leur pays. *Merwan* écrit sous le nom de son maître au gouverneur : « Aussitôt que tels et tels (qu'il nommoit) » seront arrivés en Égypte, vous ne manquerez pas de » leur faire couper les pieds et les mains, et de les » faire empaler. » Le scélérat fait en sorte que la lettre tombe entre les mains des personnes menacées. Les Égyptiens reviennent furieux à Médine. *Ali*, qui s'y trouvoit, fit, pour sauver le calife, des efforts peu actifs. *Othman* fut inhumainement massacré à l'âge de quatre-vingt-deux ans, après un règne de douze, glorieux à l'extérieur; mais la joie de ses succès au-dehors fut perpétuellement empoisonnée par des chagrins domestiques. Il étoit brave, magnifique, généreux et libéral. Moins de confiance dans des traîtres, et de meilleurs choix auroient plus contribué que ces belles qualités à sa tranquillité et à celle de ses peuples.

[655.] *Ayesha* n'étoit point à Médine lorsque *Othman* fut assassiné. Son absence força son parti de donner les mains à l'élection d'*Ali*. Soit feinte, soit vérité, *Ali* parut n'accepter qu'à regret. « J'aimerois » mieux, dit-il, servir un maître en qualité de visir » ou de premier ministre que de me charger moi-» même de l'empire. » Sa résistance alla jusqu'à se

laisser menacer de la mort par le peuple, s'il ne permettoit qu'on l'intronisât. Il le fut publiquement dans la grande mosquée. *Telha*, le protégé d'*Ayesha*, et *Zobéir*, autre prétendant, lui rendirent les premiers hommages; mais ils ne tardèrent pas à lui faire connoître leur mauvaise volonté. *Ayesha*, si elle n'avoit pas contribué à la mort d'*Othman*, l'avoit au moins désirée, afin de voir *Telha* à sa place. Frustrée de ses espérances, elle l'appela auprès d'elle avec *Zobéir*, l'autre concurrent; mais, ne se trouvant pas encore assez forte contre *Ali*, qui avoit le suffrage public, la faction convint de lui opposer *Moavie*, gouverneur de Syrie. *Ali* avoit eu l'imprudence, en montant sur le trône, de révoquer ce gouverneur; il étoit assez puissant pour ne pas obéir, et il devint par là un ennemi implacable et un rival très-dangereux.

On avoit besoin d'un prétexte; il en faut toujours pour le peuple : celui qu'on prit fut d'insinuer qu'*Ali* étoit coupable de la mort d'*Othman*. Le peu d'empressement qu'il avoit mis à le secourir donnoit quelque couleur à la calomnie; mais il étoit bien plus vraisemblable que ce crime venoit de ceux qui avoient travaillé pendant tout le règne du calife à le priver de l'affection de ses sujets que d'*Ali* qui l'avoit réconcilié avec eux. N'importe, l'imputation, adroitement propagée, prévalut. *Ayesha* leva à la Mecque l'étendard de la révolte. Les dévots musulmans accoururent sous les drapeaux de la mère des croyans. Elle se mit en marche avec *Telha* et *Zobéir* pour

joindre *Moavie* en Syrie. *Ali* lui coupa le chemin. Il y eut une bataille sanglante. La veuve de *Mahomet*, montée sur son chameau, parcouroit les rangs et exhortoit ses troupes. Elle se trouva dans le fort de la mêlée. Sa litière étoit si hérissée de flèches et de javelots, qu'elle ressembloit à un porc-épic. Son chameau eut les jarrets coupés. Restée sur le champ de bataille, elle fut présentée à *Ali*, qui la reçut avec honneur et distinction. Il se contenta de la confiner dans sa maison, à Médine, avec défense de se mêler désormais des affaires de l'état.

Des deux chefs, *Telha* fut mortellement blessé par le secrétaire *Merwan*, qui, dans ce moment, avoua à *Ali* que c'étoit ce protégé d'*Ayesha* qui avoit machiné la mort d'*Othman*. *Zobéir*, atteint en fuyant, eut la tête tranchée. *Ali* marcha ensuite contre *Moavie*, et obtint plusieurs avantages. Le rebelle auroit enfin succombé, sans un stratagème que lui suggéra *Amru*, un de ses capitaines, pour engager les soldats d'*Ali* à l'abandonner. D'après son conseil, *Moavie* ordonne d'attacher des Alcorans au bout de plusieurs lances, de les porter à la tête de ses troupes, et de crier : « Voilà le livre » qui doit décider de tous nos différends ; voilà entre » vous et nous le livre de Dieu, qui défend abso- » lument de répandre le sang des musulmans. » A cette vue les troupes d'*Ali* refusent de combattre, et forcent leur chef de mettre son choix en compromis, et de consentir à un arbitrage qui décideroit entre lui et *Moavie*. On ne lui laissa pas même

le choix libre de son arbitre. Ses soldats le forcèrent de prendre *Abu-Musa*, homme foible, dont il avoit même déjà été trahi deux fois, pendant que *Moavie* prit *Amru*, homme habile, d'un caractère ferme, le même qui avoit imaginé l'expédient des Alcorans.

Amru, connoissant parfaitement le génie de son collègue, le ménagea si adroitement, qu'il s'en rendit maître. Il lui persuade que, pour rétablir la paix entre les musulmans, il étoit nécessaire de déposer *Ali* et *Moavie*, et d'élire un nouveau calife qui seroit au gré de tout le monde. Cet important article arrêté, on élève entre les deux armées un tribunal, sur lequel chacun des arbitres devoit publier sa décision. *Amru* défère à *Abu-Musa* l'honneur de parler le premier. *Abu* monte et prononce ces paroles : « Je dépose *Ali* et *Moavie*, et je les » prive du califat ainsi que j'ôte cet anneau de » mon doigt. » *Amru* monte à son tour, et dit : « Vous venez d'entendre qu'*Abu-Musa* a déposé » *Ali*. Je le dépose aussi, et je donne le califat à » *Moavie*, que je revêts de l'autorité suprême de » la même manière que je mets cet anneau à mon » doigt. » Il ajoute quelques raisons en faveur de son candidat, et renouvelle les insinuations perfides sur la part qu'on donnoit à *Ali* au meurtre d'*Othman*. *Abu-Musa* se récrie contre la tromperie de son collègue. *Ali* proteste. Mais cette supercherie, toute visible qu'elle étoit, lui retire des partisans et en donne à *Moavie*. Les gouverneurs des pro-

vinces se partagent entre les deux rivaux selon leurs intérêts, et la guerre devient plus animée qu'auparavant.

Deux espèces d'inspirés, dévots enthousiastes, touchés des malheurs qu'entraînoit cette guerre, et croyant que tout étoit permis pour empêcher de répandre le sang musulman, se proposent d'y parvenir par un moyen plus sûr que l'arbitrage. « Si *Ali*, se » disent-ils, et *Moavie*, ces deux faux imans, étoient » morts, les affaires des musulmans seroient en bon » état. Tâchons donc de nous en défaire. » Ils se séparent dans la résolution de se dévouer pour la religion. L'un frappe *Moavie*; mais la blessure ne fut pas mortelle : l'autre porte à *Ali* un coup qui n'auroit pas été dangereux, s'il n'avoit pas eu soin d'empoisonner son épée. *Ali* mourut âgé de plus de soixante ans, après cinq de règne.

Le califat d'*Ali* est une époque remarquable dans l'histoire des musulmans, par le schisme qui en a été une suite, et qui subsiste encore. Les partisans d'*Ali* regardent *Abu-Beker*, *Omar* et *Othman*, les trois premiers califes, comme des intrus et des usurpateurs. Le titre de *shiites*, qui veut dire *sectaires*, que leur donnent leurs adversaires, comme un terme de mépris, est au contraire un nom dont ils s'honorent; mais les adversaires d'*Ali* le regardent comme un faux iman. Ils se donnent le titre de *sonnites* ou *traditionnaires*, parce qu'ils se conduisent par des traditions, au lieu que les *shiites* ne connoissent que l'Alcoran; mais les *sonnites* les accusent de le cor-

rompre. Ceux-ci s'appellent aussi *ommiades*, à cause d'*Omar* et *Othman*, qu'ils révèrent. Les deux partis se détestent et s'anathématisent comme les plus abominables hérétiques, plus éloignés de la vérité que les juifs et les chrétiens. Aujourd'hui la Perse, une partie des princes tartares, quelques rois des Indes sont *shiites* ou sectateurs d'*Ali*. Les Turcs et les autres mahométans sont *sonnites* ou disciples d'*Othman*. Ces deux principales branches de l'islamisme sont divisées entre elles par une multitude de sectes qu'on auroit de la peine à compter. *Ali* étoit courageux, humain, sensible, toutes qualités que ses ennemis même ne lui refusent pas. Il ne lui manqua que de la fermeté et de la vigueur dans le gouvernement : moins porté à la conciliation, il auroit pu être plus fortuné.

[606.] *Hasan*, l'aîné de ses enfans, qui étoient en grand nombre, lui succéda. Il étoit beaucoup plus propre à vivre en particulier qu'en souverain. Aussi, après un combat sanglant dont il ne put voir sans horreur les restes épars sur le champ de bataille, il remit la puissance à *Moavie*. On croit qu'il conserva la qualité d'iman. *Moavie*, jaloux de réunir les deux titres qui constituoient proprement le califat, le fit empoisonner. *Hasan* étoit très-généreux. Il dépensoit en aumônes la moitié du revenu dont il jouissoit. Ce prince possédoit éminemment les vertus douces qui font le bonheur d'une vie privée. Dès l'enfance il montroit des manières caressantes qui le faisoient singulièrement aimer du prophète, son grand-père.

Bon pour tout le monde, il paroît avoir eu le défaut propre à ces sortes de caractères, celui de s'attacher peu solidement, car il répudioit souvent ses femmes. Apparemment reconnoissantes de l'affection qu'il leur avoit montrée, elles en conservoient pour lui jusqu'après le divorce.

[660.] On en étoit au cinquième successeur de *Mahomet*, et beaucoup de ses courtisans, de ses généraux, de ses ministres vivoient encore. Tous les califes avoient passé rapidement sur le trône, où un seul mourut naturellement. Le reste des contemporains de *Mahomet* disparut sous *Moavie*. Il étoit fils d'un grand général de la tribu des Koréishites, à laquelle le califat paroissoit attaché exclusivement. Il avoit donc à cette dignité une espèce de droit; mais peu utile, s'il n'avoit su l'appuyer par l'habileté dans les conseils et la valeur dans les armées. On voit aussi, par l'empoisonnement d'*Hasan*, qu'il n'étoit pas délicat sur la manière d'écarter les obstacles à ses désirs. Le fer, en pareilles circonstances, le servit quelquefois aussi avantageusement que le poison. Il se fit puissamment seconder dans ses entreprises par un frère naturel, nommé *Ziyad*, l'homme peut-être le plus absolu dans le commandement, et le plus exact à se faire obéir. *Moavie* l'envoyait dans les pays les plus difficiles à gouverner; sa réputation de sévérité le précédoit, et préparoit à une soumission ponctuelle et sans réserve.

Chargé de purger le pays de Barsa des voleurs qui l'infestoient, et que ses prédécesseurs n'avoient pu

détruire, il commence par la capitale, défend sous peine de mort de se trouver dans les rues et les places publiques après la prière du soir. La première nuit, il y eut deux cents personnes tuées par la patrouille, la seconde cinq, et la troisième il n'y en eut pas une. Après cette expédition, il ordonne que chacun laisse pendant la nuit la porte de sa maison ouverte, se chargeant de payer aux particuliers le dommage qui pourroit en résulter; mais il n'en survint aucun, excepté de la part de quelques bestiaux qui entrèrent dans les boutiques; pour lors il permit de se fermer par une claie, et défendit de se trouver dans les rues après une heure qu'il marqua. Un pauvre berger, passant par la ville avec son troupeau après l'heure fatale, fut saisi et mené à *Ziyad*. Il s'excusoit sur ce qu'il ignoroit la défense. « Je veux bien le croire, lui » dit le gouverneur; mais la sûreté de cette ville dé» pend de ta mort; il faut que tu sois sacrifié au bien » public »; et il lui fit couper la tête. Il avoit un lieutenant nommé *Samrah*, tout aussi impitoyable. Suivant un jour sa cavalerie, qu'il exerçoit hors de la ville, *Samrah* rencontre sous ses pas un homme percé d'un coup de lance et nageant dans son sang. Il demande la cause de ce meurtre. On lui répond que c'étoit un paysan qui, ne s'étant pas détourné assez tôt du chemin, avoit été tué. Il passe en disant froidement: « Quand nous marchons, chacun doit prendre » garde à soi. »

Moavie avoit fixé son séjour à Damas. Il voulut y faire transporter la chaire du prophète, c'étoit un

marchepied d'où *Mahomet* faisoit ses prédications, assis sur la seconde marche en haut, et laissant la première à Dieu. Les califes successeurs occupoient les suivantes en descendant, par humilité. *Moavie* croyoit apparemment donner plus d'efficacité à ses prédications en les faisant de cette espèce de tribune; mais les Médinois refusèrent de se dessaisir de ce précieux dépôt. Le calife réussit mieux dans une entreprise qui devoit éprouver plus de difficulté. Il avoit un fils nommé *Yésid,* qu'il voyoit avec des yeux de père. Il lui trouvoit l'air majestueux et les qualités propres à gouverner un grand empire. Ceux qui voyoient ce fils tel qu'il étoit véritablement remarquoient en lui de la présomption, de l'arrogance, et surtout beaucoup d'indifférence pour la religion, défaut capital dans ces temps de ferveur. On lui reprochoit même de boire du vin, d'aimer la musique et de se vêtir de soie. Cependant *Moavie* entreprit de le faire reconnoître pour son successeur, et même dès son vivant pour son collègue. Malgré les obstacles qui se rencontrèrent, il vint plus aisément à bout d'un projet qui répugnoit à ses peuples et qui intéressoit leur bonheur que de déplacer la chaire de *Mahomet*.

Le calife fut très-heureux dans toutes ses entreprises. Les armes des Arabes continuèrent à être redoutables sous son règne. Il fit flotter ses étendards jusque sous les murs de Constantinople. En qualité de gouverneur de Syrie et de calife, il tint quarante ans les rênes de l'empire, et dix-neuf ans seul, depuis l'abdication de *Hasan*. Il étoit d'une haute

stature, extrêmement replet, d'un bon tempérament, avoit la poitrine large, le regard ferme, la voix forte. Quoiqu'on puisse lui reprocher quelques cruautés, il étoit en général doux et humain, courageux, accessible, et civil dans ses manières. *Moavie* aimoit la poésie. Un voleur surpris en flagrant délit alloit avoir la main coupée, selon la rigueur de la loi. Il lui demanda grâce en vers si pleins d'esprit, que le calife lui pardonna. On remarque que ce fut la première sentence prononcée parmi les musulmans qui n'eut point son exécution. Jamais aucun calife n'avoit osé faire grâce à ceux que la loi condamnoit.

Un autre poëte dut aussi à son talent le retour d'un bonheur qui lui avoit été arraché. Il avoit mis sa félicité dans la possession d'une belle Arabe, devenue son épouse par le sacrifice d'une grande partie de son bien aux parens de la fille. Le gouverneur *Cufa* l'enlève. Le jeune poëte, désespéré, vient se plaindre à *Moavie*, et dépeint son infortune en si beaux vers, que le calife en est touché. Il écrit au gouverneur de la rendre à son mari. Le ravisseur étoit si épris, qu'il répondit au calife : « Père des » croyans, permettez-moi seulement de passer une » année avec elle, et faites-moi couper la tête au » bout de ce terme. » *Moavie* n'eut point égard à cette folle proposition; il remit la belle Arabe à son mari comme elle le désiroit, et, joignant la générosité à la justice, dédommagea le poëte par de riches présens du bien qu'il avoit dépensé pour obtenir son épouse.

[676.] Arrivé à l'âge de quatre-vingts ans, *Moavie* sentit qu'il n'avoit plus dans le commandement la même activité qu'autrefois. La vieillesse refroidit tout. Il disoit à ceux qui l'approchoient : « Je vous » ai gouvernés si long-temps, qu'enfin nous sommes » las les uns des autres. » Son fils n'étoit pas auprès de lui quand il mourut. Il lui fit parvenir des avis sages dans lesquels il sembloit redouter l'avenir. Il craignoit pour lui des troubles à son installation. En effet, le vieux calife avoit contenu les compétiteurs par son habileté et sa prudence. Aussitôt qu'il fut mort, il s'éleva deux rivaux redoutables, *Hosein*, frère d'*Hasan*, fils d'*Ali* comme lui; et *Abdallah*, fils de ce *Zobéir* qui avoit succombé avec *Telha*, le protégé de la veuve de *Mahomet*. Le premier n'avoit jamais approuvé l'abdication d'*Hasan*, son frère; mais, se trouvant traité avec égard par *Moavie*, il s'étoit contenté de vivre tranquillement à Médine, où il étoit respecté et aimé au milieu d'une famille qui le chérissoit tendrement. Le fils de *Zobéir*, n'étant pas plus tourmenté, se tenoit aussi en repos, nourrissant cependant le désir secret de se saisir de la dignité qui avoit échappé à son père. La ville de Médine, réduite à un gouverneur, voyoit avec peine la splendeur du califat transportée d'Arabie en Syrie, et se plaisoit à entretenir dans son sein des familles propres à ramener chez elle les honneurs dont Damas jouissoit. La Mecque, unie d'intérêt avec Médine, adoptoit ses sentimens et ses espérances. Tout ce canton d'Arabie où l'islamisme avoit pris naissance

penchoit ouvertement pour ceux qui professoient avec zèle une religion pour laquelle *Yézid* montroit plus que de l'indifférence.

Aussitôt qu'*Hosein* laissa pénétrer ses intentions au sujet du califat, l'Irak entière se déclara pour lui. Échappé au gouverneur de Médine, que le nouveau calife avoit chargé de le surveiller, il se retira à la Mecque pour y prendre des mesures. *Abdallah* l'y suivit, disposé à se conduire selon les circonstances. Les partisans d'*Hosein* les plus recommandables par leur prudence virent avec peine que ce prince, flatté des dispositions des Arabes, se déclaroit avec trop d'assurance. Ils lui conseilloient de ne se pas fier trop légèrement à cette faveur populaire. *Abdallah* au contraire, charmé de voir le fils d'*Ali* courir les risques de la première épreuve, l'exhortoit à ne pas laisser refroidir la chaleur des fidèles musulmans. *Hosein* suit ce conseil, et s'avance assez mal accompagné vers les villes qui l'appeloient, et qu'il croyoit prêtes à embrasser sa cause. C'étoit bien leur intention; mais les unes se trouvoient si bien tenues en bride par leurs gouverneurs, tous du choix de *Moavie*, qu'elles n'osèrent se déclarer. Les autres prêtèrent l'oreille aux insinuations des gens adroits qu'*Yézid* leur envoya. Il s'ouvrit des négociations entre les chefs des deux armées qui étoient en présence. Pendant ces conférences, les troupes d'*Hosein* perdirent leur zèle, et même se dissipèrent presque toutes. Il ne lui resta que cinquante chevaux, cent fantassins, parens et amis, l'élite des braves, dévoués à la mort

qu'ils savoient inévitable, mais déterminés à vendre chèrement leur vie.

Pour l'infortuné *Hosein*, enveloppé par une armée de cinq ou six mille hommes, étoit-ce un encouragement ou un sujet de désespoir que de voir autour de lui ses femmes, ses filles, ses sœurs, leurs enfans et les siens qu'il avoit traînés à sa suite malgré les remontrances de ses meilleurs conseillers ? Ce combat rappelle ceux des anciens héros qui s'apostrophoient, suspendoient leurs coups, s'injurioient, et finissoient par se massacrer. On propose à *Hosein* de reconnoître *Yézid* : « Plutôt mourir, répond-il, que de » céder lâchement mon droit à un tyran. » Il demande qu'on lui donne le temps de faire la prière du soir. On lui accorde ce délai. La nuit se passe à se fortifier dans le camp, à lier les tentes les unes aux autres. Le matin commencent les défis et le combat.

Au moment de l'assaut s'élèvent les cris des femmes et des enfans, et les reproches aux assaillans, autrefois unis à ceux qu'ils attaquent. *Zéinach*, sœur d'*Hosein*, sort de sa tente, et dit à l'un d'eux : « Aurez-vous bien le cœur de massacrer votre an- » cien ami ? » Il est attendri ; les larmes coulent le long de sa barbe. Il détourne le visage ; mais les flèches pleuvent de toutes parts sur le foible escadron. Les chevaux se roulent par terre, rendus furieux par la douleur ; les cavaliers se dégagent, fondent avec impétuosité sur les assaillans, et les font reculer. Un jeune enfant, neveu d'*Hosein*, accourt pour embras-

ser son oncle. Pendant qu'il tend les bras, on lui coupe la main et il meurt. Le jeune *Abdallah* est tué d'un coup de flèche sur les genoux de son père; lui-même tombe meurtri de trente-trois contusions, et est percé de trente-quatre coups. Les vainqueurs lui coupent la tête qu'ils élèvent en triomphe. A ce spectacle, ceux auxquels il reste encore quelque force fuient, et la famille entière est faite prisonnière.

Elle fut traitée avec assez peu d'égards par le général ennemi. Mais *Yézid* se comporta en cette occasion en prince magnanime. Loin d'applaudir à la mort de son rival quand on lui présenta sa tête, il s'écria : « O *Hoscin* ! si j'avois pu te sauver, on ne » t'auroit pas ôté la vie. » Lorsqu'il vit ses femmes et ses enfans mal vêtus et dans un état indigne de leur rang, il blâma son général, fit donner aux jeunes *Ali* et *Amru*, qu'on avoit sauvés, des habits convenables à leur qualité, traita les veuves avec respect, leur associa, pour pleurer *Hosein*, les veuves de *Moavie*, son père. Quand elles furent remises de leurs fatigues, il les congédia avec beaucoup d'honnêteté, et leur fournit une bonne escorte pour les conduire de Damas à Médine, sous le commandement d'un homme doux, qui s'étudia, selon les ordres du calife, à diminuer leur chagrin par les attentions les plus délicates. *Hosein* avoit à peu près cinquante ans quand il fut tué.

Sa mort ne débarrassa *Yézid* que d'un rival. Il lui en restoit un aussi dangereux dans la personne d'*Abdallah*, fils de *Zobéir*. On a vu qu'il avoit fait

sonder le terrain par *Hosein*. Après la funeste catastrophe de ce prince, *Abdallah* profita de son infortune : il se mit à plaindre publiquement son sort à Médine, qu'il habitoit. Cette compassion lui procura un grand nombre de partisans, qu'il augmenta encore par des largesses faites à propos aux dévots qui pouvoient l'appuyer de leurs suffrages. Il eut d'autant moins de peine à les gagner, que les relations qui arrivoient de Damas sur le compte d'*Yézid*, lui donnoient une assez mauvaise réputation en fait de religion, et le peignoient avec raison comme un homme qui ne se gênoit pas dans l'observance des pratiques. Le peuple étant imbu de ces préventions défavorables, un homme, ou aposté, ou enthousiaste de bonne foi, se lève au milieu de la mosquée de Médine, jette son turban par terre en criant : « Je renonce à *Yézid* de la même manière » que je jette ce turban. » Un autre, ôtant son soulier, dit : « Je rejette *Yézid* de la même manière » que j'ôte ce soulier. » En un moment le pavé de la mosquée est couvert de turbans et de souliers. Les Médinois se révoltent ouvertement, et enferment le gouverneur et tous ceux qui pouvoient le secourir.

Instruit de cette subite insurrection, *Yézid* envoie des troupes ; Médine est cernée, prise d'assaut et pillée. L'armée marche vers la Mecque, où *Abdallah*, qu'on savoit être l'auteur du trouble, s'étoit retiré. Au moment où cette ville étoit près de subir le sort de Médine, on y apprend la mort d'*Yézid*. Ce calife n'avoit pas quarante ans, et il n'en régna

pas quatre. Il ne faut pas le juger par l'aversion que lui ont vouée les Perses, qui n'en parlent qu'avec exécration à cause de la mort d'*Hosein* et du pillage de Médine. Son caractère étoit celui d'un homme de plaisir, ennemi de la contrainte, eût-elle un principe religieux. Il aimoit le vin, la musique et les chiens, goûts interdits et réprouvés par les musulmans, même non rigoristes. Il fut le premier qui se fit servir par des eunuques. Ses lieutenans étendirent son empire en Perse, sans qu'il prît beaucoup de part aux événemens de la guerre.

[684.] Fils d'un père si peu religieux, *Moavie II* poussa le scrupule jusqu'à hésiter d'abord s'il se porteroit héritier d'une dignité qu'il regardoit comme injustement possédée par son père; ensuite il abdiqua au bout de cinquante jours, sans même vouloir se nommer un successeur comme on le désiroit. Il dit aux grands de son état : « Comme je n'ai pas joui des » avantages du califat, il n'est pas juste que je » charge ma conscience de ce qu'il y a de plus dan- » gereux. J'espère donc que vous permettrez que je » vous renvoie ce fardeau. Je vous laisse juger vous- » mêmes qui d'entre vous est le plus capable de rem- » plir ma place. » Il mourut de la peste, ou empoisonné, un mois après.

[684.] *Abdallah*, délivré, par la mort d'*Yézid*, de la crainte de l'armée syrienne qui assiégeoit la Mecque où il étoit renfermé, auroit pu tirer le plus grand avantage de cet événement. Le général lui offrit de le reconnoître pour calife, s'il consentoit d'établir

son trône à Damas ; mais il ne voulut pas quitter la Mecque. Instruits de son refus, les grands de Syrie élurent *Merwan*, l'un d'entre eux, toujours de la tribu des Koréishites. Le premier soin de *Merwan* fut d'interdire à ses sujets le pélerinage de la Mecque, de peur qu'ils ne se laissassent séduire par les partisans d'*Abdallah*, et de lui substituer le pélerinage de Jérusalem. Quoique dans un âge avancé, il épousa une veuve d'*Yiézid*, et déclara son successeur *Kaled*, encore mineur, fils de ce calife, au préjudice de ses propres enfans.

La famille d'*Ali* restoit tranquille pendant ces mouvemens ; mais le souvenir de la mort d'*Hosein* n'étoit pas effacé. Entre ses partisans, ceux qui l'avoient abandonné avant sa dernière catastrophe, réfléchissant sur le triste effet de leur désertion, se la reprochoient amèrement. Le repentir qui toucha leur cœur leur fit concevoir le désir de le venger. A la tête de ces pénitens (c'est le nom qu'ils se donnoient) se mit *Soliman*, compagnon de *Mahomet*, par conséquent très-avancé en âge, fort estimé pour son attachement à la religion, mais peu guerrier. Il agit comme si le zèle tenoit lieu de talens militaires. Sous ses ordres se forma une espèce de croisade de dévots musulmans qui accoururent sous ses étendards. Leur cri étoit : *Vengeance pour Hosein !* Vrais enthousiastes, ils se dévouoient à la mort comme à un acte expiatoire. « Mon enfant, disoit » un père à sa fille qui le conjuroit de ne la pas » quitter, votre père abandonne son péché pour re-

» tourner à Dieu. » Le général, pénétré de ces sentimens, les inspiroit à ses soldats. Il leur disoit : « C'est » pour le monde à venir que vous combattez, et non » pour le présent. Quel que soit le succès de votre » expédition, vous pouvez compter sur un bonheur » inaltérable et éternel. »

Soliman les mena sur le tombeau d'*Hosein*. Ils se mirent à pleurer, jetant des cris lamentables, souhaitant d'être morts avec lui. Leur douleur étoit si vive, leur repentir d'avoir abandonné *Hosein* si sincère, que, quand *Soliman* leur commanda de décamper, pas un seul ne partit sans s'être mis auparavant sur le tombeau d'*Hosein*, et sans lui demander pardon de l'avoir abandonné. Tous n'étoient cependant pas aussi fervens. Il y en eut qui, remarquant l'impéritie du général et la fausseté de ses mesures, se retirèrent; entre autres *Mokthar*, un de ces hommes dont l'intrigue est l'élément, et qui, indifférens sur la justice d'une cause, l'embrassent par l'impulsion de leur activité naturelle. *Soliman*, les voyant partir, dit à ses fidèles : « Le Seigneur n'a pas approuvé » que ses déserteurs se joignissent à nous. C'est pour » notre avantage qu'il les sépare : ainsi louez Dieu » et le prophète. » Avec cet excès de confiance, il mena les malheureuses victimes de sa crédulité jusque sous le cimeterre des Syriens, qui massacrèrent tout ce qui n'eut pas assez de prudence ou d'agilité pour fuir. Ce fut une des principales expéditions du règne de *Merwan*, qui ne dura pas un an. Malgré la promesse faite de mettre sur le trône *Kaled*, fils d'*Yézid*,

dont il avoit épousé la mère, il fit proclamer son successeur *Abdalmalec*, son propre fils. Sa femme, irritée, l'empoisonna, selon les uns; l'étouffa, selon les autres; il avoit près de soixante-dix ans. Ses généraux assujettirent l'Égypte.

[688.] Ce *Mokthar* dont on a parlé ramassa les débris de l'armée de l'enthousiaste *Soliman*, et conduisit ses soldats, rendus sages par les désastres, avec un ordre et une discipline qui lui procurèrent de grands succès. Il sut habilement mettre à profit ce qui leur restoit de penchant à la crédulité. Dans une circonstance où il avoit besoin que le fanatisme suppléât à la force, il fit faire un trône portatif auquel il attribua une grande vertu. Il le faisoit promener dans son camp, et à la suite de l'armée, sur une mule. « Ce trône, disoit-il aux soldats, vous sera » aussi utile que l'arche d'alliance l'étoit aux Israé- » lites. » Comme ils eurent des avantages, ce simulacre, auquel ils crurent avoir obligation de leurs victoires, devint pour eux une espèce d'idole; mais sa vertu s'épuisa. Ils essuyèrent des revers; *Mokthar* lui-même périt dans une bataille, et sa troupe se dissipa.

Dans la licence de ces guerres civiles se formèrent des troupes vagabondes, sans religion, sans mœurs, professant hautement mépris et inimitié pour tout gouvernement spirituel et temporel. Ces frénétiques commettoient toutes sortes de violences, et exerçoient les plus horribles barbaries, sans distinction de partis, d'âge ni de sexe. Le brigandage, les cruautés étoient leur

religion et leur loi. L'un d'eux, ayant rencontré une dame d'une grande piété et d'une beauté extraordinaire, vouloit l'épargner. « Quoi ! lui dit un de ses » compagnons, tu te laisseras prendre par ses charmes ! Tu renies donc ta foi ? » Il abattit à la malheureuse la tête d'un coup de sabre. Voilà ce qu'on doit attendre après les guerres civiles : elles légitiment l'anarchie et enhardissent le crime, à moins qu'une verge de fer ne les réprime.

Abdalmalec prit insensiblement la supériorité sur ses ennemis et sur ses rivaux. Un des plus redoutables étoit *Musab*, frère du calife *Abdallah*, qu'il vainquit dans une bataille près de Cufa. On lui apporta la tête de cet ennemi au château de cette ville, à la fin de son repas. Un des convives, la voyant, dit : « J'ai vu présenter dans ce même château la » tête d'*Hosein* à *Obéidallah*, celle d'*Obéidallah* à » *Mokthar*, celle de *Mokthar* à *Musab*, et voilà » celle de *Musab* qu'on vous présente. » *Abdalmalec* fit démolir le château, de peur qu'on n'y apportât la sienne. A la table du calife se trouvoit un vieillard dont la conversation peut donner une idée des repas de ce temps. « Quel mets aimez-vous mieux? » lui demanda le prince. » Il répondit : « Une tête » d'âne bien assaisonnée et bien rôtie. — Ce n'est là, » répondit le calife, qu'un mets ordinaire ; mais que » penseriez-vous d'un quartier d'agneau bien rôti » avec une sauce de beurre et de lait? » Ainsi le goût avoit peu changé dans ces contrées où *Abraham*, environ dix-sept cents ans auparavant, avoit offert

aux anges, comme un mets distingué, un veau rôti, avec une sauce de beurre et de lait. Mais on ne trouve pas d'exemple antérieur d'un usage pratiqué alors : c'étoit de faire manger aux courriers leurs lettres, quand ils apportoient de mauvaises nouvelles.

[692.] On a vu qu'après la mort d'*Hosein*, *Abdallah*, fils de *Zobéir*, s'étoit revêtu de la dignité de calife. Il auroit pu la posséder seul, s'il avoit voulu s'établir à Damas ; mais il aima mieux se confiner en Arabie. Il se trouva par là moins de forces à opposer à *Abdalmalec*, son compétiteur, qui réunissoit celles de Syrie et d'autres parties de l'empire soumises à ses lois. Avec ses armées multipliées, toujours bien commandées, le Syrien poussa de poste en poste son infortuné rival, et le réduisit à la ville de la Mecque. Il s'y défendit huit mois courageusement. A la fin presque tous ses amis, dix mille habitans, ses deux fils même l'abandonnèrent. En même temps le général ennemi lui offrit tout ce qu'il pouvoit désirer, à la seule condition de renoncer au titre de calife et de reconnoître celui de Damas. A soixante-douze ans, il avoit encore sa mère, fille du calife *Abu-Beker*. Il alla la consulter. Elle ne put soutenir l'idée de voir son fils réduit à une condition privée, et l'exhorta de ne point survivre à la perte de sa dignité. Docile à son conseil, sans armes, sans troupes, sans fortifications, il se défendit encore dix jours. La dernière fois qu'il la visita, s'apercevant qu'il avoit une cotte de mailles, elle lui dit de l'ôter, afin qu'il languît moins. Sur ce qu'il lui montroit quelque crainte

que son corps, après sa mort, ne fût exposé aux insultes de son ennemi, elle lui dit : « Une brebis tuée » ne sent pas qu'on l'écorche. » Après avoir dit à sa mère le dernier adieu, animé par le désespoir, *Abdallah* se jette au milieu des assaillans, en tue un grand nombre de sa propre main; n'osant l'approcher, ils lui jettent des pierres, et le blessent en plusieurs endroits avant de lui porter le coup mortel. Ainsi *Abdalmalec* devint calife unique, et posséda seul cette dignité pendant treize ans.

Il avoit dans *Hégiage*, un de ses généraux, un terrible orateur. Il le donna pour gouverneur aux habitans de l'Irak, qui avoient autrefois abandonné *Hosein*, et qui ne s'étoient pas montrés plus fidèles à *Abdallah*. Quand *Hégiage* arriva à Cufa, leur capitale, ils se pressèrent en foule autour de lui. « Votre » curiosité, leur dit-il, sera bientôt satisfaite, vous » ne tarderez pas à me connoître. » Il monte dans la tribune de la mosquée, leur parle d'une manière très-dure sur leurs anciennes révoltes, jure qu'il n'épargnera aucun de ceux qui y retomberont; puis faisant une pause, et promenant sur son auditoire des regards enflammés, il s'écrie : « Que de têtes je vois » près d'être coupées! Que de turbans et de barbes » arrosés de sang! » *Hégiage* avoit avec lui douze mille bons soldats, bien capables de faire valoir ses figures oratoires.

Abdalmalec, chef des Ommiades, se proclamant toujours vengeur de la mort d'*Othman*, témoignoit une grande aversion aux Alides, partisans d'*Ali*,

qu'il disoit coupables de ce meurtre. Afin d'entretenir la division entre ses sujets, il soutint le pèlerinage de Jérusalem, réduisit à son antique simplicité le temple de la Mecque, qu'*Hoscin* avoit augmenté, et commença à bâtir une superbe mosquée à Damas. Par lui-même et par ses généraux il étendit plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs les limites de l'empire, subjugua l'Arménie, ajouta à l'Égypte et à la Perse une grande partie des Indes, et porta jusqu'en Espagne ses armes victorieuses. A en juger par ses succès, on ne peut douter qu'il n'eût de grands talens militaires et politiques. Les Grecs battirent quelquefois les Arabes; mais, à la fin des guerres, les derniers conservoient leurs conquêtes. On reproche à *Abdalmalec* une avarice sordide, défaut avilissant dans un prince. On pourroit aussi le taxer de cruauté féroce, si l'on vouloit décider de son caractère par un fait unique. Il avoit ordonné qu'on coupât la tête à un de ses parens. Après cette sentence, il s'en va tranquillement à la mosquée. De retour, il apprend que son frère, chargé de cette commission, touché de compassion, ne l'a pas exécutée. Il se fait amener le condamné, le fait tenir couché sur le dos, et le poignarde de sa main. Le sang qui rejaillit sur lui, lui causa une révolution et un évanouissement. Heureux si cette révolte de la nature marquoit un repentir de cette atrocité! On ne voit point qu'il ait commis en personne d'autres cruautés, ni même qu'il en ait commandé. Il régna vingt-un ans, et en vécut soixante-cinq. Il fit le premier frapper des monnoies arabes.

[705.] *Walid* fut proclamé le jour même de la mort de son père. Il étendit ses conquêtes du côté de la Cappadoce et de la Thrace, ce qui lui donna lieu de porter ses étendards jusque sous les murs de Constantinople; mais il ne fit que les montrer, et fut contraint de les retirer, au lieu qu'ils se fixèrent en Afrique et en Espagne : de sorte que la plus grande partie de l'Asie, les confins de l'Europe qui y étoient limitrophes, et les côtes prolongées de l'Afrique, reconnoissoient l'apostolat de *Mahomet*. Dans tous ces lieux les musulmans détruisirent les idoles avec un zèle qui en laissa peu subsister. Ils prêchoient à main armée l'unité de Dieu; mais, comme ils ajoutoient toujours la foi au prophète, peu de chrétiens et de Juifs adoptoient leur doctrine. La moisson de ces missionnaires n'étoit abondante que parmi les païens, qui abandonnoient sans peine leur religion absurde, et devenoient la plupart aussi zélés musulmans et propagateurs de l'islamisme que leurs maîtres. *Walid*, parvenu au trône à l'âge de quarante ans, en régna neuf au milieu des prospérités. Il étoit, bien différent de son père, généreux et magnifique. Outre les superbes mosquées dont il embellit plusieurs villes, il fonda le premier un hôpital pour les malades, et bâtit des caravanserails ou hôtelleries pour les voyageurs et les étrangers.

Walid souffrit qu'*Hégiage*, ce terrible gouverneur de l'Irak, se composât dans un coin de la Perse une espèce de petite principauté, où il vécut en souverain, et mourut tranquillement à l'âge de cinquante-

cinq ans, après avoir exterminé par le glaive cent vingt mille hommes, en avoir fait périr en prison cinquante mille et trente milles femmes, sans compter les victimes de la guerre pendant plus de vingt ans qu'il la fit ou qu'il gouverna avec une extrême sévérité des provinces remuantes. Il lui plut, comme il étoit harangueur, de rendre un jour aux Irakins raison de sa conduite en ces termes : « Dieu m'a donné » la puissance sur vous, et si je l'exerce avec quel- » que sévérité, ne croyez pas qu'après ma mort vous » serez moins châtiés ; car Dieu a beaucoup de ser- » viteurs, et quand je serai mort, il vous en enverra » quelqu'un qui exécutera ses ordres contre vous » peut-être avec encore plus de rigueur. Voulez-vous » que le prince soit doux et modéré, suivez les règles » de la justice, et obéissez à ses ordres. C'est votre » conduite qui sera le principe et la cause du bon et » du mauvais traitement que vous recevrez de lui » On peut justement comparer le prince ou son lieute- » nant à la glace d'un miroir : tout ce que vous voyez » dans cette glace n'est que l'image de la réflexion » des objets que vous lui présentez. » Comme l'obéissance aux princes est très-recommandée dans l'Alcoran, *Hégiage* prétendoit qu'elle est préférable à celle que l'on doit à Dieu ; parce qu'à la vérité il est dit dans ce divin livre : « Obéissez à Dieu, » mais que le prophète ajoute aussitôt : « autant que » vous le pouvez ; » au lieu qu'il n'y a point de restriction pour l'obéissance due aux princes.

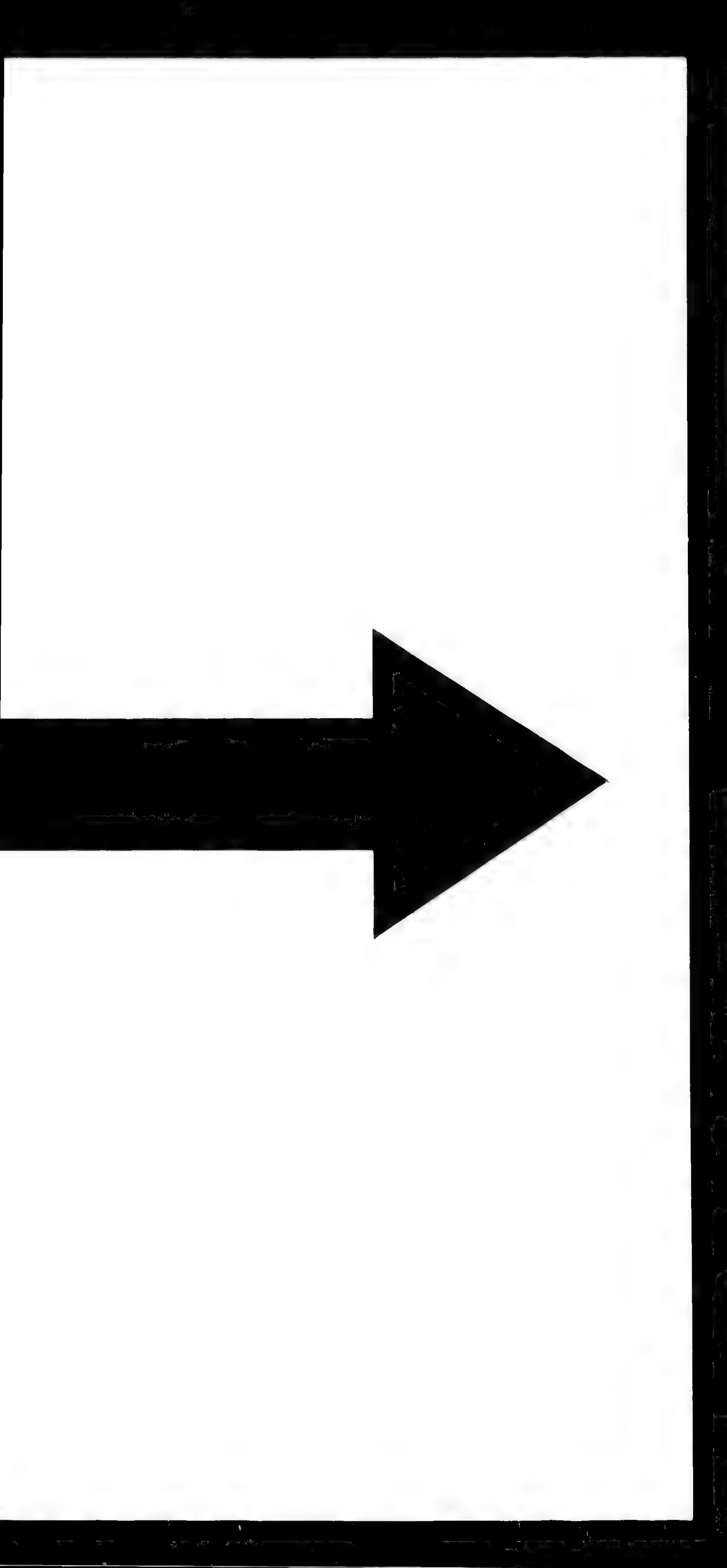
Se promenant un jour dans la campagne, *Hégiage*

rencontre un Arabe du désert, l'aborde, et entre autres questions lui dit : « Quel est cet *Hégiage* dont » on parle tant? — C'est un méchant homme, ré» pond l'Arabe. — Me connois-tu, lui dit le gou» verneur? — Non. — Eh bien, je suis cet *Hégiage* » dont tu parles si mal. » Sans la moindre émotion : « Savez-vous qui je suis? reprend l'Arabe. » — Non. — Eh bien, je suis de la famille de *Zo*» *béir*, dont tous les descendans deviennent fous » trois jours de l'année, et ce jour-ci est un des » trois. » *Hégiage* admira cette ingénieuse défaite, et loua la présence d'esprit de l'Arabe. Le courage obtenoit grâce auprès de lui autant que l'esprit. Près de faire passer au fil de l'épée des officiers prisonniers, un d'eux demanda la vie, fondé sur ce que dans une occasion il avoit repris un homme qui parloit mal de lui. « As-tu des témoins, lui dit *Hé*» *giage*? — Oui, répondit le prisonnier; » et il cita un autre officier qui étoit à côté de lui, du nombre des condamnés. Celui-ci convient du fait. « Et pour» quoi, reprit *Hégiage* en apostrophant le dernier, » n'as-tu pas, comme ton compagnon, empêché » qu'on ne médît de moi? — C'est, répondit fière» ment cet homme intrépide, parce que vous étiez » mon ennemi. » Il leur fit grâce à tous deux.

Il s'égara un jour à la chasse, et se trouva pressé de la soif au milieu d'un troupeau de chameaux que leur maître menoit paître. Ces animaux s'effarouchèrent. L'Arabe, d'un naturel très-brusque, dit en colère : « Quel est cet homme avec ses beaux habits,

» qui vient dans ce désert effaroucher mes chameaux? » Que la malédiction de Dieu tombe sur lui! » *Hégiage* lui fait quelques excuses, et lui demande à boire. « Descendez de cheval, lui dit brusquement » le pasteur, et puisez-en vous-même. » Malgré la mauvaise réception de cet homme, le gouverneur lie conversation avec lui, et, après quelq[illegible]stions repoussées par des réponses assez d[illegible]i demande ce qu'il pense du calife. Apr[illegible]n peu hésité, l'Arabe ne dissimule pas qu'il le reg[illegible]omme un mauvais prince. « Et pourquoi? réplique *Hégiage*. » — Parce qu'il nous a envoyé pour gouverneur le » plus méchant des hommes qui soient sous le ciel. » A peine avoit-il parlé que l'escorte du gouverneur arrive. On emmène l'Arabe. Le lendemain *Hégiage* l'invite à sa table. Le convié, après avoir fait sa prière, voyant un beau festin, dit : « Dieu veuille » que la fin de ce repas soit aussi heureuse que le » commencement! » On se met à manger et à causer. *Hégiage* veut rappeler l'histoire de la veille. L'Arabe l'interrompt : « Que Dieu, dit-il, vous fasse » prospérer en toutes choses! Quant au secret d'hier, » gardez-vous bien de le divulguer aujourd'hui. — » J'y consens, répondit le gouverneur, mais à cette » condition, ou que tu resteras à mon service, ou » que je t'enverrai au calife, en lui faisant savoir ce » que tu penses de lui. — Il y auroit, répliqua l'A- » rabe, un troisième parti beaucoup meilleur. — » Quel est-il? — C'est de me renvoyer chez moi, et » que nous ne nous voyions plus jamais ni l'un ni





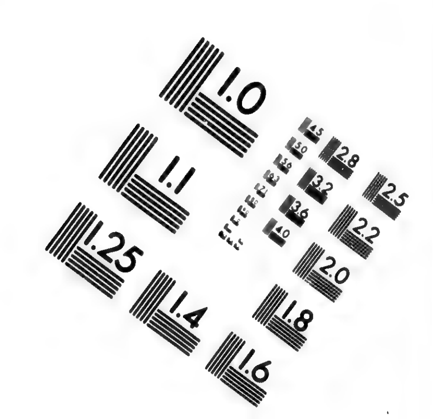
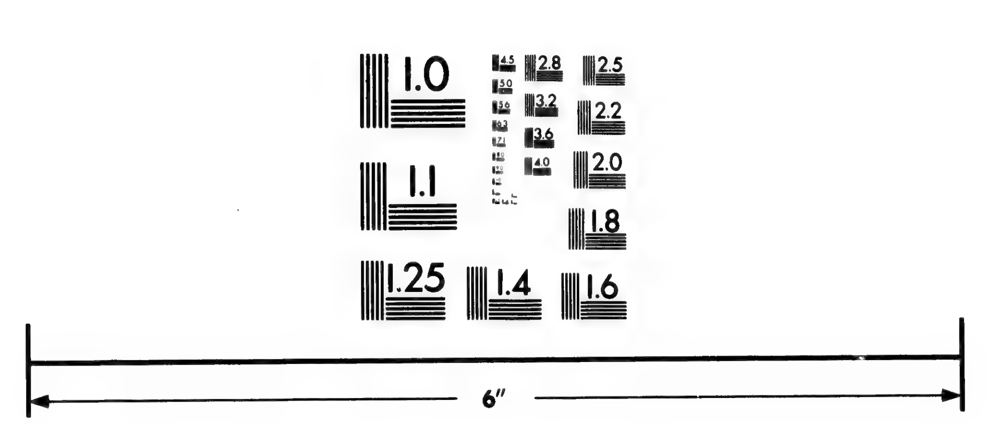


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

» l'autre. » *Hégiage* le congédia comme il le demandoit, avec un beau présent.

On ne doit pas omettre une autre réponse très-ingénieuse d'un nommé *Kumeil*, auquel *Hégiage* reprochoit que devant telles personnes, dans tel jardin, il avoit fait contre lui ces imprécations : « Que le » Seigneur noircisse sa face, c'est-à-dire, qu'il soit » accablé de honte et de confusion! Qu'il ait le cou » coupé, et que son sang soit répandu! — Il est vrai, » répond *Kumeil*, j'ai dit tout cela dans le jardin que » vous indiquez, j'étois sous une treille, je regardois » des grappes de raisin qui n'étoient pas encore mû» res, et je souhaitois qu'elles devinssent bientôt » noires, qu'on les coupât, et qu'on en fît du vin. » Cette explication, donnée sur-le-champ, lui sauva la vie. Son astrologue, moins spirituel que hardi, ne se tira pas du péril aussi heureusement. Il eut l'imprudence d'annoncer la mort à *Hégiage* sans ménagement, et d'accompagner sa prédiction de preuves qui parurent au malade assez concluantes. « Puisque » vous êtes si habile, dit-il, vous me précéderez » dans l'autre monde, afin que je puisse me servir » de vous; » et il l'y envoya.

[715.] *Soliman*, frère de *Walid*, lui succéda. C'étoit un prince doux. On lui donna le surnom de *Clef de bonté*. Il redressa les griefs dont on se plaignoit avant son avénement au trône, arrêta le cours des désordres, encouragea le commerce, et rendit la liberté aux prisonniers, excepté à ceux qui étoient détenus pour des crimes capitaux. Constantinople fut

encore attaquée sous son règne. La famine y fit mourir trente mille hommes, et la peste autant, pendant le siège qui dura douze mois; mais aussi presque aucun Arabe ne retourna chez lui. Malheur à la ville qui, étant assiégée, contiendroit des hommes de l'appétit de *Soliman!* On dit qu'il mangeoit à son déjeuner trois agneaux rôtis, et que son appétit se distinguoit encore à dîner. Aussi croit-on qu'il mourut d'indigestion. D'autres historiens ont écrit qu'il fut empoisonné par *Yésid*, son frère, parce qu'à son préjudice il avoit nommé pour lui succéder *Omar*, son cousin. *Soliman* ne régna que trois ans.

[718.] *Omar II*, qu'il avoit choisi, ne fut pas plus long-temps assis sur le trône. Il y conserva les vertus qu'il y avoit portées: l'attention scrupuleuse à tous les devoirs religieux, même aux pratiques minutieuses, l'éloignement des plaisirs, le goût de la retraite, toutes les qualités d'un anachorète, excepté l'intolérance, qui est trop souvent le partage des dévots. Il ne tint pas à lui que les partisans d'*Omar* et d'*Ali* ne se réunissent. Il défendit de maudire ceux-ci dans les mosquées aux prières publiques, selon la coutume. Les zélés crièrent: « On » néglige la loi. La foi est perdue. » Il n'en abrogea pas moins cet usage, qui étoit entre les musulmans un signal de schisme et perpétuoit l'antipathie. On soupçonne que la piété de ce prince fut cause de sa mort. Elle ne lui permit pas de voir d'un œil indifférent les maux dont la religion étoit menacée, si son cousin *Yézid*, qu'on lui dépeignoit comme un impie,

lui succédoit. Il laissa apercevoir quelques dispositions à prendre des résolutions qui éloigneroient ce prince du trône. Les *Ommiades* craignirent de voir passer le sceptre dans une autre famille, et empoisonnèrent *Omar*. Ses amis, se doutant du crime, exhortèrent le calife à prendre quelque remède pour sa guérison. Il répondit : « Je suis si fortement persuadé du terme fatal et inévitable de la vie des » hommes, que, s'il ne falloit que me frotter le bout » de l'oreille avec de l'huile pour me guérir, je ne le » ferois pas. » Il étoit d'une frugalité extrême. Jamais il ne porta d'habits riches et somptueux. De l'aveu de ses femmes, il n'avoit jamais que deux chemises; et un de ses généraux allant le voir malade au lit, le trouva dans un état de négligence que le derviche le moins délicat sur la propreté n'auroit pas désavoué.

On avoit inspiré à *Omar* des soupçons injustes sur les opinions religieuses [illegible] *zid*, son cousin. A la vérité, il ne fut pas un dévot comme son prédécesseur; mais il ne dégénéra pas d'*Abdalmalec*, son père, quant au zèle pour la propagation du mahométisme. Il fit aussi bâtir de belles mosquées, et de plus persécuta les chrétiens, ce que n'auroit pas fait un froid musulman. Il faut que les historiens aient trouvé peu de choses à dire de lui, pour avoir remarqué qu'il ordonna d'exterminer dans son empire les chiens, les pigeons, les coqs blancs, et tous les animaux de cette couleur. Quatre ans qu'il régna auroient suffi pour cette destruction, si ses ordres avoient été bien

exécutés. Il aimoit passionnément une chanteuse nommée *Hababah*. Dans un repas champêtre, il lui jeta un grain de raisin qu'elle voulut avaler. Elle en fut étouffée. *Yézid* en mourut de chagrin.

[723.] On ne sait rien de plus intéressant d'*Hesham*, son frère. Il fut le vrai contraste d'*Omar II*, son anté-prédécesseur, dont on a fait observer la pénurie et le dénûment volontaire. A peine *Omar* avoit-il une chemise, et, à la mort d'*Hesham*, on lui en trouva dix mille, et sept cents coffres remplis d'habits de toute espèce. La remarque de ces sortes de bizarreries ne paroîtra pas inutile à ceux qui étudient les hommes. Ils verront aussi l'amour-propre d'artiste dans ce qui arriva à un joueur de luth. Il buvoit du vin et il aimoit les chanteuses. On l'accusa de ces crimes devant le calife. « Qu'on » donne à ce faquin, dit le juge, de son tambour » sur les oreilles. » En recevant le châtiment, le musicien pleuroit. Le calife lui en fit reproche. « Je ne » pleure pas, répondit-il, de ce que je souffre, mais » de ce qu'on dégrade mon luth, et qu'on le traite » de tambour. » *Hesham* régna dix-neuf ans, et en vécut cinquante-trois.

Sous les règnes de ces princes, les Arabes continuèrent leurs effrayantes conquêtes. Ils se répandirent sur les provinces des empires d'Orient et d'Occident; de l'Afrique, ils se portèrent en Espagne; de l'Espagne, ils inondèrent les Gaules, et opposèrent une digue au torrent des Turcs qui accouroient des bords de la mer Caspienne, et vouloient aussi entrer en

partage des belles et riches contrées envahies par les Arabes. De leurs palais, séjour des délices et de la volupté, les califes envoyoient à leurs armées, éloignées quelquefois de mille lieues, des ordres qui étoient si respectés, qu'à leur vue des généraux vainqueurs remettoient le commandement, ou étoient violemment déposés, ou même assassinés, s'ils résistoient. Il n'y avoit que l'extrême vénération pour les successeurs du prophète qui pût opérer ce prodige. On doit remarquer que l'obéissance étoit toujours prompte et entière, quel que fût ce successeur de *Mahomet*, pieux ou impie, affermi ou chancelant sur le trône; de sorte que les secousses données dans le centre de l'autorité ne diminuoient point la force dans les extrémités.

[742.] *Hesham* eut pour successeur *Walid II*, fils d'*Yézid II*, son frère. Aussitôt qu'il fut maître des trésors de son oncle, il les répandit avec profusion. *Hesham* avoit tenu ses provisions et ses habits renfermés dans des coffres, dont il gardoit lui-même les clefs, et les cachoit si bien, qu'à sa mort on ne trouva même pas un drap pour l'ensevelir. *Walid* ouvrit tout, prodigua tout, distribua toutes ces épargnes aux pauvres de Damas, et fit présent aux dames de cette ville de quantité de parfums et de riches parures. On diroit des marchands, dont l'un emmagasine, et l'autre remet dans le commerce les objets emmagasinés. Les générosités de *Walid* lui gagnèrent le peuple pour quelque temps; mais ses défauts le révoltèrent. On lui reprochoit d'être adonné

à l'ivrognerie et à toute sorte de débauches, surtout de faire profession ouverte de zendicisme, qui est à peu près la même chose que le saducéisme chez les juifs, et le déisme chez les peuples modernes. Le mécontentement général dégénéra en sédition. Quand il voulut rappeler aux mutins sa libéralité et son attention à ne point aggraver les impôts, ils répondirent : « Nous reconnoissons ces bonnes qualités ; » mais elles sont surpassées par vos vices » ; et ils les détaillèrent. Il fut déposé et tué à l'âge de quarante-deux ans, après quinze mois de règne. *Walid* laissa beaucoup d'enfans, ainsi que ses prédécesseurs et ses successeurs ; ce qui donna une foule d'oncles, de neveux, de cousins, qui se croisoient dans leurs prétentions au trône.

[743.] Les enfans de *Walid* ne lui succédèrent pas. Ce fut son cousin *Yézid III*, fils de *Walid I*. Il mourut de la peste au bout de six mois, à l'âge de quarante ans. Son frère *Ibrahim* le remplaça. Un gouverneur de Mésopotamie, nommé *Merwan*, se déclara vengeur de *Walid II*. Il gagna une grande bataille, et fit déclarer califes *Hakin* et *Othman*, les deux fils de *Walid*. Malheureusement ces jeunes princes étoient entre les mains d'*Yézid*, qui les fit tuer. Comme ils prévoyoient leur sort, ils avoient déclaré que, s'ils venoient à périr, les musulmans eussent à reconnoître *Merwan* pour calife. Sur cette déclaration fut fondé son droit au califat. Il le fit valoir, poursuivit *Ibrahim*, et le fit déposer après troie mois de règne. Il n'attenta pas à la vie du ca-

lifé, mais elle lui fut enlevée, à ce qu'on croit, par un fils de *Merwan*, quelques années après.

[744.] Pendant cinq ans que *Merwan* jouit de la dignité de calife, il ne fut occupé qu'à la défendre contre les compétiteurs qui l'attaquèrent dans plusieurs parties de l'empire. Les plus dangereux furent des descendans de la famille d'*Ali*. Ils reparurent dans le Khorasan, près de l'Irak, déclarèrent qu'ils ne reconnoissoient point *Merwan* pour calife ; et comme, par la cession d'*Hakin* et d'*Othman*, les deux fils de *Walid*, qui étoient morts, tout le droit de la maison des *Ommiades* sembloit reposer sur le gouverneur de la Mésopotamie, ils le poursuivirent avec acharnement, afin d'ôter le seul obstacle qui restoit à leurs prétentions. Ils étoient deux frères, l'un nommé *Ibrahim*, l'autre *Abul-Abbas*. Ils se firent précéder par des prophéties qui annonçoient qu'ils détruiroient la maison des *Ommiades*. Leurs partisans portoient un étendard sur lequel étoient écrits ces mots, *ombre et nuée*. Ils les expliquoient ainsi : « Comme les nuées ne cesseront jamais de couvrir la terre, et qu'elle ne cessera jamais d'avoir de l'ombre, ainsi le monde ne sera plus à l'avenir sans avoir des califes de la maison d'*Abbas*. » L'air de persuasion fait quelquefois plus que le droit auprès des peuples. Les habitans de l'Irak coururent en foule auprès de ceux dont ils avoient autrefois abandonné les ancêtres.

Merwan avoit commis l'imprudence de montrer de la défiance aux habitans de Damas, et de trans-

porter les trésors du califat dans l'Arménie, dont il se croyoit plus sûr. Cette démarche aliéna les Syriens; cependant il se soutint avec le secours de ses autres troupes. *Ibrahim*, un de ses rivaux, tomba entre ses mains ; il le renferma dans une prison où il mourut empoisonné, selon les historiens les mieux instruits. Mais *Merwan* lui-même, après plusieurs défaites, fut contraint de fuir en Égypte. Frappé d'une lance dans une mosquée où il s'étoit réfugié, il y trouva à soixante ans la fin de ses honneurs et de sa vie. Dans une de ses expéditions il s'empara d'un monastère de filles. Une d'elles le frappa par sa beauté. Comme il lui montroit des désirs qui alarmoient sa pudeur, la vierge chrétienne lui offre un onguent qu'elle disoit rendre invulnérable la partie qu'on en frottoit, et lui propose d'en faire l'essai sur elle-même. *Merwan* lui en frotte le cou, tire son sabre, frappe et lui abat la tête : le sexe timide est peut-être celui chez lequel on trouve le plus d'exemples d'une intrépidité réfléchie.

[719.] Du nom d'*Abul-Abbas* est venu celui d'*Abbassides*, la secon dynastie des cal[illegible]s. Ce prince fit tous ses efforts pour détruire celle des *Ommiades*, qui étoit la première. Mais, malgré ses recherches, il échappa un fils dont descendit *Abdérame*, qui renouvela cette famille en Espagne, et y prit le titre de calife. *Abul-Abbas*, à qui on donne d'ailleurs de la douceur et de l'humanité, fit un grand massacre des *Ommiades*. Il n'épargna pas non plus ceux de sa propre famille, descendans comme lui d'*Ali*, et qui, se trouvant à des degrés plus proches ou plus directs, se

croyoient plus en droit que lui d'aspirer au trône. Il se débarrassa de tous ses compétiteurs; et lorsqu'il se croyoit près de jouir tranquillement de l'autorité suprême, après quatre ans de guerres et de fatigues, il mourut de la petite-vérole à l'âge de trente ans.

Almansor, son frère, marcha sur ses traces, n'hésita pas plus que lui à se défaire de tous ceux qui pouvoient lui donner de l'inquiétude, *Ommiades* et *Alides*. Les événemens les plus illustres de son règne sont des exploits contre les Turcs, qu'il repoussa de l'Arménie, la conquête de la Cilicie et de la Cappadoce; mais en même temps il perdit son influence sur l'Espagne, où *Abdérame* se rendit aussi célèbre par les édifices magnifiques ajoutés à Cordoue qu'*Almansor* en Asie, par la fondation de Bagdad, où il établit le siége de son empire. Ce prince étoit habile, prudent, d'un commerce aimable et insinuant, trop inexorable pour ses ennemis, dont il fit massacrer quelques-uns en sa présence malgré leurs supplications. Devenu souverain, il vengea les injures faites au particulier. Un courtisan qui lui avoit manqué du temps de son frère paya cette imprudence de la vie. On remarque aussi qu'élevé sur le trône, il éloigna avec dureté les compagnons de sa vie privée, quoique gens de mérite. Peut-être craignoit-il d'être obligé de les enrichir; car il étoit d'une avarice sordide.

Près de mourir, il fit venir *Mahadi*, son fils, et lui tint ce singulier discours : « Je vous exhorte à » traiter vos parens en public avec les plus grandes » marques de distinction, parce qu'il en rejaillira sur

» vous-même de la gloire et de l'honneur ; mais, » ajouta-t-il, je crois que vous n'en ferez rien. » Augmentez le nombre de vos affranchis, parce » qu'ils peuvent vous servir beaucoup dans quelques » revers de fortune ; mais, continua-t-il, je crois » que vous n'en ferez rien. Ne faites point bâtir dans » la partie occidentale de votre capitale, parce que » vous ne saurez y mettre la dernière main ; mais je » crois cependant que vous le ferez. Prênez garde » que vos femmes ne se mêlent jamais des affaires » d'état, et ne leur donnez point d'influence sur vos » conseils ; mais je sais bien pourtant que vous le » ferez. Voilà mes derniers ordres, ou, si vous vou- » lez, mes derniers avis. Dieu vous bénisse ! » *Almansor* connoissoit bien l'efficacité des conseils d'un mourant. Il avoit soixante-huit ans, et il en régna vingt-deux.

[774.] *Almansor* avoit fait le pélerinage de la Mecque avec beaucoup de faste ; mais *Mahadi* le fit avec des raffinemens étonnans de luxe et de délicatesse. Il fit charger sur ses chameaux une si prodigieuse quantité de neige, qu'il en eut assez pour se rafraîchir avec sa suite, au milieu des sables brûlans de l'Arabie, pour conserver dans toute leur fleur les fruits délicieux qu'il portoit avec lui, et pour boire à la glace pendant son séjour à la Mecque, dont la plupart des habitans n'avoient jamais vu de neige. Un Arabe lui offrit une pantoufle de *Mahomet*. Il la reçut et la paya bien. « Je crois, dit-il à ses courti- » sans, que *Mahomet* n'a jamais vu cette pantoufle;

» mais si je l'avois refusée, on auroit cru que je la » méprisois, et le peuple en auroit été scandalisé. » Il fit beaucoup de libéralités, même dans le temple. Étonné qu'un des assistans ne s'approchât pas comme les autres pour recevoir, il lui dit : « Et vous, » ne demandez-vous rien ? » Le pieux musulman répondit : « J'aurois honte de demander dans la » maison de Dieu autre chose que lui-même. »

Sous son règne parut un homme nommé *Makoim*, qui, de soldat devenu greffier, s'érigea en prophète. Il étoit contrefait et borgne. Pour cacher sa dernière difformité, il ne paroissoit qu'avec un voile sur le visage ; mais c'étoit, disoit-il, de peur que ceux qui le regardoient ne fussent éblouis de sa splendeur. Le malin greffier savoit plus d'un tour d'adresse. On cite entre autres qu'il faisoit sortir la nuit du fond d'un puits un corps lumineux en forme de lune, d'où lui vint le nom de *faiseur de lune*. Sa doctrine n'avoit rien d'extraordinaire. On ne dit pas quelle étoit sa morale. Sans doute elle étoit commode, puisqu'il s'attacha un grand nombre de disciples, et que *Mahadi* fut contraint d'envoyer contre lui une armée. Non content d'être prophète, le greffier se prétendit possesseur de la divinité qui de siècle en siècle s'étoit infusée dans tous les prophètes, et enfin s'étoit arrêtée sur lui. Elle auroit pu choisir une plus belle habitation. *Makoim*, se voyant renfermé dans une citadelle, sa dernière ressource, et serré de très-près, donne du vin empoisonné à tous ses compagnons, brûle après leurs habits, les provisions, tout le bétail, et se jette

dans les flammes. Mais il ne laissa pas ses autres sectateurs sans espérance ; car il promit que son âme passeroit dans le corps d'un vieillard à cheveux gris, monté sur une bête de couleur grise, et qu'alors il les rendroit maîtres de toute la terre. Ils ont attendu plusieurs siècles le vieillard et la bête grise, vêtus de blanc eux-mêmes, par opposition aux *Abbassides*, ordinairement habillés de noir.

Mahadi poursuivit à outrance tous les sectaires et hérétiques, les zendicistes ou déistes, qui n'en sont pas restés moins communs chez les Mahométans. Le calife ne fit pas la guerre par lui-même ; mais ses généraux eurent de tous côtés de grands succès. L'un d'eux força la célèbre *Irène* à demander la paix. Pour *Mahadi*, de sa résidence de Bagdad il gouvernoit avec justice et prudence ses vastes états. Il expédioit lui-même les affaires avec application et diligence. Ses ministres ne lui en imposoient pas : quand ils manquoient à leurs devoirs, il les reprenoit avec douceur. « Jusqu'à quand ferez-vous des » fautes ? dit-il à l'un d'entre eux » Celui-ci répondit : « Tant que Dieu vous conservera la vie pour » notre bien, ce sera à nous de faire des fautes et à » vous de nous les pardonner. »

Pendant le règne de *Mahadi*, un apothicaire un peu charlatan devint médecin ; il se nommoit *Isa*. Une des femmes du calife, étant tombée malade, chargea une esclave d'aller le consulter, sans faire connoître de quelle part elle venoit. La commissionnaire présente l'urine de sa maîtresse, en disant que

c'est celle d'une pauvre femme. L'apothicaire considère la fiole avec l'air d'un connoisseur, et dit : « D'une pauvre femme! c'est bien celle d'une grande » princesse qui est enceinte d'un roi. » Il parloit ainsi par plaisanterie. L'esclave rapporte ce propos à la sultane. Enchantée de l'augure, elle fait un riche présent à *Isa*, et lui promet bien davantage, si la prophétie se réalise. Elle accoucha en effet d'un prince. L'apothicaire alors se laissa combler de biens, et appeler à la cour comme médecin. Mais en quoi il n'étoit ni médecin, ni charlatan, c'est qu'il avouoit de bonne foi que c'étoit par hasard qu'il avoit si bien rencontré.

On raconte de *Mahadi* que, s'étant égaré à la chasse, il entra dans la cabane d'un Arabe pour se rafraîchir. Celui-ci lui présente du pain bis et du lait. Le calife demande s'il n'a pas quelque chose de meilleur. L'hôte lui apporte une cruche de vin. Le prince en boit un coup, et lui demande s'il le connoît. « Non, dit l'Arabe.—Je suis, dit le prince, un des » principaux seigneurs de la cour du calife. » Là-dessus il boit un second coup, et répète la question. « Me connoissez-vous?—Vous venez de me le dire, » répond l'Arabe. — Ce n'est pas cela, répond le » buveur, je suis encore plus grand que je ne vous » ai dit. » Il boit une troisième fois, et renouvelle sa question. « Je m'en tiens, continue l'Arabe, à ce » que vous venez de m'apprendre. » Mais le questionneur dit alors : « Je suis le calife, devant lequel « tout le monde se prosterne. » Aussitôt l'Arabe

saute sur la cruche : il l'emportoit. *Mahadi* lui demande pourquoi il emporte son vin. « C'est, dit-il, » que j'ai peur, si vous buviez un quatrième coup, » que vous ne disiez que vous êtes le prophète, et à » un cinquième, Dieu lui-même. » Le calife, réjoui de la saillie de notre hôte, lui fit donner une somme d'argent. « Dites tout ce que vous voudrez, reprit » l'Arabe, je vous tiendrai toujours pour homme vé- » ridique, quand même vous augmenteriez vos qua- » lités jusqu'au quatrième et même au cinquième » coup. » *Mahadi* mourut par une méprise. Une de ses femmes, jalouse de *Hasana*, sa favorite, lui donna une poire empoisonnée pour se défaire d'elle. Le fruit étoit si beau, qu'*Hasana* le crut digne du calife, et lui en fit présent, ignorant sa mauvaise qualité. Aussitôt que l'empereur l'eut mangée, il ressentit de violentes douleurs, et expira quelque temps après, âgé de quarante-trois ans, après dix de règne.

[784.] Son fils *Musa* lui succéda. Un des soins les plus importans de ce calife et de ses successeurs fut de réprimer le zendicisme qui se répandoit parmi les Arabes, surtout parmi les grands. Cette doctrine ne tendoit pas à moins qu'à détruire la foi en *Mahomet*, et par conséquent la soumission de cœur comme de fait aux califes ses successeurs, article très-important pour ces princes. *Musa*, à l'exemple de son père, poursuivit les sectateurs de cette hérésie, et n'épargna pas ceux mêmes de ses parens qui s'en étoient rendus coupables. Ils tournoient en ridicule le péle-

rinage de la Mecque, les ablutions, les prostrations. Ce fut une raison pour les califes de s'y assujettir davantage. On peut attribuer aux maximes hardies et anti-mahométanes que répandoient ces déistes les révoltes fréquentes qu'éprouvèrent les *Abbassides*. Presque toujours la religion y fut mêlée.

A l'âge de vingt-quatre ans, il est étonnant que *Musa* songeât à se choisir un successeur. Quel qu'ait été le motif de cette intention, elle fut assez marquée pour exciter du trouble dans sa cour. *Khizaran*, sa mère, vouloit faire passer la couronne à *Haroun-Al-Raschild*, son fils cadet, *Musa* vouloit la mettre sur la tête de son propre fils adolescent. On dit que, pour effectuer ce dessein, il se proposa d'empoisonner sa mère, et de faire assassiner son visir. L'assassin, nommé *Harfamah*, étoit caché dans le palais, afin d'épier l'occasion de faire son coup, disent les uns; d'autres insinuent qu'il étoit secrètement confident de la mère, et qu'il trahissoit le fils. Quoi qu'il en soit, au milieu de la nuit *Harfamah* s'entend appeler par *Khizaran*. Il court : elle lui montre son fils étendu mort sur son lit. Une forte toux, suivie d'un éternuement, l'avoit, dit-elle, subitement réduit en cet état; mais il est à présumer que ces symptômes avoient été aidés. *Musa* aimoit la poésie. Charmé des vers qu'un poëte, nommé *Merwan*, lui présenta, il lui dit : « Choisissez, pour récompense de votre » travail, de toucher trente mille drachmes comp» tant, ou d'en recevoir cent mille après que vous » aurez passé par toutes les longueurs et les forma-

» lités des finances. » Le poëte répondit : « Trente » mille comptant, et cent mille avec le temps. »

[786.] On comptoit sur la toux et l'éternuement, puisqu'au moment de la mort de *Musa* il se trouva des grands de la cour qui allèrent dans la chambre de son propre fils, le tirèrent de son lit, et l'obligèrent de reconnoître son oncle calife, formalité apparemment essentielle pour la légitimité de l'élection d'*Haroun-Al-Raschild*, qui monta tranquillement sur le trône. Soit conviction, soit persuasion de la nécessité de paroître convaincu, il se montra très-scrupuleux dans la pratique des observations mahométanes, fit huit ou neuf fois le voyage de Bagdad à la Mecque, dont un à pied; et faisoit faire le pélerinage par trois cents personnes auxquelles il fournissoit tout ce qui étoit nécessaire, quand il ne pouvoit le faire lui-même. Ce prince commandoit en personne ses troupes, surtout dans ses expéditions contre l'empire grec. Il essuya des revers; mais le plus souvent il fut victorieux. Ces guerres se faisoient comme toutes les autres, avec des ravages qui dépeuploient les campagnes, bouleversoient les villes, jetoient une multitude de malheureux dans les chaînes de l'esclavage, et finissoient par des traités équivoques; espèce de pierre d'attente pour de nouvelles horreurs.

Haroun eut trois fils, qu'il fit élever avec le plus grand soin. Il auroit désiré qu'un docteur célèbre, qui donnoit ses leçons dans la ville, fût venu au palais instruire les jeunes princes. Mais le docteur ré-

pondit : « La science ne doit faire la cour à per-
» sonne, on doit la lui faire. — Vous avez raison,
» lui dit *Haroun* : mes fils se trouveront dans le lieu
» où les jeunes gens vont recevoir vos instructions. »
Le calife les y envoyoit exactement. Quoique la réponse du docteur marquât un peu de suffisance, on doit estimer cet homme, parce que de quarante-huit questions qu'on lui proposa un jour, il y en eut trente-quatre sur lesquelles il eut le courage d'avouer son ignorance. L'éducation que les princes reçurent dans son école les rendit dignes de se voir partager par leur père, de son vivant, le gouvernement de ses vastes états. On voit par cette distribution quelle étoit alors l'étendue de l'empire mahométan. *Haroun* avoit trois fils; il donna à *Amin* la Syrie, l'Irak, les trois Arabies, la Mésopotamie, l'Assyrie, la Médie, la Palestine, l'Égypte, tout ce que ses prédécesseurs avoient conquis en Afrique, depuis les frontières d'Égypte et d'Éthiopie jusqu'au détroit de Gibraltar, avec la dignité de calife. *Mamûm*, le second fils, eut la Perse, le Kerman, la Judée, le Khorasan, et de vastes provinces adjacentes. *Kasem*, son troisième fils, qu'il nomma *Almotassem*, eut l'Arménie, la Natolie, la Géorgie, la Circassie, et toutes les possessions musulmanes vers le Pont-Euxin. Il n'est point parlé, dans cette énumération, de l'Espagne, qui étoit entre les mains d'une autre famille. Les trois fils devoient se succéder l'un à l'autre.

Sous *Haroun* arriva la disgrâce des *Barmecides*. que des historiens peignent comme d'illustres mal-

heureux, et d'autres comme des conspirateurs criminels. Ils étoient d'une des plus illustres familles de l'Orient, tirant leur nom d'une superbe mosquée nommée Neu Bahar, qu'ils avoient fait bâtir à Balk, et dont, par droit d'hérédité, ils étoient surintendans. *Musa* donna pour gouverneur à *Haroun*, son fils, *Yahia*, chef de cette famille, dont la femme avoit nourri le jeune prince. Ils avoient quatre fils; le second, comme *Giafar*, paroît avoir été la cause coupable ou innocente des malheurs de sa famille. *Haroun* l'aimoit comme son frère, ne pouvoit s'en passer, et avoit la plus grande confiance en lui. On prétend qu'afin de le retenir toujours auprès de lui il lui fit épouser *Abbassa*, sa sœur, mais à condition, ajoute-t-on, qu'il n'auroit aucun commerce marital avec elle. Les époux le promirent, et s'oublièrent. De ce commerce naquirent deux fils. *Haroun*, furieux, fit tuer le père, et précipiter la mère et les enfans dans un puits qu'il fit combler. On dit cependant qu'en prononçant cette cruelle sentence il répandit quelques larmes; mais ce mariage, ces conditions, leur résultat, paroissent devoir être mis au rang des fables, par la circonstance éclatante qui suivit la mort de *Giafar*. Il est dit que le calife fit couper son corps en pièces, que l'on mit au-dessus des portes de Bagdad, et que sa tête fut exposée sur le pont du Tigre. *Haroun*, prince très-sage, auroit-il eu l'imprudence de donner une pareille publicité à un châtiment provoqué par une pareille cause?

Il est plus probable que *Giafar* et deux de ses

frères abusèrent de la confiance du calife; qu'ils se rendirent dangereux, et qu'ils payèrent de leur vie, ainsi que leur père, la crainte qu'ils inspirèrent. *Haroun* fit grâce à *Mahomet*, l'un des quatre, qui apparemment n'avoit pas trempé dans les desseins ambitieux de cette famille. Le calife écrivit dans les provinces aux gouverneurs de se tenir en garde contre leurs partisans, parens et amis, et de s'en défaire; nouvelle preuve d'une conspiration étendue et redoutable. Il proscrivit jusqu'à leur nom, et défendit, sous peine de mort, de le prononcer; mais comme les *Barmecides* avoient montré pendant leur faveur de grandes qualités, qu'ils s'étoient attaché beaucoup de personnes par leur générosité et par des services essentiels, leur mémoire resta en vénération malgré les défenses d'*Haroun*. Un homme qu'ils avoient comblé de bienfaits, vieillard, nommé *Mondir*, eut la hardiesse de faire publiquement le panégyrique de ses bienfaiteurs. L'empereur le condamna à mort. Avant d'être conduit au supplice, *Mondir* demanda la permission de dire deux mots au prince. Au lieu de deux mots, le généreux vieillard s'étend, dans un long discours, sur les services rendus par les *Barmecides* à *Haroun* lui-même. Le prince, touché, lui fait grâce, et lui donne même une assiette d'or qui étoit devant lui. *Mondir* se prosterne, selon la coutume d'Orient, pour le remercier et dit en se relevant : « Voici encore une nouvelle grâce que je reçois des *Barmecides*. » Le calife ne se fâcha point de cette nouvelle hardiesse.

Non-seulement il fut indulgent, mais juste encore à l'égard d'une femme qui se permit une répartie bien vive. Elle vint se plaindre que des soldats avoient pillé sa maison. L'empereur lui dit : « N'as-tu pas lu » dans l'Alcoran que, quand les princes passent en » armes par un lieu, ils le détruisent ? » Elle répondit : « J'ai lu aussi dans le même livre que les mai» sons de ces princes seront démolies à cause des » injustices qu'ils ont commises. » Il donna ordre de réparer tout le dommage. On ne sait si ce fut justice, mais du moins ce fut une justice bien rigoureuse que celle qui accompagna la dernière action de sa vie. Il se mouroit; on lui amène le fils d'un rebelle enchaîné. Il le regarde et laisse tomber de sa bouche ces paroles : « Si j'avois seulement le temps » de dire deux mots, je dirois, tuez-le. » On massacre le malheureux, et le calife expire, âgé à peu près de cinquante ans, après vingt-trois de règne. On voit par cet acte de barbarie, ainsi que par d'autres déjà cités, combien nous devons nous défier des éloges prodigués follement à *Haroun-Al-Raschild*, contemporain de notre *Charlemagne*, auquel il envoya des ambassadeurs.

Le calife avoit à sa cour des médecins, des astrologues, des philosophes, des poëtes, jusqu'à un fou grave : il en est de toute espèce. Le calife étonné des propos de celui-ci, qui, se qualifiant de Dieu, étoit raisonnable sur tout le reste, lui dit un jour pour l'éprouver : « On m'a présenté un homme qui fait le » fou, et qui veut se faire passer pour un prophète

» envoyé de Dieu. Je l'ai fait mettre en prison. On » lui a fait son procès, et il a été condamné à perdre » la tête. » Le fou, qui l'avoit écouté attentivement, lui répond : « Vous avez agi en cette occasion comme » un de mes fidèles serviteurs; je n'ai point accordé » le don de prophétie à ce misérable, et il n'a reçu » aucun ordre ni mission de ma part. » Un de ses médecins, nommé *Gabriel*, guérit sa favorite d'une manière singulière.

Revenue d'une extase de plaisir, elle trouva sa main droite sans mouvement. Tous les remèdes avoient échoué contre cette infirmité. *Gabriel*, déjà célèbre par d'autres cures, est appelé. Il prie le calife d'ordonner à la dame de se présenter à son lever; là, devant tout le public, il fait un geste comme pour la déshabiller. La sultane, confuse, saisit brusquement de sa main malade le vêtement qu'on lui arrachoit. Le médecin se tourne vers le calife et lui dit : « Commandeur des croyans, la voilà guérie. » Le médecin donna à son procédé une explication qui marque qu'il connoissoit le jeu des passions et leur effet.

La leçon qu'*Haroun* fit à un sage qu'il avoit pris pour conseiller secret devroit être méditée par tous ceux que les princes chargent du fardeau de leur confiance. Dans sa première conférence, que le docteur vouloit rendre digne de sa propre réputation, de la grandeur des objets, et de la majesté de son disciple, le calife l'arrêta, et lui dit : « Écoutez les conditions » qui doivent être la base de notre bonne intelligence. » Ne prétendez jamais m'enseigner en public. Ne

» vous empressez pas de me donner des avis en par-
» ticulier. Attendez que je vous interroge. Répon-
» dez-moi d'une manière précise, sans superflu. Gar-
» dez-vous de vouloir me préoccuper en faveur de
» vos sentimens, ou d'exiger que je défère trop à
» votre capacité. Ne soyez pas long dans vos histoi-
» res, ou dans les traditions que vous jugerez à pro-
» pos de me raconter. Si vous me voyez m'écarter de
» la justice, ramenez-moi avec douceur, sans vous
» servir d'expressions dures. Aidez-moi pour les dis-
» cours que je dois faire en public, dans la mosquée
» ou ailleurs. Enfin ne me parlez jamais en termes
» mystérieux. » C'est-à-dire qu'*Haroun* vouloit la vérité couverte avec décence, mais non déguisée. On est étonné qu'un souverain se soit si bien étudié lui-même.

[808.] Le partage qu'avoit fait *Haroun* du gouvernement de ses états entre ses trois fils lui avoit sans doute donné lieu de reconnoître leurs qualités. En conséquence de cette observation, il devoit laisser le premier trône, celui de Bagdad, au second nommé *Mamûm*, plutôt qu'au premier, appelé *Amin*; mais *Mamûm*, qui étoit tranquille dans son gouvernement de Perse, peu empressé pour la puissance suprême, se laissa prévenir par son aîné. Il seroit volontiers resté au second rang, si son frère, mal conseillé, n'eût formé l'entreprise de l'en chasser. *Amin* étoit peu propre à réussir dans ce projet. Uniquement occupé de plaisirs, adonné au vin, passionné pour le jeu, la danse, la musique, il ne vivoit qu'avec ses

femmes et ses eunuques, auxquels il prodigua follement les trésors de son père, sans épargner la part qui étoit destinée à ses deux frères. Il se livroit si scandaleusement à la débauche, que le peuple et les grands le déposèrent. Cependant, touchés de son repentir, ils le rappelèrent sur le trône; mais cette leçon lui fut inutile : *Amin* continua à vivre dans ses désordres.

Il y ajouta l'imprudence de se brouiller ouvertement avec *Mamûm*, qu'il regardoit comme le fauteur de sa disgrâce, parce qu'en le déposant on avoit été près d'appeler son frère. La guerre s'alluma entre eux. *Mamûm* la fit avec le plus grand succès, par l'habileté d'un général nommé *Taher*, qui repoussa le calife jusque dans sa capitale. La présence d'un danger si pressant ne put tirer *Amin* de son indolence ordinaire. Pendant que les ennemis prenoient Bagdad; que les machines lançoient des dards, des pierres et des feux sur cette malheureuse ville; qu'elle étoit sur le point d'être emportée d'assaut, il jouoit tranquillement aux échecs avec *Kuthar*, son affranchi. Quand il étoit avec cet homme, tout le reste lui devenoit indifférent. Un courrier vient lui annoncer la défaite de son armée, et la mort du général; il s'amusoit alors à la pêche. « Ne troublez point, » dit-il, mon divertissement; car *Kuthar* a déjà » pris deux gros poissons, et moi je n'ai rien pris. » Des principaux habitans de Bagdad ne jugèrent pas à propos de s'exposer aux dernières extrémités pour un pareil souverain. *Amin* apprit bientôt qu'ils étoient

en pourparler avec le général ennemi. Il résolut de les prévenir, et se rendit, sur quelques espérances d'avoir la vie sauve; mais *Taher* lui fit trancher la tête. Il avoit trente ans, et il en régna près de cinq.

[813.] Quand les premiers succès de *Mamûm* dans la guerre que son frère le força de soutenir lui eurent donné des espérances, il prit le titre de calife. Les habitans de Bagdad, après le siége, le reconnurent, non cependant sans quelques difficultés. Quatre révoltes s'élevèrent même en différentes parties de son empire; mais il triompha de toutes par son général *Taher*, auquel il donna pour récompense le gouvernement d'Ispahan pour lui et sa postérité. Sans être fondateur de cette ville, qui depuis est devenue capitale de la Perse, *Mamûm* doit passer pour son bienfaiteur, parce qu'il l'a considérablement augmentée ou embellie. Il y auroit volontiers fixé son séjour, si le préjugé du peuple, accoutumé à reconnoître pour premier calife celui de Bagdad, ne l'eût déterminé à s'y transporter.

Un de ses désirs étoit d'abolir parmi ses sujets tout prétexte de schisme, et même d'en faire disparoître les couleurs. Celle des *Abbassides* étoit la noire. *Mamûm* tenta d'introduire dans Bagdad la verte, qui étoit celle des *Alides*. Il y eut à ce sujet des disputes qui pensèrent dégénérer en sédition. Le calife fut contraint de faire reprendre la couleur noire à ses Persans, qui l'ont toujours conservée. Ce désir de concilier les sectes a nui à sa réputation chez les rigides musulmans. Ils l'ont soupçonné d'être peu or-

thodoxe, et blâmé d'avoir introduit ou du moins favorisé la philosophie et les autres sciences spéculatives chez les fidèles croyans, auxquels l'Alcoran doit suffire. On ne sait si c'est afin d'en diminuer l'autorité qu'il ordonna au gouverneur de Bagdad d'obliger les juges et les maîtres des traditions de soutenir que ce livre est créé, et de punir rigoureusement ceux qui soutiendroient l'opinion contraire. L'astronomie, la médecine, et toute les autres sciences furent en honneur sous son règne. Il appeloit à sa cour ceux qui les cultivoient, de quelque religion qu'ils fussent, Indiens, juifs, chrétiens. Il les combloit de biens, et faisoit traduire leurs livres. *Mamûm* s'illustra non-seulement par le goût des lettres, mais aussi par sa bonté. Il disoit de lui-même : « Si mes sujets savoient » quel fonds de clémence je possède, les plus cou- » pables s'empresseroient autour de moi. » Sans doute un prince qui se rendoit publiquement un pareil témoignage ne craignoit point d'être contredit. Il avoit quarante-neuf ans quand il mourut, et il en régna vingt.

[832.] Suivant la disposition testamentaire d'*Haroun*, leur père, *Mamûm*, quoiqu'il eût un fils, nomma *Motasen* son successeur. Ce prince est reconnu par son neveu, bat quelques concurrens par ses généraux, ne veut pas, non plus que son prédécesseur, que l'Alcoran soit incréé, et déploie sur le trône une magnificence étonnante. Il avoit, dit-on, cent trente mille chevaux pies dans ses écuries. C'est peut-être plus qu'il n'en est jamais né. En leur fai-

sant pendre à chacun un sac de terre au cou, il élève une montagne au milieu de Samarra, ville qu'il avoit fait bâtir dans l'Irak arabique, parce qu'il se déplaisoit à Bagdad. Il eut huit fils, huit filles, régna huit ans, huit mois, huit jours, naquit le huitième mois de l'année, étoit le huitième calife abbasside, donna huit batailles, avoit huit mille esclaves, laissa huit millions d'or, mourut à quarante-huit ans. C'est ce qui lui a fait donner le nom de *calife huitainier*. Il a eu le premier des Turcs dans ses armées.

[841.] *Wathek*, son fils, fut aussi exposé à des conspirations. On croiroit qu'elles avoient pour cause la persévérance avec laquelle il poursuivoit ceux qui professoient l'éternité de l'Alcoran. Il paroît que ce dogme étoit comme un point de ralliement. Quand le calife obtenoit leur renonciation à l'erreur, il leur faisoit grâce. A sa mort, les prisons se trouvèrent pleines des personnes les plus distinguées de l'empire. Leur captivité n'étoit pas rigoureuse. *Wathek* se piquoit d'imiter la douceur de son oncle *Mamûm*. Il ressembloit aussi à *Haroun*, son grand-père, par son amour pour les sciences. Il mourut d'hydropisie à trente-deux ans. On dit qu'elle avoit pour cause l'usage d'une boisson irritante, par laquelle ce prince, très-adonné aux femmes, se proposoit de ranimer sa passion. Il régna près de six ans.

[846.] Les grands, à la mort de *Wathek*, hésitèrent entre *Mothadi*, son fils, et *Motawakhel*, son frère. Ils se décidèrent pour celui-ci, parce que l'autre étoit trop jeune pour faire, en qualité d'iman, la

prière dans la mosquée, fonction attributive du califat. Ce défaut a souvent interverti l'ordre de la succession, et empêché que les fils n'aient remplacé leurs pères. On croit aussi que *Motawakhel* dut en grande partie sa dignité à la protection d'un corps de Turcs dont les califes s'entouroient depuis quelque temps comme de gardes. Ce prince partagea ses états, comme le calife *Haroun*, entre ses trois fils, qu'il fit reconnoître pour ses successeurs. Il paroît, par la distribution, que l'empire étoit alors peu différent de ce qu'on l'a vu, quoiqu'il y eût avec les nations limitrophes, surtout avec les Grecs, des guerres sanglantes qui auroient dû en éloigner ou rapprocher les bornes. Celles qui eurent lieu sous *Motawakhel*, tout aussi meurtrières, aussi ruineuses, n'opérèrent pas plus de changement.

Ce prince, auquel on attribue du goût pour les sciences, doit être flétri dans la mémoire des Arabes; parce que, le premier entre leurs empereurs, il ajouta au supplice de la mort le raffinement des tourmens. On dit qu'il lui est arrivé de faire mettre des malheureux dans un coffre de fer garni de pointes qu'on échauffoit à volonté, et d'avoir répondu à l'un d'eux qui lui demandoit grâce : « La pitié est » une bassesse d'âme. » Ses divertissemens étoient accompagnés d'une bizarrerie cruelle. Quelquefois, quand il étoit à table avec ses amis, il faisoit lâcher un lion au milieu de la salle, et jetoit ainsi l'épouvante parmi eux. D'autres fois il faisait glisser des serpens sous la table, et casser des pots pleins de

scorpions, sans qu'il fût permis de se lever et de changer de place. Il guérissoit avec sa thériaque ceux qui en avoient été mordus ou piqués. Ce fut sans doute la crainte de ces dangereux amusemens qui empêcha plusieurs savans de venir s'établir à sa cour, quoiqu'il les invitât par les promesses les plus avantageuses.

En effet, ce qui arriva à un médecin chrétien, nommé *Honain*, étoit bien capable de les empêcher de se rendre aux instances du calife. Pour voir s'il pourroit se fier à cet homme, *Motawakhel* lui ordonne de préparer un poison subtil destiné à faire périr un de ses ennemis; mais périr si naturellement en apparence, qu'on ne puisse le soupçonner de sa mort. *Honain* rejette avec horreur sa proposition. L'empereur insiste, prie, menace, et le fait enfermer dans une prison où il le garda un an. Il le fait ensuite paroître devant lui, et renouvelle ses instances. Le médecin demeure ferme. « Qui vous donne » donc cette fermeté, lui dit l'empereur, pendant » que vous avez la mort sous les yeux? — Deux » choses, répond *Honain*, ma religion et ma pro» fession. La première m'ordonne de faire du bien » à mes ennemis, et de ne pas faire du mal à mes » amis. La seconde n'a été établie que pour l'avan» tage du genre humain, et quand je l'ai embrassée, » j'ai fait solennellement serment de n'avoir jamais » part à aucune préparation nuisible ou mortelle. » Le calife content lui donna toute sa confiance. Mais une faveur achetée par un an de prison ne devoit

pas tenter les savans qu'il cherchoit à s'attacher par sa munificence.

Sa conduite à l'égard de ceux qui l'approchoient rend croyable celle qu'on lui attribue à l'égard de *Montaser*, son fils. On dit qu'il l'accabloit de mauvais traitemens, qu'il le railloit, le frappoit même, lui imposoit des peines rigoureuses pour des fautes légères, et le forçoit de boire du vin avec excès pour le rendre méprisable aux mahométans témoins de son ivresse. C'est, ajoute-t-on ce qui contraignit le fils à conspirer contre la vie de son père; mais le père mort n'a pas eu de défenseur contre le fils vivant et régnant; ainsi il peut se faire que les torts de *Motawakhel* aient été exagérés dans le principe et les effets; au lieu qu'il n'y a point d'excuse pour le fils qui tue son père, fût-il prouvé que le père a attenté à la vie de son fils. *Montaser* reprochoit ce crime à son père. *Motawakel* au contraire accusoit *Montaser* de noirs complots contre ses jours. Il le menaça lui et sa mère de les mettre en justice. La crainte de cet éclat fit prendre au fils le parti de prévenir son père. Il gagna sa garde turque, dont le calife avoit imprudemment mécontenté le capitaine. Des soldats apostés se jetèrent sur lui pendant qu'il étoit à table, et le poignardèrent. Pendant qu'il se débattoit, *Fatak*, un de ses favoris, tâchoit de le défendre, et crioit de toutes ses forces : *O Motawakel, je ne veux pas te survivre!* D'un autre côté, son bouffon ne crioit pas moins haut : *O Motawa-*

kel, je suis bien aise de vivre après vous! Ils eurent chacun ce qu'ils désiroient.

A ces intrigues sanglantes se mêloient des querelles de religion. L'éternité de l'Alcoran étoit toujours un sujet de discorde. La rivalité des *Ommiades* et des *Alides* se réveilloit de temps en temps. Tel calife qui avoit été favorable à une secte étoit remplacé par un prince protecteur de l'autre. Ainsi les persécutions devenoient pour ainsi dire alternatives. On peut dire que c'étoit un vice de ce siècle; car, dans ce même temps, les empereurs grecs brisoient successivement et adoroient les images, et par des édits persécuteurs imposoient à leurs peuples la foi et le culte qu'ils jugeoient à propos de professer. *Motawakhel* proscrivit les sectateurs d'*Ali*, que ses trois derniers prédécesseurs protégeoient. Il voulut interdire le pélérinage de ses sujets au tombeau d'*Hosein*. Pour y réussir, il tâcha d'effacer jusqu'aux traces de ce monument. Non-seulement il le détruisit, mais il entreprit de faire passer une rivière sur la place. Vains efforts! Les *Alides* disent et croient que l'eau s'arrêta par respect, et qu'elle retourna sur elle-même. Le règne de *Motawakhel*, qui dura quatorze ans, est remarquable par des fléaux de toute espèce, des guerres, des rébellions, la famine, des persécutions, des ouragans terribles, d'affreux tremblemens de terre, de sorte qu'il fut appelé *le règne des prodiges*. Ce prince vécut quarante ans.

[861.] *Montaser* déclara dans une assemblée publique qu'il étoit innocent de la mort de son père.

Il en accusa *Fatak*, ce favori qui n'avoit pas voulu survivre à son maître, et dit que c'étoit pour punir sa scélératesse qu'il l'avoit fait tailler en pièces. Mais les remords du parricide attestèrent son crime. Il ne traîna qu'une courte vie, toujours bourrelé et comme déchiré par des furies vengeresses. Il auroit voulu pouvoir anéantir tout ce qui lui rappeloit son exécrable forfait. Il détruisit le palais de son père, et quitta la ville où il avoit été tué; mais il sembloit que la Providence se plût à lui mettre sous les yeux ce qu'il tâchoit d'en écarter. *Montaser* regardoit un jour une riche tapisserie. On y voyoit un homme à cheval, orné d'un diadème, avec une légende persane. Il se la fit expliquer. Le sens étoit : *Je suis Schirûyeh, fils de Khosru-Parviz; j'ai tué mon père, et n'ai régné que six mois*. Il pâlit comme à la lecture d'une sentence de mort. Elle lui fut confirmée par des songes effrayans qui lui montrèrent son père sanglant l'appelant au tombeau. Il y descendit au bout de six mois, âgé de vingt-cinq ans. On croit que les complices et les instigateurs de son crime craignirent son repentir et l'empoisonnèrent.

[862.] Le malheureux jeune homme, outre ses remords, éprouva tout ce que peut causer de chagrin la complicité avec des scélérats. Le moindre est de n'être pas maître de sa volonté. Les deux capitaines, officiers de la garde turque, principaux auteurs du crime, le forcèrent de déclarer exclus du califat *Motaz* et *Mowiad*, ses deux frères, dans la crainte qu'ils ne vengeassent leur père. Se voyant par là

maîtres du choix, ils déférèrent la couronne à *Mostain*, cousin-germain du défunt. Ces officiers se brouillèrent ensuite, et tâchèrent chacun de s'emparer du calife. Celui auquel le prince s'abandonna fut battu et s'enfuit à Bagdad avec son calife. Le gouverneur de cette ville le reçut bien, charmé d'avoir en sa possession le chef de l'empire. L'autre capitaine turc, aussitôt qu'il eut expulsé son rival, tira des prisons *Motaz* et *Mowiad*, que *Mostain* y avoit fait renfermer. Sous les drapeaux de *Motaz*, il alla assiéger Bagdad. Le gouverneur, assez indifférent sur le choix de ses maîtres, pourvu que celui qui seroit pourvu de l'autorité la lui laissât, conseilla à *Mostain* d'abdiquer à condition qu'il auroit la vie sauve, et des biens assortis à la fortune qu'il quittoit. *Motaz* prit la place, et continua de gouverner dans son poste. Ces intrigues, ces guerres, ces négociations remplirent près de quatre années, qui furent la durée du règne de *Mostain*. Il étoit doux, indolent, timide. Ces qualités auroient dû mettre sa vie à l'abri des entreprises d'un rival; mais il se laissoit aisément entraîner à toutes sortes de conseils. C'en étoit assez pour qu'on dût le craindre : il fut assassiné; on ne sait dans quelle année ni à quel âge. Par l'effet de ces troubles, l'obéissance des gouverneurs et généraux éloignés n'étoit plus que de déférence. Ils reconnoissoient le calife, s'autorisoient de son nom, mais n'exécutoient guère ses ordres que quand ils leur étoient utiles à eux-mêmes.

[865.] *Motaz*, en montant sur le trône, fit mou-

rir *Mowiad* et *Mouaffec*, deux de ses frères, qu'on lui rendit suspects, parce qu'ils étoient fort aimés, et permit comme une grâce à *Ahmed*, son troisième frère, de vivre obscurément à Bagdad. Sans doute il avoit un conseil qu'on doit en grande partie charger de ces violences; mais, en rejetant sur ses conseillers les actions blâmables, il est juste de leur faire honneur de l'adresse qu'eut un prince de dix-huit ans de se soutenir pendant quatre ans contre la garde turque, qui étoit devenue redoutable. *Motaz* sema la division parmi les chefs, les fit punir les uns par les autres des entreprises formées contre l'autorité du califat qu'ils auroient dû défendre. La plupart des capitaines périrent dans des querelles habilement suscitées. L'empereur croyoit ensuite avoir bon marché du reste par le moyen d'une garde de Maugrébiens, musulmans d'Afrique, dont il l'environna; mais ils furent taillés en pièces par les Turcs, qui prirent le calife, l'obligèrent d'abdiquer, et le firent mourir de faim à l'âge de vingt-deux ans.

On prétend qu'il auroit pu se tirer de leurs mains à l'aide d'une somme de cinquante mille écus qu'ils lui demandoient en forme de solde. Ses finances étoient si mal administrées, qu'il ne la trouva pas dans ses coffres. Il s'adressa à *Cubiah*, sa mère, qui avoit des trésors immenses. Elle le refusa. On trouva à cette marâtre, lorsque le successeur de son fils l'eut chassée du palais, un million d'écus d'or, un boisseau d'émeraudes, un boisseau de perles et onze livres pesant de très-beaux rubis.

[869.] La garde turque, devenue maîtresse, accorda la faveur du trône à *Mothadi*, fils de *Wateck*, âgé de trente-huit ans. Dans l'espace d'un an qu'il régna il purgea le palais des musiciens, baladins et bouffons, se défit des lions, des chiens et des autres animaux que ses prédécesseurs nourrissoient, proscrivit les jeux, l'usage du vin, et ordonna la pratique des lois de l'Alcoran, dont il donnoit lui-même l'exemple; il diminua les impôts, régla les finances, et rendit la justice en personne, avec la plus grande impartialité. Les peuples voyoient un avenir heureux sous un tel chef, lorsque la garde turque, dont il vouloit réprimer la licence, conspira contre lui. Elle lui fit insolemment des demandes injustes, auxquelles il ne voulut pas se prêter. On le menaça; il tint ferme à la tête des Maugrébiens, qui malheureusement furent encore vaincus. Des historiens disent que *Mothadi* fut tué dans le combat. D'autres qu'ayant été pris, il mourut dans les tourmens que les Turcs lui firent souffrir, parce qu'il ne vouloit pas abdiquer le califat.

[870.] L'ancien calife *Motawakhel* avoit laissé deux fils, *Motamed*, l'aîné, indolent, sans goût pour les affaires, uniquement ami du repos et des plaisirs; le second, appelé *Monaffec*, actif, vigilant, courageux, aussi propre au gouvernement qu'à la guerre. Ce ne fut pas ce dernier que les Turcs choisirent pour successeur de *Mothadi*: peut-être le craignoient-ils. Mais *Motamed* eut le bon esprit de donner une confiance sans borne à son frère, et de lui abandonner la disposition du civil et du militaire;

de manière que tout ce qui s'est passé sous le califat de *Motamed* doit être regardé comme l'ouvrage de *Monaffec*. Il eut les armes à la main presque tout le temps qu'il gouverna, tantôt contre des rebelles, tantôt contre les Grecs. Il s'apprêtoit à délivrer son frère de la tyrannie des Turcs, lorsqu'une irruption des peuples nommés Zinghiens, sous *Habid*, leur roi, les força d'avoir recours à cette phalange toujours menaçante qu'il vouloit détruire. Ce prince repoussa les Zinghiens des terres de son frère, et tua leur roi; mais il survécut peu à son triomphe. Une maladie l'emporta dans la force de l'âge. Il laissa un fils nommé *Motadhed*, qui le remplaça auprès du calife. Ce prince ne retrancha rien au fils de la confiance qu'il avoit eue dans le père, et il put, sous la surveillance de son neveu, continuer à sommeiller au sein de la volupté, son souverain bien. Il mourut âgé de cinquante-trois ans, après en avoir régné vingt-trois. L'inscription de son sceau étoit. « *Heureux celui qui s'instruit par l'exemple d'autrui!* » Ce mode d'instruction n'est pas pénible; il convenoit à son caractère.

[892.] Quoique *Motamed* eût un fils appelé *Giafar*, il nomma calife son neveu *Motadhed*, et le fit reconnoître de son vivant. La dignité n'ajouta rien à sa puissance. Il la possédoit auparavant tout entière. L'abondance enrichit les provinces pendant son règne, et la paix ne fut troublée que par les Karmates, fanatiques dont l'origine n'est pas très-connue. Sous *Motadhed*, un pauvre misérable, nommé *Kor-*

malk, vint de la Perse dans l'Arabie. Il paroissoit mener une vie très-austère, se disoit inspiré de Dieu, qui lui avoit ordonné de faire cinquante prières par jour. Quand il se fut fait un parti assez puissant, il choisit parmi ses sectateurs douze hommes auxquels il donna le titre d'apôtres, pour diriger les autres et propager sa doctrine. Le gouverneur de la province, voyant que les gens de la campagne négligeoient leur travail pour vaquer à leurs cinquante prières, fit saisir le prétendu saint, et jura de le faire mourir.

Une jeune fille, esclave du gouverneur, entendit ce serment. Touchée de compassion, elle prend la nuit les clefs de la prison, sous le chevet de son maître, met le prophète en liberté, et replace la clef où elle l'avoit prise. Quand le lendemain on ne le trouva plus, on ne douta point que ce ne fût une puissance divine qui l'avoit délivré. Il reparut au loin pour confirmer la chose, et déclara à ses disciples qu'il n'étoit au pouvoir de personne de lui nuire; cependant il eut la prudence de ne pas s'exposer, et on n'entendit plus parler de lui. Sa doctrine n'étoit pas fort différente de celle de *Mahomet*. Ses sectateurs croyoient aux anges, accompagnoient leurs prières de génuflexions, s'astreignoient à des jeûnes, et professoient néanmoins une haine ouverte pour les mahométans, auxquels ils ne faisoient aucun quartier.

Les Karmates se multiplièrent prodigieusement en peu de temps. *Motadhed* eut besoin de toutes ses forces pour les repousser du centre de ses états, qu'ils menaçoient. Sous une apparence de dévotion, le li-

bertinage le plus grand régnoit entre eux : ce qui leur attiroit beaucoup de soldats. Ils formèrent dans la suite des armées nombreuses, et ravagèrent avec une extrême fureur les plus belles provinces de l'Asie. *Motadhed* étoit juste, mais très-sévère. Son règne fut tranquille. Il dura dix ans. Ce calife avoit près de cinquante ans quand il mourut, empoisonné, ou épuisé par les plaisirs. Il fit fleurir les sciences par la protection qu'il accordoit à ceux qui les cultivoient.

[901.] Le jour même de la mort de son père, *Moctafi* fut déclaré calife à Bagdad, d'où il étoit éloigné par les expéditions militaires qu'il commandoit. Les Karmates se montrèrent en plusieurs parties de ses états avec des armées de cent mille hommes. Une d'elles se trouva commandée par un jeune général de vingt-deux ans, nommé *Hosein*, qui joignoit la ruse à la bravoure. Il se prétendoit descendant immédiat de *Mahomet*, et il apportoit en preuve un poireau qu'il avoit au visage, comme le prophète en avoit un. Ainsi ces Karmates, si ennemis des musulmans, s'identifioient, pour ainsi dire, avec eux, quand leur intérêt les y engageoit. Il n'y a pas de moyens, même contradictoires, que n'adoptent l'ambition et la cupidité. Si les Karmates étoient cruels et sanguinaires, on ne leur épargnoit pas non plus les supplices. *Moctafi* fit expirer dans les tourmens les chefs qui tombèrent entre ses mains. *Hosein* fut du nombre. Le calife avoit sur pied de nombreuses armées bien commandées. Elles réunirent sous son empire l'Égypte et la Syrie, qui s'en étoient détachées sous ses prédéces-

seurs. Malgré ses attentions, la caravane de la Mecque fut pour la première fois pillée sous son règne, toujours par les redoutables Karmates, qui emportèrent un butin immense; mais, ayant été surpris lorsqu'ils le partageoient, ils le perdirent. *Moctafi*, soit en personne, soit par ses généraux, combattit aussi contre les Grecs et contre les Turcs. Outre ses armées de terre, il eut des flottes. Il ne régna que six ans, et mourut à trente. Rarement il dormoit plus de quatre heures, et il employoit le reste de la nuit à l'étude et au travail du gouvernement. Il laissa ses finances en bon état, et de grandes armées sur pied. On lui donne un caractère doux et humain, et, malgré ses guerres, de l'aversion pour l'effusion du sang, qu'il ne répandit que contraint par la nécessité. Quel prince eût été *Moctafi*, s'il avoit poussé plus loin sa carrière!

[907.] Tout ce qui dominoit dans l'empire avoit intérêt de voir un adolescent sur le trône; les ministres, pour gouverner à leur volonté; les commandans des provinces, pour exercer sans crainte leur autorité; la milice, pour vivre avec licence; les habitans de Bagdad, pour obtenir des grâces et des priviléges. Aussi *Moktader*, fils de *Moctafi*, fut-il porté, à l'âge de quatorze ans, sur le trône, d'un consentement unanime. On ne doit pas oublier une dernière classe de suffrages que sa jeunesse lui mérita, et qui n'étoit pas la moins puissante; savoir, ceux des femmes et des eunuques, qui se flattèrent de s'emparer facilement de l'esprit d'un jeune homme. Leurs espé-

rances ne furent point frustrées. Les historiens ne marquent pas quel étoit le nombre des femmes dans le palais; mais ils portent celui des eunuques noirs à trente mille, et celui des blancs à quarante mille. Cette énumération se trouve dans la description de la réception d'un ambassadeur grec, qui donnera une idée de la magnificence de la cour des califes dans ce période.

Le palais impérial fut paré des plus beaux meubles et de toutes sortes d'armes. Les soldats de la garde, au nombre de seize mille, étoient rangés en ordre de bataille. On leur paya leur solde dans des bourses d'or. Sept cents huissiers et portiers occupoient les avenues et les portes. Le fleuve du Tigre étoit chargé d'une infinité de bâtimens superbement ornés, qui formoient un spectacle brillant. On tendit au-dedans et au-dehors du palais seize mille pièces de soie, cinq cents de brocart, douze mille cinq cents tapis d'un ouvrage exquis et d'un prix inestimable. Au milieu de la salle d'audience, on fit paroître un arbre d'or massif qui avoit dix-huit branches principales, sur lesquelles un grand nombre de diverses espèces d'oiseaux d'or et d'argent voltigeoient et chantoient harmonieusement.

Cet étalage pompeux avoit pour but de donner aux Grecs une opinion avantageuse de la puissance du calife et de les détourner de tout dessein de lui faire la guerre. Il étoit assez occupé de celle des Karmates, qui le tourmentèrent pendant la plus grande partie de son règne, et obtinrent des succès effrayans.

Dans leurs principales expéditions, ils étoient commandés par un jeune homme de dix-neuf ans, nommé *Taher. Moktader,* à peu près du même âge, ne jugea pas à propos de se mesurer avec lui. Il envoya des généraux qui n'empêchèrent pas le jeune Karmate d'arrêter une caravane, dont il abandonna le pillage à ses soldats (amorce encourageante pour les troupes), et de pénétrer jusqu'à la Mecque. Il y entra, massacra dans le temple un grand nombre de pélerins, remplit de cadavres le puits sacré, démolit une partie des bâtimens, dépouilla la Cabha de tous ses ornemens, et entre autres profanations enleva la fameuse pierre noire, pour laquelle les musulmans avoient autant de vénération que les Israélites pour l'arche d'alliance. Les Mecquois en offrirent une grosse somme que les Karmates ne voulurent pas accepter. Pour ôter à cette pierre son crédit, ils publièrent qu'elle n'avoit aucune vertu. Les dévots, par une espèce de défi, engagèrent les possesseurs à la plonger dans l'eau. Au grand étonnement des incrédules, elle surnagea. Les Karmates la rendirent. Lorsqu'ils pillèrent la ville sainte, il y avoit un prince de la Mecque qui fut tué. Tous les ornemens du temple et toutes les richesses de la ville devinrent la proie du vainqueur.

Ces malheurs, qui attaquoient la religion, étoient, par les zélés, rejetés sur le chef. L'augmentation des impôts, la mauvaise administration de la police, mécontentèrent les habitans de Bagdad. On se plaignoit que le calife ne faisoit rien par lui-même; qu'il se

laissoit gouverner par ses femmes et ses eunuques. Les troupes, battues en plusieurs rencontres et mal payées, murmurèrent, tant de leurs défaites, qu'elles attribuoient à l'inertie de l'empereur, que du défaut de solde. Du murmure elles passèrent à la révolte. *Munès*, leur général, fut obligé de se prêter à leur volonté et de déposer le calife. On mit à sa place *Kaher*, son frère; mais, au bout de trois jours, les soldats, revenus à résipiscence, souffrirent que *Moktader* remontât sur son trône. Il parut ne point garder de ressentiment contre son frère. Cependant, soit en punition de la révolte, qu'on croit qu'il avoit provoquée, ou pour quelque nouvel attentat, *Kaher* fut mis en prison. De son cachot il trama la mort de son frère, dont les circonstances sont singulières.

Moktader se plaisoit beaucoup à voir les courses de chevaux. *Kaher* gagne un Africain, excellent cavalier, et l'engage à se présenter à son frère pour courir. Il s'en acquitta avec tant d'adresse et de bonne grâce, que le calife le fit recommencer plusieurs fois, et fit écarter sa garde pour le mieux voir. Dans ce moment l'Africain pousse son cheval sur le calife, et lui lance sa javeline au milieu de la poitrine avec tant de force, qu'il tombe mort de son siège. L'Africain court à toute bride vers la prison pour délivrer *Kaher*. En passant sur le marché, il rencontre un âne chargé d'épines. Son cheval a peur, se cabre, et jette son cavalier sur un étal de boucher, où il resta suspendu par le menton à un crochet. Pendant que le cheval se déroboit de dessous lui,

ceux qui le poursuivoient, le trouvant en cet état, prennent les épines dont l'âne était chargé, y mettent le feu, et brûlent l'assassin. Ainsi le meurtre de *Moktader* fut puni presque aussitôt que commis. Il avoit trente-huit ans, et il en régna vingt-cinq. Sans mettre en question l'aptitude des femmes à toutes les sciences, on peut trouver étonnant qu'une jeune personne de sa cour fût, pour ainsi dire, l'oracle de la justice. Elle se nommoit *Yamek*, et possédoit si à fond tout ce qu'il y avoit de plus important dans le droit mahométan, que dans les causes civiles et criminelles des juges avoient recours à ses lumières.

[932.] *Munès* désiroit élever au califat son élève *Abul-Abbas-Mottaki*, fils de *Moktader*; mais les partisans de *Taher* l'emportèrent. Il passa de la prison sur le trône; du trône, un an après, il retourna dans la prison. Il vécut ensuite libre, plus malheureux que dans les fers. Il mérita ces douloureuses vicissitudes. Sitôt qu'il se vit le maître, il fit amener devant lui les enfans, les concubines et les domestiques de *Moktader*, et les fit mettre à la torture, pour tirer d'eux l'aveu des sommes que son prédécesseur avoit pu leur distribuer. Il n'épargna pas même la mère de son frère, qui lui avoit sauvé la vie, en détournant le calife du dessein qu'il avoit de le faire mourir. Sur le soupçon qu'*Ahmed*, fils de *Moktafi*, vouloit usurper sa dignité, le barbare l'appelle au fond de son palais, et le fait clouer par les quatre membres à la muraille; ensuite, toujours pressé d'argent, il mande *Abu-*

Yahya, homme de loi fort riche, et lui ordonne de lui compter une grosse somme. L'homme de loi se défend sur l'impossibilité de le faire. « *Ahmed*, lui » répond le tyran, qui est dans la chambre voisine, » m'a dit que vous pouviez le faire, et il est d'avis » que vous le fassiez. » *Abu-Yahya* va pour s'expliquer : en entrant dans la chambre, l'affreux spectacle qui s'offre à ses yeux le glace d'horreur et de crainte. Il promet et donne tout ce que le barbare exige.

La milice turque, injuste dans la déposition de quelques-uns des prédécesseurs de *Taher*, exerça un acte d'équité en le précipitant du trône. On lui creva les yeux, et on le remit dans sa prison, où il resta douze ans. Un de ses successeurs l'en retira, mais sans lui donner, on ne dit pas du bien pour soutenir quelque état, mais même de quoi subsister. Un historien contemporain a écrit l'avoir vu, à la porte de la grande mosquée de Bagdad, couvert de haillons, et l'avoir entendu prononcer ces mots en tendant la main : « Souvenez-vous de celui qui étoit autrefois votre calife, et qui est réduit à vous demander l'aumône. » Il mourut, non de dépit ou de chagrin, mais de maladie, à l'âge de cinquante-cinq ans.

[933.] Aussitôt qu'il eut été déposé, on proclama calife *Râdi*, son neveu, fils de *Moktader*. Mais que cette dignité étoit dégradée ! combien le cercle de sa puissance étoit rétréci ! Il faut en retrancher l'Irak arabique, l'Irak persienne, le Fars, ou Perse propre-

ment dite, les villes de Basra, de Cusa et de Mosul, ces anciens domaines si importans, l'Egypte, la Syrie, l'Espagne, les provinces musulmanes de Sicile et de Crète, la Géorgie, le Kirman, toutes ces vastes contrées possédées par des souverains qui, à la vérité, respectoient le calife de Bagdad, mais ne lui laissoient chez eux qu'une espèce de prééminence de dignité, qui regardoit plus la religion que le gouvernement politique. On peut dire qu'il ne restoit proprement au calife que Bagdad et les environs de cette ville. Cependant, comme si cette portion eût été encore trop difficile à gouverner, *Râdi* créa une place au-dessus du visir, qu'il nomma émir-al-omra, c'est-à-dire *commandant des commandans*. Dès son vivant les ambitieux se disputèrent cette place à main armée; et il ne resta bientôt plus aux califes que le droit d'avoir leur nom inscrit sur les monnoies, de faire la prière publique et les discours dans la grande mosquée, de s'entendre proclamer dans les prières, et de décider les points de droit quand on avoit recours à eux.

Cette décadence fut l'effet de la mauvaise conduite des empereurs, de la briéveté de leurs règnes, du désordre dans la succession, de la puissance de la milice, et de l'indocilité des peuples, surtout des habitans de Bagdad, qui se croyoient en droit d'imprimer seuls le mouvement à l'empire. Comme si ce n'étoit pas assez de ces causes de destruction, il s'y joignit une multitude de sectes, toutes appliquées à affoiblir la loi mahométane, et le respect, pour ainsi dire, l'adoration rendue jusqu'alors au calife. On a vu

combien, à l'aide de ses opinions sacrilèges, *Karmate*, un homme simple dont on ignore la naissance et la fin, se fit des sectateurs qui portèrent des coups funestes à l'islamisme jusque dans son sanctuaire. sous *Râdi*, *Shalmagéni*, ainsi appelé du nom de sa patrie, prêcha que la Divinité résidoit dans toutes les créatures, et que les âmes passoient d'un corps dans un autre pendant une suite indéterminée de siècles. Il ne reconnoissoit pas la mission de *Mahomet*. Appelé devant le juge, il ne soutint pas ce qu'il enseignoit; ce qui marque qu'il étoit plus jaloux d'établir une nouvelle religion que persuadé. Il fut condamné à mort, et exécuté avec appareil, pour épouvanter ses semblables. On voit par ses opinions que le système de *Spinosa* n'est pas neuf; tout au plus on peut accorder au philosophe juif l'honneur d'avoir essayé de démontrer cet absurde système. Quant à celui de la métempsycose, si ce n'étoit pas une extravagance de vouloir approfondir la cause du bonheur ou du malheur des créatures, ce seroit le plus ingénieux et le moins déraisonnable des systèmes hétérodoxes.

Radi vécut dans la dépendance des émirs alomra, tant ceux qu'il créa lui-même, que de ceux qui lui arrachèrent l'autorité à main armée. Il en garda l'ombre pendant près de sept ans qu'il régna, et en vécut trente. Les historiens lui reconnoissent de la douceur, de l'humanité, du goût pour les lettres, surtout pour la poésie, qu'il cultiva avec succès, et même des talens pour le gouvernement, que la facilité des circonstances l'empêcha d'exercer.

Désormais les califes de Bagdad ne doivent plus faire dans l'histoire d'autre personnage que celui qu'ils faisoient sur le théâtre de leur grandeur, réduits aux fonctions d'imans ou pontifes de la loi ; c'est-à-dire que leurs promotions serviront de dates, sous lesquelles se rangeront les événemens curieux ou intéressans que pourra nous offrir cet empire dégénéré.

[940.] Dans les révolutions, s'il y a des craintes, il y a aussi des espérances. *Mottaki*, fils de *Moktader*, privé du trône que *Munès* vouloit lui procurer après la mort violente de son père, vit son tour arriver après deux successeurs. Mais quel trône occupoit-il ? *Radi* fut le dernier des empereurs musulmans qui ait commandé les armées, disposé des fonds de l'état, et qui ait eu une autorité réelle sur les Arabes. Ceux qui le suivirent eurent l'imprudence de ne se pas conserver le privilége exclusif d'officier dans la mosquée. Le partage de cette fonction, abandonnée quelquefois à d'autres, diminua la vénération du peuple, dans un temps où ils avoient commis l'imprudence encore plus grande de laisser aux émirs toute la force militaire. Les califes s'abusèrent étrangement en se persuadant, parce qu'ils donnoient cette dignité, qu'ils en seroient les maîtres. A la vérité, ils destituèrent quelques émirs, mais plus souvent ils furent destitués eux-mêmes.

Mottaki éprouva cette triste vicissitude. Il congédia l'émir de son prédécesseur. Celui qu'il nomma le chassa lui-même de sa capitale. Un autre, pour

l'avoir entre ses mains, le flatta de le rétablir à Bagdad, à la tête d'un corps de troupes qu'il commandoit. Le calife se fie à la parole de *Tuzun*, son émir, et va le trouver dans son camp. Aussitôt que l'émir l'aperçoit, il met pied à terre, marche à côté de son étrier, se prosterne devant lui, le traite lui et sa famille avec les marques du plus profond respect. Pendant ce temps il écrit à Bagdad de lui envoyer *Mostacfi*, fils de *Motaffi*. Alors la scène change : l'infortuné *Mottaki* est arraché de son trône, et l'émir ajoute à cette injustice la cruauté de lui faire crever les yeux. On le laissa ensuite errer comme le dernier des malheureux, couvert de mauvais habits, ayant des sabots pour toute chaussure. Il vécut dans cet état jusqu'à l'âge de soixante ans ; il en avoit régné quatre.

Pendant son court pontificat parurent deux sectes très-acharnées l'une contre l'autre. Elles se disputoient sur un sujet incompréhensible, qui a souvent fourni la matière de querelles très-animées. Il s'agissoit de savoir si Dieu gouverne tout par une providence générale, ou par des volontés particulières ; s'il fait toujours ce qui est le meilleur et le plus expédient, ou s'il jette, pour ainsi dire, pêle-mêle le bien et le mal qui arrive à chacun, non selon son mérite, mais selon les lois universelles ; par conséquent, si la prédestination est absolue ou relative. *Al-Ashari* soutenoit le premier système contre *Jobbai*, qui avoit été son maître ; et pour lui faire voir que Dieu gouvernoit par une providence générale, il

s'attachoit à prouver qu'il y auroit de l'injustice dans une providence particulière.

[944.] A *Mottaki* succéda *Mostacfi*, fils de *Motaffi*. Une de ses femmes, nommé *Alam*, favorisa par ses intrigues son élévation sur le trône, et la même intrigante, ou par mécontentement, ou par maladresse, contribua à l'en précipiter. Tous les deux furent punis par l'émir, leur complice, de l'injustice faite à *Mottaki*. Au bout d'un an, *Mostacfi* eut les yeux crevés, à l'âge de quarante-un ans. Les conjurés se saisirent aussi d'*Alam*, et lui coupèrent la langue.

[945.] La race de *Moktader*, après deux interruptions, reparut encore sur le siége des califes en la personne de *Moti*, son fils. Le père possédoit Bagdad et les environs. *Moti* fut confiné dans une partie de la ville, et tout son corps administratif et diplomatique consistoit en un secrétaire. La paix et la guerre se faisoient cependant sous son nom, près et loin, avec les Grecs, les Karmates, mais sans qu'il y prît aucune part. Comme l'existence de cette cour tenoit au respect religieux du peuple, elle s'appliquoit à se distinguer par l'assiduité et l'exactitude aux pratiques du mahométisme. C'étoit aussi le centre des controverses. Mais les véritables sciences, mal récompensées par le calife peu opulent, passèrent, sous *Motti*, de Bagdad à Alep, où elles trouvèrent un prince riche et généreux, nommé *Abul-Azan*. Il étoit distingué par sa grandeur d'âme, sa valeur, ses connoissances, son amour pour la justice, et sa régu-

larité à s'acquitter des devoirs de sa religion. Son palais fut le séjour des poëtes et des savans ; jamais il n'en sortit un seul de sa cour sans éprouver les effets de sa bonté et de sa générosité.

Il régnoit en grand prince sur cette partie de l'ancien empire, dont il s'étoit fait un état florissant, pendant que le malheureux calife étoit privé même du nécessaire par les vexations de son émir. Celui-ci, livré au plaisir, et incapable de faire aucune épargne pour les dépenses même les plus nécessaires, comptoit insolemment sur l'économie de *Moti*. Dans une circonstance où la paie manqua à la milice, il demanda de l'argent au calife, qui se rejeta sur l'impossibilité de le satisfaire. « Vous feriez bien mieux, » lui dit l'émir, d'acquiescer de bonne grâce au désir » de la milice que d'attendre qu'elle nous y force. » Cette menace épouvanta tellement le calife, qu'il vendit jusqu'aux meubles de son palais, et en remit le prix à l'émir, qui le dissipa follement. *Moti* occupa le siége vingt-neuf ans dans cette honteuse sujétion. Il se démit à l'âge de soixante-trois ans, deux mois avant de mourir.

[975.] *Moti* n'avoit que les vertus d'un particulier, et il n'en laissa pas d'autres à *Tay*, son fils. Il lui transmit aussi l'esprit d'économie, mais qui ne lui fut pas plus utile qu'à son père. Il semble que les califes amassoient pour les émirs. Après dix-huit ans de règne, l'émir, soupçonnant que les coffres du calife pouvoient être remplis, et devenir une proie assez convenable, demande au prince permission de lui

rendre visite dans son palais. *Tay*, sans défiance, fait même prépare une fête pour le recevoir. L'émir arrive, se prosterne devant le commandeur des croyans, et prend un siége qu'on lui avoit préparé. Pendant la cérémonie, il entre une foule de soldats sous prétexte d'accompagner l'émir. S'étant rendus les plus forts, ils arrachent le calife de son trône, le roulent et l'enveloppent dans un tapis, le portent hors du palais, dans un endroit où ils le forcent d'abdiquer. Il vécut encore douze ans après, et mourut âgé de soixante-treize ans.

[991.] Quelque dégradé que fût ce trône, il occupoit encore l'esprit de ceux qui pouvoient y avoir quelque droit, et sans doute il excitoit des désirs. Le courrier qui apporta au successeur de *Tay* la nouvelle de son élection le trouva racontant à ses amis un songe de la nuit précédente, qui lui présageoit sa grandeur future. Il se nommoit *Kader*. Par lui le califat revint à la famille de *Moktader*, dont il étoit petit-fils. Est-ce la flexibilité de caractère, l'habitude de se plier aux circonstances, de n'être ni trop exalté par les événemens heureux, ni trop sensible aux malheurs, qui lui a fait pousser sa carrière politique jusqu'à quarante-trois ans, et prolonger sa vie jusqu'à quatre-vingt-six ? L'histoire de son règne est remplie par les actions des autres. Il faut la trier avec discernement; car un historien de ce temps, qui feuilletoit les annales, interrogé sur ce qu'il faisoit, disoit de bonne foi : *Je compile des faussetés et des bagatelles.*

Un auteur a ennobli le mot *bagatelle* en y joignant l'épithète *morale*. On peut mettre dans ce rang la courte réflexion d'*Aziz*, calife d'Égypte. Un poëte satirique avoit composé des vers injurieux contre son visir, et dans lesquels le prince même n'étoit pas épargné. Le ministre en porta ses plaintes, et pria le calife de punir l'auteur. *Aziz* répondit : « Comme j'ai » part à l'injure, je désire que vous preniez part avec » moi au mérite du pardon que je lui accorde. » Le contraste de ce langage de clémence se trouve dans une proclamation, espèce de mandement de notre *Kader* contre les califes d'Égypte. On y voit tout le fiel théologique. Il dit que celui qui régnoit alors « est un homme du néant, sorti de la bassesse, venu » comme un champignon, sur lequel puissent tomber » toutes les plaies et les malédictions de Dieu ! fils de » *Saïd*, à qui Dieu ne donne jamais de propriété ; » issu d'ancêtres qui étoient l'écume du genre humain, » l'opprobre de l'humanité, la peste de la société des » infâmes, des imposteurs. Dieu veuille damner éter- » nellement ces réprouvés et ces rebelles ! Puissent- » ils être à jamais maudits de ceux qui aiment la vé- » rité et la vertu ! »

Pendant le règne de *Kader*, *Kabus*, roi du Mazanderan, fut détrôné par ses sujets parce qu'il étoit trop sévère. « C'est un faux prétexte, leur dit-il, je » ne me trouve dans la triste situation où je suis que » pour avoir épargné le sang, et avoir conservé cinq » ou six d'entre vous. » Son fils, que les révoltés appelèrent et forcèrent de prendre le sceptre, en le me-

naçant, s'il refusoit, de le donner à un autre, quand il fut installé, alla trouver son père, se prosterna à ses pieds, et lui offrit de lui rendre l'autorité et de marcher contre les rebelles. *Kabus*, qui étoit alors dans un château écarté, content de ces dispositions filiales, lui dit : « J'ai fixé ici le terme de mes actions » et de ma vie ; jouissez de ma puissance, je vous l'a» bandonne. » Il goûtoit dans sa retraite le plaisir tranquille que procurent les sciences à ceux qui savent les cultiver, et y couloit des jours sereins. Ceux qui l'avoient offensé ne purent croire qu'il leur pardonnoit, et l'empoisonnèrent.

On ne sait ce qu'avoient fait les femmes à *Haken*, calife d'Égypte. Il les tourmenta de toutes les manières qu'il put imaginer, leur défendit de sortir de leurs maisons, et même de se promener sur leurs terrasses. Afin qu'elles n'eussent pas moyen de désobéir, qu'elles ne pussent paroître ni dans les rues ni dans les places publiques, il défendit de faire des chaussures à leur usage, et interdit les marchés, de peur qu'elles ne fussent obligées d'y aller. Les hommes promenoient les denrées par les rues, et les femmes les achetoient sans passer leur porte. La punition de mort suivoit cette transgression. Il étoit juste qu'une pareille tyrannie fût détruite par une femme. La propre sœur d'*Haken* le fit assassiner ; et, afin qu'on ne crût pas qu'elle avoit eu part au meurtre, de sa propre main elle poignarda les assassins.

Mahmud-Gavis, de simple gouverneur du Khorasan devint, sous le califat de *Kader*, un grand

prince et un illustre conquérant. Il assujettit une partie de l'Inde, et trouva dans une de ces contrées un temple dont l'idole, d'une seule pierre, avoit cinquante coudées de haut. Il la brisa, lui immola cinquante mille de ses adorateurs, et enleva de ce temple douze colonnes d'or massif, toutes couvertes de rubis et d'autres pierres précieuses. Ce qu'on trouve encore dans l'Inde de monumens gigantesques prouve qu'en ce genre de travaux l'Inde ne le cédoit en rien à l'Égypte. Les richesses que *Mahmud* tira du trésor d'un seul roi indien rendent croyable ce qu'on lit au sujet de ces colonnes d'or. Des millions en or, en argent, en pierreries, dont le nombre étonne; des ameublemens magnifiques, des étoffes d'un prix inestimable, tout cela tomba entre les mains du Persan, sans coup férir, ainsi que la couronne de l'Indien, qui se persuada devoir être traité avec indulgence, et même que son royaume lui seroit rendu, en récompense de ce qu'il ne s'étoit pas défendu. Mais *Mahmud* le détrompa cruellement, et lui donna une leçon qui doit servir à tous les princes qui, abusés par une pareille espérance, seroient tentés de se mettre à la discrétion de leurs ennemis. Il dit à ce foible monarque : « Avez-vous lu l'histoire! Savez-vous les échecs? » — Oui, répondit-il. — Eh bien, reprit *Mahmud*, » y avez-vous vu que deux rois aient régné dans le » même royaume; ou aux échecs, que deux rois se » soient trouvés sur la même case? Comment donc, » vous qui pouviez vous défendre, avez-vous eu l'im- » prudence de me rendre maître de votre personne

» et de vos états ? » Il l'envoya en Perse, dans Cazna, sa capitale, où il le laissa vivre, peut-être parce que sa mort étoit inutile. C'est ce que doivent peser ceux que le sort réduit à cette fâcheuse alternative de risquer la mort en se défendant, ou de la subir moins glorieuse en se rendant.

Un pauvre homme vint se plaindre à *Mahmud* qu'un soldat de ses troupes étoit entré la nuit dans sa maison, l'avoit maltraité et contraint de quitter son logis, sa femme et ses enfans. S'il y revient, répond le prince, avertissez-moi. Le soldat reparoît. Le pauvre court au sultan. Celui-ci arrive, fait éteindre la lumière, et taille l'insolent en pièces. L'exécution faite, il fait rallumer le flambeau, regarde le visage de celui qu'il avoit tué, se prosterne, rend grâces à Dieu, et demande à manger. Il n'y avoit que du pain d'orge et du vin tourné. Le prince boit, mange avec appétit, d'un air gai et content. Son hôte le prie de lui dire pourquoi il a fait éteindre la lumière, et comment il est satisfait d'un si mauvais repas. *Mahmud* lui répond : « Depuis que vous m'avez » porté vos plaintes, j'ai toujours eu dans l'esprit » que ce ne pouvoit être qu'un de mes enfans qui » fût assez hardi pour commettre une telle insolence. » Ayant résolu de ne le point épargner, j'ai fait » éteindre la lumière, afin de n'être pas attendri » par sa vue; mais, ayant reconnu que ce n'étoit au- » cun de mes enfans, j'ai loué Dieu comme vous » avez vu. Enfin il n'est pas étonnant que j'aie été » content de ce que vous m'avez présenté, parce que

» le chagrin que j'avois de l'outrage qui vous a été » fait m'a ôté le repos et l'appétit depuis trois » jours. » Ce prince étoit fort laid, et s'en affligeoit, parce qu'il craignoit que ce défaut ne lui fît perdre l'estime et l'affection de ses sujets. Un poëte lui dit : « Quand vos mœurs n'auront pas plus de difformité » que votre visage, personne ne s'en plaindra. » De ce vice physique il tiroit une réflexion morale, qu'on peut proposer même aux personnes qui ne se croient pas laides : en se regardant dans leur miroir, qu'elles disent comme *Mahmud* : « Je remarque en » moi tant de défauts, que j'oublie aisément ceux » des autres. » Avant sa mort, il avoit fixé son séjour dans l'Inde, où il répandit avec zèle la religion mahométane.

[1043.] A *Kader* succéda pacifiquement *Kayem*, son fils. Quarante-trois ans de règne ne servent que de cadre à des faits d'armes, des conquêtes, des rébellions qui à peine le regardent. On peut seulement remarquer qu'une de celles-ci le chassa de sa capitale, et que le repentir de ses sujets l'y rappela. On aime à croire qu'il dut ce retour à ses vertus. Il étoit savant, doux, patient, populaire, juste, craignant Dieu, habile dans les affaires, et capable de donner d'excellens conseils. Ses ennemis l'écoutoient, et par son influence la paix se maintint dans ses petits états. Sous lui commencèrent à paroître les Turcs Seldjucides, qui ont joué dans la suite un très-grand rôle. On doit mettre entre les événemens heureux ou malheureux de ce temps la composition de beaucoup

de livres de médecine, et la considération accordée dans les cou s mahométanes à ceux qui faisoient profession de cette science. Le fameux *Avicène*, qui fleurit alors, étoit médecin et poëte. Il ne lui manquoit que d'être astrologue pour avoir tous les talens propres à se faire aimer des grands. Ce médecin a été sujet à de grandes maladies, et n'étoit pas sain non plus, dit-on, du côté des mœurs; mais il écrivoit pour garantir des premières et régler les secondes. Son épitaphe, faite par un poëte satirique, porte : Que ses ouvrages de sagesse et de philosophie ne lui avoient pas enseigné les bonnes mœurs, ni ses ouvrages de médecine l'art de conserver sa santé.

[1077.] *Kayem* mourut à soixante-seize ans, et fut remplacé par son petit-fils *Mohtadi*, qui n'en avoit que dix-huit. Il a passé pour un prince brave, magnanime, respecté de ses sujets. Il étoit très-versé dans tous les rites et dans toutes les pratiques du mahométisme. Ce calife, au lieu d'un émir, fut obligé de souffrir à Bagdad un roi ou sultan, auquel il donna l'investiture. Ce n'étoit que changer le nom de celui qui le dominoit. *Mohtadi* étoit très-charitable, et aimoit les gens de bien et les savans. La connoissance qu'il avoit des lois lui servit à réformer plusieurs abus pendant un règne de dix-neuf ans. La cour de ce calife n'étoit pas réduite, comme celle de ses prédécesseurs, à une stricte économie. On parle des fêtes données à l'occasion de son mariage qui surpassèrent en magnificence tout ce qu'on avoit pu

voir en ce genre. On employa, dit-on, au dessert seul quatre-vingt mille livres de sucre. Tout le reste fut servi avec la même profusion. *Mohtadi* mourut subitement, âgé de trente-sept ans.

[1094.] Son fils, *Mostadher*, fut aussitôt reconnu calife; mais il n'en reçut tous les droits que par le consentement de *Barkiarok*, l'émir, roi ou sultan de Bagdad, car il avoit tous ces noms. Il installa le calife, qui réciproquement l'investit de la puissance, lui donna le titre de colonne et appui de la religion, et ordonna qu'on priât pour lui dans les mosquées. Il paroît que ces prières nominales étoient une espèce de consécration qui rendoit légitime auprès du peuple le pouvoir des chefs de la police et des armées. Le calife de Bagdad étoit le dispensateur de cette grâce, que les souverains de Damas, d'Alep, d'Antioche, et même d'Égypte et de Perse, sollicitoient auprès de lui, quoiqu'ils prissent aussi le nom de califes; mais ils reconnoissoient en celui de Bagdad une prééminence. On voit qu'il étoit appelé comme arbitre dans les traités de ces princes rivaux. Leurs accords se passoient devant lui, et il y donnoit la sanction. Sans doute on reconnoissoit ses services; et c'étoit peut-être là une des branches les plus importantes de son revenu. Aussi paroît-il que la qualité qu'on désiroit davantage en lui étoit celle de conciliateur, d'homme habile dans la connoissance des lois, d'ami de la paix. Il étoit aussi à désirer qu'il fût doux, insinuant, qu'il se rendît respectable par ses mœurs, afin que l'estime donnât du poids

à ses décisions. Ce sont les vertus qu'on reconnoît dans *Mostadher*. Il les fit briller sur le siége de calife pendant vingt-cinq ans, et mourut à quarante-deux.

[1118.] Son fils *Mostarshed* redonna quelque éclat au trône du calife. Il ne se laissa pas maîtriser comme ses prédécesseurs, et agit par lui-même. Il n'eut point recours à d'autres pour soumettre *Hasan*, son frère, qui ambitionnoit sa dignité. Il battit ses troupes, le fit prisonnier, et lui pardonna. Chose étonnante! On vit le calife de Bagdad à la tête d'une armée non-seulement exercer dans sa ville une autorité indépendante, mais prétendre encore l'étendre sur des princes qui croyoient ne lui devoir que de la déférence. Il eut la hardiesse de priver *Masûd*, prince seljucide, des prières publiques, ce qui étoit une espèce de déposition, et de soutenir sa sentence par les armes. Il est vrai qu'il succomba; mais ce fut après plusieurs victoires qui lui ont fait la réputation de prince guerrier. Dans sa disgrâce même, et tombé entre les mains de son ennemi, il se fit respecter. *Masûd* en vint à un traité; mais ce n'étoit qu'un moyen de couvrir l'attentat qu'il méditoit. *Mostarshed* se trouva assassiné dans sa tente, où il étoit sous la sauvegarde de *Masûd*, sans que celui-ci paroisse avoir pris aucune mesure pour punir un tel crime. Le calife étoit âgé de quarante-quatre ans, et en avoit régné dix-sept. On lui donne le talent rare de savoir dire beaucoup de choses en peu de mots.

[1135.] *Masûd* permit que *Mostarshed* fût rem-

placé par *Rashed*, son fils; mais, comme il craignoit que ce jeune prince ne vengeât la mort de son père, il lui fit signer un écrit conçu en ces termes : « Si j'assemble jamais des troupes, si je sors de Bag-» dad, si je fais jamais périr quelques-uns de ceux » qui sont attachés au sultan *Masûd*, je me dépose » moi-même. » Le cas prévu ne tarda pas à arriver. *Masûd* demanda au calife une somme qu'il prétendoit lui avoir été promise. Celui-ci refusa, et appela à son secours des troupes des provinces voisines. *Masûd* l'assiégea dans sa capitale. La mésintelligence se mit entre les auxiliaires; et le pontife, étant fort pressé, se trouva très-heureux de pouvoir échapper par la fuite à son ennemi. *Masûd* entra dans Bagdad, assembla les juges et les docteurs de la loi, et leur remit l'engagement de *Rashed*. Il ne fut pas question d'examiner qui étoit l'agresseur, et si *Masûd* n'avoit pas provovoqué le pontife : *Masûd* étoit le plus fort; *Rashed* fut déposé tout d'une voix, n'ayant siégé qu'un an.

[1316.] La même assemblée proclama *Moktasi*, oncle du calife déposé. Comme il avoit obligation de son élection à *Masûd*, il le laissa le maître, et ne se mêla point du gouvernement tant que ce sultan vécut; mais après sa mort il s'empara de l'autorité, non-seulement dans Bagdad, mais dans une grande partie de la Perse et de l'Arabie, que *Masûd* avoit gouvernée. Son règne, qui dura vingt-quatre ans, fut heureux et glorieux. Il mourut à soixante et six ans, estimé et regretté des peuples.

[1160.] Plusieurs années avant sa mort, *Moktasi* avoit déclaré calife son fils *Mostaujed*, qui fut reconnu sans obstacle, et gouverna onze ans paisiblement. Avec lui régna la justice. Le trait suivant en est une preuve. Il avoit fait mettre en prison un homme convaincu d'être calomniateur. Un grand de sa cour lui offrit deux mille pièces d'or pour la délivrance de ce prisonnier. Le calife répondit: « Remettez » entre mes mains un autre homme qui ait les mau- » vaises qualités de celui-là, et moi je vous en comp- » terai dix mille; car je souhaite extrêmement purger » mes états de cette peste. » Il mourut à l'âge de cinquante-six ans, assassiné, à ce qu'on croit, par son chambellan, qui craignoit sa justice.

[1170.] Le lendemain, les officiers du palais et les principaux de la cour reconnurent *Mostadi*, fils de *Mostaujed*, et le proclamèrent, au grand contentement du peuple, qui connoissoit ses bonnes qualités. Ses sujets ne furent pas trompés dans leurs espérances. Il se distingua comme son père par sa justice, et plus que lui par une extrême charité. L'autorité légitime des souverains pontifes musulmans fut réunie en sa personne par l'abolition des califes fatimites en Égypte. Il n'eut aucune part à cette révolution. Elle arriva par le conflit entre les grands du pays qui aspiroient à la souveraineté. Ils cherchoient à s'acquérir un droit aux yeux du peuple. En recevant l'investiture du calife de Bagdad, ils cessoient d'être califes eux-mêmes. Tel fut le célèbre *Saladin*, qui vécut du temps de *Mostadi*. On compte

encore beaucoup d'autres chefs de tribus, généraux d'armées, guerriers et conquérans qui s'illustrèrent sous son règne.

Il se débarrassa fort adroitement d'une émeute dangereuse excitée par *Kimar*, son général, qui haïssoit le visir, et qui entreprit de le faire périr. Il le manqua dans sa maison, qu'il avoit fait investir par les troupes qu'il commandoit. Le visir gagna le palais du calife. *Kimar*, persistant dans son dessein, fait avancer ses soldats vers le palais impérial. Ils étoient suivis d'une foule de peuple. *Mostadi* paroît sur son balcon, et s'adressant à la multitude, lui dit : « Vous voyez l'insolence de *Kimar* qui vient me » défier jusque dans mon palais ; pour le punir, je » vous abandonne tous ses biens. » Le peuple, entendant que le pillage lui étoit permis, se précipite vers la maison de *Kimar*. Les soldats le suivent pour la garantir. L'émeute finit, et le visir est sauvé. *Mostadi* mourut à trente ans, après en avoir régné dix.

[1180.] *Nazer*, fils de *Mostadi*, fut élu à la place de son père par les soins du visir, qui engagea les grands de la cour et les principaux de Bagdad à lui prêter serment de fidélité ; mais le crédit de ce ministre ne s'étendit pas jusque sur le petit peuple. Le visir gouvernoit très-sagement, et étoit distingué par sa probité, sa tempérance et sa vertu. Jamais il n'avoit fait tort à personne dans ses biens ni dans sa réputation ; cependant, sans qu'on en sache le motif, il fut victime de la fureur de la populace, qui le massacra, et traîna ignominieusement son cadavre dans

les rues. Le jeune calife n'avoit ni la fermeté, ni la force de son père pour s'opposer à cette violence ; d'ailleurs il paroît avoir été d'un caractère à tout sacrifier à son repos. Son règne est la date des exploits de Saladin, de la guerre la plus animée du temps des croisades, de l'irruption des Mogols dans la domination musulmane, qui prépara les conquêtes du fameux *Gengis-Kan*, sans que *Nazer* en ait perdu un moment de sa chère tranquillité. Il amassoit des trésors immenses, qu'il dépensoit pour ses plaisirs, et aussi pour quelques établissemens utiles. Mais les savans, qu'il considéroit peu, n'y eurent aucune part. Il vécut dans cette apathie soixante et dix ans, dont il régna quarante-cinq. Cet état d'indolence n'est pas favorable à la gloire d'un prince ; mais sans doute il est préférable aux succès fastueux de l'ambition, souvent trop chèrement payés par les peuples.

[1225.] Le vieux calife, très-jaloux de sa puissance, après l'avoir partagée avec *D'Naher*, son fils, le trouvant trop hardi, et le jugeant entreprenant, le fit mettre en prison. Il y étoit encore lorsque son père mourut. On délivra ses mains des fers pour y mettre le sceptre. Il avoit cinquante ans. « Hélas, dit-il, » il n'est guère à propos d'ouvrir la boutique sur le » soir. » Mais sa générosité, ses actes de justice, les bienfaits qu'il répandit causèrent beaucoup de regrets de ce qu'il n'avoit pas pu l'ouvrir plus tôt, et de ce qu'une mort prompte la ferma au bout de neuf mois.

[1226.] Bien différent de *Nazer*, son grand-père, *Mostanser*, fils de *D'Haher*, marqua beaucoup d'estime et de considération pour les savans. Il fit bâtir un collége, le plus magnifique qui ait jamais été construit dans les états musulmans, soit par l'étendue et la beauté de l'édifice, soit par les revenus. Il y établit quatre professeurs, un pour chaque secte orthodoxe de musulmans. Trois cents élèves y étoient instruits, nourris et entretenus. Il y avoit un apothicaire et un médecin gagés. Par une galerie qui touchoit à son palais, *Mostanser* alloit souvent examiner ce qui se passoit, et écouter derrière des jalousies les leçons des docteurs.

Si les libéralités faites au hasard sont ordinairement mal appliquées et blâmables, on ne peut louer une générosité de *Mostanser* exercée bizarrement à l'égard des habitans de Bagdad. Voyant du haut de son palais sécher des vêtemens qu'ils avoient fait blanchir pour assister à une fête qu'il devoit donner, il se formalisa de ce qu'ils n'en préparoient pas de neufs. On lui répondit qu'ils n'avoient pas le moyen de s'en procurer. L'empereur fait faire des balles d'or qu'il distribue à ses courtisans, et de la galerie du palais, les tire avec eux sur les terrasses où il voyoit des habits exposés. Visitant un jour son trésor, il trouva une citerne pleine d'or et d'argent. « Plût à Dieu, s'écria-t-il, que je vécusse assez » long-temps pour employer tout cet or et cet ar- » gent! — J'ai entendu, lui dit un courtisan qui » l'accompagnoit, votre aïeul, le calife *Nazer*, dire

» à l'occasion de cette citerne, à laquelle il s'en » manquoit de deux brasses qu'elle ne fût pleine : » Plût à Dieu que je pusse assez vivre pour la rem- » plir! » On ne sait si *Naser* eut un but utile en accumulant ; mais si *Mostanser* prodigua, ce fut en grand prince, en distribuant des sommes considérables aux pauvres, en faisant réparer les écoles, les mosquées, les chemins et les hôpitaux, pendant un règne d'environ dix-sept ans.

[1242.] Rarement les révolutions arrivent sans avoir été précédées par des règnes indolens. On a vu que les derniers califes ne songeoient qu'à jouir du repos dans les bras de la mollesse. Ils se déchargeoient des soins du gouvernement sur des visirs et des généraux qui, à peine surveillés, devenoient les maîtres. Tranquilles dans leurs palais, ces califes entendoient gronder au loin le tonnerre lancé sur leurs frontières par les ennemis du dehors, surtout les Tartares, persuadés que l'orage ne viendroit jamais jusqu'à eux. Cependant *Mostanser*, père de *Mostasem*, qui lui succéda, prit quelques précautions contre les hordes qui le menaçoient. Il garnit de machines les murs de Bagdad, et fit montre de quelque résistance ; mais *Mostasem*, quand on lui proposa de se mettre à la tête de son armée et d'aller jusque dans le Khorasan au-devant des Tartares, répondit : « Bagdad » me suffit ; les Tartares ne m'envieront point cette » ville et son territoire. Je leur abandonne toutes les » autres provinces. Ils ne m'attaqueront pas ici, et

» respecteront du moins le lieu de ma résidence. » Mais l'ennemi ne se contente pas toujours de la part qu'on lui fait.

Bagdad était alors la plus riche ville de l'univers. *Hûlacû*, général d'une armée de Tartares, après avoir promené ses troupes sur tous les lieux de la Perse et de la Babylonie qui lui offroient quelque butin, rôdoit autour de cette ville comme un chasseur autour de sa proie. Il paroît qu'il y avoit des intelligences. *Mostasem* étoit trahi par son propre visir, en qui il avoit une confiance aveugle ; ce ministre avoit juré la perte de son maître, parce que ce prince se montroit contraire à la secte que le visir protégeoit. Le calife étoit avare et vain. Le traître, qui connoissoit son foible, lui conseilla de licencier ses troupes, par la raison qu'elles lui devenoient inutiles dans un temps où il étoit craint et respecté par tous les rois et tous les princes qui faisoient profession de l'islamisme. Ces espérances dont *Mostasem* se laissoit bercer n'empêchoient pas *Hûlacû* d'avancer. Les principaux seigneurs de la cour allèrent alors trouver le calife, l'exhortèrent vivement à quitter ses femmes, ses eunuques, ses oiseaux pour lesquels il étoit passionné, sa chère indolence enfin, et de penser sérieusement à ses affaires. Lorsqu'en conséquence de ces avertissemens il montra au visir l'envie de rassembler son armée, le perfide l'en détourna : « Quand même, lui dit-il, les Tartares et les Mo- » gols entreroient dans la ville, les femmes et les

» enfans seuls seroient en état de les assommer à » coups de pierres de dessus les terrasses de leurs » maisons. »

Cependant il fallut en venir à une défense régulière. L'empereur leva des troupes, et les mit sous la conduite de ce même visir qui le trahissoit. Elles furent battues, et presque toutes noyées dans l'Euphrate, qu'*Hûlacû* avoit détourné sur leur camp. Le général se sauva presque seul. Quand la nouvelle en fut portée au calife, il dit : « Dieu soit loué! le visir est » sauvé. » Le malheureux ne perdit ses espérances que lorsque, après plusieurs assauts, le Tartare se fut rendu maître de la ville. Lorsqu'il y entroit, le calife se présenta avec des vases où étoient les pierreries et les joyaux d'un prix inestimable que ses ancêtres avoient accumulés pendant une longue suite d'années. *Hûlacû* les distribua aussitôt aux principaux officiers de son armée.

Jamais calife n'avoit été si fastueux que *Mostasem*. Son orgueil étoit excessif. Les plus grands princes musulmans avoient de la peine à obtenir accès auprès de lui; et dans ces occasions il affectoit un luxe et une magnificence qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit montrés. Lorsqu'il sortoit, il portoit ordinairement un voile, pour s'attirer plus de respect de la part des peuples, qu'il n'estimoit pas dignes de le regarder. La foule étoit si grande, que les rues et les places étoient trop étroites, et qu'on louoit chèrement les fenêtres et les balcons pour le voir passer. Ce fut par ces mêmes rues, sous les yeux de ce même peuple,

qui sans doute accourut à ce spectacle, que le cruel Tartare fit traîner l'infortuné calife enfermé dans un sac de cuir, où il périt. Il lui infligea, dit-on, ce supplice aussi humiliant que barbare en punition de son orgueil. Plusieurs de ses fils avoient été tués dans les assauts, où il ne parut jamais lui-même. Les autres furent présentés au vainqueur, avec toutes ses femmes, au nombre de sept cents, et trois cents de ses eunuques à leur service. On ne sait ce qu'il en décida. Il permit à ses troupes de piller Bagdad pendant sept jours. Elles en tirèrent des richesses immenses. Ainsi périt le dernier des califes à l'âge de quarante-six ans, après en avoir régné seize. Il étoit reconnu pour seul et légitime calife, et souverain pontife des musulmans. Quoiqu'il y eût en Afrique et en Espagne des princes qui prenoient ce titre, ce n'étoit qu'à l'égard de leurs sujets immédiats, et non des autres musulmans, qui ne reconnoissoient que le calife de Bagdad pour légitime successeur de *Mahomet*. Cette dignité resta dans la branche des *Abbassides* environ cinq cents vingt-trois ans.

TURCS,

entre les Kalmouks, la grande Bucharie et la mer Caspienne. Turcs Seljucides, divisés en quatre grandes monarchies. Succession des sultans : Togrol-Bek, Alp-Arslan, Malek-Shah, Barkiarok, Mohaumed et Saujar, Mahmud, Togrol, Massûd. Deuxième branche des Seljucides. Troisième branche des Seljucides : Soliman, Kili-Arslan, Saysan, Massûd, Kili-Arslan II, Kosrou, Soliman II, Kili-Arslan III, Kaikaws, Kaikobad, Kosrou II, Azzoddin, Kosrou III, Massûd II, Kaikobad II.

Si les Arabes, par leurs conquêtes militaires et religieuses, se sont étendus dans les trois parties du monde connu, les Turcs, non moins actifs et aussi enthousiastes, ont fondé un empire presque aussi grand, et se sont mis quelquefois à la place des Arabes. Nous avons déjà parlé de leur origine selon les Persans, qui les font venir des environs de la mer Caspienne. Les Chinois les font partir d'un grand désert près de la Corée ; ce qui mettroit leur berceau dans des pays bien éloignés l'un de l'autre. Les uns les font Scythes d'origine, les autres Huns et Tartares ; mais ils ne sont un peu connus que depuis qu'ils ont habité le Turkestan, grande contrée de la Tartarie, dont les bornes ont extrêmement varié. Lorsque les Turcs ont commencé leurs incursions,

elle se resserroit entre le pays des Kalmouks, la mer Caspienne. C'est un pays plat, fertile, bien arrosé, qui a été couvert de très-belles villes. On découvre encore dans quelques-unes des restes imposans de leur grandeur et de leur magnificence.

Les auteurs divisent les anciens Turcs en deux classes, selon leur genre de vie. Les uns habitoient dans des villes, et avoient des demeures fixes. Les autres demeuroient sous des tentes, à la manière des Arabes. C'est de ceux-ci que sont descendus les Turkomans, pères des Ottomans actuels. Ils ne reconnoissoient qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, auquel ils sacrifioient des chevaux, des bœufs et des moutons. Ils respectoient l'air, l'eau et le feu, et chantoient des hymnes en l'honneur de la terre. Leurs prêtres passoient auprès d'eux pour avoir quelque connoissance de l'avenir. Les écrivains arabes et persans donnent une mauvaise idée de leur caractère, qu'ils font brutal et grossier. Ils ont à ce sujet des proverbes peu honorables aux Turcs. On trouve dans leurs anciens livres un distique dont le sens est : « Quand même un Turc ou un Tartare excelleroit en » toute sorte de sciences, la barbarie forme toujours » le fond de son caractère. » Ils ont encore assez souvent à la bouche cet autre proverbe : « Quand un » Turc seroit docteur de la loi musulmane, on peut » le tuer sans scrupule. » Cette espèce d'arrêt de mort vient des mauvais traitemens que les Persans ont souvent essuyés de cette nation dans les guerres. Les Arabes n'en ont pas été non plus exempts; et on

peut dire que ce caractère primitif domine dans la populace, qui est jusqu'à nos jours séditieuse et insolente. Ce peuple s'est toujours distingué par sa bravoure. En général, les Turcs qui ont conservé la pureté de leur origine ont l'air altier, et paroissent faits pour la guerre.

Outre les empires que les Turcs ont fondés en Tartarie, ils ont établi quatre grandes monarchies dans le midi de l'Asie : les trois premières possédées par des princes d'une même famille, nommée les *Seljucides;* la quatrième soumise aux princes de la famille d'*Othoman*, ou *Osman*, et à leurs successeurs. Les *Seljucides* tirent leur origine de *Seljusk*, fils de *Dekak*, principal officier d'un prince des tribus turques qui habitoient les bords de la mer Caspienne. *Seljusk* eut plusieurs enfans qui devinrent très-puissans en amis, et très-riches en terres et en troupeaux. Il avoit embrassé le mahométisme. Ses descendans l'imitèrent. Cette religion les rendit suspects à leurs compatriotes du Turkestan; mais aussi elle leur mérita la confiance des califes de Bagdad, qui en firent leur garde ordinaire, et en entretinrent des corps nombreux dans leurs armées.

[1037.] Le calife *Kayen* les opposa, comme nous avons vu, au sultan *Kasud*, qui envahissoit ses états, et leur recommanda la défense des terres des musulmans. Ce fut à cette occasion que les Turcs entrèrent dans le Korasan, en firent la conquête, et s'y établirent sous le commandement de *Togrol-Bek*, qui a été le premier sultan seljucide de l'Iran ou de

la Perse. Pendant son règne, qui dura vingt-six ans, il essuya peu de traverses, et eut toutes sortes de prospérités : victoires sur les ennemis du dehors, paix intérieure, union dans sa famille, considération et respect de la part de ses voisins. Il étoit d'un bon naturel, sage, prudent, grand politique, et malgré les occupations militaires et civiles, qui reposoient toutes sur lui, très-exact aux pratiques de sa religion et aux jeûnes. Il a vécu soixante-dix ans.

[1063.] *Alp-Arslan*, son neveu, qui lui succéda parce qu'il n'avoit pas d'enfans, eut ses vertus et tout son bonheur, plus éclatant encore ; car, outre beaucoup d'autres victoires, il donna des chaînes à *Romain*, empereur de Constantinople, et les lui ôta. Quand on lui présenta le prisonnier, il lui dit : « Qu'auriez-vous fait de moi, si j'étois tombé » entre vos mains? » *Romain*, avec une franchise qui tenoit plus de la morgue que de la vraie grandeur, lui répondit : « Je vous aurois fait subir quelque châ- » timent honteux. — Et moi, reprit le Turc, je vous » donne la liberté. » Cette générosité fut accompagnée de manières honnêtes. Il le renvoya sans même garder d'otages pour sa rançon. Avant la bataille, il avoit offert la paix à des conditions raisonnables. Se voyant refusé, il fit en présence de son armée de ferventes prières à Dieu, se parfuma, s'habilla en blanc, et dit : « Si je suis tué, cet habillement me servira » de drap mortuaire. » Il jeta son arc et ses flèches, prit son sabre et un sceptre de fer, et, empoignant la queue de son cheval, sauta dessus ; ce que firent

tous ses gens à son exemple. On remarque cette action, qui est peut-être l'origine de la coutume des musulmans de prendre une queue de cheval pour enseigne.

Ce prince si sage mourut par sa faute, et le reconnut. Irrité de la résistance d'un brave homme, nommé *Kothual*, qui s'étoit défendu pendant plusieurs jours dans une forteresse qu'*Alp-Arslan* comptoit prendre d'emblée, quand il l'eut forcé de se rendre, il fit au prisonnier des reproches sur la témérité qu'il avoit eue de résister à une armée comme la sienne, et le maltraita de paroles. *Kothual*, qui s'attendoit au contraire à des louanges, lui répond fièrement. Le sultan ordonne qu'on l'attache à quatre pieux, par les pieds et les mains, pour le faire mourir cruellement : « Homme indigne, s'écrie *Kothual*, » est-ce là le traitement que mérite ma conduite ? » Il tire en même temps un long couteau de sa bottine, et veut se jeter sur le sultan. « Qu'on le laisse », ordonne *Alp-Arslan*, qui étoit un excellent archer. Il lui décoche une flèche, et le manque. *Kothual* parvient à lui, le blesse mortellement, et est sur-le-champ massacré.

Se trouvant près de sa fin, *Arslan* dit à ceux qui étoient présens : « Je me souviens aujourd'hui de deux » avis que m'a donnés autrefois un sage vieillard, » mon maître : le premier, de ne jamais mépriser » personne ; le second, de ne pas s'estimer trop soi-» même. J'ai péché contre ces deux avis les deux der-» niers jours de ma vie, et j'en suis justement puni.

» Hier, regardant mes troupes, je crus qu'il n'y avoit » dans le monde aucune force capable de me résister, » ni aucun homme sur la terre qui osât m'attaquer. » Aujourd'hui, défendant à mes gardes d'arrêter cet » homme qui venoit à moi le couteau à la main, je » suis persuadé que j'aurois assez de force et d'adresse » pour m'en défendre moi seul ; mais je m'aperçois à » présent qu'il n'y a ni force ni adresse contre le » destin. » Il fut enterré dans une ville nommé Merve. On mit sur son tombeau cette épitaphe simple : « Vous tous qui avez vu la grandeur d'*Alp-Arslan* » élevée jusqu'aux cieux, venez à Merve, et vous la » verrez ensevelie sous la poussière. » Il régna neuf ans, et en vécut quarante-quatre.

[1072.] En montant sur le trône à la place de son père, *Malek-Shah* eut à apaiser les révoltes de ses oncles. Elles ne l'empêchèrent pas d'étendre ses états. Il revint dans le Turkestan, d'où étoient partis ses ancêtres, et le réunit à son empire comme une propriété qui n'auroit pas dû en être séparée ; mais un petit peuple, confiné dans un coin de l'Irak persienne, éluda ses efforts. On ne sait quel étoit le principe du fanatisme des Balhaniens, plus connus sous le nom d'Assassins. La vie n'étoit rien pour eux : ils s'exposoient avec une espèce d'empressement, non-seulement par l'ordre de leur chef, mais à l'invitation de quiconque vouloit se défaire de ses ennemis. C'étoient des assassins tout prêts et déterminés. *Malek-Shah*, voyant qu'ils s'agrandissoient, leur envoya un message menaçant. Le chef fit appeler quelques-uns de

ses gens en présence de l'ambassadeur, et commanda à l'un d'eux, qui étoit un jeune homme, de se poignarder ; il le fit sans balancer : à un autre de se précipiter du château, ce qu'il exécuta sur-le-champ. « Allez rapporter à votre maître, dit-il à l'envoyé, » que j'ai soixante-dix mille hommes prêts à m'obéir » comme ceux que vous venez de voir. » Cet avertissement suffit au sultan ; il les laissa tranquilles.

Ce prince étoit bien fait, régulier dans ses mœurs, sage, libéral, vaillant, distingué par les belles qualités de son esprit, sa droiture et sa piété. Il diminua les impôts, réprima les vexations, répara les ponts, les grands chemins et les canaux, fit bâtir un temple superbe à Bagdad, parce que c'étoit le séjour du calife, dont les princes seljucides se disoient les lieutenans, quoiqu'ils y fussent plus maîtres que lui. Sa capitale étoit Ispahan. Il y mourut à l'âge de trente-sept ans, après un règne de vingt, laissant la réputation d'un prince généreux, magnifique, la terreur des méchans, et le protecteur des innocens. Il aimoit les sciences ; il présida à la réforme du calendrier, et inventa les intercalations de l'année bissextile.

[1092.] *Malek-Shah* laissa quatre fils, et déclara son successeur *Mohammed*, le dernier, qui n'avoit pas vingt-deux ans, au préjudice de *Barkiarok*, l'aîné : préférence accordée sans doute aux instances de *Turkan-Khatûn*, mère de *Mohammed*, et aux conseils du visir, qui aimoit mieux voir régner un jeune homme. On ne sera pas surpris que la guerre

civile se soit élevée entre les frères. Les oncles, frère du défunt, soutinrent à main armée leurs prétentions à l'empire ; mais *Barkiarok* l'emporta, étant reconnu par le calife de Bagdad, dont le suffrage mettoit le sceau de légitimité entre les concurrens. En donnant ce droit, il ne donnoit pas la paix. *Barkiarok* même fut forcé de se prêter à un partage avec *Mohammed*, son frère, et mourut à l'âge de trente-cinq ans, après un règne de treize ans, fort agité.

[1104.] En présence des grands qu'il fit assembler, il nomma pour son successeur *Malek-Shah*, son fils, âgé de quatre ans ; mais *Mohammed*, qui avoit déjà une partie du royaume, se disposa à envahir le reste. Il se présenta encore d'autres oncles et des cousins, qui alternativement eurent des succès et des revers, de sorte qu'un jour on prioit dans la mosquée de Bagdad pour l'un, et le lendemain pour l'autre. *Mohammed* cependant avoit la meilleure part ; mais il mourut à trente-six ans, après en avoir régné douze ; prince grave, juste, clément, éloquent, qui laissa, avec d'immenses trésors, le royaume entier à *Mahmud*. Ce jeune prince fut dépouillé par un de ses oncles, nommé *Sanjar*. Il laissa cependant à son neveu les deux Iraks, persienne et arabique ; on ne sait si ce fut à titre de possession, ou de gouvernement.

[1117—1134.] Mais après la mort de *Sanjar*, *Mahmud* s'empara de tous ses états, qui lui furent disputés par *Massûd*, son frère. Au contraire, *Togrol*, son autre frère, lui resta fidèle ; et en ré-

compense, *Mahmud*, mourant jeune, lui laissa sa couronne. *Massúd* se représenta encore en concurrence, et eut le bonheur que son frère *Togrol* mourût. Il réunit ainsi tous les états, régna dix-neuf ans, et mourut à quarante-cinq. *Massûd*, toujours victorieux, traitoit assez mal les califes, quoiqu'on lui donne de la piété. Il étoit juste, généreux, méprisoit les richesses, qu'il distribuoit libéralement. Son choc étoit terrible dans une bataille. Il attendoit un lion, et le tuoit d'un seul coup.

Pendant cinquante-cinq ans qui s'écoulèrent depuis *Massúd*, neuvième sultan, jusqu'à *Togrol II*, quatorzième sultan de l'Irak persienne, et le dernier des *Seljucides*, ce royaume ressentit des secousses perpétuelles qui annonçoient une chute entière. Non-seulement les parens, frères, oncles, cousins, se disputoient la couronne, mais les califes de Bagdad, qui avoient repris l'autorité, donnoient le sceptre, le reprenoient, et augmentèrent la confusion. Les grands ne s'oublièrent pas dans ces désordres. Attachés tantôt à un prince, tantôt à l'autre, selon leurs intérêts, ils les déposoient et les remettoient en place, souvent victimes eux-mêmes des intrigues formées contre leurs souverains. La plupart de ces princes moururent de mort violente. Avec *Togrol*, assassiné lâchement par un homme qu'il avoit obligé, finit, en 1193, le règne des *Seljucides*, dans l'Iran ou la Perse. Ces sultans furent distingués en général par la bonté de leur caractère, leur libéralité et leur justice. Trop d'indulgence pour leurs favoris fut la principale cause

de leur ruine, ainsi que la trop grande autorité qu'ils donnèrent sur la fin à leurs généraux, à leurs visirs, et aux principaux seigneurs de leur cour. Le hasard seul ne cause pas la chute des empires.

La branche des *Seljucides*, dite du *Kerman*, commencée vers 1063, et finie en 1187, dura environ cent trente ans, et produisit onze sultans, dont on sait les noms. Ils régnèrent sur cette petite province qu'on place entre la Perse, le Sejestan, le Mekran et Ormus. Elle avoit aussi des ports sur la mer Persique, et des îles. La succession entre ces princes a presque toujours été régulière du père au fils, ou, quand ceux-ci ont manqué, elle passoit aux frères et aux neveux; ce qui peut faire croire que ce petit état a toujours été assez tranquille.

[1072.] L'Asie mineure, comprenant le royaume de Pont, la Bithynie, la Médie, la Phrygie, la Galatie, l'Arménie mineure, la Cappadoce, et d'autres pays formant une grande péninsule entre le Pont-Euxin et la Propontide, l'Archipel, la Méditerranée, la Syrie jusqu'à l'Euphrate, faisoit partie de l'empire grec, que les Asiatiques ne connoissoient que sous le nom d'empire romain. Ils appeloient donc ces contrées pays de Roum. Les Arabes y avoient pénétré par la Syrie; les Turcs, dans les guerres qu'ils eurent avec eux en les poursuivant, y entrèrent aussi, s'avancèrent beaucoup plus loin, en chassèrent les Grecs, et s'intitulèrent possesseurs du pays de Roum, qu'ils ont depuis nommé Anatolie. Cette conquête fut commencée en 1072 par *Malek-Shah*, sultan selju-

cide de la Perse. Il céda les villes qu'il y avoit prises, avec des forces pour continuer la conquête, à un de ses cousins nommé *Soliman*, qui fonda cette dynastie des Turcs seljucides Roum.

[1074.] Les divisions qui régnoient à Constantinople furent d'un grand secours à *Soliman*. Il étoit réclamé alternativement par les compétiteurs à l'empire. Après les accords qui se faisoient, et dans lesquels il entroit comme auxiliaire, il lui restoit toujours quelques débris dont il augmentoit ses états. Ce sultan se fortifia ainsi dans plusieurs provinces, et y prit des postes qui lui servirent à agrandir ses états; de cette manière il s'empara d'Antioche, et fit de Nicée en Bithynie sa capitale. *Soliman* fut tué dans une bataille, ou se tua lui-même après l'avoir perdue. Il possédoit alors tout ce qui est entre la mer Égée, la mer de Syrie, le Pont-Euxin, l'Archipel, et les côtes de la Pamphylie et de la Cilicie. Après sa mort, les gouverneurs des places de l'Asie mineure s'en rendirent maîtres. L'empereur de Constantinople rentra aussi dans quelques-unes par ruse; mais Nicée la capitale, quoique attaquée vivement par les Grecs, resta entre les mains de *Pucase*, son gouverneur, qui la remit au fils aîné de *Soliman Kili-Arslan*.

[1093.] Il paroît que ce jeune prince, après la mort de son père, s'étoit sauvé en Perse avec ses frères. Le sultan qui étoit sur le trône les retint comme prisonniers, ce qui causa dans les états de *Soliman* un interrègne de huit ans. Les princes s'é-

chappèrent de Perse, et l'aîné prit la couronne par droit de naissance. Ses principaux exploits furent contre les Grecs; mais il obtint aussi des avantages importans contre ceux de sa nation qui avoient usurpé des villes, et contre les croisés, qui lui enlevèrent Nicée, sa capitale. Il s'en fit une autre à Iconium, d'où ses successeurs ont pris le nom de sultans d'Iconie. *Kili-Arslan*, poursuivi après une défaite, se noya dans une rivière où son cheval perdit pied. Il avoit régné quatorze ans.

L'histoire des sultans d'Iconium se tire presque toute des écrivains grecs, qui, ne les connoissant point personnellement, ne nous ont presque rien conservé des aventures particulières de ces princes, de leurs mœurs, de leur caractère, des intrigues de leurs cours; toutes choses qui pourroient rompre la monotonie des faits guerriers, qui sont toujours les mêmes, meurtres, ravages, incendies. Nous sommes donc réduits à recueillir de ces narrations fastidieuses quelques traits plus ou moins importans, sous le nom et la date de ces princes.

[1106.] A *Kili-Arslan* premier succède son frère *Saysan*. Il fut détrôné par son autre frère *Massûd*, qui lui fit passer un fer rouge sur les yeux. Il eut l'indiscrétion de dire au mari de sa nourrice qu'il voyoit un peu. Le mari le dit sous le secret à sa femme; elle le garda si religieusement, qu'il devint public en peu de temps. *Massûd*, qui en fut instruit, fit étrangler le malheureux *Saysan*. *Massûd* ne jouit que dix ans de son forfait, et fut remplacé par *Kili-Arslan II*,

son fils [1152]. Ce prince eut l'imprudence de partager ses états entre cinq fils, qui non-seulement se firent la guerre entre eux, mais chassèrent leur père de la capitale. Un seul lui fut fidèle et le rétablit. Il se nommoit *Kosrou*, et lui succéda dans la partie principale. Les autres conservèrent celles que le père leur avoit abandonnées.

Un d'eux, nommé *Rocnoddin-Soliman*, ne laissa pas son frère *Kosrou* tranquille dans la capitale; il l'en chassa. Celui-ci eut recours à l'empereur grec, qui le rétablit sur le trône. Les deux frères régnèrent chacun dans leur partie assez paisiblement. [1292.] *Kosrou* réunit sous son sceptre toute l'Iconie après la mort de *Soliman*, son frère. Devenu un puissant monarque, il fit la guerre aux Grecs, qui n'étoient plus gouvernés par le même empereur qui lui avoit remis la couronne sur la tête, mais par un autre, nommé *Lascaris*. Ces deux princes se rencontrèrent dans une bataille. *Kosrou*, dont la force étoit extraordinaire, fondit sur *Lascaris*, l'étourdit d'un coup de masse, et le jeta à bas de son cheval. L'empereur grec, en tombant, tire son épée; le Turc, le regardant avec mépris, ordonne qu'on l'emporte: mais, pendant que le sultan tourne le dos, *Lascaris*, revenu à lui, coupe les genoux au cheval de *Kosrou*. L'animal se cabre, *Kosrou* tombe. *Lascaris* le perce de son épée, lui coupe la tête et la fait mettre au bout d'une pique. Ce spectacle effraie les Turcs, qui fuient et abandonnent la victoire. Il fut remplacé successivement par ses deux fils *Kaykaws* et *Kay-*

kobad. Ce dernier est représenté comme un prince prudent, sobre, qui contint toujours dans le respect les grands de son royaume et ses vassaux. Il avoit l'âme ferme, et étoit fort grave. Sous son règne commença à se faire connoître *Ortogrol* ou *Othman*, fondateur de la famille et de l'empire des Ottomans d'aujourd'hui.

Comme la sultanie d'Iconium s'étoit formée des débris de l'empire de Constantinople, et par l'impuissance où se trouvoient les princes grecs, agités de querelles domestiques, de secourir leurs sujets de l'Asie mineure, de même la ruine de ce royaume s'opéra par la discorde entre parens, pères, enfans, oncles, cousins, qui se disputoient la couronne; d'où il arriva que les ennemis étrangers trouvèrent une extrême facilité à l'envahir. On vient de voir que la dynastie turque des Ottomans s'y étoit déjà introduite sous *Kaikobad*. [1236-1300.] Sous *Kosrou II*, son fils, parurent les Tartares Mogols, qui en peu de temps acquirent assez de puissance pour mander à la cour les sultans d'Iconium, et leur donner des ordres auxquels ils n'osoient désobéir. Ces malheureux princes s'adressoient quelquefois aux empereurs grecs, dont ils n'obtenoient que des secours intéressés, plus propres à les affoiblir qu'à les soutenir. Chacun se fit un partage dans cet état déchiré, Grecs, Turcs, aventuriers de toutes nations, et princes de la dynastie seljucide, qui donnoient toujours le titre au royaume, mais sans y avoir quelquefois beaucoup de pouvoir; d'où il arrive qu'on trouve des

interrègnes, entre autres, un de dix-neuf ans. Les choses en vinrent au point que ces princes seljucides ne régnèrent plus que sous l'autorité des kans mogols. Le dernier, nommé *Kaikobad*, reçut de l'un d'entre eux l'investiture de ses ancêtres; mais les Mogols s'ennuyèrent de n'être que protecteurs. Ils envahirent son royaume, lui ôtèrent la vie, et par là mirent fin à la dynastie des *Seljucides*, mais non à celle des Turcs, qui subsista dans celle des Ottomans.

TARTARES.

Tartarie, entre l'Inde, la Perse, la mer Caspienne, la mer du Japon et la Chine. Division des Tartares, mœurs, coutumes, commerce, religion, gouvernement.

Le territoire des Tartares se divise en oriental et occidental : le premier est habité par les Tartares Mantcheous, le second par les Mogols. Ce vaste pays est partagé par des montagnes abondantes en gibier et en bêtes féroces, lions, tigres, et autres particulières à ces contrées; par des plaines très-fertiles, par de grandes et de petites rivières qui fournissent du poisson en abondance. On y trouve de gras pâturages très-étendus. Les déserts même ne portent ce nom que parce qu'ils sont dénués d'hommes; car, à quelques contrées près, ils sont couverts d'herbes hautes

et touffues. Le bois y est assez rare. Les Tartares sont en partie sédentaires, et en partie errans. Les camps de ceux-ci offrent un spectacle agréable. Ils les distribuent en quartiers comme une ville. Les tentes sont d'une toile forte, très-serrées, et variées par des couleurs vives. L'hiver on les couvre de feutre, ce qui les rend impénétrables à la rigueur de la saison. Les femmes sont logées dans de petites maisons de bois qu'on peut démonter en un moment et charger sur un chariot, quand on veut décamper.

La Tartarie est la partie la plus élevée du monde. Les mathématiciens jésuites l'ont trouvée, dans les contrées qu'ils ont parcourues, deux lieues au-dessus du niveau de la mer. Cette grande élévation fait que la Tartarie est très-froide en comparaison des autres pays situés sous la même latitude. Au milieu de l'été, il gèle souvent assez fort pour qu'on voie de la glace de l'épaisseur d'un écu, ce qui vient tant du vent du nord-est, qui souffle assez constamment sur ce vaste plateau peu abrité, que de l'abondance de salpêtre dont la terre est imprégnée à quatre et cinq pieds de profondeur. Il n'est pas rare de trouver en fouillant des mottes gelées et des tas de glaçons. Aussi les arbres n'y sont-ils ni en grande quantité, ni d'une belle venue; cependant il y a quelques forêts.

C'est dans ce pays qu'ont été fondés de grands empires. De cette contrée sont sortis les conquérans de l'Inde et d'une partie de l'Asie, et les maîtres actuels de la Chine. Là, pendant plusieurs siècles, on a vu des guerres sanglantes; là, se sont livrées quantité

de batailles qui ont décidé du sort des nations : toutes les richesses de l'Asie méridionale y ont été plusieurs fois réunies et dissipées. Enfin, dans ces lieux devenus presque déserts, ont été long-temps cultivés les arts et les sciences, et on y a vu fleurir un grand nombre de villes puissantes, à présent ensevelies sous leurs ruines. On divise les Tartares en trois branches principales, Mogols, Kalks et Éluths. Ceux-ci sont plus connus sous le nom de Kalmoucs. L'origine de ces dénominations est incertaine.

La physionomie tartare a un caractère national qui la distingue de toutes les autres. Une taille médiocre, mais bien prise et très-robuste; la tête fort grosse et fort large; le visage plat, le teint olivâtre et cuivré, les yeux noirs et brillans, mais trop éloignés l'un de l'autre, peu ouverts, quoique très-fendus, une jolie bouche, de petites dents blanches comme de l'ivoire, le nez écrasé et presque de niveau avec le reste du visage, de sorte qu'on n'en distingue guère que le bout, qui s'ouvre par deux grandes narines, les oreilles grandes sans bords, les cheveux noirs, durs comme du crin. Ils les rasent entièrement, à l'exception d'une touffe au sommet de la tête, qu'ils laissent croître à volonté. Ces traits, plus adoucis dans les femmes, constituent un beau couple tartare.

Parmi les Tartares, les uns sont civils et honnêtes, les autres durs et grossiers, selon leur condition et leur genre de vie. En général, ils ont un beau naturel, de la gaîté; sans humeur, ni mélancolie, ils paroissent toujours contens, n'estiment les choses que

par leur utilité, sans égard pour la rareté ou la beauté. Ils conservent avec soin leur généalogie, et attachent un grand prix à cette science; mais ils ne sont point ineptes aux autres; insoucians d'ailleurs, ennemis de toute gêne et de toute contrainte; bons cavaliers, habiles chasseurs, adroits à tirer de l'arc, à pied et à cheval. Tel est le caractère primitif, que la société efface dans les villes, comme elle change l'habillement, originairement tout de peaux; mais la forme s'est conservée; des caleçons, de grandes chemises recouvertes d'une robe longue, serrée sur les reins par une large ceinture, des bottines larges, des bonnets petits et ronds. Il y a peu de différence entre l'habit des deux sexes. L'un et l'autre estiment infiniment la couleur rouge.

Leurs armes sont l'arc et la flèche, la pique et le sabre. Ils ne vont à la guerre qu'à cheval. Leurs chevaux sont bons et vigoureux. Ils estiment plus ces qualités que la beauté; ils ont des chameaux, des moutons à large queue, et les plus grands bœufs du monde. Ils ne mangent guère que la chair de cheval et de mouton, qu'ils préfèrent à celle de bœuf, ainsi qu'ils préfèrent le lait de jument à celui de vache. Avec du lait de cavale, de vache, de brebis, de chèvre, de chamelle, indifféremment mêlés, ils savent faire des liqueurs fermentées, dont ils boivent dans leurs festins jusqu'à s'enivrer. Ils aiment aussi beaucoup à fumer, et ne connoissent le tabac que pour cet usage.

Le commerce ne se fait que de proche en proche, et la plus grande partie par échange. Il est difficile qu'il

se fasse en grand dans cette vaste région, partagée entre une infinité de petits princes qui traversent les desseins les uns des autres. Plusieurs d'entre eux vont, pour ainsi dire, à la chasse des hommes, afin de faire des esclaves, qu'ils vendent aux Turcs et aux Persans, et dont ils font leur principale richesse. Au défaut d'étrangers, ils volent les enfans de leurs sujets. D'autres chefs, quand il leur arrive de faire des esclaves dans la guerre, les répartissent entre leurs sujets, pour en augmenter le nombre. Ce sont surtout les Tartares pasteurs qui donnent cet exemple d'humanité. La polygamie est générale. Il y a des tribus qui ne s'arrêtent qu'à leurs mères. A quarante ans, une femme ne leur paroît propre qu'à surveiller les plus jeunes, et à être employée aux travaux pénibles du ménage. Ils ne l'approchent plus. Les enfans sont élevés dans la profession de leur père, et dans un respect religieux pour lui; respect qui s'étend même au-delà de la mort. Ils lui font les funérailles les plus magnifiques qu'ils peuvent, et vont une fois par an visiter le tombeau paternel, qu'ils chargent d'offrandes. Les mères sont oubliées. Les uns brûlent, les autres enterrent les morts. On a trouvé jusque dans les déserts des monumens funèbres qui prouvent qu'avec les morts ils enterroient des chevaux, des armes, des bijoux, et sans doute des esclaves, dont les cadavres sont couchés autour du principal corps. On a trouvé aussi des villes entières avec leurs maisons, sans dommage, la plupart meublées, et des manuscrits en langue et écri-

ture du Thibet, qui sont la langue et l'écriture savantes. La langue courante est fort ancienne, et divisée en plusieurs dialectes, que l'on entend tous assez facilement.

Il paroît que les Tartares ont été d'abord purs déistes. Ils sont partagés actuellement entre le mahométisme et la religion des lamas, qui reconnoissent Fô pour son instituteur; le grand lama a son siége principal dans le Thibet. A la métempsycose près, qu'adoptent ses sectateurs, on croiroit qu'elle a été presque toute calquée sur le christianisme, et principalement sur le catholicisme. Cette religion enseigne l'existence d'une autre vie, un purgatoire, l'invocation des saints, le culte des images, la confession, l'absolution, l'usage des chapelets, et l'aspersion de l'eau; enfin presque toutes les cérémonies extérieures. Les lamas, ou prêtres, ont des espèces de prébendes qui consistent en terres, en troupeaux, qu'ils se transmettent. Ils croient que Fô, qu'ils appellent *Dieu en chair*, prend une forme humaine, et préside dans le Thibet, où on l'adore comme Dieu, sous le nom de *grand-lama*. Les représentans qu'il a en différens endroits de la Tartarie s'appellent *khûtûktu*. Ils vivent avec beaucoup de splendeur, reçoivent les adorations des Tartares, étant entourés de leurs lamas ou prêtres, qui ont auprès d'eux des degrés de dignité qui forment une hiérarchie. Ils disent que le grand lama ne meurt jamais, mais qu'il disparoît quelquefois. Auprès de celui qui règne s'en élève un jeune, qu'on accoutume dès l'enfance aux honneurs

divins. La science des lamas consiste à lire des livres sacrés en langue du Thibet. Ils récitent les prières d'un ton grave et assez harmonieux. C'est presque tout leur culte religieux. Ils n'ont ni victimes ni sacrifices. Ils ont quelques connoissances en médecine, et se donnent pour habiles dans la science de l'avenir.

Le gouvernement des Tartares est, pour ainsi dire, patriarcal. L'autorité dans chaque famille réside dans le père. Plusieurs familles réunies forment une horde ou tribu, les tribus un royaume, dont le chef, nommé *kan* ou *han*, est élu par les autres chefs, ordinairement dans la tribu de celui qu'il remplace. On choisit le plus âgé des princes du sang, nommé *Tayki*, à moins que quelque défaut en sa personne n'y mette obstacle. On les dépose aussi quelquefois pour crimes ou mauvais gouvernement. Ils ont dans leurs cours et leurs armées des gradations de dignité et d'emploi qui répondent à nos titres de princes, ducs, comtes. Ces dignitaires peuvent aussi être privés de leur rang par le kan dont ils sont vassaux. Ils marchent à la guerre, chaque tribu sous un étendard qui porte son nom, surmonté de la figure d'un animal favori, cheval, chameau ou autre. Beaucoup d'entre eux ont actuellement des arquebuses à fourche, qui atteignent à six cents pas avec une extrême justesse. On leur voit des cottes de maille et des calottes de fer dans les combats. Ils ne connoissent point la méthode des lignes et des rangs. Il vont à la charge par troupes, avec

leur commandant à la tête. Lorsqu'on les croit en déroute, ils reviennent avec une nouvelle vigueur. Malheur aux ennemis s'ils ont rompu leurs rangs dans la poursuite! c'est alors qu'ils sont le plus à craindre. Les Tartares paient par an deux dîmes de leurs récoltes, de leurs troupeaux et de leur revenu quelconque; l'une à leur kan, l'autre au chef de leur tribu. Ils sont obligés d'aller tous à la guerre quand on les y appelle, et n'ont pas d'autre paie que le butin.

MOGOLS.

Gengis-Kan, ses conquêtes. Grande chasse. Octay. Kayuk. Mengko. Kublay. Timûr. Hayshan. Ayyulipalipata. Chotepala. Yesun-Temûr. Hoshila. Tutemûr. Toukan-Temûr. Chû.

[1165.] Les Mogols, tribu de Tartares, existoient vers le milieu de la Tartarie, confondus avec les autres, lorsque *Gengis-Kan* les a rendus à jamais célèbres par ses conquêtes, étendues dans un espace de plus de huit cents lieues d'un côté, de plus de mille de l'autre; plus loin que les Arabes, plus promptement qu'aucun prince, et avec un éclat qui l'a fait nommer le roi des rois, le maître des trônes et des couronnes.

On connoît le nom de sept de ses ancêtres : on

sait qu'ils se sont distingués par leur valeur autour d'eux, et qu'ils ont augmenté insensiblement le cercle de leur district. *Pisouka*, son père, ayant vaincu et tué le chef de plusieurs hordes, en mémoire de sa victoire, donna à un fils qui lui naquit le nom de *Témujin*, qui étoit celui du prince vaincu. *Témujin* fut élevé avec soin, et resta en bas âge sous la tutelle d'un habile ministre. Alors la Tartarie étoit partagée en une infinité de tribus, dont la plus puissante étoit celle des Kéraïtes, située entre le mont Altaï et la Tartarie orientale. Son chef s'appeloit *grand-kan*. La Chine, divisée en deux parties, se nommoit Kitay ou Katay. La partie septentrionale étoit soumise aux Kins, Tartares orientaux, dont descendent les Mantcheous, aujourd'hui maîtres de la Chine, et prenoit le nom de Karakitay. Dans ces environs subsistoient plusieurs petits royaumes. A l'ouest du mont Altaï, jusqu'à la mer Caspienne, contrée qui portoit le nom général de Turkestan, régnoient aussi beaucoup de petits princes, les uns indépendans, les autres tributaires des Perses et des Russes.

A la mort de *Pisouka*, la plupart des hordes qu'il avoit soumises, ne voyant à leur tête qu'un enfant de treize ans, travaillèrent à se soustraire à son autorité. Secondé ou guidé par *Ulun*, sa mère, femme très-courageuse, *Témujin* se mit à la tête de ses troupes, livra bataille aux rebelles, et les fit rentrer dans le devoir. Cette action lui donna une grande réputation dans toute la Tartarie. Il essuya cependant des échecs qui le forcèrent de se réfugier chez

le grand-kan, qui avoit reçu des services de *Pisouka*, son père. Tant pour s'acquitter envers le père que par estime pour le jeune *Témujin*, le grand-kan le rétablit dans ses états, et lui donna sa fille en mariage. La faveur dont il jouissoit à la cour de son beau-père, faveur méritée par beaucoup d'exploits guerriers à l'avantage du grand-kan, excita contre lui une jalousie universelle, tant à la cour, de la part de ses beaux-frères, que dans les provinces, de la part des vassaux, qui ne pouvoient souffrir l'autorité absolue qu'il faisoit prendre à son beau-père.

Ces princes vassaux, entre lesquels il y avoit des rois, commencèrent la guerre. Le grand-kan alla à leur rencontre et fut battu pendant que *Témujin* étoit occupé ailleurs. Le gendre reçoit dans son camp son beau-père, qui s'étoit trouvé réduit à abdiquer la couronne, et le rétablit sur son trône par une victoire éclatante, suivie d'une terrible punition. Il fit emplir d'eau soixante-dix grands chaudrons qu'on mit sur le feu; et tandis que l'eau bouilloit, il y fit précipiter les principaux rebelles, la tête la première. Après ces avantages, dont tout le mérite rejaillissoit sur *Témujin*, la jalousie devint plus active à la cour du grand-kan. Le beau-père lui-même se laissa aller à des soupçons contre son gendre. Les vassaux remis sous le joug formèrent une ligue pour le secouer, et eurent l'adresse de persuader au grand-kan qu'ils ne s'unissoient que contre l'ambition de son gendre. *Témujin*, instruit de ces intrigues, fit

toutes les démarches pacifiques que la prudence lui suggéroit pour détromper son beau-père. Voyant qu'elles étoient inutiles, il forme de son côté une ligue de plusieurs princes admirateurs de ses talens guerriers, gagnés par ses manières affables et par les présens qu'il prodiguoit à ses amis. Il y eut une bataille décisive ; le grand-kan fut tué, et *Témujin* s'empara de son royaume ; ce ne fut pas sans éprouver beaucoup de résistance de la part de ses anciens envieux, qu'il fallut soumettre les uns après les autres.

[1205.] *Témujin* avoit alors quarante ans. Se trouvant maître de vastes états, il prend la résolution de légitimer en quelque sorte sa puissance par l'hommage public de tous les princes soumis à son empire. Il les convoque dans Karakorom, sa capitale. Ils s'y rendent au jour marqué, tous habillés de blanc, ainsi que les princes du sang, vêtus comme les autres. L'empereur s'avance au milieu de cette auguste assemblée, la couronne en tête, s'assied sur son trône, et reçoit les complimens de tous les kans et autres seigneurs, qui font des vœux pour sa santé et sa prospérité. On lui confirme, ainsi qu'à ses successeurs, l'empire des Mogols, celui de toutes les nations qu'il a subjuguées, et on déclare les descendans de leurs princes déchus de tous leurs droits.

Après d'autres victoires, *Témujin* renouvela la même inauguration à la tête de son armée avec des cérémonies moins pompeuses, mais plus touchantes dans leur simplicité. Il s'assit sur un siége sans orne-

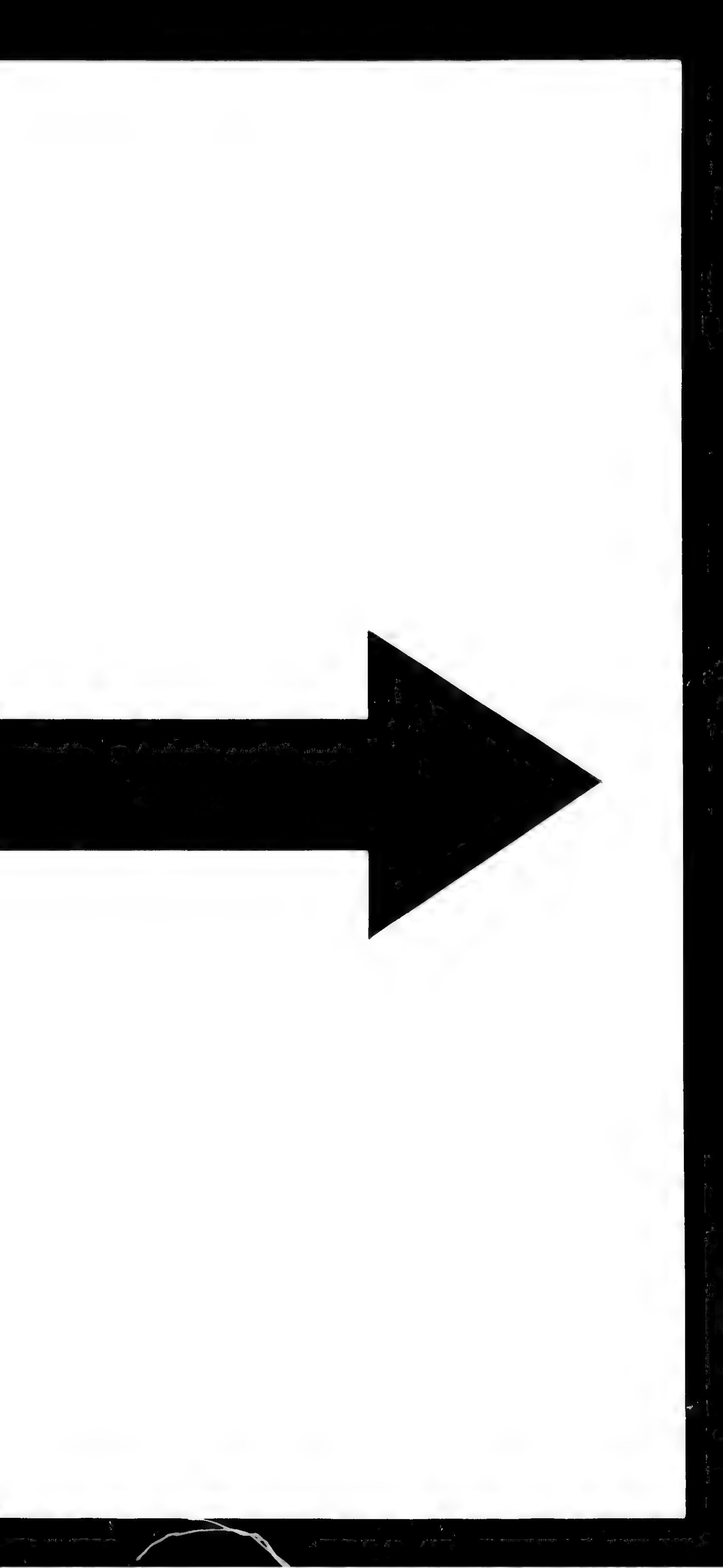
mens, posé sur une éminence de gazon, d'où il harangua l'assemblée avec une éloquence qui lui étoit naturelle. Son discours fini, il se mit sur un feutre noir étendu à terre, et l'orateur chargé de porter la parole, lui tint ce discours : « Quelque pouvoir que » vous ayez, ô prince, vous le tenez du ciel. Dieu » bénira vos desseins, si vous gouvernez vos sujets » avec justice. Au contraire, si vous abusez de votre » puissance, vous deviendrez noir comme le feutre » sur lequel vous êtes assis », c'est-à-dire, misérable et réprouvé. Après cet avis, sept kans le relevèrent avec respect, le placèrent sur son trône, et le déclarèrent chef de tout l'empire mogol. Il se trouva à propos un de ses parens, nommé *Kokja*, qui, moyennant la pratique rigoureuse des devoirs de la religion, jouissoit de la réputation d'inspiré. Il aborde le prince, et lui dit : « Je viens de la part de » Dieu vous dire que vous ayez à vous nommer dé- » sormais *Gengis-Kan*, et à faire publier qu'à l'ave- » nir vos sujets vous appellent ainsi. » Ce mot signifie *le plus grand des kans*. La dénomination fut ratifiée avec les plus grands transports de joie. Les Mogols, persuadés de la révélation, ne regardèrent plus le reste du monde que comme un bien qui appartenoit de droit divin à leur grand-kan. Ils ne respirèrent plus que la guerre, et la résistance des princes qui entreprirent de défendre leurs états leur parut un crime contre le ciel.

[1211.] Avec une armée très-nombreuse, bien disciplinée, et fortifiée par l'enthousiasme religieux,

il n'y avoit rien que *Gengis-Kan* ne se crût en état d'entreprendre. Peut-être cependant se seroit-il borné à la Tartarie, qu'il subjugua presque entière, pays uni, sans forteresses, si le roi des Kins, ou de la partie septentrionale de la Chine, n'eût commis l'imprudence de lui demander le tribut que lui payoient les princes q[illegible]oit détrônés, et dont il tenoit la place. Ce[illegible]tion irrita le fier conquérant. La grande [illegible] pour garantir la Chine de l'invasion des Tartar[illegible] fortifications des villes ne l'étonnèrent pas, quoiqu'il ignorât l'art des siéges, et que les Tartares y fussent peu propres. Ils se répandirent comme un torrent dans la Chine, mirent en fuite les armées, ravagèrent les campagnes, et y firent un butin immense. Les villes, la capitale même, tombèrent entre les mains de *Gengis-Kan* par des événemens qu'il n'avoit ni dû prévoir ni espérer, et que nous rapporterons en leur lieu. La discorde se mit entre les grands. Les uns trahirent, les autres défendirent mal leur empereur. Il fut tué. En cinq ans le Mogol se trouva maître de ce beau et vaste pays. Il y établit gouverneur et généralissime de ses troupes, et son lieutenant, *Muhuli*, son meilleur capitaine, sous le titre de roi, avec le privilége que cette dignité seroit héréditaire dans sa famille.

[1217.] Pour lui, il vola à de nouvelles conquêtes du côté de la Bukharie et de la Perse, où il subjugua les tribus de la nation turque. Mais, comme il faut des bornes à tout, *Gengis-Kan* résolut de





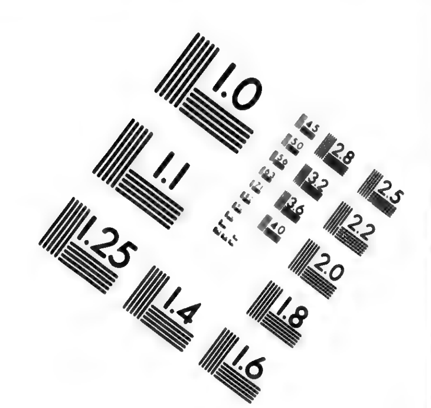
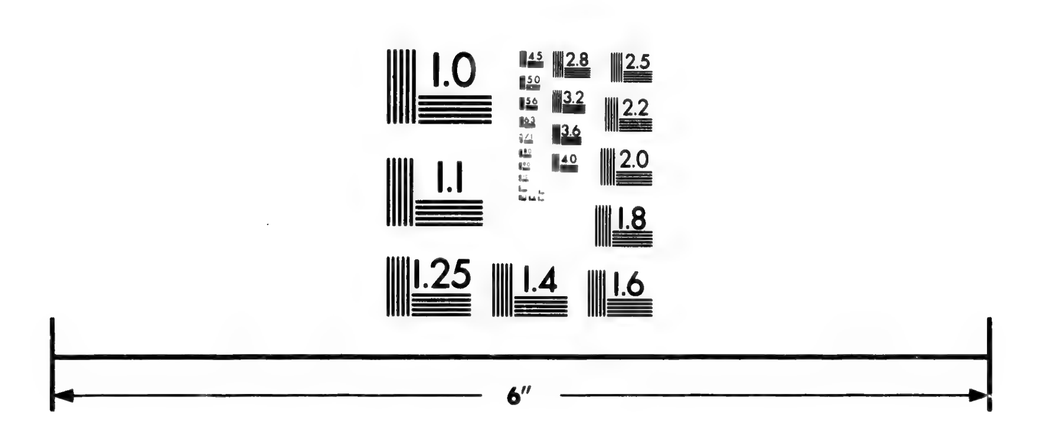


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



donner pour barrière à son empire les états de *Mohammed*, sultan de Korasan, son voisin le plus puissant. Dans cette intention, il se proposa de faire alliance avec ce prince, et lui envoya des ambassadeurs chargés d'exposer au sultan que, s'étant rendu maître de tous les états depuis le fond de l'orient jusqu'aux frontières de son empire, il désiroit fort, pour leur avantage réciproque, de vivre en bonne intelligence avec lui. *Mohammed* ne répondit pas de fort bonne grâce à ces avances; cependant il y acquiesça. Ce prince s'étoit fait un ennemi dangereux de *Nazer*, calife de Bagdad, qu'il avoit traité en quelques occasions avec hauteur: tant pour se venger que pour se mettre à l'abri des entreprises dont le sultan le menaçoit, le calife conçut le dessein de faire alliance avec *Gengis-Kan*, et d'attirer ses armes contre le Korasan. Le conseil du calife, où la chose fut agitée, se trouva partagé. Les zélés lui représentèrent qu'il étoit contraire à la loi musulmane d'introduire des ennemis de Dieu dans le pays des fidèles. *Nazer* répondit: « Un tyran mahométan est » pire qu'un infidèle. Dès qu'on se voit menacé de » périr, il faut tout tenter pour éviter ce malheur.»

L'avis du calife prévalut. On dépêcha un exprès en Tartarie. De peur de surprise, on grava sur sa tête sa lettre de créance, à l'aide d'une aiguille et de quelque drogue colorante. On laissa croître ses cheveux. Il partit. Quand il arriva, il se fit raser. Les caractères parurent. *Gengis-Kan* accueillit la proposition de rompre avec *Mohammed*. « Je viens,

» répondit-il à l'envoyé, de conclure la paix avec » lui. Il ne conviendroit pas de lui déclarer la guerre » dans ce moment, mais je n'y manquerai pas à la » première occasion que j'aurai de me plaindre, et » cette occasion ne peut tarder entre deux grands » empires limitrophes. » Ce qu'il avoit prévu arriva. Des marchands tartares furent maltraités et pillés par les sujets de *Mohammed*, qui négligea de leur rendre justice malgré les remontrances de *Gengis-Kan*. La querelle des particuliers devint celle des souverains, qui s'aigrirent réciproquement, et se préparèrent l'un et l'autre à une guerre à outrance.

[1213.] Le grand kan envoya un manifeste chez tous les princes, tant ses alliés que ceux qui lui payoient tribut. Il les instruisoit des motifs qui l'engageoient à attaquer le sultan de Korasan, et les invitoit à venir le joindre avec leurs troupes. Il rassembla ainsi jusqu'à sept cent mille hommes. Avant son départ, il ordonna qu'on ne cessât pas de faire des recrues dans ses états, de les lui envoyer, et il dicta à son armée ces lois impérieuses : « Quiconque » prendra la fuite sans avoir combattu, quel que soit » le danger de la résistance, sera puni de mort. Si de » dix combattans qui feront ensemble un seul corps, » quelques-uns viennent à se séparer par la fuite ou » autres moyens, ils seront tous tués sans rémis- » sion; ceux d'une dixaine qui, voyant leurs compa- » gnons engagés au combat, n'iront pas à leur se- » cours, ou qui, se trouvant à la prise de quelqu'un

» de leurs camarades, ne tâcheront pas de le déli-
» vrer, seront punis de mort. » Après ces règlemens sévères, il en fit d'autres sur la discipline, la subordination, et tout ce qui pouvoit mettre l'ordre dans cette grande multitude. Il porta la prévoyance jusqu'à pourvoir, par des dispositions testamentaires, à la tranquillité de ses états, s'il venoit à mourir pendant son expédition.

Le moment ne pouvoit être mieux choisi pour espérer un plein succès. La Chine méridionale, gouvernée par des empereurs pacifiques, ne pouvoit l'inquiéter. Sa domination étoit établie sur la partie septentrionale. Toute la Tartarie, avec une grande partie du Turkestan, reconnoissoient ses lois. *Mohammed* possédoit le reste, étoit aussi maître de la grande Bukharie, et du Korasan, d'où sa monarchie prenoit son nom, et tenoit sous sa puissance toute la Perse, l'Irak persienne, et les frontières des Indes; aussi leva-t-il une armée de cinq cent mille hommes; mais c'étoit son dernier effort; et il n'avoit aucun secours à attendre ni de la Georgie, ni de l'Arménie, dont les rois au contraire ne demandoient pas mieux que de secouer le joug d'un tribut qu'ils lui payoient; ni des possesseurs de l'Egypte et des pays adjacens tourmentés par les croisés; encore moins du calife de Bagdad, maître de l'Irak arabique, de la Chaldée, des trois Arabies, et son ennemi secret; ni enfin des Seljucides de l'Anatolie, ni des empereurs grecs, aux mains les uns avec les autres. Tous ces moyens

de diversion manquèrent à *Mohammed*, qui se voyoit seul exposé au torrent, qu'il n'avoit pas eu la prudence de détourner.

Mais ce n'étoit pas seulement un torrent qui ravage, c'étoit la foudre qui tombe en éclats sur plusieurs contrées à la fois, qu'elle met en feu et qu'elle consume. On ne peut mieux peindre la célérité et l'étendue des exploits de *Gengis-Kan*. Jamais conquérant n'a été plus destructeur. Ses lieutenans se portèrent sur tous les points de l'empire du Korasan à la fois. Ils l'embrasèrent tels qu'un incendie dévorant. Les plus belles villes, les plus florissantes par le commerce et les sciences, quand ils les quittoient, n'étoient plus que des monceaux de cendres. Ce n'est pas que le sultan ne fît tous ses efforts pour secourir son malheureux royaume; mais ses armées furent toujours battues dans les grandes actions, et et s'il obtint des avantages partiels, ils ne firent que reculer la ruine de quelques villes et de quelques contrées, et illustrer quelques-uns de ses capitaines. On cite entre autres *Kan-Malek*, tributaire du sultan de Korasan, et lui-même sultan de Kajéad, qui, après des prodiges de valeur pendant le siége de cette place, en sortit par stratagème; et tantôt sur terre, tantôt sur des barques, en suivant le cours du fleuve de Sir, éluda les efforts d'une armée nombreuse et se mit en sûreté.

Pour *Mohammed*, poursuivi sans relâche et avec un acharnement qui ne lui laissoit pas de re-

pos, il arriva jusque dans un petit bourg, sur les bords de la mer Caspienne. Pendant que, livré à des réflexions amères, il cherchoit des consolations dans sa religion, dont il pratiquoit les exercices avec ferveur, on vient l'avertir que l'ennemi approche. L'infortuné monarque n'a que le temps de se jeter dans un petit bâtiment qu'on tenoit prêt. Il étoit temps. Les flèches des soldats accourus sur le rivage tomboient autour de lui. Son vaisseau le porta dans une petite île, où une maladie aiguë, jointe au chagrin, termina promptement ses jours. On l'ensevelit dans sa chemise, faute d'autre linge, et on lui fit des funérailles très-simples. Avant de mourir, il avoit eu la consolation de voir plusieurs de ses enfans qui venoient le visiter dans cette petite île. Il nomma l'aîné, *Jolalo-ddin*, son successeur, ordonna aux autres de lui obéir, et lui donna son épée en lui recommandant de le venger des Mogols.

[1221.] Il ne tint pas au prince de remplir les intentions de son père. On trouveroit peu d'exemples d'un courage aussi soutenu que celui de *Jolalo-ddin*, d'une aussi grande constance dans les revers. Malgré ses efforts, toujours renouvelés, et toujours impuissans, il eut la douleur de voir ses villes prises les unes après les autres, toutes détruites, et la plupart rasées jusqu'aux fondemens. Le nombre d'hommes qui périrent par le fer, celui des femmes et des enfans arrachés à leurs foyers et traînés en esclavage, est inconcevable. Ces belles parties de l'Asie, si fertiles,

si riches, devinrent des déserts, et leurs villes des amas de décombres, repaires des bêtes sauvages, moins féroces que leurs farouches vainqueurs.

Les Mogols faisoient à l'égard des hommes ce que *Gengis-Kan* leur apprit à faire à l'égard des animaux dans les chasses célèbres dont l'exercice s'est perpétué chez les Tartares. Voici comme elles se font. C'est l'exercice des troupes en hiver. L'empereur fait tracer par les veneurs dans ces vastes contrées un cercle de plusieurs lieues d'étendue. Les officiers y placent des troupes. Les instrumens de guerre s'étant fait entendre, les soldats s'avancent à la fois, toujours vers le centre, en poussant devant eux les bêtes qui se trouvent dans l'intérieur du cercle; mais il leur est défendu de tuer ou de blesser aucun animal, quelque violence qu'il veuille faire. On campe toutes les nuits, et tout ce qui se pratique à la guerre est ponctuellement exécuté. La marche continue plusieurs semaines. Le cercle commençant à se rétrécir, les bêtes, qui se sentent pressées, se jettent dans les montagnes et dans les bois, d'où elles sont bientôt délogées, parce que les chasseurs ouvrent les tanières et les terriers avec des bêches et des hoyaux. On se sert même de furets pour les faire sortir de leurs retraites.

Le terrain ordinaire leur manquant peu à peu, les diverses espèces se mêlent. Il y a des animaux qui deviennent furieux, qui s'élancent sur les plus foibles et les dévorent; ce n'est même qu'avec beaucoup de peine que les soldats les chassent en avant à force de cris. Enfin, quand le cercle se rétrécit au point de

ne plus renfermer qu'un petit espace, où l'on peut voir tous les animaux ensemble, on fait battre les tambours, les timbales, et jouer de toutes sortes d'instrumens. Ces sons, joints aux cris et aux huées des chasseurs et des soldats, causent une si grande frayeur aux animaux, qu'ils en perdent toute leur férocité. Les lions et les tigres s'adoucissent; les ours et les sangliers, semblables aux bêtes les plus timides, paroissent abattus et consternés.

Le grand-kan, accompagné de ses fils et des principaux officiers, entre le premier dans le cercle, tenant son épée nue et son arc, et commence le massacre en frappant les bêtes les plus féroces, dont quelques-unes entrent quelquefois en fureur et veulent défendre leur vie. L'empereur se retire ensuite sur une éminence où l'on a placé un trône. De là il observe l'attaque, dans laquelle personne ne s'épargne, quelque risque qu'il y ait à courir. Quand les princes et les seigneurs ont donné assez de preuves de leur courage et de leur adresse, les jeunes gens de l'armée entrent dans le cercle, et font un grand carnage. Telle fut la chasse dont *Gengis-Kan* donna le modèle à ses successeurs. Pour la terminer, les fils de l'empereur, encore enfans, se présentèrent, suppliant de donner la vie et la liberté aux bêtes qui restoient. L'une et l'autre furent accordées, et la chasse finit après avoir duré quatre mois.

Gengis-Kan employa la même manœuvre contre *Jolalo-ddin*, prenant toutes ses forteresses et ses villes, avançant toujours, l'enveloppant de tous cô-

tés. Il le resserra dans un cercle étroit sur le bord de l'Indus. Réduit à cette extrémité, le sultan se détermine à risquer un dernier combat décisif. Il brûle ses bateaux, afin d'ôter toute ressource à son armée, et n'en réserve qu'un pour sauver sa famille. Il attend ensuite l'ennemi de pied ferme. Ses soldats, environnés comme dans une chasse, se défendirent comme les lions et les tigres revenus de leur premier étourdissement. Ils firent mordre la poussière à une multitude de Mogols ; mais le nombre l'emporta. Pressés de tous côtés, les Korasaniens se réfugièrent dans des rochers, où la cavalerie tartare ne pouvoit pénétrer. Mais, réduit à une troupe de sept cents hommes, *Jolalo-ddin* se trouve dans l'impossibilité de soutenir une seconde attaque. La barque qui devoit transporter sa famille s'étoit entr'ouverte en quittant le bord, et ces infortunés se trouvoient encore à terre. Le prince va embrasser sa mère, sa femme et ses enfans. Il s'arrache de leurs bras fondant en larmes, ôte sa cuirasse, quitte toutes ses armes, à la réserve de son épée, son arc et son carquois, monte sur un cheval frais, et se jette dans le fleuve.

Gengis-Kan accourt sur la rive. Le sultan, du milieu du fleuve, comme pour le braver, vida son carquois contre lui. Le Tartare admire son courage, retient quelques capitaines mogols qui vouloient le poursuivre, et s'adressant à ses enfans qui l'entouroient, il leur dit : « Heureux le père qui auroit un » tel fils ! qui peut affronter le péril dont ce prince » vient d'échapper peut s'exposer à mille autres, et

» l'homme sage qui l'aura pour ennemi sera toujours » sur ses gardes. » Cette admiration, qu'on croyoit compatissante, ne se soutint pas au-delà du moment. Le vainqueur se fit amener la famille, que l'on massacra par son ordre. *Jolalo-ddin*, arrivé heureusement à l'autre bord, passa la nuit sur un arbre, dans la crainte des bêtes féroces. Le lendemain, errant tristement sur la rive, il fut rejoint par une petite troupe de soldats, avec trois officiers de ses confidens, qui avoient trouvé un bateau pour le suivre. Ils lui annoncèrent deux mille soldats sauvés de la première défaite. En même temps un officier de sa maison lui amena un bateau chargé d'armes, de vivres, d'argent et d'étoffes pour ses soldats. Avec ces secours il se forma dans l'Inde un établissement, mais qui ne lui fit pas oublier son premier royaume. Il y revint. Son courage l'y soutint quelque temps contre sa mauvaise fortune. Enfin il succomba, et mourut dans un état obscur, peu après *Gengis-Kan*.

Pendant que ce prince donnoit d'un côté l'Indus pour borne à son empire, ses lieutenans, de l'autre, subjuguoient la Perse, enclavoient la mer Caspienne dans sa domination, qu'ils étendoient jusque chez les sultans d'Iconie, et d'autres souverains turcs qu'ils rendoient tributaires. Lorsque les princes et les généraux furent revenus de leurs expéditions, il les assembla tous dans une plaine de sept lieues de tour, qui, malgré sa grandeur, pouvoit à peine contenir les tentes et les équipages de ceux qui étoient convoqués. Le quartier du kan avoit près de deux lieues de cir-

tuit. La tente destinée à l'assemblée pouvoit contenir deux mille personnes; elle étoit couverte en blanc pour la distinguer des autres. On y éleva un trône magnifique, sans oublier le feutre noir sur lequel s'étoit placé le monarque quand il avoit été nommé *Gengis-Kan* : symbole de la première pauvreté des Mogols, qui a toujours été en vénération parmi eux; mais ils s'étoient déjà beaucoup écartés de cette simplicité primitive. Tout le luxe de l'Asie brilloit sur leurs habits, sur les harnois de leurs chevaux, sur leurs armes, et dans leurs ameublemens. L'empereur reçut avec majesté l'hommage respectueux de ses grands vassaux, et avec tendresse celui de ses enfans et petits-enfans, qui tous furent admis à lui baiser la main. Il accepta gracieusement leurs présens, et leur en fit de plus magnifiques. Les soldats eurent aussi part à ses libéralités.

Quoique les affaires qu'on devoit régler dans un si vaste empire fussent nombreuses, *Jagatai*, son ministre, avoit mis les lois en si bel ordre, qu'elles servirent à régler tout sans la moindre difficulté. Comme le kan aimoit à parler en public, il prit cette occasion de faire l'éloge de ces lois, auxquelles il attribua toutes ses victoires et ses conquêtes, dont il fit exactement le détail. Il ordonna ensuite qu'on introduisît les ambassadeurs et les députés des pays rangés sous son obéissance, les écouta, et renvoya chacun satisfait. La cérémonie fut terminée par une grande fête qui dura plusieurs jours, accompagnée de festins dans lesquels on servit tout ce qui se trouvoit

de plus exquis en boissons, fruits et gibier, dans la vaste étendue de sa domination.

[1224.] Cette espèce de triomphe fut encore suivie d'entreprises toujours heureusement terminées. La prospérité lui fut fidèle et l'accompagna jusqu'au tombeau. Il mourut à soixante et six ans, après un règne de vingt-deux. Jusqu'à la fin il conserva son autorité sur tout ce qui l'environnoit. Il ordonna qu'*Octay*, son fils, seroit son successeur, et que *Toley*, un autre de ses enfans, seroit régent du royaume en attendant l'arrivée de son frère qui étoit éloigné. Les grands, les généraux, les ministres, les princes ses parens se prosternèrent, et promirent de faire exécuter sa volonté. Ses funérailles furent faites avec la plus grande magnificence, sans les sacrifices humains qui ont ensanglanté le tombeau de ses successeurs. Le sien, élevé simplement sous un bel arbre où il aimoit à se reposer, devint l'objet de la vénération des peuples, qui se plurent à l'embellir.

Gengis-Kan méritoit ce respect d'estime, si l'on considère ses grandes qualités. Il eut toutes celles qui peuvent former un conquérant : un génie propre à imaginer de belles entreprises, et une prudence consommée pour les conduire, une éloquence naturelle et persuasive, une patience à l'épreuve des fatigues et des obstacles, une tempérance admirable, un grand sens, une pénétration vive qui lui faisoit prendre sur-le-champ le meilleur parti. Son talent militaire éclate dans son succès à faire adopter une discipline exacte et une police sévère à ses Tartares, jusqu'alors

incapables de frein et de joug. Tout étoit réglé, service, récompenses et punitions. Le vin n'étoit pas une excuse, ni la naissance et le pouvoir un droit de mal faire. Il professoit le déisme, et permettoit à chacun d'embrasser telle religion qui lui convenoit, pourvu qu'on crût qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu. Il ne souffroit pas que personne fût persécuté pour sa foi. Quelques-uns de ses enfans et des princes de son sang étoient chrétiens, juifs ou mahométans, sans qu'il leur en sût mauvais gré.

Ses lois sont simples, telles qu'il convient à un peuple neuf qui a peu de conventions sociales. Il est ordonné de croire à un seul Dieu. Les chefs de secte et officiers du culte, quel qu'il soit, ainsi que les médecins, seront exempts d'impôts. Sous peine de la vie, personne ne se fera proclamer grand-kan sans avoir été élu à une diète générale. Jamais on ne fera de paix avec aucun roi, prince ou peuple, qu'il ne soit soumis. Chaque sujet est obligé de servir le public, en quelque genre que ce soit. Un Mogol ne prendra jamais pour domestique un Mogol, sous peine de la vie. Un Tartare ne donnera à boire ni à manger à un esclave qui ne lui appartient pas sans la permission de son maître. Ainsi la désertion d'un esclave devenoit bien difficile. La proportion des châtimens aux délits est fixée. Les adultères sont condamnés à mort. Les habitans d'une province accoutumés à offrir leurs femmes à leurs hôtes et à leurs amis murmurèrent de cette loi. *Gengis-Kan* leur laissa leur coutume, mais les déclara infâmes. La

polygamie la plus étendue est permise ; mais on ne se mariera pas dans le premier et le second degré de parenté.

Afin de multiplier les alliances des familles, on pourra les faire même entre les morts, de cette manière : on écrira un contrat de mariage, et on fera les cérémonies entre un garçon et une fille défunte. Par là les morts sont réputés mariés, et les familles véritablement alliées. Cet usage dure encore chez les Tartares. Ils jettent le contrat au feu, et se persuadent que la fumée le porte aux futurs conjoints qui se marient dans l'autre monde. Il est défendu, sous peine de la vie, de piller l'ennemi avant que le général en ait accordé la permission. Malheureusement cette permission ne fut jamais refusée sous ce règne. A l'exemple de leur monarque, les capitaines de *Gengis-Kan* ont tous été sanguinaires et inexorables ; on pourroit, selon le calcul le moins exagéré, compter plus de deux millions d'hommes passés au fil de l'épée, sans compter ceux que le chagrin et les horreurs de l'esclavage ont fait périr ; et on pourroit aussi compter peut-être cinquante mille villes détruites, plusieurs de fond en comble, dont on trouve à peine les traces. *Gengis-Kan* avec fait captive une reine très-aimée de ses peuples ; il la promena, enchaînée avec ses femmes, sur un char élevé, dans les états où elle avoit régné. Étoit-ce vanité barbare du vainqueur, ou avertissement aux sujets qu'ils avoient passé irrévocablement sous une autre domination ? De quelque manière qu'on interprète cette action, elle ne

donnera pas une idée avantageuse de la galanterie tartare.

[1226.] Quoique *Octay* eût été déclaré empereur par *Gengis-Kan*, son père, il ne voulut accepter la couronne qu'après qu'elle lui aurait été accordée par les états. Entre la mort du grand-kan et l'époque de la tenue de l'assemblée il s'écoula deux ans, pendant lesquels *Toley* gouverna avec l'applaudissement général. Il fallut faire violence à *Octay* pour l'engager à se charger du fardeau de la souveraineté. Son père avoit si bien choisi ses ministres et ses généraux, qu'il ne fut question d'en changer aucun. Le nouvel empereur donna sa principale confiance à *Yelu*, qui avoit eu celle du défunt; homme intègre, savant dans les lois, d'une prudence consommée, uniquement occupé du bien de l'empire. *Octay* mit à la tête de ses armées *Toley*, son frère, qu'il aimoit tendrement, et qui ne trompa point son choix.

Ses talens furent utiles au kan dans la guerre que son père lui avoit laissée contre les Chinois méridionaux, que *Gengis-Kan* vouloit soumettre. On doit remarquer dans cette guerre plusieurs traits de fermeté héroïque. Le gouverneur d'une ville importante, nommé *Chin-in*, dont la bravoure retardoit depuis long-temps la prise, se voyant près d'être forcé, avertit sa femme de pourvoir à sa sûreté. Cette dame répondit : « Puisque j'ai partagé avec vous les hon» neurs de la vie, je partagerai aussi votre tombeau. » Sur-le-champ elle prit du poison avec ses enfans.

Chin-in, après avoir présidé à leurs obsèques, se tua lui-même, et la ville fut prise.

Ilapua, excellent officier, généralement aimé et estimé, pris dans une bataille, refusa constamment la vie à condition de changer de service. « Je suis, » dit-il, un des premiers généraux des Kins; je sou- » haite de mourir sur les terres de mon maître. » On lui accorda à regret ce qu'il demandoit, et il fut tué. *Hos-Hang*, prince de la famille impériale, que le courage, la grandeur d'âme et nombre de belles actions avoient rendu fameux, se cacha pendant une déroute, reparut ensuite, et demanda à être présenté à *Toley*. Il lui tint ce propos : « Je suis de la famille » impériale. Je me nomme *Hos-Hang*. Je commande » les troupes qu'on appelle *fidèles*. J'ai battu trois » fois vos armées. Je n'ai pas voulu mourir avec une » troupe obscure de soldats. Je veux que ma fidélité » soit connue de tout le monde; la postérité me » rendra justice. » On désireroit que le prince tartare eût sauvé un homme si brave; mais il l'abandonna aux soldats, qui le firent souffrir et le massacrèrent. D'autres plus généreux versèrent à terre du lait de cavale en l'honneur de ce prince, et le prièrent, s'il ressuscitoit, de revenir parmi les Mogols.

Au siége de la capitale, appelée Pékin, les Tartares employèrent des machines qui lançoient des meules entières. Les Chinois avoient des inventions de différentes formes qui jetoient du feu, et qu'ils nommoient *pao*, mot imitatif pour exprimer le bruit de

l'explosion. Avec cela, ils envoyoient des globes de fer remplis de poudre, qui éclatoient quand on y mettoit le feu, et faisoient un bruit semblable à celui du tonnerre. Ce feu perçoit les cuirasses, brûloit tout à deux mille pieds à la ronde. Pour déloger les assiégans des mines qu'ils creusoient sous leurs pieds, les assiégés descendoient de dessus leurs murailles de ces globes attachés à des chaînes de fer : ils prenoient feu à l'entrée des souterrains, par le moyen d'une mèche, et faisoient fracas parmi les ennemis, qui redoutoient singulièrement ces armes, ainsi que des hallebardes à feu que les Chinois employoient. Ces effets meurtriers, semblables à ceux de la poudre à canon, font croire, contre l'opinion commune, que, dès le commencement du treizième siècle, les Chinois savoient la faire servir à d'autres usages qu'aux feux d'artifice de leurs fêtes. En seize jours et seize nuits d'attaque il périt de part et d'autre un million d'hommes.

L'empereur chinois se nommoit *Sheu*. A le juger par ses actions, il ne manquoit pas de bravoure; mais il étoit irrésolu, dépourvu de la science du gouvernement, et sans connoissance des hommes. Il affrontoit l'ennemi, fuyoit, revenoit sur ses pas, tenoit ferme dans une ville, et l'abandonnoit. Ces variations réduisirent ses affaires dans le plus triste état. Il perdit l'estime de ses peuples, mais non leur amour. *Sheu* se faisoit justice lui-même quant à l'estime. Se trouvant dans une ville où il passoit en fuyant avec toute sa famille, ses sujets versoient des

larmes. Il leur dit : « Je ne demande pas que vous » fassiez aucun cas de moi ; mais souvenez-vous des » obligations que vous avez à mes ancêtres. » A ces paroles, ils éclatèrent tous en sanglots. Ce prince, devenu le jouet de la fortune, au lieu du cortége brillant de la postérité, ne vit plus autour de sa personne que celui du malheur, l'ingratitude, l'insolence, la tyrannie de ceux qu'il avoit rendus puissans. Un de ces derniers, sous prétexte de pourvoir à la sûreté de l'empereur, le tint captif dans son palais, dans le dessein d'en tirer récompense des ennemis. L'infortuné, sous les verrous de la perfidie, s'écrioit : « Que » j'ai de regret de n'avoir pas su choisir mes offi- » ciers ! Quelle douleur de me voir renfermé par un » esclave que j'ai comblé de bienfaits ! » De fidèles sujets le délivrèrent en tuant le traître.

L'empereur étoit alors renfermé dans sa dernière ville, dont les Tartares poursuivoient toujours le siége avec acharnement. On y souffroit une famine horrible. Après s'être nourri des animaux, on faisoit bouillir le cuir des selles, des bottes et des tambours ; on avoit tué les vieillards, les infirmes, beaucoup de prisonniers et de blessés, pour les manger, et les soldats qui restoient piloient les os des hommes et des animaux morts pour les mêler avec les herbes sèches, et ils en faisoient une affreuse bouillie. Ces terribles extrémités déterminèrent *Sheu* à faire un dernier effort pour écarter les ennemis. Il sortit à la tête de ce qu'il avoit de plus brave ; mais il fut encore repoussé. Les Tartares

se rendirent maîtres d'une brèche, d'où ils étoient prêts à se répandre dans la ville.

L'empereur fait appeler *Chang-Ling*, un de ses parens, et le conjure en présence de tous les grands d'accepter l'empire. « Si vous pouvez échapper, lui » dit-il, vous continuerez votre race, et relèverez ce » trône abattu. Pour moi, ajoute-t-il, depuis dix » ans que je suis sur le trône, je n'ai point à me re- » procher de grandes fautes. Je ne crains point la » mort. Je vois que la plupart des dynasties ont fini » sous des princes brutaux, ou ivrognes, ou avares, » ou débauchés. Vous savez que je ne suis pas tel; » et cependant la dynastie des Kins finit en moi. Je » vois avec douleur que les princes sous qui ont fini » les dynasties ont été ordinairement exposés aux in- » sultes, aux outrages, à la prison, et traités avec » indignité. Je vous déclare aujourd'hui que cela ne » m'arrivera pas. » Il prend alors un habit ordinaire, et tombe en furieux sur les Tartares qui avançoient. La mort qu'il alloit chercher au milieu des ennemis le respecte encore. Près d'être pris, il se retire dans une maison qu'il avoit fait entourer de paille et de fagots, ordonne qu'on y mette le feu quand il sera tué, se frappe, meurt, et la maison est consumée.

Lorsque *Gengis-Kan* s'étoit trouvé maître d'une partie du pays des Kins, des courtisans avides avoient voulu lui prouver que ce pays ne lui deviendroit utile qu'en tuant tous les habitans; qu'alors on pourroit en faire de beaux pâturages d'un grand rapport. Sans doute ces spéculateurs avides

et cruels auroient mis des pasteurs mercenaires, qui leur en auroient fait passer le produit, dont les richesses se seroient immensément accrues. Le ministre *Yélu* arrêta l'exécution de ce barbare projet. Il dit à l'empereur : « Vous n'avez qu'une partie de la » Chine. Cependant, en y établissant un bon ordre, » les terres labourables, le sel, le fer, le profit » des rivières et autres marchandises peuvent vous » produire par an des revenus immenses en argent, » denrées et marchandises, sans fouler les peuples. » Il ajouta : « Un conquérant doit songer à se rendre » fameux autrement que par des massacres. Il faut » à la vérité des soldats et des capitaines pour com» battre, mais il faut aussi des magistrats pour gou» verner, des paysans pour labourer, des marchands » pour trafiquer, des mandarins pour avoir soin des » revenus de l'empire, et même des gens de lettres » pour éclairer les peuples et conquérir les esprits. » Ces sages avis frappèrent l'esprit juste de *Gengis-Kan*, et produisirent d'heureux effets; mais ils furent encore plus utiles sous *Octay*, qui en sentit aussi toute l'importance. Il abandonna au ministre le soin de l'exécution. *Yélu* fit des règlemens pleins de prudence et d'équité, qui rendirent florissans le commerce et l'agriculture. Il établit des douanes, et fixa les impôts. On prenoit un dixième pour l'empereur sur le vin, le riz et le blé, et un trentième sur les autres denrées. Il paroît que le sel étoit en partie en ferme ou régie. Ce ministre s'opposa ensuite à une augmentation que des traitans proposoient sur

les douanes. Il remontra qu'elle ruineroit le peuple; mais ses raisons ne prévalurent pas. Il jeta un profond soupir, et dit hautement que la misère où on alloit réduire les Chinois seroit bientôt suivie des plus grands malheurs.

Octay, en montant sur le trône, avoit partagé ses provinces entre ses frères, ses parens et les grands seigneurs, qui les gouvernoient avec une parfaite modération, sous l'inspection sévère de l'empereur. Par ce moyen il se procura un règne tranquille, mais qui ne fut que de treize ans. Il en vécut cinquante-six, et mourut à la suite d'un grand repas, où il ne se ménagea pas assez. Il paroît que ce prince étoit ennemi de la délation et de la bassesse. Il y avoit une loi qui défendoit sous peine de mort d'égorger les animaux, et qui ordonnoit de leur fendre le ventre et de leur arracher le cœur. Cette loi, comme toutes les autres de cette espèce, avoit un principe politique, savoir : de familiariser les Mogols avec l'usage de manger les entrailles des bêtes, qu'ils n'osoient toucher auparavant. Un mahométan acheta un mouton et lui coupa la tête. Un Mogol, lui ayant vu fermer soigneusement sa maison, soupçonna son dessein, monta sur le toit, vit tout, suivit le coupable, et le mena devant l'empereur. *Octay* réfléchit quelques momens, renvoie le mahométan absous, parce que les précautions qu'il avoit prises pour se cacher marquoient qu'il respectoit la loi, et il condamne le Mogol à la mort, parce qu'il avoit contrevenu aux ordonnances de sûreté publique en

montant sur le toit de son voisin à son insu.

[1242.] Après la mort d'*Octay*, l'impératrice *Tolyekona* se fit reconnoître régente malgré les remontrances du ministre *Yélu*, qui prétendoit que, selon l'intention de l'empereur défunt, on devoit proclamer *Shelyemen*, son petit-fils. L'adroite veuve, sans exclure ce prétendant, suspendit deux ans la nomination; et quand elle se fut assurée les suffrages, elle fit nommer *Kayük*, son fils. Insensiblement aussi elle retira au ministre sa puissance. On prétend qu'il en mourut de chagrin; ce qui doit surprendre, car nul homme n'eut jamais autant de ressource pour se consoler d'une disgrâce. *Yélu* étoit très-habile dans les sciences chinoises. Après sa mort, ses ennemis proposèrent de faire examiner ses biens; mais cette recherche les couvrit de honte. On trouva peu d'argent, beaucoup de livres écrits de sa main sur l'histoire, l'astronomie, l'agriculture, le gouvernement, le commerce; des médailles, des instrumens de musique, d'anciens livres, des inscriptions antiques gravées sur des pierres, et sur du marbre et des métaux. Dans ses voyages il avoit eu grand soin de ramasser ces curiosités, au lieu des richesses qu'il auroit pu acquérir. Il possédoit à un degré éminent les qualités d'un grand ministre, une fermeté inébranlable, une présence d'esprit extraordinaire, une exacte connoissance des pays soumis à son maître, le discernement dans le choix de ses sujets, des ressources assurées pour avoir dans le besoin de grandes sommes d'argent et des provisions. Il fit de grandes dépenses pour atti-

rer chez les Mogols des ouvriers, des officiers, des ingénieurs, des savans de tous les pays. Sans cesse il s'appliquoit à inspirer aux princes l'amour pour les peuples et pour la police, et aux peuples l'aversion pour le carnage et la rapine. A la prise de la capitale de la Chine et des palais du roi, pendant que les autres se gorgeoient, pour ainsi dire, de butin, il ne prit pour lui que des cartes géographiques, des livres, des peintures, et quelques ballots de rhubarbe, dont il se servit dans la suite pour guérir les soldats d'une fièvre maligne épidémique.

On ne sauroit assez louer les efforts que fit *Yélu* pour réformer les mœurs et le caractère des Mogols. Il fut leur premier maître, et, comme leur législateur, il dressa pour eux un calendrier, fit des règlemens sages pour le commerce, les finances, les douanes, les greniers publics, la subordination des officiers civils et militaires. La férocité naturelle des Mogols, leur ignorance, leur première éducation, apportèrent de grands obstacles à ses desseins; mais il sut les surmonter. Sous son ministère fut abolie la coutume de choisir, en certain temps, les plus belles filles pour le palais de l'empereur. Enfin on peut dire que la puissance dont ce grand homme a joui sous *Gengis-Kan* et *Octay* honore leur mémoire. Les annales de la Chine portent que vers ce temps les Tartares pénétrèrent dans des pays dont les habitans avoient les yeux bleus et les cheveux longs, et où les jours étoient si longs au solstice d'été, qu'à peine y avoit-il de nuit. A ces traits on reconnoît les irrup-

tions qu'ils firent dans la Russie, la Pologne, la Moravie, et jusque dans la Bohème, l'Autriche et la Hongrie.

L'impératrice *Tolyckona* jouit d'une grande puissance sous *Kayük*. On blâme ce prince de n'avoir pas gouverné par lui-même, d'avoir donné trop de pouvoir à sa mère et aux grands, et d'avoir trop favorisé les bonzes et les lamas. L'histoire le loue de sa bonté et du courage qu'il fit paroître à la guerre. Il commanda lui-même ses armées pour la conquête de la Corée et des pays voisins de la mer Caspienne qu'il soumit. On lui reproche ses libéralités excessives. Les peuples murmuroient hautement, et se plaignoient de ce qu'ils étoient obligés de fournir des chevaux aux seigneurs, qui jour et nuit couroient la poste, et de ce que la cour faisoit trop de dépense en bijoux et pierreries, qu'elle achetoit à grand prix aux marchands mahométans, pendant qu'à peine se trouvoit-il dans le trésor de quoi payer les grandes armées qu'on étoit obligé de tenir sur pied. *Kayük* mourut à quarante-trois ans, après huit ans de règne. Quoiqu'il laissât des fils, la douairière *Tolyekona*, jointe à la veuve favorite, *Woulianish*, entreprirent de faire nommer *Shelyemen*, que la première avoit fait rejeter pour élever *Kayük*. Dans l'espérance d'obtenir cette dignité, *Shelyemen* vécut en empereur pendant les deux ans que dura la régence des deux princesses, en attendant que les états fussent assemblés; mais, au grand étonnement du prince et de ses protectrices, le choix tomba sur *Mengko*,

aussi petit-fils de *Gengis-Kan*, mais non de la branche régnante.

[1250.] Après ces événemens, on ne sera pas surpris qu'il y ait eu des mouvemens en faveur de celui qui avoit vu le trône de si près. Ils s'étendirent dans plusieurs provinces de l'empire. *Mengko* les calma par sa fermeté, la célérité de ses mesures, et la précaution qu'il prit de faire camper une bonne armée auprès de Korakorom, la capitale. On l'accuse de cruauté parce qu'il fit mourir les deux impératrices, dont vraisemblablement la rébellion ne fut pas bien prouvée, puisqu'on les exécuta comme coupables de sortilége, le crime des personnes qui n'en ont pas. Le prince *Shelyemen* fut enfermé dans une forteresse, et on n'en parla plus. L'empereur, pour gagner ses sujets les plus instruits, offrit un sacrifice solennel au ciel sur une montagne, selon le rite de la Chine, cérémonie qu'il renouvela plusieurs fois. Il reconnut une religion dominante dans l'empire; ce fut celle des lamas, à laquelle il donna un chef, sous le nom de *docteur et maître de l'empereur*. Il se soulagea aussi des soins du gouvernement de la Chine en érigeant des fiefs pour les princes de sa maison, leur abandonnant l'utile, sous la charge de redevances, et se réservant la souveraineté.

Le mieux partagé en ce genre fut son frère *Kublay*, dont l'histoire fait un grand éloge. Il choisit pour ministre un Chinois nommé *Yaohsu*, d'une intégrité généralement reconnue, et d'une prudence au-dessus du commun. Le prince prit une ferme résolution de



se conduire par ses conseils, et s'en trouva bien. Il y avoit, comme il arrive après des guerres de conquêtes, des bourgs et des villes sans habitans, de grandes et belles campagnes désertes. *Yaohsu* rassembla le plus qu'il put de paysans et de laboureurs, leur distribua des terres, les pourvut de tout ce qui étoit nécessaire pour les faire valoir. On régla ce qui seroit donné tous les ans, tant pour les redevances de l'empereur que pour les magasins et greniers publics. Ces arrangemens plurent beaucoup aux Chinois, charmés de ce que le prince cultivoit les sciences et estimoit leurs coutumes. D'autre part, les Tartares, bien payés, étoient fort contens. *Kublay* distinguoit les officiers de mérite, et consultoit ceux qui avoient de l'expérience; il s'exerçoit à tirer de l'arc avec ceux qui alloient à la chasse, et faisoit tout ce qui étoit de leur goût.

Ce gouvernement doux et modéré fut représenté à l'empereur, par les envieux du prince, comme un projet formé de se rendre indépendant. *Mengko*, trop facile à prendre des soupçons, commença par priver son frère de son gouvernement, et par casser les généraux qui paroissoient lui être trop attachés. Il nomma des officiers à leur place, et des mandarins pour faire le procès à ceux qu'on tenoit criminels. *Kublay*, déconcerté par une disgrâce si peu méritée, se sentit d'abord porté à prendre les armes; mais comme il ne faisoit rien sans l'avis d'*Yaohsu*, par son conseil il partit sans gardes ni troupes, et alla se mettre entre les mains de l'empereur. A la vue de

l'humiliation de son frère, et de sa confiance, la tendresse de *Mengko* se réveilla : il embrassa plusieurs fois *Kublay* en pleurant, révoqua tous ses ordres, et lui donna plein pouvoir pendant la guerre qu'il alloit faire aux Songs, peuple chinois qu'il désiroit soumettre. Mais des mesures mal prises, un siége fait à contre-temps, lui coûtèrent la vie. Il périt percé de coups sur la brèche d'une ville qu'il vouloit forcer. Il avoit cinquante-deux ans, et il en régna neuf.

[1259.] Pendant qu'il expiroit sur les remparts des Songs, son frère les attaquoit d'un autre côté. Instruit de la mort de l'empereur, il accourt à l'armée qui venoit de perdre son chef, et refuse d'abord des conditions très-avantageuses offertes par *Kya-tse-tao*, ministre de *Li-tsong*, empereur des Songs; mais il les accepte ensuite, parce qu'il apprend qu'*Alipuko*, son frère, aspire à la couronne, et est déjà à la tête d'une armée auprès de Korakorom, l'ancienne capitale. *Mengko* s'en étoit fait une nouvelle, nommée Chan-tu. Le traité entre les Tartares et les Songs plut aux deux empereurs : au Tartare, parce qu'il obtenoit un tribut; au Song, parce que son ministre lui cacha cette honteuse condition, et lui persuada que la paix, toute glorieuse pour lui, étoit le fruit du courage de ses troupes et de ses victoires. Tranquille de ce côté, *Kublay* marche contre son frère, qui avoit un parti puissant, le combat et le met en fuite.

Alors *Kublay* s'entoura de sages ministres, dont

les conseils produisirent les beaux règlemens qui ont rendu célèbre le règne de ce prince. Il s'en trouva cependant un d'entre eux, nommé *Ahama*, qui croisoit les bonnes intentions des autres. Il avoit deviné et trouvé le foible de son maître, qui aimoit l'argent, et il savoit lui en procurer. Ce talent rendoit l'empereur sourd aux remontrances qu'on lui faisoit sur le pouvoir qu'il accordoit à un ministre qui le déshonoroit par ses exactions. Le prince ne se fâchoit pas de la liberté des honnêtes gens; mais il employoit toujours le fiscal utile; semblable en cela à beaucoup de personnes qui voient et approuvent le mieux et font le pire. Dans tout le reste, *Kublay* peut être regardé comme le modèle des monarques. Il se piquoit de connoître par lui-même ceux de ses sujets qui pouvoient contribuer à rendre son règne illustre par les armes, les sciences et le commerce. Il se fit une loi de se servir des gens de mérite, de quelque nation et de quelque religion qu'ils fussent. Jusque-là les Tartares n'avoient guère estimé que le mérite militaire. *Kublay* donna de la considération aux mandarins lettrés, chargés de gouverner les peuples, et de rendre justice aux particuliers. Il régla leur nombre, leur rang, leur autorité, leur compétence, leurs appointemens; établit des tribunaux de guerre, de commerce, de manufactures, d'ouvrages publics. Il fit bâtir un palais en l'honneur de ses ancêtres. Il fut le premier prince mogol qui alla en personne y rendre ses respects. L'observation des cérémonies qui eurent lieu pour lors est devenue à la Chine une affaire d'état, un devoir

strict, dont ses successeurs ne se sont jamais dispensés. On doit à *Kublay* la première collection d'instrumens de mathématiques, qu'il rassembla de tout côté, de livres originaux et traduits, un collége d'astronomes chargés de faire le calendrier, de fixer le retour des fêtes, et tout ce qui a rapport à la religion; une académie de gens de lettres, occupés principalement de l'histoire du pays. Les membres s'appellent *hanlin*, et sont en grande considération. Enfin il créa des censeurs de l'empire, le plus utile des établissemens, si l'intrépidité accompagnoit toujours la surveillance. *Kublay* chargea le chef des lamas, nommé *Pasopa*, d'inventer des caractères propres aux Mogols, qui jusqu'alors s'étoient servis indifféremment de ceux des peuples conquis. Il les fit représentant la parole, à la différence des caractères chinois, qui peignent les choses. Le bon empereur ne dédaignoit pas d'interroger lui-même les Mogols sur leurs progrès dans les sciences; et, afin d'inspirer l'émulation par l'exemple, il faisoit donner à ses enfans une éducation conforme à ses principes.

[1274.] Ces soins ne l'empêchoient pas de songer à se faire rendre l'argent qui lui étoit dû par le Song. Il envoya chercher le tribut. Le ministre *Yia-tse-tao*, embarrassé d'une demande qui alloit révéler à son maître sa turpitude, fit assassiner les ambassadeurs avant qu'ils arrivassent à la cour. Cette barbarie, dont l'horreur ne pouvoit manquer d'être attribuée au monarque, lui attira une guerre très-funeste. Le

commandement de l'armée mogole étoit fort brigué. Chaque ministre présentoit ordinairement un général de son choix. *Kublay* ne s'en rapporta qu'à lui-même, et choisit un capitaine nommé *Peyen*, déjà connu par plusieurs exploits. Il y a peu d'exemples d'une guerre dans laquelle les sujets aient montré plus d'énergie, d'amour pour leur souverain, et de zèle patriotique, et où ils aient été moins secondés par le gouvernement. Il étoit entre les mains d'une femme, grand'mère d'un prince de douze ans, dirigé par le traître *Kya-tse-tao*. Il est vrai que, les Songs ayant éprouvé de grands revers, l'impératrice le congédia. Il fut tué par les Mogols dans une retraite qu'il s'étoit choisie.

Il falloit à *Peyen* toute son habileté, toute la valeur, l'intrépidité, l'obstination de ses troupes, pour vaincre les Songs, qui se défendirent en déscspérés. Quand ils ne pouvoient plus résister, ils aimoient mieux s'entre-tuer, tendre la gorge aux ennemis, ou se précipiter dans les puits et les rivières que de se rendre. L'histoire offre plusieurs exemples, non-seulement de familles, mais de villes entières, qui se dévouèrent ainsi ou se détruisirent par les flammes; de sorte que les vainqueurs, en y entrant, ne trouvoient que des cadavres et des cendres. L'impératrice fit des tentatives pour obtenir la paix, à la condition même de rendre son fils sujet des Mogols. Son ambassadeur tâchoit d'émouvoir la pitié du général en lui représentant l'injustice qu'il y auroit à dépouiller un enfant. *Peyen* répondit: « Quant à la jeunesse du

» prince, vous devez réfléchir qu'autrefois votre
» dynastie ôta l'empire à un prince qui étoit à peu
» près de l'âge du vôtre. Aujourd'hui le ciel ôte
» l'empire à un enfant pour le donner à mon maître.
» C'est le sort, il faut s'y soumettre. »

Cette réponse annonçoit une disposition irrévocable. La régente consentit à se remettre avec son fils *Kongtsong* entre les mains du général. Il la fit traiter avec les plus grands égards. Mais cependant, après lui avoir retiré insensiblement, ainsi qu'au jeune roi, toutes les marques de leur dignité, il les fit partir pour la cour du kan; lorsque *Kublay* fut averti de leur approche, il envoya à leur rencontre l'impératrice *Hongkila*, sa première femme, princesse recommandable par sa vertu et sa modération. Elle fit tout ce qui étoit en son pouvoir pour consoler ces illustres captifs; et lorsque l'empereur étala aux yeux des princes et princesses de sa cour les bijoux et les trésors trouvés dans le palais des Songs, richesses que tout le monde contemploit avec joie, *Hongkila* ne put retenir ses larmes, et dit à son époux : « Seigneur, les dynasties ne sont pas éternelles; jugez
» par ce que vous voyez arriver à celle des Songs de
» ce qui arrivera à la nôtre. »

Au milieu du trouble de la prise de la capitale les fidèles Chinois sauvèrent deux jeunes princes, enfans de leur dernier empereur, d'une autre femme, et relevèrent leurs étendards sous le nom de l'aîné. Il mourut de maladie. Ils placèrent *Tiping*, le cadet, sur le trône. Sans la désunion qui se mit entre eux,

sans les trahisons qu'opérèrent la séduction des vainqueurs et la terreur des vaincus, ils étoient encore en état de se défendre, avec des provinces entières, des soldats déterminés, de bonnes villes, des vaisseaux, et les débris d'un vaste empire. Il convenoit de faire une guerre de chicane qui auroit fort embarrassé les Mogols; mais les généraux chinois, voulant terminer la guerre par une seule action, réunirent leurs troupes, et, tant étoient grandes la confusion et l'indiscipline, ils se laissèrent surprendre. Battus sur terre, ils se réfugièrent sur des vaisseaux qui ne firent pas une plus grande résistance. *Lusyeufu*, un des chefs, voyant tout perdu, vogue au vaisseau de l'empereur, où étoient sa propre femme et ses enfans, et les fait jeter dans la mer. S'approchant ensuite du jeune prince, il lui dit d'un ton ferme: « Seigneur, ne » déshonorez pas votre illustre famille en suivant » l'exemple de *Kongtsong*, votre frère; mourez, » prince souverain, plutôt que de vivre esclave d'une » nation étrangère. » Après ces mots, il l'embrasse en pleurant, le met sur ses épaules, et se précipite avec lui dans la mer. La plupart des mandarins suivirent cet exemple. La princesse mère, un peu éloignée des autres vaisseaux, attendoit avec impatience des nouvelles de son fils. Celui qui les lui porta vouloit la consoler. Sans dire un mot, sans verser une larme, elle se jette dans la mer. Les dames attachées à sa suite l'imitent aussitôt. Les historiens chinois disent que cent mille hommes se noyèrent. Ainsi finit la dynastie des *Songs*, dont la famille s'appeloit *Chao*.

[1279.] Le désir des conquêtes, qui ne coûtoient à *Kublay* que des ordres, lui donna envie de subjuguer les Chinois méridionaux et les Japonois. Ceux-ci méprisèrent ses menaces et maltraitèrent ses ambassadeurs. La tempête dispersa les vaisseaux qu'il envoya contre eux. Plus de soixante mille Chinois et Tartares périrent dans cette expédition, qui déplaisoit fort aux grands et aux ministres. On murmura aussi beaucoup de la confiance que l'empereur continuoit d'accorder à *Ahama*, et de ce qu'après avoir fait punir cet exacteur, dont les vols furent prouvés, il en mit à la tête de ses finances un autre qui ne valoit pas mieux. Des mandarins fidèles voulurent encore ouvrir les yeux à *Kublay*. « Si nous » ne le faisons pas, disoient-ils, la postérité nous » rendra justice, et nous passerons pour des gens » sans honneur. Le bien de l'empire demande que » nous fassions connoître celui qui en est la ruine. » Un d'entre eux, nommé *Chéli*, se dévoua. L'empereur, irrité, lui fit donner la bastonnade si cruellement, que le sang lui sortoit par le nez et par la bouche. *Kublay* crut que dans cet état l'accusateur conviendroit qu'il avoit eu tort, et le fit interroger de nouveau; mais il répondit : « C'est uniquement le bien » de l'état et l'honneur du prince qui m'ont fait » parler; que je meure, si je ne prouve pas mon ac- » cusation. » Frappé de cette fermeté, le kan examina, découvrit la vérité, et punit le coupable. Il se repentit d'avoir fait maltraiter *Chéli*, et se plaignit de ce qu'on ne l'avoit pas éclairé plus tôt. Les

censeurs de l'empire répondirent : « Il a été jusqu'ici » trop dangereux de vous avertir des intrigues des » mauvais ministres. » En effet, quand les princes ne sont pas instruits, c'est qu'il ne l'ont pas voulu.

Kublay passa sa dernière année à perfectionner les établissemens utiles qu'il avoit créés. Afin que tous ses peuples se sentissent de son influence, il partageoit son séjour entre la Tartarie et la Chine, comme ont fait ses successeurs. Entre les grands biens qu'il fit à sa conquête, on doit compter les canaux de communication entre les rivières, et les travaux immenses entrepris pour rendre celles-ci navigables. Il surveilloit toutes les parties de l'administration avec une attention qui répandoit une grande activité dans le gouvernement. *Chengken*, son fils aîné, intitulé prince héritier, le secondoit admirablement. Il mourut à quarante-trois ans, ayant montré dès l'enfance une tendre inclination pour la vertu et les bonnes mœurs. Quand il alla remplacer le célèbre *Peyen*, que l'empereur rappeloit auprès de lui après ses exploits à la Chine, le prince demanda au général des conseils sur la conduite qu'il devoit tenir. Celui-ci repartit : « Prince, n'aimez ni le vin, ni les » femmes, et tout vous réussira. » On ne sait si cet avis n'étoit pas une censure indirecte de l'empereur *Kublay*, qu'on croit avoir été trop adonné à ces deux passions. On lui reproche aussi d'avoir trop favorisé les sectateurs de *Fô*. D'ailleurs il est reconnu pour un des plus grands princes mogols. Il vécut quatre-vingts ans, et en régna cinquante-deux. On

le regarde comme le premier empereur tartare de la Chine. Sa famille substituée aux *Songs* s'appeloit la dynastie des *Yvens*.

[1294.] Le prince *Chengken* avoit laissé trois fils. On ne sait pourquoi *Kublay*, en mourant, destina sa couronne à *Timúr*, le dernier. *Kanmala* l'aîné ne murmura pas de ce choix. Il donna aux autres l'exemple de l'obéissance aux ordres de son grand-père, prêta serment à son cadet, et lui fut toujours soumis. *Timúr*, assuré de sa fidélité, n'hésita pas à lui confier le gouvernement de la Tartarie. Il s'y fit singulièrement estimer par ses belles qualités; et la mort qui l'emporta encore jeune causa un deuil général. De son côté, *Timúr* captivoit le cœur des Chinois. Par sa douceur, il les réunit tous sous son empire, ce que n'avoient pu faire ses prédécesseurs par leurs exploits. Il passe dans leur histoire pour un prince parfait. Sa vertu dominante étoit l'amour de ses peuples. Il ne négligeoit rien pour les soulager. Outre les hommes de confiance qu'il envoyoit dans les provinces, chargés de découvrir les besoins de ses sujets et d'y pourvoir, il y alloit quelquefois lui-même. Nul prince n'a fait un meilleur choix de ses ministres et de ses généraux, n'a montré un éloignement plus constant pour l'adulation et le luxe; vices qui ne sont que trop communs dans les cours. Il mourut à quarante ans, dans la quatorzième année de son règne, sans laisser d'enfans, ni désigner de successeur.

[1308.] Quand il ferma les yeux, *Hayshan*,

son frère, se trouvoit à la tête d'une puissante armée, non éloignée de la capitale. L'impératrice veuve désiroit mettre sur le trône un prince, fils de *Kanmala*, cet aîné qui avoit si généreusement cédé la couronne à *Timúr*, son frère cadet. Quoique les vœux des Mogols et des Chinois fussent pour *Hayshan*, son absence lui faisoit tort. Un de ses frères, nommé *Ayyulipalipata*, s'opposa à la faction, laissant croire qu'il travailloit pour lui-même. Il réussit. *Hayshan* y fut trompé. Il accourut, persuadé qu'il alloit avoir un rival de plus à combattre, et fut agréablement surpris quand son frère lui remit le sceptre, dont il s'étoit rendu dépositaire uniquement pour le lui assurer. *Hayshan* montra un penchant décidé pour la doctrine de *Confucius*. Il en fit traduire les livres dans la langue des Mogols, et en recommanda la lecture à ce peuple. Au contraire, les sectateurs de *Fô* perdirent de leur crédit, qui avoit été grand sous les derniers empereurs. Les biens des bonzes avoient été exempts d'impôts, il les y assujettit. Ce prince étoit bon guerrier, équitable, généreux, protecteur des gens de lettres; mais il se livra trop au vin et aux femmes. Ces deux passions abrégèrent ses jours. Il ne régna que trois ans, et mourut à trente-un ans.

[1311.] Il convenoit qu'*Ayyulipalipata*, qui avoit si bien conservé le trône à son frère, le remplaçât après sa mort. Il y monta sans difficulté. Sous son règne l'empire fut affligé de sécheresses, de famines, d'inondations, de tremblemens de terre, d'é-

pidémies, et surtout d'éclipses de soleil, espèces de fléaux que les Chinois redoutoient singulièrement, quoiqu'ils en connussent le principe, puisqu'ils les calculoient. Il paroît qu'il y avoit des divisions religieuses. Les disciples de *Confucius* imputèrent tous ces malheurs aux bonzes, qui s'en défendoient vivement. Le bon empereur prit le parti de s'en accuser lui-même dans des écrits qu'il rendit publics. Il avançoit que les calamités qu'éprouvoient ses peuples étoient une punition des fautes qu'il avoit commises dans le gouvernement, et promettoit de se corriger. Si de pareils aveux font honneur à un particulier, rarement ils sont utiles à un prince. *Ayyulipalipata* s'appliqua beaucoup plus au gouvernement intérieur qu'à la guerre. Il mit en vigueur l'examen annuel des mandarins, qui étoit prescrit, mais négligé. Il y présidoit lui-même. Le but de cet examen étoit d'élever à un grade supérieur ceux qui avoient bien rempli leurs fonctions, et de faire descendre ceux qu'on trouveroit coupables de prévarication ou de négligence. Il associa des mandarins tartares aux chinois. On pourroit croire que ce fut pour se faire justice à lui-même, comme il la faisoit aux autres, qu'il voulut abdiquer l'autorité souveraine, dont un prince si humble se jugeoit peut-être incapable; mais son fils refusa de remplir le trône que son père lui cédoit. *Ayyulipalipata* se désista de son projet; mais il déclara le prince héréditaire son lieutenant-général, et le chargea de toutes les affaires. Il ne régna que neuf ans, et mourut à cinquante-six; prince plus

louable par l'absence des vices que par la présence des vertus.

[1320.] A l'âge de dix-neuf ans, *Chotepala*, saisi des rênes de l'empire, le gouverna en prince consommé. Il réforma dans sa cour le luxe, les débauches, l'avarice, que la foiblesse de son père y avoit laissé subsister. Sa profonde vénération pour le culte des ancêtres et les rites religieux qui accompagnent ce culte lui gagna l'estime et l'amitié des Chinois. Ces sentimens furent augmentés par la diminution des impôts, et de grandes largesses faites avec discernement, d'après les conseils de son ministre *Paychu*, homme excellent dans tous les genres. On accusa les censeurs de l'empire de s'occuper plutôt à parler mal de l'empereur qu'à l'avertir de ce qui se passoit. Quelques-uns furent punis. En général, de pareilles compagnies, quand elles rendent leurs observations publiques, sont fort à craindre pour le souverain. Trop de confiance perdit le jeune empereur. Il n'imagina pas que les parens d'un ministre qu'il avoit fait mourir justement songeroient à le venger, s'ils le pouvoient; mais ils formèrent une conspiration de plusieurs grands, mécontens des réformes, lesquels entrèrent à l'improviste dans le palais, tuèrent le prince, et *Paychu*, son ministre. *Chotepala* n'avoit que vingt-trois ans. Il en avoit régné quatre. *Paychu* avoit peut-être montré trop d'aversion pour les lamas, qu'il traitoit de gens uniquement occupés du soin d'amasser de l'argent, et qui protégeoient des scélérats; mais, pour l'empereur, il étoit générale-

ment aimé. Il faisoit concevoir les plus grandes espérances, et sa mort causa une affliction générale.

[1325.] Les conspirateurs avoient dessein de mettre sur le trône un fils du prince *Kanmala*, qui commandoit alors sur les frontières de la Tartarie. Ils l'instruisirent de leur projet; mais, loin d'y consentir, il envoya des courriers pour avertir l'empereur. Ils arrivèrent trop tard : le crime étoit consommé. *Yésun* crut devoir user de prudence pour ne point aigrir les coupables. Il accorda d'abord une amnistie générale, et promut à des dignités quelques-uns des plus distingués; mais, après ce premier effort de politique, il les punit presque tous par la mort, la prison, l'exil, et la confiscation des biens. On trouva mauvais qu'il en eût épargné quelques-uns. Il y eut à ce sujet des plaintes graves contenues dans un mémoire que l'empereur permit qu'on lui présentât publiquement, peut-être parce qu'il ne put l'empêcher. On l'exhortoit à sévir contre les ministres coupables d'injustices et de vexations, parce que l'impunité de pareils crimes fait craindre, avec juste raison, la ruine prochaine des empires. En conséquence, l'empereur étoit prié de visiter les prisons pour découvrir s'il n'y avoit pas des personnes qui gémissoient dans l'oppression; d'envoyer partout des commissaires chargés d'examiner l'état des villes et des campagnes, celui des troupes; de distribuer des secours et même des remèdes aux pauvres malades. On condamnoit la pêche des perles, comme faisant périr

trop de monde; on mettoit des bornes à la valeur des pierreries que les gouverneurs achetoient à tout prix pour faire des présens à la cour, ne comptant pour rien la ruine des provinces, pourvu qu'ils soutinssent leur crédit par ce moyen.

Un prince, disoit-on, ne doit penser qu'à gouverner l'empire en père de ses sujets, et ne doit pas se reposer du soin de sa puissance sur les bonzes et les lamas, auxquels il laisse trop d'autorité. Depuis qu'on s'occupe tant de sacrifices et de prières à *Fô*, le ciel a donné des marques continuelles de sa colère; et jusqu'à ce qu'on voie le culte de *Fô* aboli et tous les bonzes chassés, on doit s'attendre à être malheureux. Il paroît qu'il y avoit un déchaînement contre les ministres de la religion de *Fô*, surtout contre les principaux, qui habitoient la cour, où ils étaloient un luxe scandaleux, et où la faveur des princesses leur donnoit un pouvoir dont ils abusoient au détriment des peuples. Le mémoire exhortoit aussi l'empereur à chasser de son palais, les eunuques, les astrologues, les médecins, les femmes, et autres oisifs, dont l'entretien montoit à des sommes exorbitantes. L'empire, ajoutoit-on, est une famille dont l'empereur est le père. Il ne convient pas que parmi ses enfans il y en ait qui meurent faute de secours et de soins pendant que d'autres regorgent de richesses. Encore moins convient-il qu'un prince croie indigne de sa grandeur d'écouter les cris des malheureux. *Yésun* ne fut pas tout à fait insensible à ces plaintes,

mais il remédia peu aux désordres, et mourut dans son indolence, à l'âge de trente-six ans, après cinq ans de règne.

[1329.] Il laissoit un fils nommé *Asukipa*, qui avoit été nommé prince héréditaire, ce qui donnoit un droit incontestable à l'empire. Cependant une faction entreprit de mettre sur le trône deux fils d'*Haysban*, nommés *Hoshila* et *Tutemúr*. Plusieurs grands furent massacrés. Ces crimes furent appelés punitions par le parti vainqueur. Aussitôt qu'*Hoshila* se vit sur le trône, il nomma son frère prince héréditaire. Il mourut subitement après un an de règne. On a soupçonné son frère d'avoir contribué à sa mort.

[1330.] Si *Tutemúr* commit ce crime, il n'en jouit pas long-temps. Son règne, troublé par des conspirations, ne dura que trois ans. On remarqua qu'il fut le premier monarque tartare qui alla au temple du Ciel, et y sacrifia en personne. Il régla que, parmi les femmes de l'empereur, une seule porteroit le titre d'impératrice : sous *Gengis-Kan*, il y en avoit eu vingt-une, et cinq ou sept sous d'autres empereurs. Il mourut à l'âge de vingt-neuf ans, et ordonna qu'on proclamât un des fils de son frère *Hoshila*.

[1332.] Le premier qui fut placé sur le trône, nommé *Ilinchipin*, mourut au bout de quelques mois. Il avoit été reconnu par les soins de l'impératrice *Pûtasheli*. Quoiqu'elle eût un fils nommé *Yentyekûtse*, elle exigea qu'on exécutât les dispositions du feu empereur son époux. Quand *Ilinchipin* mou-

rut, elle fit mettre sur le trône *Touhan - Temúr*, l'autre fils d'*Hoshila*, malgré les instances qu'on lui fit encore pour son propre fils. On ne pouvoit pas faire un plus mauvais choix. *Touhan* n'avoit de goût que pour le luxe, la mollesse et les plaisirs. Il étoit timide et cruel, qualités qui s'allient assez souvent. Il trembla, en montant sur le trône, à la vue de la grande puissance du ministre qui l'y avoit placé. Si celui-ci n'étoit mort à propos, peut-être *Touhan* s'en seroit-il défait, comme il se débarrassa de l'impératrice *Pûtasheli*, à laquelle il devoit la couronne, mais dont la grande puissance, fondée sur l'estime du peuple, l'effraya.

L'éloignement qu'il avoit pour les affaires fut augmenté par la ruse d'un ministre nommé *Oga-Tay*. Connoissant le caractère irrésolu et indolent de son maître, il lui traça le tableau de ses occupations comme un ouvrage impossible; il l'épouvanta par l'idée que, s'il vouloit gouverner par lui-même, il tomberoit de faute en faute; qu'il valoit par conséquent beaucoup mieux abandonner tous les soins de l'administration aux ministres; ce que fit le monarque. Mais comme il n'avoit ni solidité ni constance dans le caractère, il changeoit perpétuellement de ministres, changement qui fit naître des factions dans sa cour et des révoltes dans les provinces. Outre les capitaines et les chefs, qui profitoient du mécontentement des troupes et des peuples pour s'emparer de l'autorité dans les districts, il y en eut jusqu'à cinq qui se firent proclamer empereurs.

L'impératrice *Ki*, née en Corée, dominoit à la cour. Elle avoit un fils nommé *Ayyeushilitata*, dont le caractère indépendant se refusa à recevoir l'éducation des princes chinois. Elle consistoit à assister tous les jours aux leçons que des mandarins donnoient dans le palais. Les enfans de l'empereur y étoient mêlés avec les autres. Le prince héréditaire ne goûta pas les principes sévères des lettrés sur les causes de la ruine des dynasties. Il traitoit ce qu'on lui montroit de verbiage inutile et obscur : propos imprudens qui scandalisèrent les docteurs. L'impératrice, de son côté, peu scrupuleuse sur l'étiquette, se mettoit au-dessus des bienséances. Deux courtisans, quoique fort décriés par le déréglement de leurs mœurs, avoient les entrées libres dans le palais. On les y voyoit continuellement. Les censeurs de l'empire osèrent en porter des plaintes à l'empereur. L'impératrice les en fit punir par son foible époux. Vaine et entreprenante, elle voulut mettre ses parens sur le trône de Corée, fit assassiner le roi, et engagea son époux trop complaisant à seconder les usurpateurs. Il envoya, à sa sollicitation, une armée qui fut taillée en pièces, et ce malheur mit le comble aux désastres de l'empire.

[1336.] Pendant qu'il étoit attaqué de tous côtés, qu'il n'y avoit aucune subordination parmi les troupes, que les peuples, épuisés par les mauvaises années, gémissoient sous le fardeau des impôts, parut sur les frontières du midi un homme d'une naissance obscure, nommé *Chû*. On croit qu'il avoit été élevé

comme domestique dans un monastère de bonzes. Il prit parti dans les troupes lorsque les troubles commencèrent, devint chef de bande, s'associa plusieurs capitaines, dont les soldats réunis formèrent une armée. Il en eut le commandement, et fit à leur tête des exploits suivis de succès rapides. *Chû* se disoit destiné à donner la paix au monde et à rendre les peuples heureux. Il eut l'adresse d'obtenir de ses généraux, d'abord espèce de brigands comme lui, qu'on ne pilleroit ni ne massacreroit. Cette manière généreuse de faire la guerre lui gagna le cœur des Chinois. Il mérita aussi leur estime en les estimant lui-même, s'appliquant à connoître leurs lois et à leur montrer de la confiance, pendant que l'empereur, à l'instigation de ses ministres, les traitoit en sujets suspects et les faisoit désarmer. Comment ces peuples, vexés et méprisés par les Mogols, ne se seroient-ils pas attachés à un vainqueur qui disoit : « C'est aux » Chinois à gouverner les Tartares, et non pas aux » Tartares à gouverner les Chinois. »

[1364.] Aussi la joie éclata dans toute la nation quand elle vit *Chû* recevoir le sceptre et le titre d'empereur que ses compagnons de fortune le pressèrent de prendre. En s'asseyant sur le trône, il leur dit : « Je n'accepte la royauté que pour rendre les Chinois » heureux. Il faut au commencement de mon règne » établir de bonnes lois : c'est par là que les Mogols » ont manqué. A l'égard des rites et des cérémonies » de la religion, je suis d'avis qu'avant toutes choses » chacun de nous pense sérieusement à réformer son

» cœur. Jusqu'ici, ajouta-t-il, vous avez été mes » chers compagnons : continuez à m'aider, et n'ayons » que le bien en vue. » Ce que *Chù* proposoit, il l'exécuta. Il prit pour base de son gouvernement les lois pratiquées sous les dynasties les plus estimées. Les examens des gens de lettres, des officiers et de tous les hommes chargés de quelques fonctions publiques, recommencèrent. Il fit faire une recherche de tous les gens de mérite ; il les employa selon leurs talens, à la guerre, à la navigation, aux arts, aux sciences, aux mathématiques, et les récompensa en prince généreux. Jamais aucune folle dépense ne put lui être reprochée. Il éloigna toujours de lui ce qui pouvoit amollir le cœur. Dans le palais qu'il fit bâtir à Nankin, sa capitale, il défendit de faire de trop grandes dépenses en meubles précieux, en raretés des pays étrangers, et en bannit sévèrement les statues et les peintures indécentes. Il gagna les cœurs des paysans, des artisans et du peuple, en s'entretenant avec eux de ce qui les regardoit. Il avoit aussi grand soin de les indemniser de leurs pertes et de leur donner des secours. Une conduite si louable ne suppose pas seulement, mais prouve un génie supérieur. Bravoure, science militaire, grandeur d'âme, équité dans la distribution des grâces et des emplois, telles sont les qualités que l'histoire reconnoît dans la personne de *Chù*, le premier empereur de la dynastie des *Mings*.

Celle des *Yvens* s'éteignit dans la Chine par les vices tout contraires de *Touhan-Temûr*. On fit courir sur cette race qui se perdoit tous les bruits qui pou-

voient l'avilir et la déshonorer. On disoit que les frères avoient empoisonné les frères, qu'un fils avoit pris les femmes de son père, qu'il n'y avoit plus dans cette famille ni religion, ni mœurs, qu'on avoit troublé l'ordre de la succession. Ceci regardoit particulièrement *Touhan-Temûr*, qu'on vouloit faire passer pour fils du dernier empereur *Song*, qui s'étoit fait lama en Tartarie. *Kublay*, disoit-on, étant devenu amoureux de la femme du lama, pour l'obtenir, avoit adopté son fils, qui étoit *Touhan-Temûr*. Cette fable, et beaucoup d'autres pareilles, qu'on hasarde dans les révolutions, étoient reçues avidement par le peuple. *Chû* les appuyoit par des victoires continuelles, le moyen le plus sûr de faire croire même les absurdités. Toute considération pour la race régnante se perdoit en même temps que les moyens de résistance s'évanouissoient par les défaites.

[1368.] *Touhan-Temûr*, voyant son rival près de sa capitale, ordonne qu'on emballe ses effets, fait préparer des voitures pour sa famille, reçoit les adieux de ses sujets comme lorsqu'on part pour un voyage, gagne la Tartarie, va s'établir dans une ville dont il se fait une nouvelle capitale. *Chû* ne le poursuivit pas. Aucun regret des Chinois ne troubla sa sérénité dans sa fuite. Il vécut encore deux ans, et mourut âgé de cinquante-un ans, après en avoir été trente-cinq empereur de la Chine et de la Tartarie, et avoir survécu deux ans à la perte de la première. Au défaut de quelque belle action de ce prince, nous finirons par une réponse très-sensée de *Tayping*, un de

ses ministres. Il avoit été disgracié. Un de ses amis lui conseilloit de se tuer, parce qu'apparemment il regardoit la disgrâce comme une ignominie ou comme un mal insupportable. *Tayping* répondit : « Je n'ai » point commis de faute ; me tuer, ce seroit m'avouer » coupable. Laissons faire le ciel. »

[1370.] *Ayyeushilitata*, fils de *Touhan-Temür*, qui ne s'étoit pas fait chez les Chinois plus d'honneur que son père, lui succéda en Tartarie. Lui et ses successeurs eurent de grandes guerres à soutenir contre les Chinois, qui, malgré la grande muraille qui les séparoit, trouvoient encore les Tartares trop voisins d'eux. Les Tartares, de leur côté, ne voyoient pas sans regret ce bel empire dont ils avoient été chassés : motifs perpétuels de querelles entre ces deux peuples, qui n'ont pas cessé de se harceler et de se tourmenter ; mais on n'a, pendant près de trois cents ans, aucun détail sur ces hostilités réciproques, qui causèrent beaucoup de mal aux deux nations. Quant au sort des Mogols eux-mêmes dans la Tartarie, on sait qu'il a beaucoup varié. Ils sont devenus vassaux des Tartares Mantcheous, qui ont à leur tour envahi la Chine. Inutilement les Mogols ont-ils voulu secouer le joug, ils sont assujettis.

KALKAS OU KALMOUKS.

La troisième horde de Tartares, nommés Kalkas,

et par corruption Kalmouks, est restée indépendante. Long-temps elle a formé un empire; mais l'ambition d'un homme qui sut appeler la religion à l'appui de ses prétentions en a causé la dissolution. Les Kalkas obéissoient pour le spirituel au grand-lama, qui du Thibet, où sa divinité repose dans un palais de délices, voit avec une sainte satisfaction ses lois respectées dans de vastes empires. Celui des Kalkas étoit un des plus beaux fleurons de cette couronne. Il avoit chez eux un représentant ou *Khutuktu*, qui s'ennuya de n'être dieu qu'en second, et de ne pas joindre à sa dignité l'autorité temporelle. Il excita et soutint un de ses frères contre le kan, chef temporel. Celui-ci réclama la suprématie du grand-lama. Le pontife envoya des espèces de légats, auxquels *Khutuktu* disputa la prééminence. Ce schisme causa des désordres. Les Chinois furent appelés par les partisans de *Khutuktu*. Les Cluts, autre branche de Tartares, soutinrent la supériorité du grand-lama. En 1696, *Kang-hi*, empereur de la Chine, avoit en Tartarie trois armées. Elles dispersèrent les Kalkas, qui s'étoient révoltés contre leurs défenseurs, et les réduisirent à ne plus faire corps de nation.

ÉLUTHS.

Les Éluths, sans qu'on sache comment ils se sont séparés de l'empire mogol, dont ils faisoient partie,

se trouvent au commencement du quinzième siècle avoir un kan ou souverain de leur nation, qui ne descendoit pas de *Gengis-Kan*, dont la famille dominoit sur toutes les autres tribus tartares. Un de leurs kans, nommé *Onchon*, étant en guerre avec les Taikis, voisins de la Sibérie, fut attaqué de la petite-vérole dans son camp. Selon la coutume des Tartares quand ils voient les signes de cette maladie, toute l'armée décampa, et laissa le kan seul dans sa tente. Les ennemis le trouvèrent ainsi abandonné, et en prirent tant de soin, qu'il se rétablit. Il vécut trois ans avec eux, sans se faire connoître, et, s'étant échappé de leurs mains, il arriva sur la frontière de ses états, d'où il fit savoir son aventure à son frère *Sengha*, qui non-seulement s'étoit emparé du trône, mais avoit épousé sa femme. *Sengha* fut fort étonné d'une nouvelle qui lui enlevoit en même temps une couronne et une épouse qu'il aimoit. Il la consulta sur la conduite qu'il devoit tenir dans cette occasion délicate. Elle répondit que, puisque son mari vivoit, elle ne pouvoit se dispenser de retourner avec lui. Ce fut l'arrêt de mort du malheureux *Onchon*; au lieu d'ambassadeurs pour l'introduire dans son royaume, *Sengha* lui envoya des assassins qui l'en délivrèrent.

Ce crime ne resta pas impuni. Un frère d'*Onchon*, nommé *Kaldan*, vengea sa mort, et se fit élire kan des Éluths. Il se joignit aux Mogols, mais il succomba avec eux dans cette guerre, où les Chinois, sous *Kang-hi*, triomphèrent si complètement des

Mogols. La destruction des Éluths fut si grande, qu'il ne resta dans ces vastes contrées que dix ou douze familles. Par là *Kang-hi* établit sa domination jusqu'aux grands déserts et aux forêts qui sont les frontières de la Russie. Les uns disent que *Kaldan* fut tué dans une bataille; les autres que, croyant ses affaires désespérées, il s'empoisonna. Cependant il eut un neveu, nommé *Raptan*, qui ne dédaigna pas les restes de ce vaste empire. Il sut même, par les encouragemens qu'il donna à l'agriculture, faire refleurir sa nation et respecter ses armes dans le Thibet, où il fit une invasion heureuse. Les Éluths depuis ce temps se sont dispersés. Quelques hordes poursuivies par les Chinois ont réclamé la protection de la Russie. On voit qu'en 1720 quelques-unes se rangèrent sous la domination de cette dernière puissance. On ne sait pas plus actuellement ce qui se passe dans ces vastes pays qu'on ne connoît le cours de quelques grands fleuves, lorsque, avant de se perdre dans l'Océan, ils deviennent de petits ruisseaux.

KIPJAKS.

[1210.] Les sultans des Kipjaks ont régné dans de vastes pays, et leur souche pousse encore des rameaux qui verdoient quelquefois. *Gengis-Kan*, satisfait de la conduite de *Tushi*, son fils, dans la guerre du Korasan, lui donna les grandes plaines

qui s'étendent en largeur depuis la mer Caspienne jusqu'aux frontières de Russie. Outre les royaumes d'Astracan et de Casan, *Tushi* enclava dans ses possessions la petite Tartarie, et quelques provinces de l'Europe, dont il se composa un très-grand empire, que ses successeurs étendirent ou virent resserrer selon que le sort des armes leur fut favorable ou contraire. On compte, les uns dix-sept, les autres quarante-un de ces princes, dont l'histoire présente assez d'exploits pour conclure qu'en général ils ont été belliqueux. *Batu*, le second, vers le milieu du treizième siècle, soumit les Moscovites, les Bulgares, traversa la Russie, ravagea la Pologne, la Moravie, la Dalmatie, et marchoit vers la Hongrie pour assiéger de là Constantinople, lorsque la mort mit fin à ses vastes projets. *Burgha*, le troisième, embrassa la religion mahométane, et la propagea dans ses états, à la fin du treizième siècle, à la place de celle de *Gengis-Kan*, qui étoit le pur déisme.

USBEKS.

[1318.] Usbek, septième sultan, se concilia tellement l'affection de ses sujets, que, pour lui en donner une marque publique, ils prirent son nom. Le huitième sultan, nommé *Jani-Bek*, pénétra en Perse, et en rapporta en or et en bijoux quatre cents charges de chameaux, sans compter les autres effets

de prix qu'il distribua à ses soldats. Le dixième sultan usbek eut, à la fin du quatorzième siècle, des alliances, puis des guerres, et encore des alliances avec ses voisins; c'est-à-dire des brouilleries et des raccommodemens. Ces Usbeks sont différens de ceux qui avoisinent la Russie.

CRIMÉE,

péninsule formée par la mer Noire, et par la mer d'Azoff, ou Palus-Méotides.

[1553.] Les guerres sont les procès des souverains. Comme les particuliers se ruinent même en gagnant, les princes s'épuisent par leurs propres victoires. Les sultans kipjaks et usbeks, toujours en guerre avec les nations environnantes, se trouvèrent insensiblement chassés par les Russes de leurs anciennes possessions vers la mer Caspienne, et resserrés dans la péninsule de la Crimée, qu'on appelle aussi petite Tartarie. La branche qui s'y est établie et perpétuée avoit le surnom de *Keray*, qu'elle porte encore. Depuis 1553 jusqu'à 1708 on compte en Crimée quarante sultans de ce nom, tantôt souverains, tantôt vassaux des Turcs, des Génois, qui ont possédé cette péninsule, et tout récemment même les Russes. Ceux qui les assujettissoient prenoient à leur égard le titre de protecteurs. Il y a à Jambal, port de Cri-

mée, une espèce de dépôt de ces princes, où la Porte ottomane, lorsqu'elle étoit maîtresse du pays, prenoit les kans qu'elle vouloit mettre à la place de ceux qui lui causoient de l'ombrage. La Russie en trouve aussi au besoin pour remplacer ceux qu'elle destitue. Ainsi ces princes, souverains précaires, sont devenus et continuent à être de nos jours les jouets de la politique de ces deux grandes puissances.

Nous avons vu les Tartares, sous différens noms, descendre de leur grand plateau vers la Chine et vers les parties méridionales de la Moscovie, d'où ils ont atteint la Crimée par-derrière la mer Caspienne; nous allons les voir s'étendre autour de cette mer dans l'ancienne Perse; subjuguer les Bukhariens, les Iraks; former la nouvelle Perse, et faire flotter leurs drapeaux dans les pays qu'arrosent le Gange et l'Indus.

BUKHARIE,

entre les Kalmouks, la Russie, le grand désert, les états du Mogol et la Perse.

La Bukharie est la Bactriane et la Sogdiane des anciens, avec leurs dépendances. La nature n'a rien refusé à ce pays pour en rendre le séjour agréable; les montagnes abondent en bois et en mines, les vallées en fruits et en légumes; l'herbe y croît de la hauteur d'un homme; les rivières fourmillent de pois-

sons; c'est le plus riche terroir de toute l'Asie septentrionale. Elle se divise en deux parties, la grande et la petite; la grande se partage en trois : la Bukharie, proprement dite, la province de Samarcande et celle de Balk. Chacune a son kan particulier; mais un seul en possède quelquefois deux, presque jamais les trois. *Bukhar*, en mogol, signifie *savant*, et la Bukharie, *pays des savans*, parce qu'il a été un temps où les sciences y étoient fort cultivées, et où les Mogols y alloient et y envoyoient leurs enfans pour s'instruire.

La Bukharie, proprement dite, possède un plus grand nombre de villes que les autres provinces. Il est étonnant qu'on ait bâti et conservé Bukhara, sa capitale, sur une rivière dont l'eau est si malsaine, qu'elle engendre dans les jambes des vers qu'il faut rouler tous les jours sur un petit bâton, jusqu'à ce qu'on en ait fait l'extraction entière; si on le casse, et s'il en reste une partie dans la jambe, on meurt immanquablement. Cependant il est défendu de boire d'autre liqueur que de l'eau et du lait de jument; quiconque seroit surpris avec du vin et de l'eau-de-vie dans sa maison, ou même reconnu par son haleine en avoir bu, essuieroit une bastonade. Cette rigueur vient du chef de la religion, qui est plus respecté à Bukhara que le kan même, qu'il dépose à son gré.

La langue des Bukhariens est celle des Persans, auxquels ils ont été long-temps soumis, mais dont ils sont à présent ennemis irréconciliables, parce que

ces abominables hérétiques ne se font pas raser, comme eux et comme tous les Tartares, le poil de la lèvre supérieure. Ils ont quelques monnoies de cuivre et d'argent pour le courant; mais les gros paiemens se font en or et argent qu'on coupe et qu'on pèse. Le commerce devroit être immense et florissant dans ce beau pays, qui est naturellement l'entrepôt entre la Chine, l'Inde, la Perse et la Russie; mais dans les villes il est entravé par la tyrannie des kans et de leurs officiers. Ils ne se font pas de scrupule, quand ils doivent d'un côté, d'aller acheter à crédit de l'autre; et par cette circulation d'emprunts les marchands, à la fin, se trouvent presque ruinés. Les brigandages exercés dans le plat pays par les Tartares errans font encore plus de tort au négoce, qui, malgré ces inconvéniens, se soutient par l'heureuse position et la fertilité du pays. Bukhara pourvoit les états du grand-mogol et la Perse de toutes sortes de fruits séchés, d'un goût exquis.

Presque toutes les villes de la province de Samarcande, autrefois si florissante, sont ruinées, ou dans une grande décadence. La capitale, bien déchue de son ancienne splendeur, est cependant encore célèbre par une académie, la plus renommée de tous les pays mahométans, et très-fréquentée. La province de Balk, mieux cultivée que les autres, produit au kan un excellent revenu. Il veille attentivement sur la liberté et la prospérité du commerce. Ses sujets trouvent dans leur pays des mines de rubis, d'or et d'argent, qu'ils exploitent; quelquefois ils n'ont que la peine de ra-

masser ces deux riches métaux dans les rivières qui les charrient en paillettes.

On distingue trois nations différentes dans la grande Bukharie; les Bukhares, qui sont les anciens habitans, les Jagatays ou Mogols, qui s'y établirent sous *Jagatay*, second fils de *Gengis-Kan*, et les Tartares Usbeks, qui en sont aujourd'hui en possession. Les Bukhares habitent les villes. Pour cela les Tartares les appellent *tajiks*, c'est-à-dire *bourgeois* ou *citoyens*. Leur taille est bien prise; ils sont assez blancs pour le climat. La plupart ont les yeux grands, noirs et vifs, le nez aquilin, le tour du visage bien formé, les cheveux noirs et très-beaux, la barbe épaisse; en un mot, ils n'ont rien de la difformité des Tartares parmi lesquels ils habitent. Leurs femmes, généralement grandes et bien faites, ont le teint et les traits admirables. Il y a peu de différence entre l'habit des deux sexes; il est long pour l'un et pour l'autre : celui des femmes est toujours plus orné. Leur religion est la mahométane. Ils subsistent du commerce et de leurs métiers. Jamais ils ne se mêlent de guerre ni de gouvernement. Ils laissent ce soin aux Usbeks et aux Kalmouks, et se contentent de payer exactement les impôts. Pour cette raison les Tartares les méprisent et les traitent de gens lâches et simples. On ignore leur origine. Ils se disent venus d'un pays très-éloigné. Des voyageurs conjecturent qu'ils descendent des dix tribus que *Salmanasar*, roi d'Assyrie, fit transporter dans le pays des Mèdes. On croit leur trouver quelque ressemblance avec la physionomie juive, et quel-

que rapport avec ce peuple dans leur cérémonial de société.

Les Tartares Jagatays et les Usbeks sont le même peuple sous deux dénominations. Ces Tartares Bukhariens passent généralement pour les plus civilisés des Tartares mahométans, quoiqu'ils soient aussi grands voleurs que les autres. Leur habillement est court et propre à l'exercice, celui des femmes comme celui des hommes. Le riz bouilli et la chair de cheval sont leurs mets les plus exquis, et deux liqueurs tirées du lait de jument, leur boisson ordinaire. Leur langue est un mélange du turc, du mogol et du persan, mais qui approche le plus du dernier. Il n'y a pas long-temps qu'ils ont commencé à se servir d'armes à feu. Le dard, la flèche, surtout la lance, sont redoutables entre leurs mains. Ils ont aussi des cottes de maille, et un bouclier destiné à parer les coups de sabre. Les Tartares de la Bukharie sont les plus robustes et les plus vaillans des Tartares. Leurs femmes les accompagnent à la guerre, et ne craignent pas de se mêler aux combattans; il s'en trouve de très-bien faites, d'assez jolies, et même d'assez belles.

Les chevaux des Usbeks n'ont ni poitrail ni croupe; ils ont le cou long et droit comme un bâton, des jambes fort hautes, et point de ventre : presque tous sont d'une maigreur affreuse, mais extrêmement vifs, et presque infatigables. L'herbe la plus commune, et même un peu de mousse, leur suffisent dans les occasions pressantes. Ces peuples sont presque toujours en guerre avec les Persans, qu'ils avoisinent par de

grandes plaines qui favorisent leurs excursions; mais il ne leur est pas si facile de pénétrer dans les états du grand-mogol, dont ils sont séparés par de hautes montagnes. Ceux d'entre eux qui tirent leur subsistance des bestiaux habitent sous des tentes comme les Kalmouks, et campent de côté et d'autre, suivant les commodités qu'ils trouvent. Ceux qui cultivent des terres forment des villages et des hameaux.

La petite Bukharie est appelée ainsi, non qu'elle soit moins grande que l'autre, mais parce qu'elle est moins fertile et moins peuplée; elle est composée d'une très-longue chaîne de montagnes, qui s'élèvent sur des déserts sablonneux, depuis les Kalmouks jusqu'au nord-est de la Chine, le long des Mogols et du Thibet; elle ressemble à une mer parsemée d'îles et de rochers. On conçoit que, pour aller d'un lieu habité à l'autre, on éprouve des difficultés, et on court des risques, étant sans cesse épié par les Tartares qui infestent ces plaines comme les pirates infestent les côtes. Ce pays donne du musc, beaucoup de poudre d'or, des pierres précieuses, sans en excepter les diamans; mais les habitans ne savent ni les tailler ni les polir. Les rivières qui charrient l'or et l'argent se perdent dans les sables. Il y a des parties de ce désert qui n'ont ni herbe ni eau. D'autres sont partagées par des langues d'assez bonnes terres, que les voyageurs du pays connoissent, moins bien cependant que leurs chameaux, qui les sentent de loin et se hâtent d'y arriver pour se rafraîchir.

Quoique les habitans de la petite Bukharie ressem-

blent à ceux de la grande, il y a cependant entre eux des nuances qu'il est bon de remarquer. Ils sont plus basanés, apparemment à cause de la réflexion des sables du désert. Ils aiment mieux le commerce, et ils y sont plus habiles. Ils diffèrent aussi par les habillemens, qu'ils portent plus longs. Les femmes y sont plus parées et se teignent les ongles de rouge. Leur ameublement n'est rien moins que fastueux. Ils ont des coffres garnis de fer, rangés le long des murailles, sur lesquels on met pendant le jour des matelas dont on se sert pendant la nuit. Ils couchent nus, ne se servent ni de tables, ni de chaises, ni de couteaux, ni de fourchettes. Ils posent leurs mets sur une nappe qui leur sert aussi de serviette. Ils ont avant nous inventé une espèce de tablettes composées de viandes hachées, qui se gardent, et dont ils font de bonnes soupes dans les voyages. Leur thé se prépare avec du lait, du beurre et du sel. Ils connoissent aussi le pain.

Comme les Bukhariens achètent leurs femmes, les filles forment chez eux une vraie richesse. La loi défend aux futurs de se parler et de se voir depuis le contrat jusqu'à la célébration. On ne dit pas si l'intervalle est long. Voici une autre loi au moins aussi bizarre : les époux ne se voient point pendant la cérémonie qui se fait devant le prêtre. Le marié ne peut parler à sa femme qu'après le dîner, et fort brièvement. Il la quitte, revient le soir, la trouve au lit, se couche auprès d'elle tout habillé, en présence d'autres femmes. Cette farce se renouvelle pendant trois

jours; le mari n'use de ses droits que le quatrième. La femme, après son accouchement, est pendant quarante jours regardée comme si impure, qu'elle n'a pas même le droit de faire des prières. La polygamie passe pour un péché; mais la plupart veulent bien le commettre. Il y a des hommes qui ont jusqu'à six femmes et plus.

Un médecin dans ce pays est un homme qui lit au malade un passage de quelques livres, souffle sur lui plusieurs fois, lui fait voltiger un couteau fort tranchant autour des joues pour couper la racine du mal. Si le malade meurt, on lui met l'Alcoran sur la poitrine. Cette pratique marque que le mahométisme est la religion dominante. Cependant les Kalmouks, plongés, disent les auteurs, dans une grossière idolâtrie, ne croient pas qu'il soit permis de faire violence à personne pour cause de religion. Les Bukhariens disent que Dieu communiqua l'Alcoran aux hommes, d'abord par le ministère de *Moïse* et des prophètes; qu'ensuite *Mahomet* en donna l'explication. Ils ont beaucoup de vénération pour *Jésus-Christ*, qu'ils regardent comme un grand prophète. Ils le font naître de la vierge *Marie*, sans commerce avec aucun homme; mais ils accompagnent la naissance de la mère et de l'enfant d'une infinité de fables. Quand elle porta le nouveau-né à ses parens, ceux-ci accablèrent la Vierge de reproches. Elle pria l'enfant de la justifier, et il plaida victorieusement la cause de sa mère. *Jésus*, selon eux, fut exposé à la persécution, et poursuivi par des assassins. Dieu le

fit disparoître, et punit ces scélérats en leur donnant successivement la figure du prophète. Les ennemis qui le poursuivoient, trompés par la ressemblance, se jetèrent sur eux et les tuèrent.

Les Bukhariens croient à la résurrection et à une autre vie; mais ils ne peuvent se persuader qu'aucun homme soit condamné à des peines éternelles. Au contraire, ils prétendent que, le démon étant auteur du péché, c'est sur lui seul que tombera le châtiment. Raisonnablement, les coupables devroient avoir aussi leur part, ne fût-ce que pour les intimider dans ce monde. Ils mettent différens degrés dans le paradis et l'enfer, et précipitent dans le plus profond du gouffre les menteurs, les trompeurs, et les boute-feux ou semeurs de discorde. Il y a un élu sur cent hommes, et un sur mille femmes. C'est un péché de dire que Dieu est au ciel : il est partout. C'est déshonorer son immensité que de borner sa présence à quelque lieu. Ils ont cinq heures marquées pour la prière, et un jeûne d'un mois, très-rigoureux pendant le jour, mais dont il est permis de se dédommager pendant la nuit.

Dans la grande Bukharie ont régné vingt-cinq princes descendans de *Gengis-Kan* par *Jagatay*, son fils aîné. Leur empire a subsisté cent soixante-dix ans, et a fini la seconde année du quinzième siècle par la discorde entre parens qui s'expulsoient du trône les uns les autres. Le dernier n'étoit plus qu'un prince titulaire à la suite de *Tamerlan*, dont il commandoit quelques corps d'armée. Les kans de la

petite Bukharie descendoient aussi de *Gengis-Kan* par le même *Jagatay;* mais la ligne directe a été moins continuée chez eux ; elle a été interrompue : on la trouve presque effacée au commencement du quatorzième siècle ; elle reparoît par intervalles jusqu'à la cinquième année du dix-septième. Peut-être existe-t-elle encore, mais on l'a perdue de vue.

La vocation de *Togalak*, le premier de ces princes qui a embrassé le mahométisme, est accompagnée de circonstances singulières. Il rencontre en chassant un marchand mahométan, qu'il traite brutalement. La patience du bon musulman touche le prince. Il promet d'embrasser une religion qui inspire tant de vertu; mais il oublie sa résolution. En vain l'apôtre musulman veut le faire souvenir de sa parole, il ne peut obtenir d'accès auprès du prince, non plus que son fils, qu'il charge, en mourant, de cette bonne œuvre. Celui-ci, toujours repoussé du château du kan, s'avise d'aller un matin faire sa prière sur une colline peu éloignée, et la fait à si haute voix, qu'il réveille *Togalak*. Faire venir le dévot, lui demander pourquoi il crie ainsi, se rappeler sa promesse, se convertir, furent l'affaire d'un moment. Ses courtisans l'imitent, à un près, qui cependant promet de se rendre à une condition. « Il y a ici, dit-il, un Mogol d'une force extraordinaire ; si le mahométan veut lutter avec lui et qu'il le jette à terre, j'embrasserai sa religion, mais pas autrement. » Le missionnaire accepte, et, aussi bien partagé apparemment de la main que de la voix, d'un revers il étend

le Mogol à terre, où il demeure quelque temps sans connoissance. L'efficacité de cette instruction convertit sur-le-champ le Tartare et son champion.

IRAN,

entre le Ghilan, le Turkestan. Hulagu et Abaka. Ahmed. Argun. Ganjatu. Baydu. Gazan. Algiaptu. Abusaïd. Tamerlan. Kalil. Shah-Rukh.

Ce que nous allons dire des princes qui ont régné dans l'Iran est commun à ceux qui ont régné dans la Bukharie. Ces deux pays ont été le théâtre où les célèbres Tartares *Gengis-Kan*, *Tamerlan*, et leur postérité ont signalé leur valeur et leur puissance. Les Orientaux appellent Iran les deux Irak, l'arabique ou babylonienne, et la persienne. Nous les intitulerons aussi de ce nom. Il est ici principalement question de la seconde, qui a maintenant Ispahan pour capitale. La Perse moderne ou la Perse des sophis nous occupera ensuite. Et pour ne rien laisser en arrière de ce qui regarde les Tartares et leurs voisins, nous jetterons un coup-d'œil sur l'empire du golfe Persique, les Turkomans et les grands Usbeks, avant d'entrer dans l'Inde.

Depuis la mort de *Gengis-Kan*, en 1227, l'Iran fut gouvernée par des capitaines que ses successeurs

y envoyèrent jusqu'à l'année 1251, que *Mengko*, quatrième kan des Mogols, confia cette province à *Hulalu*, son frère. Il la purgea des Ismachiens, ce peuple d'assassins qui faisoient trembler les rois, s'étendit dans l'Iconie, prit Bagdad et le calife, s'empara d'Alep, de Mosul, de Damas, et d'une partie de la Syrie. Il fit toutes ces conquêtes en six ans, et il est reconnu pour chef de la dynastie des princes mogols en Perse. Elle doit cependant remonter à *Gengis-Kan*, de qui celle-ci descendoit.

[1265.] *Abaka*, son fils, fut attaqué par *Barka*, kan de Bukharie, descendant de *Gengis-Kan* comme lui, et par un autre, aussi de la postérité de *Jugutar*. Ainsi ces princes ne respectoient déjà plus les liens de la parenté. *Abaka* repoussa les mamelucs d'Égypte, et pénétra aussi en Syrie. Il mourut empoisonné par son visir qu'il vouloit disgracier.

[1282.] Son fils *Ahmed* lui succéda par le choix des grands de la nation; mais il perdit leur estime en embrassant le mahométisme, que les Mogols avoient alors en aversion. Son neveu, nommé *Argun*, crut l'occasion favorable pour se placer sur le trône; l'oncle le fit prisonnier, et ordonna qu'on le fît mourir, et s'éloigna laissant l'exécution à faire; mais les mécontens délivrèrent son neveu, le mirent à leur tête, coururent après *Ahmed* qui ne se doutoit de rien, l'atteignirent et le tuèrent.

[1284.] Porté sur le trône en haine du mahométisme, *Argun* se déclara assez ouvertement contre cette religion pour faire craindre à ses zélateurs qu'il

ne la détruisît. Il écarta en effet un visir habile qui la protégeoit, et donna toute sa confiance à un médecin juif; mais lorsque, aidé par son ministre, il méditoit l'anéantissement de l'islamisme, la Providence, qui, disent les musulmans, veille toujours à sa conservation, et les prières des fidèles, empêchèrent cette révolution. *Argun* tomba malade, et avant qu'il mourût, son juif fut tué.

[1291.] On prit pour lui succéder *Ganjatu*, fils d'*Abaka*. Son nom en mogol signifie excellemment beau. Il faisoit bien administrer la justice; mais il se déshonora par ses débauches. Plusieurs seigneurs dont il avoit enlevé les filles conspirèrent contre lui et le tuèrent. D'autres disent qu'on s'en défit, parce qu'il vouloit introduire en Perse la monnoie de papier.

[1293.] *Baydu*, son oncle, ne régna que huit mois. Il étoit accusé d'avoir participé au meurtre de *Ganjatu*. Un fils d'*Argun*, nommé *Gazan*, crut de son devoir de venger *Ganjatu*, ou plutôt trouva que c'étoit un bon prétexte pour envahir le trône. Les deux compétiteurs écoutèrent tous deux des propositions de paix que leur firent les seigneurs. Ils se virent, conçurent des soupçons, se tendirent des piéges. *Baydu*, le moins habile, y succomba.

[1294.] *Gazan* sortit du Korasan, où il régnoit tranquillement, pour prendre la couronne de l'Iran, fut inquiété par quelques-uns de ses parens, qui auroient aimé le sceptre de Perse autant que lui. *Neurus*, son émir, réprima leur désir. En récompense,

sur des soupçons mal fondés, *Gazan* le fit tuer. Ce prince attaqua la Syrie avec succès; mais aussitôt qu'il l'eut quittée, les garnisons mogoles furent égorgées. Il gouverna avec assez de sagesse et d'équité, et n'en fut pas moins assassiné après onze ans de règne.

[1303.] On ne sait s'il avoit des fils; mais *Algiaptu*, son successeur, ne l'étoit pas. Il posséda aussi le Korasan, tâcha de reprendre la Syrie, mais y fit d'inutiles efforts. Les Turcs l'attaquèrent; il les repoussa. La ville de Sultanie lui doit son origine. *Algiaptu* en fit sa capitale. Plus qu'aucun des descendans de *Gengis-Kan*, il fit fleurir la justice et la religion dans ses états, quoiqu'il n'eût que vingt-quatre ans quand il monta sur le trône. Il en régna douze.

[1318.] L'amour et d'autres intrigues troublèrent le règne d'*Abusaïd*, son fils. Le père avoit deux visirs ou ministres, tous deux fort intelligens. Le fils les conserva; mais n'eut pas l'autorité ou l'adresse d'entretenir la bonne intelligence avec eux. L'un supplanta l'autre par le secours de *Juban*, généralissime, qu'il avoit gagné; de manière que ces deux hommes devinrent les maîtres; mais, par la mort du visir, toute l'autorité se réunit bientôt entre les mains de *Juban*, grand homme de guerre. Pour se l'attacher de plus en plus, le sultan lui donna sa propre sœur en mariage.

Juban avoit une fille d'une rare beauté, nommée *Khatun*. Soit que le prince ne la connût pas d'abord,

soit bizarrerie, il n'en devint amoureux qu'après qu'elle se fut mariée à un seigneur, nommé *Hassan*. Le sultan, entraîné par sa passion, la demande d'autorité à son père, se fondant sur la loi des Mogols, que tout particulier est obligé de répudier sa femme lorsque le sultan la veut épouser. Le père ne veut pas consentir à ce divorce, et éloigne sa fille et son gendre de la cour. Le prince, piqué, laisse éclater des sentimens qui donnent de l'inquiétude au général. Celui-ci se retire dans le Korasan, où il étoit fort aimé, et y lève une armée. Malgré son habileté, la guerre ne lui fut pas favorable. Après quelques succès, la plus grande partie de ses troupes, gagnée par les émissaires du souverain, l'abandonna. Il se réfugia chez un homme autrefois son pupille, et qui lui avoit de grandes obligations; mais le pupille ne résista pas aux offres éblouissantes d'*Abusaïd* : il fit tuer son tuteur, et envoya sa tête au prince.

Lorsqu'il alloit pour recevoir la récompense promise, il fut fort étonné d'apprendre que *Hassan* avoit cédé sa femme au sultan, et que celle dont il venoit de faire mourir le père jouissoit du plus grand crédit auprès de son nouvel époux. Il avança cependant; mais il fut reçu froidement, et dut s'estimer heureux de ce qu'on le laissa repartir frustré de toutes les promesses. L'autorité de *Khatun* lui fit des envieux. Ils troublèrent l'esprit du prince par la jalousie, en lui persuadant que sa femme voyoit en secret son premier époux. Si elle ne le détrompa point, elle l'apaisa, comme sait faire en pareille occasion

toute femme habile; mais les soupçons revinrent, et, de peur d'en être à la fin victime, elle lui fit donner du poison. Il mourut âgé de trente-deux ans, après en avoir régné dix-neuf.

[1337.] *Abusaïd*, trop jeune pour gouverner, d'ailleurs jouet de ses passions et de celles des grands, des ministres et des généraux, laissa un royaume plein de troubles. Les Mogols ne reconnurent plus la race de *Gengis-Kan*. Les seigneurs se cantonnèrent dans les provinces, qu'ils mirent au pillage, s'attaquant réciproquement. Deux tribus se distinguèrent entre les autres; l'ikanienne, descendue d'*Huluku*, ancien sultan, et la jubanienne, de l'infortuné généralissime *Juban*. La première régna soixante-six ans dans l'Irak arabique, et la seconde seulement vingt ans dans l'autre partie, et dans l'Irak persique. Toutes ces petites puissances se confondirent enfin dans celle de *Tamerlan*.

[1359.] *Timûr-Bek*, que nous connoissons sous le nom de *Tamerlan*, naquit au milieu des troubles de l'Iran. Il avoit vingt-cinq ans lorsqu'il perdit *Tragai*, son père, un des généraux qui, après la mort d'*Abusaïd*, s'étoient emparés d'une partie de ce pays. Pour sauver ses possessions, il fut obligé de s'allier à ses voisins, dont le principal étoit l'émir *Hussayn*. Ils coururent l'un et l'autre de grands hasards dans les guerres qu'ils eurent à soutenir. *Timûr* paya vaillamment de sa personne dans toutes les circonstances dangereuses. Il savoit commander aussi bien que combattre. Il éprouva tout ce qu'on appelle fortune de

guerre : vainqueur, défait, prisonnier, relâché, blessé, fuyant presque seul dans les déserts, reparoissant avec quelques vagabonds ramassés, grossissant sa troupe, reçu dans les grandes villes, tantôt en bonne intelligence avec *Hussayn*, tantôt séparé de lui, mais à la fin plus puissant dans son parti que ce collègue, dont la jalousie, l'avarice et les mauvaises qualités perçoient et séparoient de lui troupes et généraux, pendant que la bravoure de *Timûr*, son affabilité, sa droiture, lui gagnoient tous les cœurs.

Leur empire s'étoit cependant étendu malgré l'antipathie de leurs caractères; mais *Timûr* avoit la modestie de paroître n'y prendre que le second rang dans ce qui leur étoit commun relativement au gouvernement général des états qu'ils avoient ajoutés à leurs premières possessions. *Hussayn* ne fut pas encore content des droits que *Timûr* lui laissoit; il lui dressa des embûches, chercha à le surprendre, et poussa si loin ses fureurs, que *Timûr,* forcé de se défendre, lui déclara la guerre. Elle ne fut pas avantageuse à *Hussayn*. Tous les princes, tributaires ou vassaux, embrassèrent le parti de *Timûr*. Il assiégea son rival dans Balk, où il s'étoit retiré, et le fit prisonnier. Quand on le lui présenta, le souvenir de leur ancienne alliance lui arracha des larmes. On demandoit qu'il prononçât sur son sort. Il répondit simplement : « Je renonce au droit que j'ai de lui ôter la » vie. » Les émirs ou grands de l'empire, voyant l'attendrissement de *Timûr,* et craignant le ressenti-

ment d'*Hussayn*, s'il restoit en vie, ne jugèrent pas à propos de prendre la renonciation de l'empereur comme une parole de grâce. Ils suivirent le prisonnier, lorsqu'on l'eut retiré de sa présence, et le tuèrent. Ainsi *Timûr* se trouva seul à la tête d'un grand empire. Il l'augmenta encore par des victoires qui lui ont assigné une place entre les plus illustres conquérans, sous le nom de *Tamerlan*.

[1369.] Il est difficile de décider si les guerres que *Tamerlan* eut à soutenir, en montant sur le trône, contre beaucoup de princes qui refusèrent de secouer le joug ou le secouèrent à regret, doivent être appelées révoltes. On jugeroit par sa conduite à leur égard qu'il ne les regardoit pas ainsi. Il traitoit ces petits souverains, non pas en rebelles, mais en princes qui succomboient dans une défense légitime. Il y a des exemples qu'il leur pardonnoit des deux et trois fois, les appeloit à sa cour, les y retenoit par les présens, les charges et les honneurs. Au contraire, il usoit d'une sévérité approchant souvent de la barbarie envers les sujets qui n'avoient pris les armes, et n'avoient résisté opiniâtrément qu'à l'instigation de leurs émirs. On ne voit pas trop le motif de cette injuste conduite; à moins qu'elle ne tendît à inspirer aux peuples de la haine et du mépris pour les princes qui, les ayant entraînés dans le danger, non-seulement ne les en délivroient pas, mais encore tiroient avantage de leur malheur. Comment les peuples ne se liguent-ils pas pour ne point se battre?

Que de flots de sang a fait couler l'ambition de *Ta-*

merlan, qui disoit, « qu'il n'étoit ni concevable ni » convenable que la terre fût gouvernée par deux » rois. » Sa première expédition, quand il eut été reconnu empereur, fut contre la Gétie ; la seconde contre le Korasan. Les peuples de ces pays, tous belliqueux, ne furent point domptés sans opposer une vigoureuse résistance. Il revint plusieurs fois à la charge contre eux ; mais enfin il les soumit, et les difficultés augmentèrent sa gloire et sa puissance. Sa cour devint celle d'un monarque supérieur à tous les autres. Ses officiers portoient le nom de *kans*, *sultans*, ce qui équivaut au nom de *roi*, et de nos dignités les plus éminentes. Il étoit environné d'émirs, grands officiers civils et militaires, de scheiks descendus de *Mahomet*, hommes fort respectés, qui s'appliquoient aux sciences et professoient toute la sévérité de la religion.

[1381.] *Tamerlan* avoit fixé son séjour à Samarcande ; mais il fit agrandir et rendit superbe une autre ville nommée Kesh, qui avoit été aussi un séminaire de sciences, et l'enrichit des ornemens qu'il trouva dans la capitale des rois des Guris ; il enleva même les portes, artistement travaillées, et chargées d'inscriptions curieuses, qu'il fit transporter dans sa nouvelle ville. Il y réunit les trésors des rois Guris, qui consistoient en argent monnoyé, pierreries brutes et ouvragées, trônes très-riches, couronnes d'or, vaisselle, brocarts d'or et d'argent, et autres choses précieuses, amassées pendant des siècles. On leva aussi, en forme de rançon, une taxe sur les

habitans, plus heureux que ceux de la Gétie, qui osèrent résister aux armes du conquérant. Il fit dans cette dernière province près de deux mille esclaves. Par son ordre, on les entassa tout vivans les uns sur les autres avec du mortier et des briques, afin d'en construire des tours. Cette horrible cruauté a plus d'une fois été employée par *Tamerlan*.

Ces atrocités sont étonnantes dans un homme qui ne manquoit pas de sensibilité ; mais il n'en avoit apparemment, comme bien d'autres qui ne sont pas princes, que pour ce qui le touchoit de fort près. Par exemple, à la mort de son fils *Géanghir* et de deux de ses femmes, il éprouva une douleur qui le réduisit à une espèce de stupeur. Il resta renfermé dans le palais, s'abandonnant aux larmes, aux regrets, négligeant toutes les affaires, s'occupant uniquement de prières. A la fin, sur les représentations de ses ministres, il revint à ses travaux ordinaires, « convaincu, disoit- » il, qu'une heure employée par le souverain à ad- » ministrer la justice est plus utile et plus importante » que le culte qu'il rendroit à Dieu et les prières » qu'il lui adresseroit pendant toute sa vie. »

[1387.] Il seroit fatigant de le suivre dans toutes ses conquêtes en Perse, en Arménie, en Géorgie, dans le Turkestan, le Korasan, chez les Kipjaks, les Turcomans, devant Astarabad, Tauris, et mille autres villes qu'il prit par capitulation ou d'assaut. Les dernières obtenoient rarement grâce. A la honte des féroces vainqueurs, pour prévenir de pareilles horreurs, s'il étoit possible, on doit rapporter la

terrible exécution d'Ispahan, capitale de la Perse, qui s'étoit révoltée. *Tamerlan* ordonna qu'on fît main basse sur tous les habitans, à l'exception de ceux qui avoient sauvé la vie à quelques-uns de ses soldats. Afin de s'assurer de l'exécution de ses ordres, chaque compagnie fut obligée de fournir un certain nombre de têtes. On se les achetoit pour compléter son contingent. On les épargna si peu, qu'à la fin elles furent vendues au plus vil prix. D'après les registres du divan, leur nombre se monta à soixante-dix mille, dont on construisit des tours en plusieurs endroits de la ville.

D'Ispahan, *Tamerlan* porta ses armes toujours victorieuses dans la Russie, traversa les grands fleuves du Volga, du Jaïk, de l'Obi, pénétra jusqu'aux parties septentrionales de la Moscovie, vit la mer Glaciale, conduisit ses troupes dans des lieux où, pendant des mois entiers, elles ne virent pas de traces d'hommes. Il prit les places les plus importantes de ces contrées, telles qu'Astracan, Tobolsk, Moscou, et traita celles qui se défendirent trop à son gré à peu près comme il avoit traité Ispahan. Ce prince envoya des armées contre les Kurdes, nation errante, qui vivoit de brigandages; mais qu'avoit-il à leur reprocher, lui qui pilloit l'Asie et venoit les troubler jusque dans leurs déserts? Il faut avouer que, s'il cueillit des lauriers dans ces expéditions, il les mérita par son habileté, ses soins, sa vie laborieuse, son courage. Aussi ne souffroit-il pas l'ombre même de la lâcheté. Pour un léger avantage qu'un de ses capitaines avoit laissé remporter, il lui fit raser la

barbe, après l'avoir sévèrement réprimandé ; on lui peignit le visage avec de la céruse et du vermillon ; on lui mit une coiffe comme à une femme. En cet état, on le fit courir nu-pieds par la ville.

Au contraire, il récompensoit magnifiquement les braves qui le secondoient. Après ses victoires, il aimoit à voir ses armées se délasser de leurs travaux dans des jeux et des festins qu'il faisoit durer plusieurs jours. Alors il donnoit à ses généraux des vestes d'honneur et des pierreries, s'intéressoit à leur bonheur, assistoit à leurs noces, et dans les prospérités qui lui arrivoient recevoit leurs félicitations avec les témoignages d'une véritable sensibilité. A l'occasion des complimens que lui fit sa sœur pour son petit-fils qui lui étoit né, il donna un festin magnifique. Les tentes tenoient un espace de deux lieues. Son pavillon, placé sous un dais soutenu de quarante colonnes, étoit aussi spacieux qu'un palais. Quand tout fut prêt, l'empereur s'avança, la couronne sur la tête et le sceptre à la main, s'assit sur un trône dressé au milieu de sa tente et orné de pierreries. Un grand nombre des plus belles femmes de l'Asie occupoient les deux côtés du trône, couvertes de voiles de brocarts d'or et chargées de pierreries. La musique étoit placée sur deux lignes. Neuf maîtres-d'hôtel avec des masses d'or précédoient le service, et étoient suivis d'échansons qui tenoient des bouteilles de cristal remplies de vin rouge de Schiras, de vin blanc de Mazandéran, de vin gris de Kostronou, et d'eau-de-vie aussi claire que l'eau de roche. La multitude

des belles femmes, dont les cheveux tressés pendoient jusqu'à terre, donnoit un grand éclat à cette assemblée. La fête finit par des spectacles et des danses. Elle peut donner une idée de la magnificence et de la galanterie asiatique.

On a aussi la description de deux palais bâtis par *Tamerlan ;* l'un près de Samarcande, ouvrage des plus habiles architectes de Perse et de Bagdad. Il y avoit un pavillon à chacun des quatre coins. Les murailles furent peintes à fresque, et ces peintures égaloient les tableaux des plus grands maîtres. On pava la cour de marbre. Le bas des murs, tant en dedans qu'en dehors, fut revêtu de porcelaine. Son autre palais, plus éloigné de la capitale, étoit dans une belle plaine. Il le nomma *le jardin qui réjouit le cœur,* et ajouta également à ce nom celui d'une sultane favorite. C'étoit un carré régulier; au milieu de chaque côté s'ouvroit une porte. L'édifice avoit trois étages, tous voûtés. Les plafonds étoient ornés de fleurs à la mosaïque, et les murailles revêtues de porcelaine. On le décora de tout ce qui peut charmer les yeux : ce palais joignoit l'agrément à la solidité. Une enceinte de colonnes de marbre lui donnoit un air de grandeur. Le jardin fut symétriquement partagé en carrés pour des légumes, et en vergers. Les allées étoient bordées, les unes de sycomores, les autres d'arbres fruitiers, et chacun des quatre coins étoit orné d'un pavillon incrusté des plus belles porcelaines, rangées avec un art admirable.

[1397.] Pour que *Tamerlan* ne se fixât pas dans

ces beaux lieux, il falloit que le mouvement des marches, le fracas des armes, fussent devenus pour lui un besoin bien impérieux. Des contrées septentrionales de l'Asie, son ardeur infatigable de conquêtes le ramena au midi, dans les pays fortunés qu'arrosent l'Indus et le Gange. Il fut encore excité à cette entreprise par un zèle fanatique pour le mahométisme. Ce prince étoit très-dévot. Ses historiens remarquent que dans ses voyages, s'il y avoit, même à une grande distance, un tombeau de quelque saint révéré, il ne manquoit pas de se détourner pour aller le visiter. Mais il ne montra, dans aucune occasion, autant de ce prosélytisme qui rend cruel que dans la guerre de l'Indostan, et dans celle de Géorgie qui la suivit.

Il s'étoit déjà promis de porter ses armes dans la Chine, pour exterminer les infidèles. Malheureusement pour les Indiens, quelques-uns de ses généraux, par une suite d'hostilités, pénétrèrent chez eux. Aussitôt que *Tamerlan* en reçut la nouvelle, son zèle s'enflamma. Il résolut d'avoir part à la gloire de la *gazi*, c'est-à-dire de la guerre sainte, et se détermina à marcher en personne; car, quoiqu'on professât le mahométisme à Delhi, ainsi que dans plusieurs villes de cet empire, la plus grande partie étoit habitée par les Guèbres, adorateurs du feu, traités d'idolâtres par les mahométans. Quand ceux-ci se sentirent appuyés par un si puissant protecteur, il se plaignirent des vexations des Guèbres, le peuple le plus doux et le moins intolérant de la terre. Sans autre examen,

Tamerlan tombe sur ces prétendus persécuteurs, en fait un grand massacre, les poursuit, les uns dans les murailles de leurs villes, les autres dans les cavernes des montagnes. Ceux des villes éprouvèrent partout un sort barbare, arrachés de leurs maisons, livrés à des soldats brutaux, et vendus comme esclaves. Une de ces villes offrit de racheter par argent la vie de ses habitans; mais, pendant qu'on disputoit sur le prix, les troupes de *Tamerlan* entrent par la brèche le sabre à la main. Les Guèbres dispersés mettent eux-mêmes le feu à leurs maisons, jettent dans les flammes leurs biens, leurs femmes, leurs enfans, et périssent jusqu'au dernier, en se défendant bravement sur ces ruines fumantes. Les habitans de ces cavernes, qui se croyoient inaccessibles, sont étonnés de voir des coffres de bois suspendus à des chaînes vomir à l'entrée de leurs repaires des soldats féroces, qui les suivent dans l'obscurité et les sinuosités de ces antres, et les poignardent.

Ainsi ce fut plutôt une chasse qu'une guerre, jusqu'à ce que les grandes armées se trouvassent en présence; celle des Indiens étoit commandée par le sultan *Mhamud-Kan*, empereur des Indes, accompagné de plusieurs rois, ses alliés et ses vassaux, qui lui avoient amené l'élite de leurs troupes. Avant la bataille, on représente à *Tamerlan* que son camp regorgeoit de prisonniers, presque tous Guèbres et idolâtres, qui pendant le combat pourroient bien se joindre aux ennemis. « Qu'on les tue », s'écrie-t-il, et en moins d'une heure on en massacra plus de cent

mille. Après cet affreux préliminaire, on en vint aux mains avec une fureur digne de gens qui combattoient, les uns pour la défense de leurs foyers, de leurs femmes, de leurs enfans; les autres pour la gloire d'une religion qui promettoit des récompenses magnifiques aux martyrs tués dans les combats. Les fanatiques l'emportèrent, non sans une vigoureuse résistance, qui causa une grande perte aux vainqueurs. *Mhamûd* et ses généraux s'enfuirent, et abandonnèrent le pays à ces hordes effrénées, comme on laisse répandre les eaux d'un torrent qu'on n'a pu détourner.

Delhi, la capitale, fut prise et détruite. Beaucoup d'autres villes très-importantes éprouvèrent le même sort. Il n'étoit accordé aucune grâce aux Guèbres. Partout ils furent passés au fil de l'épée. Ce n'est pas exagérer que de dire qu'il en périt des millions. Les Indiens mahométans n'eurent d'autre privilége que celui d'être réduits en esclavage. Le butin que les troupes de *Tamerlan* firent dans cette expédition, qui ne fut qu'un pillage et une dévastation, le butin fut énorme, et surpasee toute imagination. Chaque soldat étoit chargé de bijoux et de joyaux, riches dépouilles du pays le plus riche du monde. Chaque soldat traînoit à sa suite des multitudes d'esclaves, et le moindre goujat en avoit des vingtaines : faits incroyables, s'ils n'étoient attestés par des auteurs contemporains qui les avoient vus eux-mêmes, ou tenoient ces faits de témoins oculaires. Ils remarquent qu'avant la bataille, qui décida du sort des

Indes, *Tamerlan* se plaça sur une montagne, et, levant ses mains au ciel, pria avec ferveur Dieu et son prophète de lui donner la victoire. Les astrologues n'étoient point d'accord sur le moment propice au combat ; quelques-uns vouloient le faire retarder. Il leur dit : « Le bonheur ou le malheur ne dépendent » point des astres, mais de la volonté du créateur de » de l'univers. Pour moi, quand j'ai une fois pris mes » mesures et les précautions nécessaires, je ne retar- » derois pas d'un moment l'exécution de mes projets » pour en attendre un qui soit heureux. » Cependant, ou pour satisfaire sa dévotion particulière, ou pour animer sa troupe, il ouvrit l'Alcoran, tomba exprès ou par hasard sur un verset qui lui promettoit un succès complet, et il eut grand soin de répandre ses espérances dans son armée.

On ne sait quel parti *Tamerlan* auroit tiré d'une si belle conquête ; s'il y auroit mis des gouverneurs en son nom, ou s'il se seroit contenté de faire reconnoître sa suprématie par l'empereur, devenu son vassal ; ou si enfin sa gazi, ou guerre sainte, étant terminée et ses religieux massacres finis, il n'auroit pas jugé à propos, chargé de richesses, d'abandonner un pays qui, revenu de sa première frayeur, pouvoit lui causer de grands embarras ; mais toutes ces suppositions et tous ces doutes sont terminés quand on sait que des troubles qui s'élevèrent dans la Perse l'obligèrent d'y retourner. Sa présence suffit pour les apaiser. Ils étoient causés par la démence d'un de ses fils, auquel il avoit confié le gouverne-

ment de l'Iran. Ce prince eut un accident qui affecta son esprit ; mais sa folie fut augmentée par la société de courtisans libertins, de musiciens, de danseurs et de gens de mauvaise vie, qui profitèrent de son aliénation pour le plonger dans la débauche et aggravèrent son mal. *Tamerlan* les fit tous pendre, sans excepter les gens de distinction, ni même un poëte, estimé non-seulement pour sa science, mais encore pour les agrémens de sa conversation ; leçon pour ceux qui abusent de leurs talens auprès des princes.

[1393.] Après la gazi de l'Inde, il s'en présenta une non moins méritoire en Géorgie. Il n'y avoit point là de distinction à faire comme dans les pays des Guèbres ; tous étoient chrétiens, par conséquent tous bons à immoler à la loi musulmane. *Tamerlan* les assaillit avec son impétuosité ordinaire. Ses soldats allèrent, dans les rochers et les cavernes de la Géorgie, à la chasse des chrétiens, comme ils avoient été dans l'Inde à la chasse des Guèbres, et avec le même succès. Dans tous les lieux où ces cruels fanatiques pénétrèrent, les églises furent détruites, les prêtres et les chrétiens inébranlables dans leur foi massacrés. Toute la Géorgie auroit subi le joug, si une querelle particulière où l'orgueil entroit plus que l'intérêt n'eût fait tourner les armes de *Tamerlan* contre *Bajazet*, sultan des Turcs.

[1402.] Ces deux princes, rivaux de gloire, brûloient de se mesurer. *Bajazet* jeta le gant ; *Tamerlan* le ramassa avec plaisir ; mais, avant de com-

mencer cette guerre, il entra en Syrie, qu'il soumit tout entière, détruisit la ville de Damas, avança jusqu'à Bagdad, dont il se rendit aussi maître. Les soldats avoient ordre d'apporter chacun une tête, et ils n'obéirent que trop ponctuellement. On bâtit là, comme on l'avoit déjà fait dans d'autres endroits, des tours composées de têtes. En une seule fois le vainqueur fit précipiter dans les fossés d'une ville qu'il avoit prise quatre mille cavaliers et leurs chevaux, qu'on enterra tout vifs. Les peuples de l'Anatolie, alarmés avec raison de ces atrocités, conjurèrent *Bajazet* de ne point attirer sur eux ce fléau. Il se laissa fléchir par leur prière, et écrivit une lettre d'excuse, mais qui ne satisfit pas le fier Tartare. Les propositions faites par *Tamerlan* ne plurent point non plus au sultan des Turcs. Les deux peuples en vinrent aux mains. *Bajazet* fut fait prisonnier et traité avec beaucoup d'égards. Il mourut dans les chaînes de *Tamerlan*, qui enrichit ses troupes du pillage de l'Anatolie comme les habitans l'avoient craint. Il menaça de là le bey-mameluck de l'Égypte, qui lui envoya faire des soumissions, dont il se contenta, et revint sur la Géorgie.

Le roi, nommé *Malek*, avoit fait des promesses, dont le départ de *Tamerlan* lui fit différer l'exécution. Peut-être même se croyoit-il désormais à l'abri de tout danger, lorsqu'il apprit que le Tartare étoit rentré dans ses états, et y mettoit tout à feu et à sang. *Malek* l'envoya supplier de suspendre les hos-

tilités, lui fit dire que la crainte seule l'empêchoit de se présenter lui-même, et qu'aussitôt qu'il pourroit le faire en sûreté, il viendroit, comme un prince et des seigneurs qu'il lui cita, se prosterner devant son trône et lui jurer foi et obéissance. *Tamerlan* répondit : « Le cas de votre maître, qui est chrétien, » n'a rien de commun avec celui des princes qu'il me » cite, et qui sont mahométans, parce que leur re» ligion plaide pour eux. Pour lui, s'il veut vivre, » il faut qu'il se rende incessamment à ma cour. Si » Dieu ne lui fait pas la grâce d'embrasser la religion » mahométane, je lui imposerai un tribut, lui lais» serai le gouvernement de son pays, et ne trouble» rai point le repos des habitans. L'empereur de » Constantinople, comme chrétien, est sur le même » pied avec moi. » *Malek* ne se pressoit pas de remplir ces dures conditions. Le zélé Tartare commença sa gazi avec toute la barbarie qui lui étoit ordinaire. Alors le roi envoya offrir d'abandonner toutes ses richesses, de payer un tribut annuel, et de fournir des troupes. Les émirs supplièrent à genoux l'empereur d'accepter ces soumissions. Comme il ne paroissoit pas modérer son ardeur pour la continuation de la gazi, ils l'engagèrent à s'en rapporter aux docteurs de la loi et aux muphtis. Ceux-ci déclarèrent que, puisque les Géorgiens consentoient à payer un tribut, et promettoient de ne jamais faire tort aux musulmans, on étoit obligé par la loi de leur donner quartier, sans les détruire davantage par des

massacres et des pillages. Sur cette décision, *Tamerlan* fit un signe de tête favorable, et la paix fut conclue.

Sans son zèle outré pour sa religion, et la persuasion qui a fait illusion à d'autres princes, que tout ce qu'il entreprenoit pour sa gloire, même les guerres accompagnées de pillages et de massacres, lui feroient obtenir le pardon de ses péchés, *Tamerlan* auroit pu être un prince très-estimable, surtout lorsqu'il eut renoncé aux prestiges de l'ambition. On reconnoît ses louables dispositions dans un discours qu'il fit à son conseil. « Jusqu'à présent, dit-il, » je n'ai eu d'autre ambition que de faire des con» quêtes et d'étendre les limites de mon vaste em» pire; mais aujourd'hui je prends la résolution de » m'appliquer uniquement à procurer le repos et le » bonheur de mes sujets, et à rendre mes royaumes » florissans. Je veux que les particuliers adressent » immédiatement à moi-même leurs requêtes et leurs » plaintes; qu'ils me donnent leurs avis pour le bien » des musulmans, pour la gloire de la foi, et pour » l'extirpation des méchans et des perturbateurs du » repos public. Je ne veux pas qu'au jour du juge» ment les opprimés viennent crier vengeance contre » moi. Je ne veux pas non plus qu'aucun de mes » braves soldats, qui ont tant de fois exposé leur » vie pour mon service, puisse se plaindre de moi » ou de la fortune. Leur peine me touche plus qu'eux» mêmes; il ne faut pas qu'aucun de mes sujets ap» préhende de s'adresser à moi pour porter ses plain-

» tes, car mon intention est que le monde devienne » un paradis sous mon règne, et je sais que, quand » un roi est juste et bienfaisant, son royaume est » couronné de bénédiction et de gloire. Enfin je » veux amasser un trésor de justice, afin que mon » âme soit heureuse après ma mort. »

On a cru ne devoir rien retrancher de ce discours qui peint une belle âme. Ce prince s'entretenoit volontiers de ses devoirs, preuve qu'il aimoit à les remplir. Il y étoit même scrupuleux; ce qui lui faisoit désirer de connoître la différence entre les préceptes d'obligation et ceux qui n'étoient que de simple conseil. Dans une discusion de cette espèce, il tomba un jour sur ces paroles de *Mahomet: Dieu prescrit aux rois la justice et la bienfaisance.* « Pourquoi donc, » dit-il à ses docteurs, ne me dites-vous pas ce que » je dois éviter? » Ils lui répondirent: « Votre hau- » tesse n'a pas besoin de nos conseils. Au contraire, » nous ne pouvons que profiter en imitant vos exem- » ples. — Je ne goûte pas, répliqua l'empereur, de » pareils complimens. Ils sentent trop la flatterie. » Mon dessein, en vous interrogeant, est de m'in- » struire, et j'attends de vous que vous m'avertissiez » des abus, afin que je puisse les réformer. »

Un de ces docteurs qu'il envoyoit dans les provinces pour examiner ce qui se passoit et lui en rendre compte s'avisa de taxer les habitans d'une ville à une grosse somme, sous prétexte d'un présent pour l'empereur. Il en fut averti. Quoique ce docteur fût un de ses familiers, et un des plus grands

seigneurs du royaume, il ordonna qu'on lui mît les fers aux mains, et le cou dans une fourche; en cet état, il l'envoya dans cette ville avec l'argent qu'il avoit volé. Le vendredi, jour de prière, le coupable parut dans la grande mosquée attaché à la chaire du prédicateur, et celui qui l'avoit amené restitua aux habitans, de la part de l'empereur, la somme qui leur avoit été extorquée. Le docteur fut ensuite reconduit à Samarcande, où son intendant, complice et peut-être instigateur de ses extorsions, fut pendu à ses yeux.

On ne peut s'empêcher de regretter que le fanatisme religieux ait entraîné dans l'erreur un homme fait pour corriger celles des autres. C'est certainement de bonne foi et comme méritoire qu'il se proposa d'entreprendre une nouvelle guerre. Il l'annonça à son conseil en ces termes : « Mes chers compagnons, » comme mes grandes conquêtes ne se sont pas faites » sans beaucoup de violence, ce qui a causé la des- » truction d'un grand nombre de créatures de Dieu, je » suis résolu, pour expier mes crimes passés, de faire » quelque bonne œuvre, savoir, de faire la guerre aux » infidèles, et d'exterminer les idolâtres de la Chine. » Il convient que ces mêmes troupes qui m'ont aidé à » commettre les fautes soient aussi les instrumens de » ma pénitence. J'ordonne donc qu'elles se mettent » en marche pour la Chine, afin d'acquérir le mé- » rite de cette guerre sainte en abattant les temples » des idoles, et en bâtissant des mosquées à leur » place. » Singulière manière d'expier des cruautés!

Avant de partir pour la conquête de la Chine, *Tamerlan* résolut de marier ses petits-enfans, et donna à cette occasion une fête dont la magnificence ne peut se décrire. Tous les grands y furent invités. Les peuples de l'Asie y accoururent en foule. On y vit des plaisirs et des spectacles de toute espèce : riches boutiques remplies de tout ce qu'il y avoit de plus rare, amphithéâtres couverts de brocarts et de tapis de Perse, chargés de baladins et de musiciens ; tous les métiers y paroissoient avec les attributs de leurs professions et des déguisemens analogues ; les bouchers couverts de peaux de bêtes, et dans un accoutrement comique ; les fourreurs en léopards, en lions, tigres, renards et autres animaux, chacun faisant voir des chefs-d'œuvre de sa façon : les tapissiers, des toiles peintes ; les ouvriers en coton, un minaret très-haut, qu'on auroit cru de brique ; les selliers, des litières ; les vendeurs de fruits, des jardins portatifs remplis de pistaches, d'amandes, de grenades. Il n'y avoit point d'animal, jusqu'aux éléphans, qui ne fût imité en machines qui marchoient par ressorts.

Tout le peuple fut admis avec ordre au festin nuptial, où régnoit la plus belle police. On rapporte que le bois de plusieurs forêts fut consumé pour en faire cuire les viandes. Il y avoit dans l'étendue d'une grande plaine des tables couvertes de mets diversement apprêtés, de flacons de vin, et d'une infinité de corbeilles remplies de fruits. Afin que la joie fût parfaite, *Tamerlan* fit faire une proclamation en

ces termes : « C'est ici le temps de fête, de plaisir et » de réjouissance. Il n'est permis à personne de que- » reller ni de réprimander. Que le riche n'empiète » pas sur le pauvre, ni le puissant sur le foible. » Qu'on ne demande à personne : Comment et pour- » quoi as-tu fait cela ? » On ne parle ni des immenses présens faits aux mariés, et qu'on chargeoit avec symétrie sur le dos des chameaux et des éléphans, ni des illuminations, des joutes et des feux d'artifice. Les fêtes durèrent deux mois, après lesquels l'assemblée fut congédiée, et la liberté accordée pendant ce temps, révoquée. Il fut alors défendu de boire du vin et de faire rien d'illicite. L'empereur se renferma dans son cabinet, et on lui entendit prononcer ces paroles : « Je vous rends » grâces, ô Dieu, de vos faveurs, de ce que de petit » prince vous m'avez rendu le plus puissant empe- » reur du monde, en m'accordant tant de victoires » et de conquêtes, et faisant de moi votre serviteur » élu. »

[1405.] Les préparatifs de l'expédition de la Chine furent immenses. Il falloit mener une armée de plus de deux cent mille hommes à travers des déserts ou des pays dévastés. On partit par un froid si âpre, que les troupes passèrent les plus grands fleuves sur la glace. Il falloit creuser de deux ou trois coudées pour avoir de l'eau. Quantité d'hommes eurent les pieds, le nez et les oreilles gelés, ou périrent sur les chemins avec leurs chevaux. *Tamerlan*, qu'aucun obstacle ne rebuta jamais, encoura-

geoit et animoit tout par sa présence. La fatigue l'arrêta dans une ville peu considérable, non loin des frontières de la Chine. Il y tomba malade. La fièvre ardente qui se déclara fit craindre aussitôt pour sa vie. Lui-même eut un pressentiment que sa mort approchoit. Toujours plein d'espérances que sa religion lui donnoit, il croyoit entendre les houris célestes qui l'appeloient en paradis. Le monarque mourant appela près de son lit tous les grands, et tous ceux de sa famille qu'il avoit autour de lui. Comme il les voyoit fondre en larmes, il leur dit : « Ne pleurez » point, mais priez pour moi. J'espère que Dieu me » pardonnera mes péchés, quoiqu'en grand nombre. » J'ai la consolation de n'avoir jamais souffert que les » puissans opprimassent les foibles. Travaillez tous » au bonheur et à la sûreté des peuples, car, au » jour du jugement, ceux qui ont de l'autorité en » rendront un compte sévère. » Il nomma son héritier universel et son successeur à l'empire *Pir-Méhémet Jehanghir*, son petit-fils, recommanda aux assistans de lui obéir, et mourut tranquillement en prononçant la formule distinctive des musulmans : *Il n'y a point de dieu que Dieu*. Il avoit soixante-onze ans, dont il régna trente-six.

Il seroit inutile d'entrer dans le détail des grandes qualités de ce prince. Ses actions le peignent assez. On a dû remarquer qu'il étoit doué d'un jugement excellent, qui le distinguoit dans les conseils, comme son intrépidité et sa valeur le distinguoient dans les combats. Dans tous les royaumes où il porta

la guerre, il ne se contentoit pas, comme les anciens conquérans, de quelques marques de soumission, il en exigeoit une entière des princes comme des peuples. Quant au gouvernement de ses états, il assembloit des diètes à l'exemple de ses prédécesseurs, mais il ne s'en rapportoit pas aveuglément à leurs décisions, et suivoit toujours ce que sa prudence lui dictoit. Inébranlable dans ses résolutions, sa politique étoit de présider à l'exécution de ses desseins, d'être partout, et d'expédier tout lui-même. Ses édifices, palais, mosquées, colléges, monastères, hôpitaux, villes entières, ponts, canaux, chemins superbes, fondations pieuses pour les malades et les voyageurs, seroient capables d'illustrer les règnes de plusieurs monarques.

Quoiqu'il importe peu de connoître l'extérieur des princes, celui-ci est si intéressant, qu'on désire peut-être avoir une idée de sa personne. *Tamerlan* étoit gros et replet, d'une taille avantageuse et bien prise. Il avoit le front grand, la tête grosse, le teint blanc, mêlé de rouge sans être brun, la barbe longue. Il étoit robuste et nerveux, avoit les épaules larges, les doigts gros et les jambes longues. Il étoit manchot, et boiteux du côté droit, par suite de ses blessures. Ses yeux étoient pleins de feu, sans être fort brillans. Il avoit la voix haute et perçante. Jusque dans sa vieillesse il eut l'esprit sain, le corps vigoureux, beaucoup de fermeté et une constance inébranlable. Il ne falloit ni plaisanter, ni rien déguiser en sa présence. Il aimoit la vérité toute nue, fût-ce à son

désavantage. La devise de son sceau étoit : « Je » suis simple et sincère. » Son égalité d'âme ne s'est jamais démentie, ni dans les succès, ni dans les malheurs.

Actif et vigilant, il pénétroit les intrigues les plus cachées, déméloit les artifices les plus raffinés, et par la force de sa raison il apercevoit les événemens dans leurs causes : sagacité dont il s'est quelquefois servi pour se donner un air de prophète. Il aimoit la lecture, surtout celle de l'histoire. Tous les soirs, avant de se coucher, il s'entretenoit avec les savans, qu'il questionnoit pour s'instruire. Sa mémoire le servoit admirablement. Quand il arrivoit dans quelque endroit où il avoit déjà été, il se plaisoit à demander des nouvelles de telle ou de telle personne, comment s'étoient terminés telle affaire ou tel différent; de sorte qu'on auroit cru qu'il n'avoit que ces objets en tête. Son secret étoit à lui seul. Il concertoit souvent des mesures en plein conseil; tous les généraux en étoient avertis, l'armée s'ébranloit, et au moment du départ arrivoient des contre-ordres qui changeoient tous les plans.

Une chose des plus remarquables dans cet homme extraordinaire, c'est son intime conviction de sa foiblesse, et la persuasion si rare dans les gens heureux de ne pouvoir rien par lui-même, et de devoir tout à la Providence. Il en fit un jour un aveu qui toucha jusqu'aux larmes ceux qui l'entendirent. Ses troupes assiégeoient un château pendant qu'il avoit la fièvre; ne pouvant se tranquilliser sans voir l'état

des choses, il se fit porter à l'entrée de sa tente, qui étoit sur une hauteur. Deux personnes le tenoient sous les bras; mais comme il étoit très-foible, il se fit coucher par terre. Dans cet état, il dit à un de ceux qui l'assistoient : « Considère ma foiblesse et combien je suis dénué de force. Je n'ai ni mains pour agir, ni pieds pour marcher. Si on m'attaque, je suis hors d'état de me défendre. Si j'étois abandonné dans la situation où je me trouve, je serois pris comme dans un piège, sans être capable de m'aider ou de détourner les maux qui viendroient tomber sur moi. Cependant tu vois que le Tout-puissant a soumis les nations à mon obéissance, qu'il m'ouvre l'entrée des places les plus inaccessibles, remplit la terre de la terreur de mon nom, et fait tomber les princes et les rois devant moi. De pareils succès peuvent-ils venir d'un autre que de Dieu? Que suis-je, qu'un pauvre misérable, qui n'ai ni la puissance ni les talens proportionnés à mes exploits? »

Tamerlan étoit de la même tribu que *Gengis-Kan*. Il montra toujours une grande vénération pour la mémoire de cet empereur. Dans les jugemens on employoit sous son règne cette formule : « En vertu des lois de *Gengis-Kan*. » On ne voit pas que *Tamerlan* en ait laissé pour ses vastes états. Religieux comme il étoit, il crut sans doute que l'Alcoran suffisoit à tout. En effet, il est prouvé par l'histoire que ce n'est pas la multiplicité des lois qui rend les peuples heureux, mais l'exactitude à faire observer

celles qui existent. En cela ce prince peut servir de modèle, excepté les occasions où son fanatisme religieux lui a fait transgresser même les lois naturelles. Il faut convenir que sa cruauté doit bien diminuer à nos yeux l'estime et l'admiration qui s'attachent à la gloire des conquérans.

[1405.] Il laissa trente-six fils et dix-sept filles. On ne sera pas étonné que la discorde se soit mise entre tant d'enfans, et qu'elle ait causé en moins d'un siècle l'extinction presque entière de cette postérité. *Pir-Méhémed*, nommé par *Tamerlan* pour lui succéder, étoit fort éloigné quand son grand-père mourut. *Hussayn*, fils d'une des filles, se trouvant plus à portée de la couronne, n'hésita pas à y porter la main et à la mettre sur sa tête. Il s'empara de Samarcande et de tous les trésors du défunt. Un fils de *Tamerlan*, nommé *Kalil*, se fit aussi déclarer grand-kan. Tous deux publièrent qu'ils ne prenoient le trône que pour le garder à celui que *Tamerlan* avoit nommé. Par cette ruse ils gagnèrent des capitaines et des généraux qui, après avoir fait payer cher leurs services, les trahissoient, les obligeoient de renoncer à l'empire, les y rétablissoient ensuite. *Kalil* éprouva toutes les vicissitudes de la fortune. Ayant cependant des qualités aimables, étant doux et généreux, bien fait, vaillant, à la tête des meilleures troupes tartares et persanes, selon toutes les apparences, il auroit fixé la fortune, s'il n'avoit dissipé en folles prodigalités les immenses trésors de son père, et surtout s'il ne s'étoit laissé dominer par

Shadi-Mulk, femme d'une basse naissance, dont il étoit éperdument épris, et qui lui fit faire une multitude de fautes.

Comme elle étoit d'un rang inférieur aux femmes du grand-kan défunt, celles-ci virent d'un œil jaloux son élévation. *Shadi-Mulk*, de son côté, conçut de la haine pour elles. A son instigation, *Kalil* disposa de ces princesses d'une manière qui fut condamnée de tous les gens de bien. Il les força d'épouser des hommes qui n'auroient pas été dignes d'être leurs valets. Cette conduite indécente lui attira le mépris de toute la nation. Pendant qu'il perdoit l'estime générale, l'arme peut-être la plus nécessaire au moment d'une révolution, *Méhémed* approchoit et lui écrivit pour revendiquer ses droits. *Kalil* répondit nettement que le droit étoit la possession. Ses docteurs appuyèrent cet argument par le raisonnement suivant. Ils écrivirent à *Méhémed* : « *Tamerlan*, à la vérité, vous » a nommé son successeur, mais le ciel n'a pas ratifié sa volonté ; car, s'il vous avoit destiné à l'empire, » vous vous seriez trouvé près de la capitale à la mort » de l'empereur. Le meilleur parti donc que vous ayez » à prendre, c'est d'être content de ce que Dieu vous a » donné, et de ne pas mettre au hasard les provinces » que vous possédez, en voulant vous emparer de » celles d'autrui, de peur que vous ne perdiez le » corps en courant après l'ombre. » *Méhémed*, peu content de ces raisons, avance toujours. Il livra bataille ; mais il fut vaincu. Par un traité il renonça

à ses droits sur tout l'empire, se contenta de ce qu'il avoit, et laissa à *Kalil* ses possessions.

Méhémed, retourné dans le Kandahar, son apanage, donna par sa foiblesse occasion à *Pir-Alitazar*, son ministre, de se révolter, et de porter la main à sa couronne. *Alitazar* fit son maître prisonnier; mais il étoit difficile d'être mis sur le trône à sa place sans le consentement des principaux de l'état. Il eut l'audace de se proposer en ces termes: « Le monde est dans une grande confusion. Il y a » des signes évidens de l'approche du grand et der- » nier jour. C'est le temps des fourbes, les impos- » teurs sont les maîtres; *Tamerlan*, qui étoit l'impos- » teur boiteux, est mort; c'est à présent le tour de » l'imposteur chauve; après lui viendra l'imposteur » aveugle. Si le chauve doit régner, c'est moi qui le » suis. » Mais l'imposteur chauve n'eut pas le talent de persuader. On le chassa. Il se réfugia auprès de *Shah-Rûkh*, qui le punit de sa trahison.

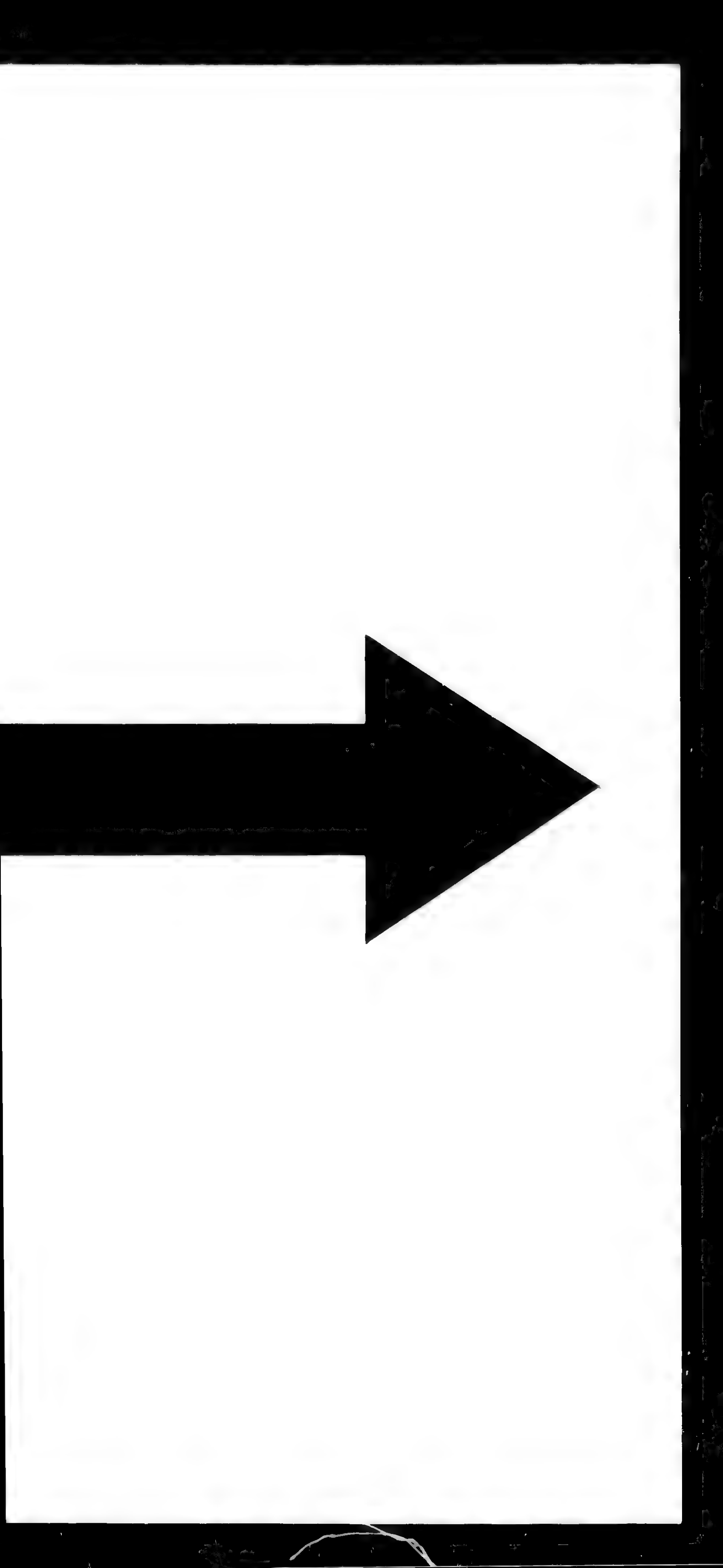
Ce prince, quatrième fils de *Tamerlan*, avoit recueilli *Hussayn*, le premier qui s'étoit emparé du trône, et que *Kalil* posséda et contraignit de fuir. Ainsi il se trouvoit entre les mains les deux compétiteurs de *Kalil*, *Hussayn* et *Méhémed*. Il ne lui manquoit plus que *Kalil* lui-même, et il ne tarda pas à l'avoir. Il avoit laissé ruiner les uns par les autres les prétendans au trône de *Tamerlan*, et pendant qu'ils se battoient il avoit conservé ses forces. *Kalil*, toujours esclave de sa passion, vivoit

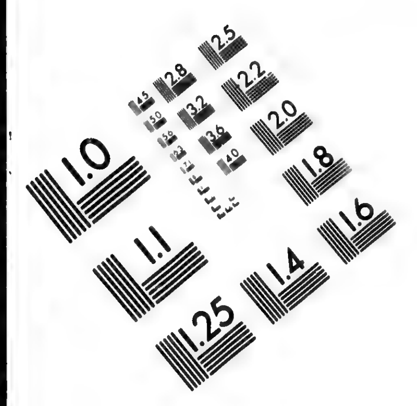
à Samarcande, dans l'indolence, sous l'empire de *Shadi-Mulk*. Elle avoit un ancien domestique, nommé *Baba-Kermes*, homme de basse naissance, d'une figure ignoble, grossier et sans éducation. Au moment de l'élévation de sa maîtresse, du gouvernement de ses affaires, elle fit passer *Baba* aux premières charges de l'état. Il disposa de tout comme il lui plut, sans aucun égard [illegible] pour le visir *Allahdad*.

Indigné de l'insolence [illegible] devenu ministre, le visir excita des troubles da[illegible]arcande. Ils lui fournirent le prétexte de lever des troupes, à l'aide desquelles il fit son maître prisonnier, ainsi que sa favorite et son protégé. *Shah-Rukh*, instruit de cet événement, accourut au secours de son neveu. *Allahdad*, ne se trouvant pas le plus fort, abandonna la ville, mais emmena *Kalil* avec lui, comme une espèce d'otage. Il y laissa la favorite. Les officiers du vainqueur, sans doute sur son consentement tacite, lui firent toute sorte d'outrages, la mirent à la question pour lui faire découvrir ses richesses et; quand ils l'eurent dépouillée de tout, ils la traînèrent par la ville en l'accablant d'injures, comme la plus infâme des créatures. On réservoit *Baba* pour des tortures plus cruelles; mais il échappa à ses gardes, et, passant auprès d'un étang, s'y précipita et s'y noya. *Allahdad* fut pris et puni. *Kalil*, ayant recouvré la liberté par la mort de son perfide visir, se retira sur les frontières du Turkestan, où il passoit son temps à faire des élégies en persan sur



[redacted]





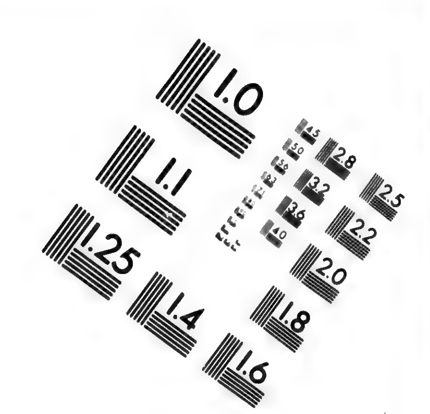
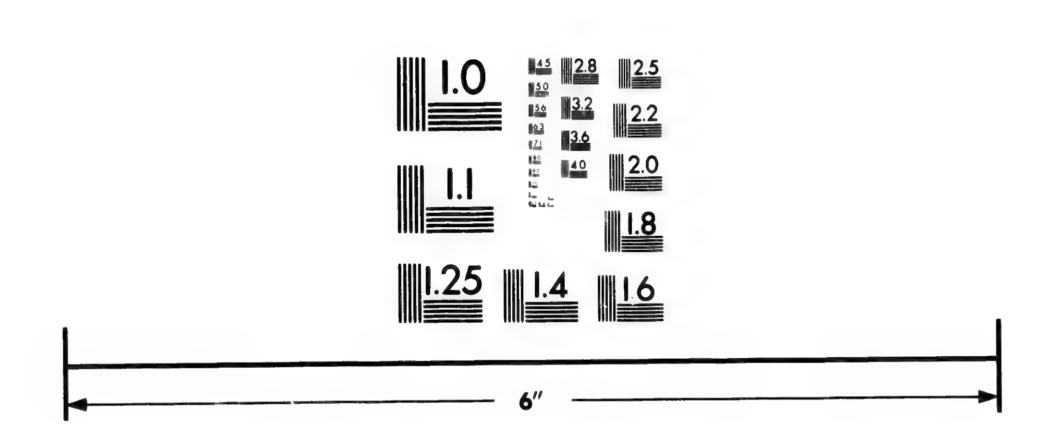


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

l'absence de sa chère *Shadi-Mulk*. Enfin, ne pouvant supporter la séparation, il revint à Samarcande, et se remit entre les mains de son oncle. *Shah-Rûkh* le reçut fort bien, et, sans rappeler ce qui s'étoit passé, lui remit l'objet de sa tendresse, et lui donna un gouvernement dont il ne jouit pas long-temps. Son oncle le fit empoisonner. *Shadi-Mulk* ne put soutenir ce nouveau malheur : elle se coupa la gorge, et fut enterrée dans le même tombeau avec son infortuné mari.

[1418.] Ainsi *Shah-Rûkh*, quatrième fils de *Tamerlan*, par la mort ou violente ou naturelle d'*Hussayn*, de *Méhémed*, de *Kalil*, ses neveux, qu'il tint prisonniers les uns après les autres, se trouva possesseur de presque tous les états intérieurs de *Tamerlan*, son père. Trop occupé des factions des grands, et de ce qui se passoit autour de lui, il ne put conserver en son entier ce vaste empire, dont les frontières se rapprochèrent par les invasions des nations limitrophes. Ce fut cependant un grand prince, qui régna quarante-trois ans avec gloire. Il laissa, comme son père, une très-nombreuse postérité, germe de nouveaux troubles. Ses enfans morcelèrent son royaume, et leurs descendans furent secondés dans ce démembrement par ceux qu'avoient laissés tous les autres fils et petits-fils de *Tamerlan*; de sorte que dans la Tartarie, l'Indoustan et la Perse, depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer Glaciale, et depuis le fleuve Oby jusqu'à l'Indus, il y a peu de cantons qui n'aient eu pendant le quinzième

siècle des princes issus de ce conquérant, régnant sous les noms de sultans, de kans, d'émirs, de shahs même, ce qui veut dire empereur. Des ruines de cet empire immense se formèrent des royaumes et de petites principautés. Ainsi les pierres des palais renversés servent à construire d'autres palais ou à bâtir des chaumières.

PERSE.

Sophis de Perse, descendans d'Ali. Leur dynastie occupe le trône durant deux cent vingt-trois ans, de l'an 1500 *à l'an* 1743. *Shah-Ismaël Sophi, Thamasp, Ismaël II, Mohammed-Kodabendé, Hamzed et Ismaël III. Shah-Abbas-Sophi, Abbas II, Soliman, Shah-Husseyn. Mahmûd. Asharf. Thamasp. Abbas III. Thamasp-Kuli-Kan.*

On fait venir la famille des Sophis de Perse de la ligne droite et masculine d'*Ali*, gendre de *Mahomet*. La manière dont elle s'est illustrée lui a mérité une vénération, source de la grandeur où elle est parvenue. *Tamerlan*, revenant d'Anatolie après avoir vaincu *Bajazet*, traînoit après lui une multitude de captifs, qu'il destinoit à la mort dans quelque occasion importante. En traversant Ardebil, capitale de l'Azenberjan, il apprit qu'il y avoit dans le voisinage un sheikh, ou descendant de *Mahomet*, fort estimé pour sa piété. Celle de l'empereur ne lui permit point

de passer sans voir le saint personnage. Il en fut si content, qu'il lui dit de demander tout ce qu'il voudroit, promettant qu'il le lui accorderoit. Le sheikh lui demanda la vie de ces captifs, et l'obtint. *Tamerlan* les remit entre ses mains pour en disposer à sa volonté. Quand le sheikh en fut le maître, il fit provision d'habits et d'autres effets nécessaires qu'il leur distribua, et les renvoya chacun dans leur pays. Cette générosité gagna tellement les cœurs de ces infortunés et de leurs compatriotes, qu'ils en instruisirent, que tous les jours il en vint pour visiter leur bienfaiteur et lui apporter des présens.

Ces marques de reconnoissance continuèrent pendant trois générations, jusqu'à *Junéid*, petit-fils du sheikh, qui vivoit sous un prince jaloux, auquel ces assiduités portèrent ombrage. Il les défendit. *Junéid*, craignant un plus grand péril, se retira dans le Diarbekir, où il fut bien reçu par le roi, qui lui donna sa fille en mariage. Il servit utilement son beau-père, principalement contre les Géorgi[illegible]hez lesquels il faisoit de fréquentes courses, sous prétexte de religion, forçant les prisonniers d'embrasser la sienne. Il pénétra même dans le royaume de Trébisonde, tua le roi, et mit son propre fils *Haydar* sur le trône. Pour lui, il alla s'établir dans la province de Shirvan, où le roi, envieux de ses richesses, lui ôta la vie. Son fils périt en voulant le venger, et laissa deux enfans fort jeunes, nommés *Ali* et *Ismaël*, exposés à la haine des descendans du roi de Trésibonde, que son père avoit détrôné. Le premier succomba sous

leurs efforts. *Ismaël*, le second, échappa, et fut élevé avec soin dans le Khilan, par un sheikh, ami de son père.

[1500.] Il y avoit alors parmi les mahométans d'Asie beaucoup de sectateurs d'*Ali*. *Haydar* avoit professé hautement leurs dogmes. *Ismaël*, son fils, sachant qu'il y en avoit un grand nombre répandus en Caramanie, où ils avoient même pris le nom de *Haydariens*, y passa et rassembla sept mille hommes dévoués à sa famille. Avec cette petite armée, n'étant âgé que de quatorze ans, il alla attaquer le meurtrier de son père, le tua dans une bataille, et se rendit maître de ses états. De ce moment sa vie ne fut plus qu'une suite de prospérités, qui ne fut interrompue que par sa mort. « Un seul Dieu au ciel, disoit- » il, un seul roi sur la terre. » Avec cette maxime, qui avoit été celle de *Tamerlan*, il regardoit comme criminels ceux qui s'opposoient à ses armes. Terrible pour ses ennemis, il allumoit des bûchers, et les y faisoit jeter vifs. Il ordonna dans une expédition qu'on tuât tous ceux qui avoient porté les armes contre *Haydar*, son père. Il en périt quarante mille. On remarqua que le trône du premier sophi de Perse fut teint de sang, et que le chef de cette dynastie fut un vainqueur cruel. Sous son règne commença la lutte entre les Perses et les Turcs. Le bonheur d'*Ismaël* échoua contre celui de *Sélim*, qui le chassa de Tauris. *Ismaël* se retira à Kasbin, et mourut quelque temps après, sans être vengé. Ce fut lui qui prit le nom de *sophi*. Dans la vraie signification, il veut

dire un homme habillé de laine; mais on entendoit par là un religieux. Ce nom le fit extrêmement respecter de ses sujets, qu'il entretint avec soin dans leur fanatisme. *Ismaël* n'avoit que trente-huit ans quand il mourut. Il en régna vingt-trois.

[1523.] *Thamasp*, son fils, lui succéda. Ce fut un prince indolent, qui laissoit les embarras de l'administration à ses ministres, et se concentroit dans les plaisirs de son sérail. Les Turcs profitèrent de cette indifférence, et firent des progrès. Au lieu d'envoyer contre eux son fils *Ismaël*, jeune homme vif et ardent, il enchaîna son courage dans un château-fort où il le tint prisonnier, parce qu'il montroit de l'ambition. Il se défia moins d'un autre fils nommé *Baydar*, qui, de concert avec sa mère, l'empoisonna, parce qu'il tardoit trop à laisser le trône vacant; mais à peine y fut-il assis, qu'une de ses sœurs, nommée *Périakonkonna*, la plus âgée de tous les enfans de *Thamasp*, et souveraine du sérail, fit assassiner le parricide pour rappeler *Ismaël*. *Thamasp* régna cinquante-trois ans. Il donna le premier exemple de ravager son propre pays, pour que l'ennemi vainqueur n'y trouvât point de subsistances; mesure qui a fait un désert des frontières de la Turquie et de la Perse, un des plus beaux pays du monde.

[1575.] *Ismaël* s'élança de sa prison, où il étoit resté vingt-cinq ans, comme une bête féroce échappée de sa cage, qui déchire à droite et à gauche tout ce qu'elle rencontre. Il fit mourir tous les amis de

Haydar, tous ses autres frères, enfin tous ceux qu'il soupçonna d'avoir conseillé à son père de l'enfermer, ou qui l'avoient approuvé; de sorte qu'il vérifia à la lettre le proverbe, que le règne d'un prince qui revient de l'exil est toujours cruel et sanglant. L'équitable *Périakonkonna*, révoltée de toutes ces violences, le fit assassiner lui-même au bout de deux ans.

[1577.] *Mohammed*, frère d'*Ismaël*, et son successeur, ne se trouva pas d'humeur à souffrir la police que sa sœur mettoit dans le sérail. Il exigea, avant d'accepter la couronne, qu'on le défît de cette dangereuse surintendance : ce qu'on exécuta. Ce fut véritablement à contre-cœur et forcément que ce prince prit le sceptre en main. Il vivoit tranquille dans le gouvernement du Korasan, vaquant dévotement aux devoirs de sa religion, ce qui lui avoit fait donner le surnom de *Kodabendé*, qui veut dire *religieux*. Il avoit la vue très-foible, défaut qui l'avoit fait épargner par *Ismaël*, lorsque celui-ci avoit tué ses autres frères. On n'obtint de lui qu'il monteroit sur le trône qu'en lui remontrant qu'étant le seul héritier, s'il refusoit, le royaume tomberoit dans une confusion dont sa tranquillité, qui lui étoit si chère, ressentiroit le contre-coup. Il se vengea de la violence qu'on lui faisoit en imitant l'indolence de son père *Thamasp*.

On lui reproche les mêmes défauts, aucune attention pour le gouvernement, et une grande répugnance pour la guerre, ce qui ne seroit pas un vice, s'il n'avoit pas eu dans les Turcs des ennemis qu'il

auroit dû réprimer. Ils se firent de Tauris une place d'armes dans ses états, en y bâtissant une citadelle. Dans la guerre qu'il continua malgré lui entre les deux peuples, on doit remarquer ces deux traits de cruauté. Un général fit mettre en monceau trois mille têtes de prisonniers, s'assit au milieu, et donna audience à un prince géorgien sur cette affreuse tribune. Les Persans défirent à leur tour les Turcs au passage d'une rivière, et avec trente mille têtes érigèrent un horrible monument de la valeur persane. *Kodabendé* régna sept ans.

Il laissa trois fils, dont les deux premiers, nommés *Hamzed* et *Ismaël*, ne firent que passer sur le trône, et sont à peine comptés entre les empereurs. L'aîné avoit montré sous son père du courage et de la capacité contre les Turcs. Le cadet, plus habile en intrigue, gagna les principaux seigneurs, et quand il fut sûr de leur approbation, des assassins bien endoctrinés se présentèrent à la porte du sérail déguisés en femmes; ils se dirent les épouses de quelques kans que l'empereur avoit mandés. Les portes s'ouvrent, les fausses femmes se jettent sur le prince et le massacrent. Le troisième fils de *Kodabendé*, nommé *Abbas*, venoit de son gouvernement auprès de son frère lui rendre ses hommages. Il apprend sa mort et rétrograde. Il avoit un visir nommé *Kuli-Kan*, qui, se doutant qu'*Abbas* seroit tôt ou tard victime d'*Ismaël*, et que lui-même ne devoit pas s'attendre à un sort différent de celui de son maître, forma dans la cour d'*Ismaël* une faction de

mécontens. Ils subornèrent son barbier, qui lui coupa la gorge en le rasant. Les seigneurs présens mirent en pièces l'assassin pour faire perdre la trace de son crime. Tous ces assassinats se consommèrent en huit mois.

[1580.] *Shah-Abbas* a dans l'histoire le surnom de *grand*. On verra comment il l'a mérité. Sa première opération en montant sur le trône fut de s'affranchir de la domination de *Kuli-Kan*, qui l'avoit soustrait au couteau assassin de son frère. Ce visir se prévaloit de ce service, et agissoit avec hauteur et insolence, même à l'égard de l'empereur, dont il paroissoit mépriser la jeunesse. *Abbas* n'avoit que vingt ans. Il appelle trois seigneurs de son conseil. « Je veux, leur dit-il, avoir la vie de *Kuli-Kan*. » Allez, donnez-lui le coup de la mort. » Ils partent, et il est obéi. Il fait aussitôt massacrer les parens et amis du ministre, et tous ceux qui pouvoient le plaindre ou le venger. Ce fut la méthode constante qu'il suivit dans ces circonstances. *Shah-Abbas* s'appliqua ensuite à soutenir la guerre contre les Turcs, qu'il fit en personne avec éclat et succès, leur reprit Tauris, et les défit jusqu'à quatre fois en bataille rangée. Il essuya aussi quelques échecs, mais sa valeur et son habileté les eurent bientôt réparés. Il étoit servi avec ardeur par ses troupes, dont il avoit gagné la confiance par sa bravoure, et bien aidé de ses généraux, qu'il savoit s'attacher par des récompenses et des distinctions flatteuses. Après une campagne glorieuse qu'un d'eux venoit de

faire contre les Turcs, l'empereur sortit de la ville au-devant de lui, et l'abordant, lui dit : « Mon cher aga, » je viens par ton moyen d'obtenir une si belle victoire, que je ne pouvois la demander à Dieu plus » grande. Viens, monte sur mon cheval; il faut que » je te serve de valet de pied. » En vain le général se défendit de cet honneur qui l'exposeroit, disoit-il, à la risée de toute l'armée, il fallut obéir. *Abbas* prit la bride du cheval; et tous les kans le suivirent à pied, quelques pas seulement.

Ce qu'on doit admirer dans les succès militaires d'*Abbas*, c'est qu'il se les procuroit par ceux mêmes qui auroient dû s'y opposer. Quand il prit la couronne, le royaume étoit divisé entre plus de vingt princes, qui s'étoient rendus souverains chacun dans leurs cantons, et qu'il fut obligé de soumettre. Pour empêcher que le royaume ne se divisât ainsi dans la suite, il ruina toutes les anciennes familles, et, pour se rendre absolu et despote, il réforma les troupes qui tenoient ses prédécesseurs en échec. Ces familles et ces troupes étoient toutes de la race des Kurkas, qui sont ces Tartares si célèbres par leurs grandes invasions. Elles étoient si unies pour leur mutuelle conservation, qu'on pouvoit les regarder comme maîtresses du royaume. Elles se reconnoissoient à un signal commun, qui étoit un turban rouge, distinction dont elles s'honoroient, d'où elles prirent le nom de *Kesilbhaches*, qui veut dire *têtes rouges*. *Abbas* eut le talent de les faire concourir toutes à sa grandeur contre leur propre intérêt. Il

les affoiblit sans qu'elles s'en aperçussent, en leur joignant dans sa cour et ses armées des seigneurs et des soldats tirés des parties septentrionales de la Perse, entre autres de la Géorgie. A mesure que le pouvoir de ceux-ci croissoit, celui des Kurkas diminuoit, et l'empereur trouvoit au besoin ces troupes ainsi mélangées disposées à se porter contre les petits souverains que leurs compatriotes auroient ménagés. Il avoit aussi l'art de les diviser entre eux, et de les exciter les uns contre les autres. Si l'on juge de sa conduite envers eux par celle qu'il tint à l'égard des rois de Géorgie, on peut conclure que sa politique n'étoit pas exempte de fourberie.

La Géorgie, objet de jalousie pour les Turcs et les Persans, étoit partagée en deux royaumes, le Caket et le Carthuel; le premier possédé par *Taymuras*, le second par *Luarzab*. *Abbas* résolut de détruire l'un par l'autre, et de s'emparer ainsi de la Géorgie entière. *Alexandre*, roi du Caket, père de *Taymuras*, avoit été obligé d'envoyer son fils en otage à la cour de Perse. Il avoit été élevé avec *Abbas*, et étoit à peu-près du même âge. Quand *Alexandre* mourut, *Kétarane*, sa veuve, demanda son fils aîné, en s'engageant d'en envoyer un autre à sa place, ce qui lui fut accordé. Pendant ce temps, *Luarzab*, dans l'adolescence, régnoit en Carthuel sous la tutelle de *Morad*, ministre très-habile. Le tuteur surprit un jour son pupille enfermé avec sa fille, qui étoit fort belle. Pour apaiser le père, le jeune prince promit de l'épouser; mais sa mère et les autres dames

jurèrent que jamais elles n'accorderoient les honneurs de reine à une femme si inférieure à elles par le rang. Cette menace servit de prétexte au roi pour manquer à sa parole. On lui conseilla de se défaire de *Morad*, homme très-vindicatif. *Luarzab* prit des mesures pour cela ; mais le ministre se réfugia à la cour de Perse, où il porta le désir de venger sa vanité.

L'amour, qui l'avoit mis en danger, lui servit à nouer une intrigue qui perdit les deux royaumes. Le roi de Carthuel avoit une sœur très-belle, nommée *Darejan*, qu'il avoit promise au roi de Caket. *Morad* en rendit *Abbas* amoureux par le portrait séduisant qu'il en fit, ou lui persuada de le paroître. Il la demanda en mariage ; on lui répondit qu'elle étoit engagée à *Taymuras*. L'empereur défendit à celui-ci d'épouser la sœur de *Luarzab* ; mais en même temps il lui laissa une lueur d'espérance de se laisser fléchir, s'il n'accordoit pas aux Turcs le passage par la Géorgie pour porter la guerre en Perse, comme ils s'y disposoient. *Taymuras* montra la complaisance que le Persan lui demandoit, et se priva ainsi d'une alliance qui auroit pu lui être fort avantageuse ; mais il s'aperçut bientôt de sa faute. *Abbas*, débarrassé de cette crainte, se prétendit plus que jamais amoureux de la belle *Darejan*. Il répandit le bruit qu'elle étoit aussi amoureuse de lui, et déclara qu'il vouloit la posséder.

Il avoit beaucoup de Géorgiens dans ses troupes, et faisoit des pensions à plusieurs grands seigneurs

du pays. *Morad* lui en gagnoit tous les jours un grand nombre. Quelques princes du sang royal s'étoient faits mahométans pour obtenir des dignités et des gouvernemens. *Abbas* avoit eu en otage deux fils de *Taymuras*, et un frère et une sœur de *Luarzab*. Tout concouroit donc à lui faciliter la conquête de la Géorgie. Il joignit à ces moyens la discorde, qu'il tâcha de semer entre les deux rois. A *Taymuras* il écrivoit : « *Luarzab* est un perfide qui manque à » toutes ses paroles. Si vous voulez m'aider à le dé» trôner, je vous mettrai à sa place, et joindrai le » Carthuel au Caket. » En même temps il faisoit les mêmes propositions et les mêmes promesses à *Luarzab*. Mais les deux rois eurent une entrevue, s'expliquèrent, et le résultat de leur conférence fut que *Luarzab* combla les vœux de *Taymuras* en lui donnant la belle *Darejan*.

Le shah, outré de ce qu'il regardoit comme une insulte, entre en Géorgie à la tête d'une forte armée, et met tout à feu et à sang. *Taymuras*, sur qui tomba d'abord cet orage, envoya d'abord *Ketarane*, sa mère, demander grâce. Quoique assez âgée, cette princesse étoit encore très-belle. *Abbas*, ou touché de ses attraits ou feignant de l'être, lui offre sa main, si elle veut se faire musulmane. Elle refuse le trône à cette condition, et meurt assassinée, martyre de sa foi. *Abbas* fit faire ses deux petits-fils eunuques, et poursuivit à outrance le père, qui se sauva chez les Turcs. Du Caket, le sophi tomba sur le Carthuel, y commit des dévastations affreuses ; fit même abattre

les arbres qui nourrissoient le ver à soie, perte irréparable. Après une belle défense qui auroit même mis le shah entre les mains de *Luarzab*, sans le traître *Morad*, qui le tira d'un défilé où il étoit enfermé, le Géorgien fut obligé de ſuir comme *Taymuras*. *Abbas*, persuadé que sa conquête seroit mal assurée tant que ce prince auroit la liberté, lui écrivit des lettres obligeantes, dans lesquelles il l'engageoit à se rendre auprès de lui, lui promettant la possession de la Géorgie entière, s'il montroit de la confiance. S'il refusoit, il menaçoit de continuer ses ravages, et de ruiner sans ressource ce malheureux pays.

Par amour pour son peuple, il se rend auprès d'*Abbas*. L'empereur le remet sur son trône avec toute la solennité possible, et le comble de présens. Il lui donne entre autres une aigrette de pierreries parfaitement belle, et lui recommande de la porter toujours comme l'enseigne de la royauté, surtout quand il paroîtra devant lui. Le shah avoit dans sa garde un habile filou, auquel il commanda de voler l'aigrette. *Luarzab*, après l'avoir fait inutilement chercher, se présente sans elle, et s'excuse sur ce qu'on la lui a prise. *Abbas* se met en colère, s'écrie qu'il est impossible qu'il y ait un voleur à sa cour, que c'est plutôt parce que le roi de Géorgie dédaigne son présent. Il le fait saisir, et, n'osant le faire tuer, dans la crainte de causer une révolte parmi les Géorgiens, il l'exile dans un endroit malsain; mais, comme il résistoit au mauvais air, il le fit noyer.

Taymuras reparut en Géorgie, aidé par les Turcs. Il fut rétabli dans son royaume de Caket. *Abbas* l'en déposséda encore. On croit qu'il se soumit à l'usurpateur, et vécut tranquille, moyennant sa fille qu'il lui donna, et un tribut. Le sophi fit bâtir en Géorgie des forteresses qu'il remplit de Persans, emmena plus de quatre-vingt mille familles géorgiennes, qu'il transporta en plusieurs endroits de ses états, surtout en Arménie, et mit à leur place des Persans et des Arméniens. Il se proposa ensuite de conserver par la douceur ce qu'il avoit gagné par la violence, et promit aux Géorgiens avec serment, pour lui et ses successeurs, de ne point charger le pays de taxes, de ne point changer la religion, de ne point abattre d'églises ni bâtir de mosquées; que le vice-roi seroit toujours Géorgien, de la race de leurs rois, et que, si un fils de ce vice-roi vouloit se faire mahométan, il auroit la charge de grand-prévôt, et seroit gouverneur d'Ispahan, jusqu'à ce qu'il succédât à son père. On reconnoît dans cette dernière clause la politique toujours astucieuse d'*Abbas*, comme on reconnoît sa cruauté dans sa conduite à l'égard des Kurdes et de ses propres fils.

Les Kurdes sont un peuple errant qui vit entre la Turquie et la Perse, et qui est au plus offrant. Le shah se servit d'eux pour prendre Tauris, en leur promettant le pillage de cette ville, l'appât le plus puissant qu'on pût employer auprès d'eux. Après qu'ils lui eurent rendu ce service, il lui vint dans l'idée qu'ils pourroient bien faire pour les Turcs, sur

les mêmes espérances, ce qu'ils venoient de faire pour lui. Afin de se délivrer de cette crainte, il invita les principaux chefs à dîner. Il avoit fait faire sa tente avec tant de recoins et de retours, que ceux qui entroient ne voyoient pas ceux qui les précédoient de six pas. Deux bourreaux postés dans cette allée tuoient les convives à mesure qu'ils arrivoient.

Ces cruautés et beaucoup d'autres de pure précaution, les plus odieuses de toutes, le rendoient insupportable aux grands du royaume. Quelques-uns eurent la hardiesse de jeter dans la chambre de *Sophi-Mirza*, son fils, un billet par lequel ils lui offroient leur secours pour monter sur le trône, s'il vouloit se prêter aux mesures qu'ils avoient prises. Le jeune prince, plein d'horreur pour un projet qui ne pouvoit s'exécuter que par la mort de son père, lui porta le billet. L'empereur loua son affection et sa tendresse; mais il tomba dans de si grandes frayeurs, qu'elles ne lui laissoient aucun repos, et qu'elles l'obligeoient à changer deux ou trois fois de chambre toutes les nuits. Il crut enfin ne pouvoir se guérir de ses inquiétudes que par la mort de son fils.

C'étoit le seul qui lui restât de quatre qu'il avoit eus de ses femmes légitimes. La jalousie de leur père les mit tous au tombeau. Les deux premiers, qui montroient trop de goût pour les armes, furent empoisonnés; le troisième, prévoyant le sort que son père lui destinoit par le même motif, mourut de mélancolie. On prétend qu'il en fit étrangler plusieurs autres. La mort de *Sophi-Mirza* est racontée de

deux manières. Le jeune prince, disent les premiers, revenoit d'une expédition glorieuse contre l'Arabie, avec sa femme, princesse arabe, mère d'un fils et d'une fille. *Abbas*, jaloux de ses exploits, le reçoit fort mal. *Mirza* ne peut dissimuler son mécontentement. L'empereur le mène dans un appartement reculé, et le laisse seul. A l'instant entrent sept hommes avec une corde d'arc pour l'étrangler. Comme il étoit très-fort, il en tue trois. Sans se rebuter, les autres cherchent à lui mettre la corde au cou. Le père rentre, fait lier son fils épuisé de fatigue, et ordonne qu'en sa présence on lui passe un fer rouge sur les yeux. La princesse, instruite de la violence faite à son époux, accourt et le trouve dans une espèce de frénésie de désespoir. Il saisit sa jeune fille et l'étrangle. La mère crut d'abord que c'étoit un simple mouvement de fureur; mais, voyant qu'il tâtonnoit autour de lui, et qu'il cherchoit son fils pour lui faire subir le même sort, elle s'enfuit avec lui. On eut lieu de croire que l'infortuné *Mirza* ne voulut tuer son fils, comme il avoit tué sa fille, que pour faire dépit à son père, qui aimoit tendrement ces enfans. Le prince mourut quelque temps après dans des accès effrayans de désespoir.

D'autres historiens donnent moins de circonstances à cet affreux événement. Selon leur rapport, *Abbas* ordonne à *Bébut*, un de ses officiers, d'aller tuer son fils. Celui-ci rencontre le prince accompagné d'un seul page, et monté sur une mule. Il saisit la bride, et lui dit : « Pied à terre, *Sophi-Mirza*,

» ton père veut que tu meures. » En même temps il le jette en bas de sa mule. Le jeune prince s'écrie : « Hélas, mon Dieu ! qu'ai-je fait pour mériter cette disgrâce ? Maudit soit le traître qui en » est la cause ! néanmoins, puisqu'il plaît ainsi à » Dieu, que sa volonté et celle du roi soient faites ! » A peine a-t-il prononcé ces mots, que *Bébut* lui donne deux coups de poignard et l'étend mort sur la place.

Quelle que soit la manière dont le prince périt, l'exécution ne fut pas plus tôt faite, que le père s'en repentit. La mère de l'infortuné *Mirza* courut à l'appartement de son époux, et, sans s'embarrasser de l'humeur cruelle du monarque, elle lui reprocha son inhumanité, lui sauta au visage, et osa le frapper. *Abbas*, étourdi, et comme engourdi de stupeur, se contenta de lui répondre : « Que vouliez-vous que » je fisse ? On m'avoit donné avis qu'il vouloit attenter à ma vie. Il n'y a point de remède ; c'est » une chose faite. » Le père demeura dix jours enfermé, ayant toujours le mouchoir sur les yeux pour ne pas voir le jour. Pendant un mois il ne mangea que ce qu'il falloit pour ne pas mourir de faim, porta le deuil un an entier, et pendant le reste de sa vie ne se permit ni parure ni habit qui le distinguât du reste de ses sujets.

Mais il célébra les funérailles du prince d'une manière digne de sa férocité. Il fit inviter à un repas les kans dont la fidélité lui étoit suspecte, et les flatteurs qui lui avoient donné de l'ombrage sur

celle de son fils, et, ayant fait mettre du poison dans leur vin, il les retint jusqu'à ce qu'il les eût vus tous mourir. Quelques mois après il lui prit une réminiscence bien fatale à *Bébut*, l'assassin de son fils. Il lui ordonne d'aller de sa main couper la tête au sien, et de la lui apporter. « Comment te trouves-tu, » lui dit le tyran lorsqu'il le vit avec cette tête à la main? — « Hélas! sire, répondit *Bébut*, je crois » que je n'ai pas besoin de le dire. J'aimois mon » fils tendrement. Sa mort me coûtera la vie. — Va, » lui dit le roi, reconnois quelle a dû être ma dou» leur quand tu m'as appris la mort du mien. Mon » fils et le tien ne sont plus. Console-toi en consi» dérant que tu as cela de commun avec ton maître. »

Ce prince si redoutable ne fut pas exempt d'un malheur qui n'épargne pas toujours les plus grands monarques. Il voyageoit avec ses femmes, renfermées selon la coutume dans de grands paniers couverts, pendans de chaque côté d'un chameau. S'apercevant qu'un panier penchoit plus que l'autre, il alla pour aider à le redresser, et trouva le chancelier avec la dame. Il les fit enterrer tout vifs dans la place. *Abbas* exerça des cruautés raffinées à l'égard d'un gouverneur ennemi qui, après lui avoir promis de lui livrer sa place, lui manqua de parole et se laissa prendre. L'empereur le fit coudre dans un cuir de bœuf fraîchement écorché, et jeter le long du grand chemin, où on le nourrissoit au soleil ardent. A mesure que la chaleur rétrécissoit le cuir en le séchant, il éprouvoit

des douleurs cruelles, dont il mourut après avoir long-temps souffert.

Du reste on a célébré la justice de *Shah-Abbas*, quoique souvent empreinte de la férocité qui lui étoit naturelle. Il fit jeter dans un four ardent un boulanger qui refusoit de vendre du pain aux pauvres, et attacher aux crochets de son étal; d'autres disent rôtir en plein marché un boucher qui vendoit à faux poids. Il fut moins sévère à l'égard d'un juge qui recevoit de l'argent des deux parties. Le sophi le fit mettre sur un âne, le visage tourné vers la queue, qui lui servoit de bride, ordonna de couvrir d'ordures sa belle veste, et de le promener ainsi par la ville, précédé d'un crieur qui annonçoit son crime. Ce prince avoit un grand-maître d'artillerie qu'il considéroit beaucoup, mais qui étoit le plus jaloux des hommes. Dès que quelqu'un du voisinage paroissoit le soir sur la terrasse de son logis pour y prendre le frais selon la coutume des pays chauds, les eunuques de cet officier, à l'affût dans tous les coins de son jardin, tuoient à coups d'arquebuse ceux qu'ils apercevoient, sous prétexte qu'ils pouvoient voir dans le sérail de leur maître. On se plaignit. *Abbas* avertit son grand-maître de prendre garde à ce qu'il faisoit, et de tenir ses femmes enfermées la nuit comme le jour, s'il craignoit que ses voisins ne les vissent. Malgré cet avertissement, la chasse aux curieux continuoit. Un homme important fut tué. Toute la famille en larmes alla demander justice, et cita plus de vingt

personnes qui avoient péri de cette manière. Le roi se mit en fureur. « Qu'on aille, s'écria-t-il, tuer » ce chien enragé, lui, ses femmes, ses enfans et » ses domestiques; qu'il ne reste pas une âme de » cette maudite engeance. » L'arrêt fut sur-le-champ exécuté.

Une des dernières actions militaires de *Shah-Abbas* fut la réduction d'Ormuz, qui avoit été un assez grand royaume sur la côte du Kerman, mais qui insensiblement s'étoit réduite à l'île d'Ormuz, et à quelques terres adjacentes. La situation de cette ville la rendoit intéressante pour le commerce dans le golfe Persique. Les Portugais l'avoient prise aux naturels; les Anglais, envieux de cette position, aidèrent *Abbas* à s'en emparer, et obtinrent de lui, à cette occasion, des conditions avantageuses pour ceux de leurs vaisseaux qui trafiquoient sur ces mers. Ce fut encore moins des vues de conquêtes qui engagèrent l'empereur à cette expédition que le désir d'étendre le commerce de ses sujets. Il n'y a rien qu'il ne fît pour leur en inspirer le goût; mais il trouva peu de dispositions dans les Persans, trop fastueux et trop amis de leurs aises : il jeta les yeux sur les Arméniens, sobres, ménagers, faits à la fatigue. Il jugea aussi qu'étant chrétiens, ils seroient plus propres à traiter avec les chrétiens. *Abbas* leur fit de grandes avances, surtout en soie, dont ils ne devoient payer qu'un modique intérêt à leur retour. Ainsi il fut le fondateur de leur commerce, qui est devenu très-considérable en Europe et en Asie, et qu'ils ont

porté jusqu'au Tunquin et aux Philippines. Il bannit de ses états l'usure et les Banians, qu'on dit aussi experts que les Juifs dans le métier; mais ils s'y sont rétablis. Afin que l'argent ne sortît que le moins possible de son royaume, il décria le pélerinage de la Mecque, et en accrédita un autre, dont il donna l'exemple, au tombeau d'un saint célèbre, dans une de ses provinces. Ses peuples de l'intérieur, dont il put écarter le fléau de la guerre, furent heureux sous son règne, qui dura cinquante ans. Il en vécut soixante-dix.

[1628.] Il donna ordre en mourant qu'on mît la couronne sur la tête du fils du malheureux *Mirza-Sophi*, et qu'il prît le nom de son père. La princesse sa mère vivoit, depuis la fin tragique de son époux, dans des frayeurs perpétuelles. Elles augmentèrent lorsque, après la mort de son beau-père, les seigneurs vinrent la prier de remettre son fils entre leurs mains pour le placer sur le trône. Elle se sauva avec lui dans son appartement, et s'y barricada, s'imaginant que c'étoit un nouvel attentat de son beau-père. On fut trois jours à sa porte sans pouvoir la détromper. A la fin on la menaça de l'enfoncer. Elle l'ouvrit, et tenant son fils par la main, elle lui dit : « Va trouver ton père, mon enfant, » par les mains des meurtriers qui t'attendent. » Elle fut agréablement détrompée quand elle vit les seigneurs se prosterner à ses pieds et le proclamer empereur. Il n'avoit que seize ans.

Mais il auroit été à désirer que les frayeurs de la

mère n'eussent pas été mal fondées, et que ce jeune monstre eût disparu de la surface de la terre. Sa vie est moins celle d'un prince que d'un bourreau. On épargnera au lecteur le détail de ses atrocités, et on se contentera de mettre sous ses yeux quelques-unes des barbaries réfléchies de ce nouveau *Néron*, qui, portant sur son visage tous les traits de la douceur et de la bonté, conservoit au fond du cœur les inclinations d'un tyran farouche et inexorable. Puisqu'il est jugé digne d'être comparé à *Néron*, on doit conclure qu'il fut l'assassin de sa famille, le meurtrier de sa mère et de sa femme. Il commença la série de ses crimes par un de ses frères, d'une autre mère, auquel il fit crever les yeux. Il auroit dû le tuer tout-à-fait, puisqu'il fit précipiter du haut d'un rocher deux de ses oncles, aveuglés par son grand-père, en disant : « N'ayant plus l'usage de la » vue, à quoi servent-ils dans le monde? »

Sophi avoit une tante d'une conversation très-agréable. Elle lui dit un jour qu'elle s'étonnoit qu'étant jeune et vigoureux, entouré de belles femmes, il n'eût point d'enfans, pendant qu'elle seule en avoit trois de son mari. Elle ajouta à ce propos quelques réflexions assez gaillardes sur les terres mal labourées, qui demeurent stériles faute de culture. Il ne fit qu'en rire, et lui dit qu'il avoit du temps pour se donner des héritiers. Elle lui répondit imprudemment : « Vous aurez beau faire, sire, » j'ai bien peur qu'après votre mort les Persans ne » soient obligés d'avoir recours à un de mes en-

» fans. » Ceci parut à *Sophi* plus sérieux. Le lendemain il fit servir à sa table, où il avoit invité sa tante, trois pots couverts. On en tira aux yeux de la princesse les têtes de ses trois enfans. « Conso» lez-vous, lui dit le monstre, vous êtes assez jeune » pour en avoir d'autres. » Elle demeura interdite; mais, apercevant dans les yeux du roi des marques de fureur qui la menaçoient elle-même de la mort, elle se jeta à ses pieds, et lui dit : « Tout est bien; » que Dieu donne au roi une longue et heureuse vie. » Son mari, que le tyran appela, et auquel il montra ces têtes, se sauva aussi en faisant parade de la même soumission.

Il fit tuer, sur de simples soupçons, le grand-maître de sa maison, son chancelier, et un de ceux qui avoient le plus contribué à le mettre sur le trône. Cet officier vint l'avertir d'une conspiration, et l'exhortoit à se défaire des conjurés pour assurer sa vie. « Tu as raison, lui dit-il, et je commencerai » par toi; car, comme tu as le plus d'âge et d'expé» rience parmi ceux que tu nommes, tu es certaine» ment du complot. » Un simple délai à l'exécution des ordres de l'empereur coûtoit la vie. Ce qu'on doit remarquer, c'est la résignation et la prompte obéissance de ces malheureux. L'un, sûr de mourir, quoique innocemment, s'il ne prévient pas le monarque, aime mieux se laisser massacrer que de manquer à la fidélité. Un autre voit entrer son meilleur ami avec deux bourreaux : « Sans doute, cher ami, » lui dit-il, tu ne m'apportes pas de bonnes nou-

» velles. — Tu as raison, cher frère, répond l'autre, » le roi m'a commandé de lui apporter ta tête. C'est » à quoi il faut se résoudre. » A ces mots, il le saisit et lui coupe la tête sans la moindre résistance.

Quand *Sophi* vouloit faire ces exécutions, il s'habilloit de rouge. A ce signal mortuaire, tout trembloit autour de lui. On l'attaqua par le poison, qui lui fut administré dans son sérail; mais la force de son tempérament y résista; il en fut quitte pour une maladie. Pendant sa convalescence on entendit la nuit un grand bruit dans son sérail, et on sut le lendemain qu'il y avoit eu quarante femmes enterrées vives. Le bruit se répandit en même temps que la reine mère étoit morte de la peste; mais on ne doutoit pas qu'elle ne fût du nombre de ces infortunées. Quant à sa femme, très-aimable princesse, il la manda un jour après un repas où le vin n'avoit pas été épargné. L'impératrice accourt et le trouve endormi; elle se cache, on ne sait pourquoi, derrière une tapisserie. Il se réveille, la demande; on lui marque du doigt l'endroit où elle est : *Sophi* lui fait donner cinq ou six coups de poignard; elle expire, et il se rendort tranquillement.

Des écrivains ont voulu l'excuser en attribuant ces horreurs au vin, qui troubloit souvent sa raison; mais ce n'est pas l'ivresse qui lui fit changer l'usage de brûler les yeux avec un fer chaud en celui de les arracher, afin d'être sûr que les malheureux ne voyoient plus. Des voyageurs assurent une chose horriblement révoltante, mais qu'il faut raconter, pour se féliciter de

vivre dans des pays où ces atroces barbaries sont inconnues : c'est qu'on arrachoit les yeux avec la pointe d'un poignard ; qu'on les portoit ensuite au roi dans un bassin ; et que, comme il commandoit cette exécution au premier qu'il rencontroit, elle se faisoit quelquefois si maladroitement, qu'on en mouroit. *Sophi* avoit ordonné qu'on aveuglât son fils, âgé de treize ans. L'eunuque qui en étoit chargé l'épargna, et lui apprit à contrefaire l'aveugle. L'empereur, attaqué d'une maladie mortelle, eut regret d'avoir rendu son fils incapable de gouverner l'empire. L'eunuque, persuadé de la sincérité du repentir, lui amène le jeune prince jouissant de la faculté de voir. Son père recommanda aux grands de le reconnoître pour son légitime successeur. On croit qu'il mourut empoisonné, à l'âge de vingt-neuf ans, dans la treizième année de son règne.

[1642.] *Abbas II* n'avoit que treize ans quand il monta sur le trône. On peut juger de la joie de la cour après un règne aussi dangereux que celui de son père pour ceux qui l'habitoient. Cependant ils n'eurent pas beaucoup à se louer du changement. L'ivresse, la colère, le despotisme, la prodigalité du sang des hommes, rendirent le sort des courtisans aussi précaire qu'il l'avoit été sous *Shah Sophi*. *Abbas Ier* avoit relégué dans une maison commode, ornée de jardins, un grand nombre d'eunuques inutiles à son service. *Abbas II*, voyant qu'ils ne mouroient pas assez vite, fit tuer en une nuit les moins âgés, et ne laissa que les quinze plus vieux attendre

la mort, parce qu'elle ne devoit pas tarder. Il ne fut pas plus tendre pour sa famille que son père. Il trouva mauvais que deux sœurs qu'il avoit mariées devinssent mères, et leur fit donner des breuvages qui procuroient l'avortement. Comme elles redevinrent enceintes, il souffrit qu'elles parvinssent au terme; mais il ordonna qu'on laissât mourir de faim leurs enfans. Quatre de ses femmes furent, par son ordre, brûlées vives : les trois premières, parce qu'elles avoient fui de l'appartement pour ne pas s'enivrer avec lui; la quatrième, parce qu'elle s'étoit refusée à ses faveurs.

Les voyageurs européens qui rapportent ces traits font de grands éloges des belles qualités d'*Abbas II*. Un d'eux va même jusqu'à dire qu'il seroit difficile de citer une vertu qui lui manquât. En même temps il le loue des égards qu'il avoit pour les étrangers. On peut croire que c'est là le fondement de ces grands éloges. Cet empereur vivoit familièrement avec eux, leur faisoit partager ses plaisirs, et ces voyageurs, qui étoient presque tous marchands, gagnoient prodigieusement avec lui. Le goût de la bijouterie et de la mécanique régnoit dans cette cour. Les sciences n'y étoient pas non plus négligées. Il y avoit trois princes du sang aveugles, dont l'un possédoit très-bien les mathématiques et l'algèbre; l'autre faisoit parfaitement en bois et en cuivre toutes sortes de figures, et le troisième discernoit par le toucher la bonté des ouvrages les plus délicats.

Abbas II aimoit la justice, mais il mettoit de l'ar-

bitraire dans l'application des peines ; défaut qui équivaut quelquefois à l'injustice. Deux hommes, qu'il feignoit de consulter sur la conduite d'un gouverneur dont ils recherchoient la faveur, en rendirent un témoignage dont l'empereur connoissoit la fausseté. Il se tourna vers les seigneurs qui l'environnoient, et leur dit : « Que pensez-vous de ces flatteurs, qui savent tout le contraire de ce qu'ils me disent ? » Il ordonna qu'on arrachât deux dents au plus jeune, et qu'on les plantât dans la tête du plus vieux, qui pensa en mourir. On ne peut que blâmer la bizarrerie de cette punition, qui n'a aucune analogie avec la faute. Ce prince mourut aussi victime d'une bizarrerie. Il avoit son sérail rempli des plus belles filles du royaume ; cependant il lui prit fantaisie d'appeler une danseuse publique. Elle se jeta à ses pieds, et lui exposa des motifs qui auroient dû suspendre sa passion ; mais il persista dans sa résolution, et s'infecta d'une maladie dont il mourut dans des douleurs aiguës après plusieurs mois de souffrances. Il étoit dans la vingt-quatrième année de son règne, et la trente-septième de son âge.

[1665.] Il laissoit deux fils, l'un âgé de vingt ans, l'autre de huit. Peu s'en fallut qu'au préjudice de l'aîné le plus jeune ne fût élu, parce que les grands préféroient une régence au gouvernement d'un prince déjà en état de prendre connoissance de ses affaires. Cependant la meilleure opinion l'emporta. *Sophi II* fut reconnu ; c'est-à-dire, qu'on lui ceignit en cérémonie un sabre à la porte du sérail, et

qu'il y reçut les félicitations de ses sujets. En cela seul consiste l'installation des sophis de Perse. Il fut attaqué d'une maladie qui dégénéra en langueur. Les médecins, fort embarrassés, se rejetèrent sur les astrologues, qui, disoient-ils, n'avoient pas bien pris le moment pour l'intronisation du roi. Il fallut recommencer la cérémonie. On prit un Gaure de la race des Rustans, qui avoit autrefois régné en Perse. On le plaça sur un trône adossé à une figure de bois qui le représentoit au naturel. Tous les gens de la cour vinrent le servir comme leur roi. A l'instant reconnu favorable par les astrologues, un officier abat d'un coup de sabre la tête de bois. Le roi de théâtre se lève et fuit à toutes jambes. Le sophi, comme s'il commençoit à devenir roi par la mort de l'usurpateur, est installé de nouveau, et prend le nom de *Soliman*, qui lui est resté.

On place au commencement de son règne le trait hardi d'*Ali-Kuli-Kan*, brave général, mais homme remuant et dangereux, et pour cette raison souvent emprisonné. Il s'étoit donné lui-même le nom de *Lion du roi*; « parce que, disoit-il, on m'enchaîne quand » je suis inutile, et qu'on me lâche quand on a besoin » de moi. » Il étoit prisonnier dans une forteresse quand *Abbas* mourut; mais il étoit traité avec assez d'égards, et même obtenoit quelquefois permission d'aller à la chasse. Instruit de l'avénement de *Soliman*, en rentrant, il se jette sur le gouverneur, et lui fait appliquer tant de coups de bâton, qu'il pensa en mourir. A chaque coup il lui disoit : « C'est pour t'ap-

» prendre ton devoir, et à ne pas laisser aller une autre » fois à la chasse un homme que le roi a mis en ta » garde. » Après cette gentillesse, *Kuli-Kan* part pour la cour, et en va porter la première nouvelle au roi, qui le reçut dans ses bonnes grâces. On raconte encore de lui une autre action, qui partout ailleurs auroit été sévèrement punie, mais qui augmenta sa faveur. Il présenta au roi deux jeunes garçons qui avoient la voix fort belle. Après les avoir entendus chanter, *Soliman* témoigna du regret de ne pouvoir les introduire dans son harem. Rien n'embarrassoit *Kuli-Kan*. Il fait faire ces jeunes gens eunuques, et les rend dignes d'amuser les femmes du sophi. Il rendit de grands services dans les guerres contre les Usbeks et les Cosaques, les deux seules du règne de *Soliman*, qui les fit par ses généraux, beaucoup plus redoutables à ses sujets qu'à ses ennemis.

Après tout ce qui a été dit des cruautés de ses prédécesseurs, quelque familiarisé qu'on soit avec ces horreurs, on a encore peine à écrire celles qui ont souillé le règne de ce barbare, aussi adonné au vin que son père et son grand-père, et aussi méchant qu'eux, soit lorsqu'il possédoit sa raison, soit que l'ivresse la lui enlevât. On ne fera que les indiquer brièvement. Il ordonna qu'on coupât les mains à un musicien parce qu'il n'avoit pas assez bien touché du luth à son goût. Le seigneur chargé de cette exécution diffère, et est lui-même condamné à perdre la main. Un autre fut puni du même supplice pour avoir porté le flambeau trop loin devant le roi, pré-

caution qu'il prenoit cependant de peur que la flamme ne l'incommodât. Quand on levoit ses tentes dans les voyages, il n'étoit pas rare de trouver sur le terrain des membres coupés et des corps morts. Ces exécutions se cachoient mieux dans le sérail, où elles étoient fréquentes. Il fit brûler vive une jeune personne qui se plaignoit de ce qu'il avoit fait couper la main à son frère, et fit écorcher vif un eunuque, parce qu'il demandoit grâce pour des condamnés. *Kuli-Kan* lui-même, malgré ses services, n'en fut pas quitte, comme avec ses prédécesseurs, pour la prison : il le fit mourir pour une bagatelle. *Soliman* se plaisoit à insulter ses ministres, à les déshonorer, à leur faire des avanies humiliantes. Cependant il en trouvoit. Enfin à peine pourroit-on compter les atrocités de ce tigre altéré de sang. Nous terminerons par une qu'on ne lira pas sans frémir. L'historien a des momens pénibles.

Dans un dépit amoureux contre une de ses favorites, Circassienne d'une illustre naissance, il ordonna de la marier sur-le-champ à quelque homme de la lie du peuple. Le hasard la livra au fils d'un blanchisseur. Il se trouva qu'il n'étoit pas mal fait. La dame s'en accommoda. Le roi en conçut une secrète jalousie; il fit venir le mari, et lui dit : « Lors» que tu as épousé par mon ordre cette incompa» rable personne, de si grande naissance, quelle fête » as-tu faite en réjouissance? — Sire, répondit-il, » je suis un pauvre homme, je n'eus pas le moyen » de faire une illumination. — Quoi! repartit le so-

» phi, ce chien n'a pas même fait d'illumination! » Qu'on en fasse une de son corps. » On étendit le patient sur le dos, on lui perça dans le corps, avec la pointe d'un poignard, des trous sans nombre, qu'on remplit d'huile, avec une petite mèche, et on le laissa expirer dans ce tourment. *Soliman* mourut dans son lit à l'âge de quarante-huit ans, après en avoir régné vingt-neuf. Si la férocité du caractère tient un peu à la force du corps, on ne sera pas étonné de la barbarie de ce prince : il faisoit aisément les plus violens exercices, et plioit des tasses d'or de l'épaisseur d'un écu en les pressant dans sa main. Comme le tigre n'annonce rien de féroce par la peau, *Soliman* prévenoit en sa faveur par un regard doux, un air gai et modeste, et des manières gracieuses.

[1694.] *Husseyn*, son fils, fut le plus doux des princes de sa race, et le plus malheureux. Il s'annonça par des qualités estimables, que ses courtisans, surtout les eunuques, s'efforcèrent de gâter. Ses prédécesseurs avoient dû en grande partie leurs vices aux excès du vin. *Husseyn* en interdit l'usage ; mais ses eunuques firent si bien par prières, et en le faisant ordonner par les médecins comme confortatif, qu'ils lui en donnèrent le goût. Cependant l'usage du vin ne le rendit pas cruel, et ne lui fut pernicieux qu'en ce qu'il engourdit ses sens et le rendit indifférent pour tout ce qui n'étoit pas plaisir. Il s'ensevelit, pour ainsi dire, dans les délices de son sérail, oubliant absolument tout le reste, dans les circonstan-

ces même les plus critiques et les plus pressantes. Les ennemis étant à la porte, et les ministres voulant le réveiller par la proximité du péril, il leur répondit tranquillement : « Ce sont vos affaires, vous » avez des armées, pourvoyez-y ; quant à moi, » pourvu que ma maison de Ferabad me reste, je » suis content. » Ce mot explique son insouciance, presque incroyable, dans les affaires du gouvernement, et prépare à n'être point étonné de sa catastrophe.

Le sophi trouva dans le sérail un conseil d'état établi, composé d'eunuques. Il le renforça, et lui donna une autorité absolue sur les ministres, même sur le premier, auquel il n'étoit pas permis d'agir sans leurs ordres. Ces conseillers disposoient de toutes les places, vendoient les emplois ; sans héritiers directs, ils n'en étoient pas moins avides de gain pour enrichir leurs familles. Ils imaginèrent d'envoyer fréquemment aux gouverneurs des villes et des provinces la *calaate*, qui est un présent d'honneur du souverain, pour avoir eux-mêmes des présens que les gouverneurs leur faisoient en revanche : ceux-ci se dédommageoient sur les peuples. Ils changèrent aussi la coutume de donner les gouvernemens à vie. Par là ils vendoient les mêmes postes plusieurs fois en peu d'années ; nouvelles charges pour les peuples, qui étoient obligés de payer la bien-venue. Comme ce conseil étoit composé d'eunuques blancs et d'eunuques noirs, autant opposés par la jalousie d'autorité que par la différence des couleurs, pour être tran-

quille dans les dignités et charges qu'on acquéroit, il falloit distribuer des deux côtés, et toujours on reprenoit sur les peuples ce qu'on avoit donné.

Husseyn ne s'occupoit que du soin de construire des bâtimens. Il n'y épargnoit rien en magnificence d'architecture, en luxe d'ameublement, ni en dépenses pour vaincre les difficultés. Que les provinces épuisées murmurassent, leur mécontentement lui étoit indifférent. On avoit soin de lui cacher la misère des peuples et d'empêcher les plaintes de parvenir jusqu'à lui. La capitale et ce qui l'environnoit florissoient, le reste le touchoit peu. Peut-être moins par dévotion que par faste, il entreprit un pélerinage de plus de deux cents lieues. Il y alla accompagné de toutes ses femmes, et d'un cortége de soixante mille hommes. Jamais le harem ne fut aussi nombreux en femmes, filles et eunuques; jamais il ne coûta des sommes aussi fortes; mais, pendant que tout y abondoit, les troupes n'étoient point payées, les munitions de toute espèce manquoient. Les généraux envoyés par la faction blanche des eunuques, à peine arrivés, se voyoient rappelés par la faction noire. Rien de solide, rien de stable dans le gouvernement.

Quant à la justice, voici comme elle se rendoit chez un peuple qui, disoit *Shah-Abbas Ier*, ne pouvoit se conduire que par la terreur. Il avoit été sagement ordonné que les riches seroient punis par des peines afflictives, et les moins aisés par des amendes pécuniaires. Les eunuques changèrent la première loi à leur profit. Au lieu de la bastonade, on con-

fisqua le bien des grands, et on leur imposa de fortes amendes, en les laissant dans leurs dignités et dans leurs charges. Ainsi ils pouvoient acquérir des remplacemens, dont ils faisoient part aux eunuques. Gouverneurs, ministres, simples cadis prenoient de toute main, et n'étoient même pas fort délicats sur la manière. On peut juger des grands magistrats par les petits. Un de ceux-ci surprit l'âne d'un particulier qui broutoit la vigne de son voisin. Il condamna le maître de l'âne à cinquante écus d'amende. Le propriétaire va trouver le juge, le prie de remettre l'amende, parce qu'entre voisins ils se pardonnent ce délit. Le sage magistrat, sans révoquer l'amende du premier, condamna l'autre à une amende pareille, « pour lui apprendre, dit-il, à conserver son bien. » Cet honnête homme, quand il prenoit des voleurs, se contentoit de les rançonner : s'ils n'avoient pas de quoi payer sa taxe, il les laissoit sortir la nuit de prison, afin qu'ils pussent s'acquitter par d'autres vols.

Difficilement obtenoit-on que ce qui entroit dans le greffe de ces magistrats en sortît. Un Arménien qui avoit été volé chez lui, et avoit fait mettre le voleur en prison, fut averti que, pour recouvrer ce qui lui appartenoit, il falloit qu'il justifiât par témoin du vol et des effets volés. Pour éviter toute mauvaise chicane, il crut plus court de composer avec le voleur lui-même, et de l'engager, moyennant récompense, à avouer le vol. Déjà il se croyoit sûr de la restitution, lorsque le juge, se tournant vers lui, lui dit

ironiquement : « Quoi ! n'avez-vous pas de meilleur » témoin à me produire qu'un fripon, un voleur ? » Allez, mon ami, amenez-moi des témoins qui soient » de mise, de bons musulmans, et non pas des Ar- » méniens ; pour lors je vous écouterai. » Les grands chemins, si sûrs, par la sévérité des prédécesseurs de *Husseyn*, contre les préposés à la police eux-mêmes, étoient partout, sous son règne, infestés de brigands. En vain essayoit-on de se plaindre ; il n'y avoit aucune justice à espérer. Toute la réponse que put obtenir d'un gouverneur un marchand à qui on avoit fait un vol considérable, fut celle-ci : « Indiquez- » moi le voleur, et je vous ferai rendre votre bien. » Le marchand irrité lui répliqua : « Mettez moi à » votre place, et mettez-vous à la mienne, j'aurai » bientôt trouvé le voleur. » Quelque vive que fût la réplique, le gouverneur ne s'en offensa pas. Le témoin de ces événemens remarque à cette occasion qu'il n'y a pas de gens qui souffrent plus patiemment les reproches, et même les injures, que les Persans en place. Ils sont aussi plus susceptibles de honte que de remords. Un gouverneur qui pendant la guerre civile avoit livré sa ville pour de l'argent, se trouvoit auprès de l'empereur lorsqu'il en attaquoit une autre qui lui donnoit beaucoup de peine. Le prince lui demanda comment il devoit s'y prendre pour la réduire. Le gouverneur répondit froidement : « Tâchez d'y trouver un traître comme moi. »

[1709.] L'histoire fournit peu d'exemples d'une dissolution aussi complète que celle du royaume de

Perse sous le foible *Husseyn*, d'une dissolution qui eut cela de particulier, qu'elle commença par la capitale. Le sophi y vivoit tranquillement sous la tyrannie de ses eunuques, dont il ne s'apercevoit pas, dans le chaos d'un ministère corrompu, qu'il prenoit pour de l'ordre, accoutumé à s'inquiéter peu des mesures reconnues fausses, parce que les ressources d'un grand état donnent le moyen d'y remédier. Mais au milieu de tant de fautes il en arriva une qui le fit amèrement repentir de toutes les autres. La province de Kandahar, située entre le Mogol et la Perse, passoit alternativement sous l'un et sous l'autre empire, selon qu'elle étoit plus ou moins bien traitée. Le peuple qui l'habitoit étoit belliqueux, errant en grande partie, occupé du soin de ses troupeaux, par conséquent dur à la fatigue; partagé en tribus qui reconnoissoient des chefs; la principale étoit celle des Afghans. Ce peuple, tel qu'on le dépeint, enveloppé d'une enceinte de montagnes qui le défendoient, demandoit à être ménagé; mais les ministres de Perse, ne doutant de rien, n'eurent pas plus d'égards pour lui que pour les autres. Ils lui envoyèrent des gouverneurs avides qui l'accablèrent d'impôts et le vexèrent de toute manière; il murmura, se plaignit hautement, et fit éclater des dispositions à la révolte.

Husseyn désiroit qu'on écoutât les Afghans; mais, comme il ne savoit pas avoir une volonté absolue, le parti de les tenir sous le joug par la rigueur prévalut dans le conseil. On leur envoya *Gurji-Kan*,

ancien gouverneur de Géorgie, homme sévère, qu'on revêtit de toute autorité, et qui se fit accompagner d'un excellent corps de Géorgiens. Il entra dans le Kandahar comme dans un pays conquis, lâcha la bride à ses soldats, qui commirent toute sorte de violences sur le peuple. Lui-même se réserva les chefs, auxquels il faisoit durement sentir sa domination. Un des principaux, nommé *Mir-Weis*, attira principalement son attention. Sa naissance, sa générosité, un air gracieux et populaire, quelques marques d'un caractère ambitieux inspirèrent des soupçons à *Gurji-Kan*. Il le fit saisir, l'envoya à Ispahan, et le recommanda comme un esprit factieux, suspect de troubles qui avoient déjà éclaté, et très propre à en fomenter de nouveaux.

Mir-Weis eut bientôt démêlé les factions de la cour, et jugea qu'il pourroit en tirer de grands avantages. *Gurji-Kan* n'avoit pas pour lui tout le ministère. Il s'y trouvoit des jaloux de la grande autorité qui lui avoit été confiée. *Mir-Weis* s'attacha à cette faction. Il eut l'adresse de rendre le gouverneur lui-même suspect, et ne désespéra pas de devenir maître du Kandahar, en s'y faisant envoyer pour le tenir en bride. Arrivé dans son pays, il ne prit pas vis-à-vis du gouverneur l'air important d'un protégé sûr de son fait; au contraire, il le flatta et tâcha de s'insinuer dans ses bonnes grâces; mais il n'y réussissoit pas: *Gurji-Kan* le regardoit toujours avec jalousie, et ne lui pardonnoit pas de s'être fait renvoyer dans sa patrie comme pour le braver. Afin de dissiper cet

ombrage, *Mir-Weis* contrefit le dévot et entreprit le pélerinage de la Mecque.

Quand il revint, il trouva le gouverneur si bien rassuré, que, dans la persuasion qu'il n'avoit rien à craindre d'un si saint personnage, il n'hésitoit pas à lui faire des affronts. *Mir-Weis* les souffroit avec patience, et attendoit quelque injure assez grave pour qu'il pût faire entrer les autres chefs dans sa vengeance. Elle arriva cette insulte. *Gurji-Kan*, ayant entendu parler de la beauté de la fille de *Mir-Weis*, lui manda de la faire passer dans son harem. Le Kandaharien assemble les principaux de sa tribu, et d'autres chefs dont il étoit sûr, et leur communique l'ordre, dont ils sont indignés. Il concerte avec eux ses mesures. Au lieu de sa fille, il en envoie une autre bien instruite; ce qui étoit d'autant plus aisé, qu'en Perse, avant le mariage, on ne voit pas les filles. Ensuite il invite le gouverneur à une fête sous ses tentes. *Gurji-Kan* accepte sans défiance une partie de plaisir chez son beau-père; mais il y laissa la vie. *Mir-Weis* ne l'eut pas plus tôt fait massacrer, qu'il se présenta aux portes de Kandahar. La garnison, privée de son chef, fit peu de résistance. Pendant quatorze ans, *Mir-Weis* combattit les Persans. Il résista à leurs armes comme à leurs offres insidieuses. Sa bonne conduite, ses discours, ses succès réunirent les autres tribus à celles des Afghans, dont il étoit chef. Il mourut roi de Kandahar, laissant la couronne à son frère *Abdal-*

lah, parce qu'il croyoit ses enfans trop jeunes pour soutenir un trône encore mal appuyé.

[1715.] *Abdallah* n'avoit ni le génie de son frère, ni son ambition, ni son intrépidité. Le désir de vivre tranquille lui fait prêter l'oreille à de nouvelles propositions des Persans, qui, en accordant des conditions avantageuses, seroient rentrés en possession du Kandahar. Le traité alloit être signé. *Mahmûd*, fils de *Mir-Weis*, qui n'étoit âgé que de dix-huit ans, apprend avec dépit cette foiblesse de son oncle. Il se met à la tête d'une quarantaine d'amis de son père, se rend maître du palais, coupe la tête à *Abdallah*, et se fait proclamer roi. On ne sait si ce jeune prince trouva dans des mémoires de son père le projet de s'emparer de la Perse, s'il lui fut inspiré par les confidens de *Mir-Weis*, ou s'il le conçut lui-même; toujours doit-on remarquer qu'il survint une foule de circonstances propres à faciliter ce projet. Les habitans de l'Hérat, voisins de *Mahmûd*, secouèrent aussi le joug persan, et se formèrent en république. Les Kurdes, peuple inquiet, des environs d'Hamadan, firent des courses jusque sous les murs d'Ispahan. Les Tartares Usbeks et les Lesgiens, comme de concert, des bords de la mer Caspienne se portèrent dans le centre de l'empire. *Husseyn*, attaqué de tous côtés, ne savoit à quel ennemi faire face. *Mahmûd* profita de ces diversions pour affermir son trône. Il disciplina les Afghans, les mena à des expéditions, tantôt prochaines, tan-

tôt éloignées, où il eut des succès et des revers : alternatives qui aguerrissent le soldat. Il eut surtout grand soin de fortifier la haine religieuse qu'en qualité de *sunis*, ou sectateurs d'*Omar*, ils avoient contre les Perses, sectateurs d'*Ali*. Rarement une révolution réussit, si l'on n'y mêle la religion.

Les progrès de *Mahmud* devinrent si effrayans, qu'*Husseyn* se détermina à tourner toutes ses forces contre lui. Il assembla une des meilleures armées que la Perse eût depuis long-temps mis sur pied, moins formidable encore par le nombre des troupes que par leur bonté. Ne pouvant, faute d'expérience et à cause de son grand âge, la commander lui-même, il nomma généralissime un de ses fils, âgé de dix-sept ans, persuadé que la présence de l'héritier du trône seroit un puissant aiguillon pour engager les soldats et les chefs à se distinguer. On mit le jeune prince sous la direction de *Sophi-Kuli-Kan*, habile général, qui, rebuté des désordres de la cour, s'étoit retiré, mais qui revint et se prêta aux circonstances. *Husseyn* avoit aussi dans son conseil un homme très-capable, intègre, désintéressé, nommé *Fatey-Ali-Kan*, dont il fit son premier ministre.

Sous ces deux hommes, habiles chacun dans sa partie, et qui vivoient en bonne intelligence, l'empire pouvoit encore se soutenir ; mais une cabale de cour fit rappeler le général. Le visir en fit encore nommer un autre de son choix : c'étoit *Luft-Ali-Kan*. La cabale, persuadée qu'elle ne pourroit se

rendre maîtresse de l'armée et s'emparer du jeune prince tant que le visir seroit en place, s'attaqua à lui-même, et le calomnia avec tant de succès auprès du sophi, qu'il ordonna qu'on lui crevât les yeux. En même temps on fit arrêter le général, et l'armée se dispersa.

Cet événement arriva très-à-propos pour *Mahmûd*. Cantonné dans ses rochers du Kandahar, il étoit instruit par des rapports fidèles de ce qui se passoit à la cour, et épioit l'occasion d'accomplir le dessein auquel il se préparoit depuis cinq ou six ans. Ce prince savoit que les villes et les provinces étoient divisées entre elles par les opinions qu'*Abbas Ier* avoit semées et propagées afin d'assurer sa puissance; mais ces dissensions civiles, utiles tant qu'elles furent tempérées par une autorité assez forte pour les retenir dans de justes bornes, devinrent nuisibles au gouvernement quand elles n'eurent plus de frein. Chacun perdit le goût de l'unité; on s'embarrassa peu à qui l'on devoit appartenir, et *Mahmûd* fut certain de trouver dans les provinces qu'il avoit à parcourir, sinon des amis, du moins des indifférens. Les factions de la cour lui donnoient aussi les espérances les plus flatteuses. Enfin, à la tête des débris de la grande armée, dont il s'en étoit formé une assez considérable, on avoit mis un ancien gouverneur d'Arabie, général malhabile ou traître, tel que *Mahmûd* n'en auroit pu choisir un plus convenable à ses intérêts.

Fort de toutes ces circonstances, *Mahmûd* laisse

percer son projet, qu'il avoit renfermé jusqu'alors. Il le revêt aux yeux du peuple d'apparences attrayantes : la facilité, l'appât du butin, la gloire de faire triompher sa religion chez ces hérétiques impérieux qui les tourmentoient auparavant. On courut en foule sous ses drapeaux ; mais de cette multitude il n'enrôla que vingt-cinq mille hommes bien aguerris, endurcis à la fatigue, et capables de faire des marches longues et rapides. Ceux qu'il perdit en route par quelques petits combats, il les remplaça par des soldats de même trempe, les choisissant entre ceux qui s'offroient. Avec cette armée d'élite il arriva à quatre journées d'Ispahan. On envoya lui faire des propositions. Elles étoient si avantageuses, qu'elles lui découvrirent toute la foiblesse de la cour, et il les rejeta.

Arrivé sous les murs de la ville, il y trouve une armée très-nombreuse, mais commandée par ce même gouverneur d'Arabie dont il avoit tout à espérer. L'empereur avoit deux partis à prendre, ou risquer une bataille, ou se fortifier en avant de la ville, attendre les secours que les provinces promettoient, et dont plusieurs étoient déjà en marche, et laisser *Mahmúd* se morfondre dans son camp au hasard d'y périr de faim. C'étoit l'opinion la plus sage, mais ce ne fut pas celle du général. Il voulut se battre lorsqu'il ne le falloit pas, et, lorsqu'il fut aux prises, il se conduisit si mal, que *Mahmúd* lui-même fut étonné de se voir vainqueur sans avoir éprouvé beaucoup de résistance. La conster-

nation entra dans la ville avec les fuyards, et avec eux la famine, que leur grand nombre et celui des gens de la campagne, qu'on reçut imprudemment, augmentèrent bientôt à un excès déplorable. *Husseyn* vouloit quitter la capitale, et c'étoit encore un parti sage auquel son conseil s'opposa.

Le sophi, en se resserrant dans sa capitale, résolut de n'y pas renfermer toutes les espérances du royaume et de sa famille. Il avoit déclaré son fils aîné, *Abbas-Mirza*, celui qui avoit déjà été mis à la tête d'une armée, son successeur, dépositaire de son autorité. Ce jeune prince, naturellement vif, croyant la dissimulation au-dessous de lui, commence l'exercice de son pouvoir par ordonner qu'on fasse mourir le gouverneur d'Arabie, ce général si malheureux ou si perfide. Il condamne aussi plusieurs autres grands seigneurs au moins suspects. Mais les proscrits le firent tomber lui-même dans la disgrâce de son père. Ils obtinrent qu'il seroit de nouveau renfermé dans le harem d'où il avoit été tiré. On lui substitua *Sophi-Mirza*, le second fils. Au bout de quelques jours il fut jugé trop foible; le troisième fut jugé trop dévot. Enfin la couronne fut adjugée à *Thamasp-Mirza*, le quatrième. On s'appliqua ensuite à le faire sortir de la ville, tant pour le mettre en sûreté que pour le faire servir de point de réunion aux troupes qu'on attendoit des provinces. Il n'est parlé que du gouverneur, qui se présenta pour lors avec une armée de dix mille hommes. Son approche effraya *Mahmûd*, que le

moindre échec auroit perdu sans ressource. Il envoya au-devant de ce général, non des troupes, mais des négociateurs, qui à force de promesses lui firent embrasser son parti. Rassuré de ce côté, il continua le siége, qu'il convertit en blocus.

Il se mangea pendant ce siége plus de chair humaine qu'il n'en avoit jamais été consommé dans aucun autre. On prétend que les assiégés ne s'en tinrent pas seulement à ceux qui mouroient ou naturellement ou de blessures. La vue de ces malheurs touchoit le cœur de l'infortuné et sensible *Husseyn*. Il fit à *Mahmûd* des propositions plus avantageuses, comme de lui donner une de ses filles en mariage, et la souveraineté de trois belles provinces. *Mahmûd* répondit : « Le roi de Perse ne m'offre rien » qui ne soit à ma disposition. Ce prince et les » princesses sont déjà en ma puissance. Il n'est plus » le maître des trois provinces qu'il m'offre. Entre lui » et moi il s'agit à présent de l'empire. » Cependant, après cette réponse ferme, et même décisive, il laissa entrevoir quelque espérance au roi, afin qu'il ne se pressât pas de terminer le traité, parce que, sentant qu'il n'y avoit pas de sûreté pour lui dans Ispahan tant que le nombre de ses troupes seroit surpassé par celui des habitans, il attendoit de la misère que la quantité en diminuât. Quand il vit la proportion qu'il désiroit à peu près établie, il agréa l'abdication du malheureux Sophi.

Avant la dernière cérémonie, *Husseyn*, en habit de deuil, parcourut à pied les principales rues d'Is-

pahan, déplorant les malheurs de son règne, consolant le peuple qui l'environnoit, et lui faisant espérer un meilleur sort sous un nouveau gouvernement. Il eut du moins la satisfaction de voir qu'il étoit plaint et regretté. Personne ne lui manqua de respect. *Mahmûd* lui envoya des chevaux pour se rendre auprès de lui; il n'y en avoit plus dans la ville. Le triste monarque se mit en route, suivi d'environ trois cents des premiers de l'état. Ils marchoient lentement, les yeux baissés. Le petit nombre d'habitans qui eurent la force d'être témoins de cette lugubre cavalcade exprimoient leur douleur par un morne silence.

Il fut introduit dans la salle où l'attendoit *Mahmûd*, jeune homme de vingt-cinq ans. En entrant, il salua le premier son vainqueur, qui lui rendit le salut. Ils s'approchèrent ensuite, et *Husseyn* commença la conversation en ces termes : « Mon fils, » puisque le souverain maître du monde ne juge pas » à propos que je règne plus long-temps, et que le » jour assigné pour toi de monter sur le trône de » Perse est venu, je te remets l'empire de tout mon » cœur et je te souhaite un règne heureux. » En même temps il prit l'aigrette royale de son turban, et l'attacha lui-même sur *Mahmûd* en lui disant : « Règne en paix! » Après cela, on servit du café et du thé; en le prenant, le prince afghan adressa au roi détrôné ces paroles : « Telle est l'instabilité des » grandeurs humaines. Dieu dispose des empires » comme il lui plaît. Il les ôte à une nation pour les

» donner à une autre ; mais je vous promets de vous » regarder toujours comme mon père. » Après ces mots, on le fit passer dans un appartement qui lui étoit préparé. Les Afghans prirent possession des portes de la ville et du palais. Ainsi finit la dynastie des sophis, commencée par *Ismaël* il y avoit deux cent vingt-trois ans ; *Husseyn* en régna vingt-huit.

[1722.] En le dépossédant, *Mahmûd* le vengea de ceux qui avoient contribué à la ruine de l'état par négligence, ignorance, esprit de parti, lâcheté et trahison. Il n'y eut d'épargné que le général, soupçonné d'intelligence avec le prince des Afghans. Son impunité le fit croire coupable. Tous les autres perdirent la vie, la liberté ou les biens, par la justice de *Mahmûd*. Il confirma les Persans dans leurs dignités et emplois, et leur donna à chacun un adjoint de sa nation, excepté pour la charge de grand-visir, qu'il fit remplir par un Afghan seul. A la vérité il réduisit la dépense de *Husseyn*, surtout par rapport à son sérail; mais il eut toujours pour lui les égards personnels dus à son ancien état. Ce prince lui donna une de ses filles en mariage, et à cette occasion il adressa à toute la Perse une lettre circulaire, ou proclamation, par laquelle il enjoignoit de reconnoître *Mahmûd* pour unique monarque.

Mais *Thamasp*, son fils, pour avoir perdu la capitale, ne se crut pas obligé d'obéir à la circulaire de son père. Au contraire, il se fit proclamer souverain danc *Kasbin*, ville de l'Irak où il s'étoit retiré. Plusieurs gouverneurs lui amenèrent des troupes ; mais

il ne fit pas la guerre avec l'ardeur et la vivacité que son âge et sa cause sembloient promettre. Cependant les circonstances lui étoient favorables, parce que *Mahmûd* commençoit à se faire haïr. Pour cacher une défaite, il fit faire des réjouissances publiques comme s'il avoit été vainqueur. Mais, pour n'être pas exposé à quelque soulèvement dans la capitale, sans autre motif que sa cruauté, il fit massacrer les ministres, les seigneurs et les autres principaux chefs persans qu'il avoit invités à un festin. Deux cents jeunes gens de la première noblesse furent tirés de l'académie où on les élevoit, et on en fit une cruelle boucherie. Trois mille hommes des troupes d'*Husseyn* que l'usurpateur avoit pris à son service subirent le même sort. Ce n'est pas tout, il ordonna de tuer tous ceux qui, par la solde qu'ils avoient reçue, étoient censés soldats. Enfin il se défit secrètement d'un grand nombre d'habitans d'Ispahan en état de porter les armes, et il extorqua de grosses sommes par toute sorte de moyens.

Les Afghans eux-mêmes étoient divisés entre eux. Quelques chefs se plaignoient de ce que *Mahmûd* s'étoit emparé de tout et ne leur avoit pas tenu parole dans le partage du butin et l'accomplissement des promesses qu'il leur avoit faites. Cependant ils continuoient de servir sous lui; mais ce n'étoit plus avec cette ardeur qui assure des succès constans. Aussi *Mahmûd* essuya-t-il plusieurs échecs dont *Thamasp* auroit pu profiter, si à son indolence ne se fût jointe la nécessité de résister aux Turcs et aux

Russes. Instruits des troubles qui déchiroient la Perse, ces deux peuples renouvelèrent contre elle d'anciennes prétentions, et entrèrent chacun de leur côté dans ce malheureux royaume. La Russie commença alors à faire usage de l'adroite politique qu'on lui a reconnue depuis. Après avoir épouvanté les Perses en déployant contre eux des forces redoutables, elle se rabattit à des propositions de paix, par lesquelles elle obtint tout ce que ses armes n'auroient peut-être pu lui procurer. *Thamasp* essaya aussi de se débarrasser des Turcs par un traité ; mais il se trouva prévenu par les Russes, qui, malgré leur accord avec lui, étoient entrés en négociation avec les Turcs, s'étoient fait confirmer et garantir par eux tout ce que le traité avec *Thamasp* leur avoit acquis, à condition de ne point s'opposer aux invasions que les musulmans méditoient ; de sorte que *Thamasp*, ne pouvant acquiescer à des conditions qui l'auroient dépouillé d'une partie de son royaume, fut contraint de continuer la guerre contre les Turcs.

Mais en même temps que les entreprises de ces puissances causoient à *Thamasp* de justes inquiétudes, la conduite de *Mahmûd* lui donnoit des espérances : ce prince se perdoit lui-même. Les Afghans l'accusoient de mépriser leurs mœurs austères, de préferer le luxe et la mollesse des Perses, et de montrer même du penchant pour leur religion. Il avoit un cousin-germain, fils d'*Abdallah*, son oncle, nommé *Asharf*, dont il s'étoit toujours montré jaloux. Ce sentiment rongeur s'augmenta par quelques succès

qu'eut ce jeune prince, et par l'affection que ses compatriotes lui témoignèrent. *Mahmûd* le fit renfermer sans cause légitime ; cette violence déplut aux Afghans. Pleins d'indignation contre leur chef, ils ne se battirent plus avec la même bravoure. *Mahmûd* attribua ses revers moins au découragement de ses soldats qu'à la colère du ciel, et résolut, pour l'apaiser, de faire une retraite spirituelle, nommée *riadhiat*, dont les Indiens mahométans avoient introduit l'usage dans le Kandahar.

Le riadhiat se fait ainsi : on s'enferme pendant quinze jours dans un lieu où la clarté du soleil n'entre point. Pendant ce temps on s'occupe à répéter d'une voix forte, tirée du fond de la poitrine, le mot *hou*, qui exprime un des attributs de Dieu, et on prend pour toute nourriture un peu de pain et d'eau après le soleil couché. Ces agitations de corps perpétuelles, accompagnées de cris forcés, dérangent toute la machine. Quand l'inanition et l'obscurité ont fait tomber les pénitens dans des égaremens d'esprit, ils s'imaginent voir des spectres et entendre des voix ; et ils croient que pendant cette pénitence le diable est contraint par une puissance supérieure de leur faire connoître l'avenir.

Il paroît que le riadhiat de *Mahmûd* lui renversa l'esprit. Il ne voyoit autour de lui que des traîtres et des conspirateurs. On vient lui dire que *Sophi-Mirza*, fils aîné d'*Husseyn*, s'est échappé du palais. Sans autre examen, il fait amener dans une cour tous l s princes les mains liées derrière le dos,

et, assisté de quelques-uns de ses confidens, il les massacre à coups de sabre. Le malheureux père, entendant leurs cris, accourt et sauve la vie aux deux plus jeunes, dont l'aîné n'avoit que cinq ans. Il reçut une blessure à la main en parant le coup qu'on lui portoit. Voyant couler le sang d'*Husseyn*, qu'il étoit accoutumé à respecter, l'assassin s'arrêta. On compta environ cent enfans massacrés, ce qui n'est pas étonnant : aucun des prédécesseurs d'*Husseyn* n'avoit eu tant de femmes; et on avoit vu porter jusqu'à trente berceaux au harem dans l'espace d'un mois.

Au délire de *Mahmûd* se joignit une maladie aiguë qui le fit recourir non-seulement aux médecins, mais à tous les remèdes superstitieux qui lui étoient indiqués, par des chrétiens ou des musulmans, peu lui importoit. Ces remèdes n'eurent pas plus de succès les uns que les autres. Sa cruauté augmenta avec ses douleurs. Ses capitaines, près de se trouver sans chef dans une ville peu soumise, au milieu d'un royaume qui n'étoit rien moins qu'assujetti, tournèrent les yeux sur *Asharf*; mais il ne voulut accepter la couronne qu'à condition qu'on lui apporteroit la tête de son cousin, le meurtrier de son père. *Mahmûd* étoit alors dans le dernier degré de frénésie, et n'avoit plus que quelques heures à vivre; on les abrégea.

Ce destructeur de la dynastie des shahs ne jouit que deux ans de son triomphe, et n'en avoit que vingt-sept quand il mourut. Il n'étoit ni d'une taille,

ni d'une figure avantageuse. Il avoit la tête très-enfoncée dans les épaules, le visage large, le nez écrasé, peu de barbe, tirant sur le roux, le regard farouche, quelque chose de rude et de désagréable dans la physionomie. Il tenoit ordinairement les yeux baissés. Il avoit l'air d'un homme qui rêve toujours à quelque chose. *Mahmûd* n'eut qu'une seule femme; il dormoit peu, étoit attentif à tout, infatigable, intrépide en attaquant, mais se laissant aisément abattre par les revers. Son expédition contre Ispahan étoit téméraire et folle, et n'a pu être justifiée que par le succès. On a dit de lui qu'il étoit propre à faire des conquêtes, mais qu'il manquoit des qualités nécessaires pour les assurer.

[1725.] *Asharf* fit faire main basse sur toute la garde de *Mahmûd*, sur ses ministres et ses confidens. Il n'épargna pas ceux qui l'avoient mis lui-même sur le trône, apparemment dans la crainte qu'ils ne rendissent le même service à un autre. Le fils unique de *Mahmûd* eut le même sort, ainsi que sa mère. Devenu odieux par ces exécutions, qui réduisirent ses partisans à un petit nombre, et firent une brèche considérable à son armée, dans la crainte de ne pouvoir se soutenir, *Asharf* offrit à *Husseyn* de lui rendre sa couronne. Sans doute il se seroit retiré dans le Kandahar, où il se seroit fait une domination proportionnée à ses forces; mais le sophi étoit trop content de n'être point embarrassé des soins d'un gouvernement : il refusa. *Asharf* mit le comble à la satisfaction du prince détrôné en lui con-

fiant l'intendance de ses bâtimens. *Husseyn*, en récompense, lui donna une de ses filles en mariage.

Lorsque le père refusoit un trône, il arrivoit à *Thamasp*, son fils, un secours imprévu pour s'y placer. Ce prince s'étoit retiré dans une province de l'empire, où il vivoit dépendant du gouverneur. Pendant qu'il étoit dans cette situation, *Nadir-Kuli* lui envoya offrir ses services, et cinq mille chevaux qu'il avoit sous ses ordres. Ce *Nadir* est un homme fameux, qui, après avoir reconquis la Perse sous les Afghans et les Turcs, usurpa le trône.

Selon les meilleurs écrivains, il étoit fils d'un chef de tribu, et exercé aux armes dès sa jeunesse; mais, pour embellir son histoire, on a dit que son père étoit un pauvre ouvrier, que jusqu'à l'âge de seize ans il fut lui-même employé à ramasser du bois qu'il portoit vendre au marché, sur un âne et un chameau, la seule richesse de sa famille. Il fut pris par les Tartares Usbeks, s'échappa, devint voleur, courtier d'un marchand dont il enleva la fille, tua le père, redevint voleur de grand chemin, ensuite caissier d'un grand seigneur, se distingua, en suivant son maître, par quelques actions de bravoure, obtint à cette occasion le grade de colonel, essuya à la cour un passe-droit qui lui fit reprendre pour la troisième fois le métier de brigand, mais de brigand du premier ordre, pillant les châteaux et les caravanes, et mettant les provinces à contribution.

Il en étoit à ce point lorsqu'il offrit ses services à *Thamasp*. Dès la première campagne il prit sur *As-*

harf et ses Afghans un ascendant qu'il ne perdit plus. Sa réputation grossit l'armée du shah, qui le nomma généralissime. Après une victoire presque décisive, ce prince, ne pouvant lui faire un plus grand honneur, lui donna son propre nom *Thamasp* ou *Thamas*, auquel on ajoutoit celui qu'il portoit auparavant, d'où a été formé celui de *Thamasp-Kuli-Kan*, sous lequel il s'est rendu si célèbre. En trois campagnes il rendit *Thamasp* maître de tout ce que les Afghans possédoient en Perse. Il les poussa dans des pays ruinés, où ils manquoient de vivres et de recrues. Leur armée se fondit pour ainsi dire. *Asharf* offrit de se démettre et de rendre toutes les richesses dont il avoit hérité après *Mahmûd*; mais *Thamasp-Kuli-Kan* ne voulut entendre à aucun accommodement; il le poursuivit à outrance. Avec deux cents hommes qui lui restoient, ce prince se défendit en désespéré; mais il succomba, et fut tué. En lui finit le règne éphémère des Afghans.

[1730.] Après avoir détruit les usurpateurs dans le centre de l'empire, et remis *Thamasp* sur le trône, le général marcha contre les Turcs, et leur reprit sur les frontières ce qu'ils avoient conquis pendant les troubles. Il comptoit ne les pas ménager plus que les Afghans; mais à son insu, et lorsqu'il s'y attendoit le moins, le roi fit avec eux une paix par laquelle il reconnut l'empereur ottoman seul iman, et chef de la religion musulmane, honneur qu'*Asharf*, dans sa détresse, avoit eu la fermeté de lui refuser. Il céda plusieurs provinces. Se croyant en sûreté par

ce traité, le roi congédia le peu de troupes qu'il avoit auprès de lui, et ordonna à son général de licencier son armée. Loin d'obéir, *Kuli-Kan* assemble ses officiers, déclame contre cette paix, comme étant une trahison des ministres, qui ne peuvent avoir été inspirés que par quelque mauvais dessein pour avoir cédé tant de belles provinces aux Turcs, pendant qu'on avoit sur pied une armée suffisante pour les humilier.

Ces discours, qui avoient un air de zèle patriotique, lui attachent l'armée. Il prend la route d'Ispahan à la tête de soixante-dix mille hommes, presque tous Tartares, auxquels il pouvoit se fier. En arrivant près de la capitale, il va trouver le roi, lui prouve qu'il est trompé par ses mauvais conseillers, à peu près comme *Husseyn*, son père, l'a été par les siens. *Thamasp* en convient ; mais le général, ne lui trouvant pas l'ardeur qu'il désiroit pour la punition des coupables, conjecture qu'il pourroit bien être sacrifié lui-même. Il prend ses mesures avec ses principaux officiers, invite le roi à une revue, de là à un festin, d'où le prince, peu précautionné contre l'excès du vin, est transporté sous une bonne garde dans un appartement reculé. On désarme la sienne propre. On arrête les domestiques. Le lendemain, *Thamasp-Kuli-Kan* assemble les ministres d'état et les principaux capitaines. Il leur représente l'incapacité du roi, et les funestes suites de la paix, si on le dépose. Tous approuvent son avis. On fait paroître le fils de *Thamasp*, encore au berceau ; on lui

prête serment de fidélité, et il est proclamé empereur sous le nom d'*Abbas III* [1733]. Sous un prince âgé de six mois, on sent que *Thamasp-Kuli-Kan* étoit le véritable souverain de la Perse. Il disposoit de tout à son gré, et il faut avouer que c'étoit pour l'avantage et la gloire du royaume. Les Turcs furent battus : ils demandèrent la paix. Le régent l'accorda, seulement à condition qu'ils rendroient toutes les provinces usurpées et rentreroient dans leurs anciennes limites. Au bout de six mois, le jeune empereur mourut. *Kuli-Kan* assemble de nouveau les gouverneurs, les grands-officiers et les généraux, et leur propose de remettre *Thamasp* sur le trône, s'ils jugent ce prince capable de gouverner. Tous se réunissent pour prier *Kuli-Kan* d'y monter lui-même. Il n'y consent qu'à trois conditions : la première, qu'ils déclareront la couronne héréditaire dans sa famille; la seconde, que personne ne prendra parti en faveur de la dernière maison royale; la troisième, qu'ils ne maudiront plus *Omar*, *Osman* et *Abu-Beker*, ni ne s'assembleront plus pour faire commémoration de la mort d'*Husseyn*, fils d'*Ali*.

Cette dernière clause, qui établissoit une espèce de tolérance de la secte des sunnites, odieuse aux Perses, fut celle qui souffrit le plus de difficultés. Le chef des ministres de la religion dominante hasarda des remontrances; l'empereur le fit étrangler. Il convoqua ensuite les principaux, et leur dit : « Vos » prières n'ayant pas prévenu les malheurs de la na- » tion, c'est une preuve qu'elles n'ont pas été agréa-

» bles à Dieu. Mes soldats, qui y ont remédié, sont » ceux qui méritent véritablement d'être entretenus » des revenus de l'eglise. » En conséquence, il confisqua tous les biens du clergé, et publia immédiatement après un édit pour la réunion des shiites et des sunnites. Il prit alors le nom de *Nadir-Shah*.

Le règne de ce prince a été un règne de gloire et de victoires. Il gouverna despotiquement la Perse à l'aide d'une armée de Tartares, et d'autres peuples indépendans et belliqueux, qu'il tenoit toujours près de lui. Les Persans n'avoient que peu d'autorité, et étoient fort surveillés. Ils mordoient leur frein en silence, mais avec un dépit secret que l'empereur n'ignoroit pas : ce qui étoit encore pour lui une raison d'appesantir le joug afin de les contenir. On prétend que, las des précautions qu'il étoit obligé de prendre, il eut dessein de s'affranchir de la crainte par le massacre général des principaux Persans : ce projet fut découvert. Ceux qui étoient menacés s'assemblèrent; les conjurés étoient au milieu d'une armée toute dévouée au shah. Il falloit forcer une garde affidée. Ils ne savoient même pas positivement où étoit sa tente, ni comment la distinguer entre les autres. N'importe, le désespoir aplanit tous les obstacles. Au nombre de cinq seulement, ils pénètrent la nuit dans l'enceinte royale, tuent un eunuque et une vieille femme, entrent dans un pavillon, reconnoissent l'empereur à l'éclat des diamans, qui étoient sa passion favorite et dont il étoit toujours chargé. Il se met en défense, et tue deux des conjurés; un autre lui porte

un coup mortel. Il s'écrie : « Grâce, je vous par- » donne tout. — Non, répond un troisième, jamais » tu n'as fait grâce à personne, tu n'en auras au- » cune. » En disant ces paroles il lui coupe la tête.

[1743.] Aussitôt que sa mort fut connue, les Tartares coururent aux armes, et fondirent sur les Persans. Ceux-ci se défendirent vaillamment. Il périt cinq mille hommes dans cette action. L'armée se débanda, et alla porter dans les provinces la confusion, le désordre et l'anarchie qui, depuis ce temps, a désolé ce malheureux royaume, presque toujours en proie aux guerres civiles. *Nadir-Shah*, plus connu en Europe sous le nom de *Thamasp-Kuli-Kan*, a régné quatorze ans. Ses exploits dans l'Inde, dont on fera le récit, lui ont acquis une gloire immortelle. Il avoit l'air agréable, et néanmoins imposant, surtout quand il parloit; un tempérament très-robuste, et six pieds de haut. Il joignoit à une mémoire extraordinaire une rare présence d'esprit, qui lui faisoit prendre son parti aussi promptement qu'il y avoit pensé. On ne dit pas ce que sont devenus ni *Shah-Husseyn*, ni *Thamasp*; mais on le conjecture. Des rois qui consentent à descendre du trône, quel que soit leur caractère pacifique, ne doivent pas espérer une vie à l'abri des violences. *Thamasp-Kuli-Kan* n'épargnoit pas ceux qui pouvoient lui porter ombrage; mais du moins ne peut-on lui reprocher, comme à la plupart de ses prédécesseurs, d'avoir tué quelqu'un de sang-froid, et de sa propre main.

Malgré leurs guerres civiles, les Persans se conservent toujours en corps de royaume. Les Turcs, leurs ennemis constans, les entament difficilement, et entre les princes successivement assis sur un trône si vacillant, il s'en trouve quelquefois qui rappellent l'ancienne gloire de leur patrie et savent la faire respecter.

ORMUZ,

île du golfe Persique.

Ormuz a été un royaume qui s'étendoit sur les côtes de Perse et d'Arabie, et comprenoit toutes les îles qui se trouvent dans le golfe Persique. Il est actuellement réduit à une île éloignée de terre, du côté de la Perse, de cinq lieues, et à neuf de l'Arabie. Elle a été autrefois embrasée. Le feu l'a laissée très-raboteuse. On y trouve beaucoup de soufre et de sel minéral, trop corrosif pour être employé aux alimens et aux salaisons. Les ruisseaux et les fontaines sont salés. On tire presque toute l'eau douce de terre ferme : mais, près d'une île qui n'est pas éloignée, on en va prendre au fond de la mer dans des vaisseaux qui se bouchent exactement pour traverser l'eau salée. C'est aussi dans ce canton que se pêchent les huîtres qui renferment les plus belles perles du monde. Le pêcheur va les chercher à dix ou douze brasses de profondeur. Les chaleurs sont excessives

à Ormuz, et presque insupportables pour ceux qui ne les ont pas éprouvées. Cependant on y vit long-temps; l'air y est bon, et plus sain que sur la côte de la Perse, que les habitans sont obligés de quitter dans les chaleurs pour aller respirer le frais dans les montagnes. Malgré ses eaux salées, cette île nourrit beaucoup de gibier, des gazelles, des renards et d'autres animaux, qui sans doute peuvent se passer d'eau douce.

On sait à peu près le temps où l'ancienne ville d'Ormuz, bâtie sur la côte de la Perse, a cessé d'exister par les guerres qui l'ont détruite. Le siége de l'empire a été transféré dans l'île au commencement du quatorzième siècle. Un des rois de ce premier royaume nous a donné l'histoire de ses prédécesseurs. Ceux qui n'aiment pas les rois verront avec surprise, et peut-être ne voudront pas croire que neuf de suite ont été d'excellens princes. Cet état, dans le principe, s'est étendu par le commerce. Le commerce l'a soutenu et l'a fait envier, ce qui a causé sa décadence. Il s'étoit maintenu dans un état florissant malgré les guerres des princes qui se disputoient ce petit trône. Leur suite non interrompue se portoit jusqu'au vingt-septième, lorsque les Portugais, désirant s'emparer exclusivement du commerce de cette partie de l'Asie, attaquèrent Ormuz et s'en rendirent maîtres en 1514. Sous leur domination, les rois naturels conservèrent leur autorité, mais affoiblie et bornée, comme vassaux du roi de Portugal, l'espace de cent quatorze ans, jusqu'en 1622, que

les Persans se sont rendus maîtres d'Ormuz avec le secours des Anglois.

TURKMANS,

habitans des bords de la mer Caspienne ; leurs émigrations.

Les Turkmans ou Turkomans ont été ainsi nommés pour signifier *semblables aux Turcs*. A leur figure et leurs mœurs, on doit les juger d'origine tartare. Ils ont le visage basané et plat, habitent peu les villes, et seulement par nécessité, car ils ne s'y plaisent pas, sont volontiers errans, plus pasteurs qu'agriculteurs ; ils sont remuans, belliqueux et impatiens du joug. Des environs de la mer Caspienne, d'où on les fait partir, il est difficile de les suivre dans leurs émigrations en Perse, en Turquie, sur les frontières et dans le cœur de l'Asie, dans les montagnes d'Arménie, dans les plaines immenses qu'arrose l'Euphrate, dont ils infestent la navigation, en même temps qu'ils pillent les caravanes par terre. On les divise en orientaux et en occidentaux. Entre eux ils ont retenu le partage des familles et la connoissance de leurs filiations. Deux d'entre elles ont fait des conquêtes, et ont fourni des souverains. Elles se sont distinguées en tribus du *mouton noir* et du *mouton blanc*, par la couleur de l'animal peint sur leurs enseignes.

Nadir-Shah, dont nous venons de parler, sortoit des Turkomans orientaux. Les occidentaux ont aussi fourni des guerriers dont les expéditions ont été moins célèbres par leur étendue, mais dont les exploits supposent de la hardiesse, de la bravoure et de la capacité. Ce peuple est agissant, et jamais oisif. Les femmes filent sur leurs chameaux, ou moulent le grain avec des moulins à bras que portent ces animaux. Leur langue, en général, est celle du pays qu'ils habitent; turque chez les Turcs, persane chez les Persans, mêlée partout de quelques mots primitifs, et prononcée avec une dureté qui semble originaire. Ils professent la religion mahométane, mais sans se gêner beaucoup pour les obligations. La tribu du *mouton blanc* comptoit, au commencement du treizième siècle, jusqu'à treize chefs qui s'étoient succédés dans le Diarbekir, où ils avoient formé un royaume de plus ou moins grande étendue. Ils l'habitent encore en grand nombre, mais soumis aux Kisitbaschas, ou Persans, qui ont tué leur dernier prince.

USBEKS,

Tartares des environs de la mer Caspienne, dans la grande Bukharie et le Korasan.

Les Tartares Usbeks viennent aussi des environs de la mer Caspienne. Ce qu'on pourroit dire de leur

figure, leur caractère et leur religion, ne seroit qu'une répétition de ce qui a été dit des Turkomans. Une chose remarquable, c'est qu'ils ont vécu paisiblement sous trois princes, le grand-père, le père et le fils, reconnus tous trois pour des esprits bornés, appelés même imbécilles dans l'histoire. Le dernier joignoit à cette qualité celle de dévot et de grand chasseur. Cette dynastie régna dans la grande Bukharie, et une autre dans le Korasan.

Le Korasan consiste principalement en vastes plaines de sable, comme la grande Tartarie. Il est fertile partout où il est arrosé. On vante surtout ses melons d'eau qui se transportent très-loin, et dont on peut manger en quantité sans en être incommodé.

Ce pays est traversé par trois grandes rivières, dont deux se jettent dans la mer Caspienne, et la troisième dans un grand lac, qui n'est pas plus enflé de ses eaux que la mer, avec laquelle il n'a pas de communication, ne surabonde des eaux des grands fleuves qu'elle reçoit. On compte dans ce pays vingt provinces. Il y avoit autrefois beaucoup de villes, actuellement très-déchues de leur grandeur, qu'elles devoient au commerce. Mais aujourd'hui les Usbeks, loin de le cultiver, craignent même la communication des autres peuples, qui pourroit le faire fleurir. Ils ont porté la précaution à cet égard jusqu'à détourner une grande rivière qui se jetoit dans la mer Caspienne, et dont l'embouchure formoit un excellent port. Ils usent peu d'un autre port qui subsiste, et c'est par

ruse et malgré eux que les Russes obtinrent quelque correspondance avec eux.

Avant les Usbeks, on croit que ce pays a été habité par les Sartes, dont on ignore les coutumes et le caractère ; mais il y a plus d'apparence qu'il s'est formé d'un mélange de Persans, d'Arabes, de Turcs, et qu'enfin les Tartares Usbeks, formant le plus grand nombre, ont obtenu la supériorité. Ils sont encore moins polis, et plus inquiets que ceux de la grande Bukharie. Les bons pâturages ne les fixent qu'autant qu'ils peuvent de là fondre sur les pays voisins, et faire des esclaves, qui sont leur principale richesse. Au défaut d'étrangers à piller, ils se volent mutuellement. Les Usbeks mènent une véritable vie de brigands, sans connoissances, dépourvus de sciences, oisifs et uniquement occupés de discours frivoles, jusqu'au moment où l'avertissement d'un pillage les tire de cette léthargie. Toute la horde pour lors se met en mouvement. Ils ne connoissent point le pain, et sont grands mangeurs de chair, surtout de cheval. Leur principale boisson est le lait de jument, qui peut les enivrer. Pour la chasse des chevaux sauvages, très-multipliés dans leurs plaines, ils se servent d'oiseaux de proie, qui se cramponnent sur la tête ou sur le cou de l'animal. Tandis qu'il se fatigue pour faire quitter prise à l'ennemi, le chasseur approche et le tue facilement. Ce pays est en proie aux factions causées par la multitude des enfans des princes, tous prétendans au trône. Leur histoire

un peu régulière date du commencement du seizième siècle.

Mais la succession connue de dix-sept kans, ou chefs de ces hordes errantes, jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, ne présente presque aucun fait remarquable. Ce sont des excursions les uns contre les autres, des marches rapides, des surprises, des combats sanglans entre des poignées d'hommes qui se disputent une motte de terre fraîche et herbue, trouvée dans des déserts arides. Les passions humaines jouent à la vérité les mêmes rôles dans ces petites cours que dans les grandes : projets ambitieux, intrigues, cruautés, fratricides, parricides même ; mais nous en sommes moins instruits que de ce qui s'est passé dans les grands empires. On remarquera, dans une action de *Din-Mahamed*, septième kan, une cérémonie de dévouement. Près de s'enfoncer dans les bataillons ennemis pour y entraîner ses troupes qui hésitoient un peu, il prend une poignée de poussière, se la répand sur la tête, et s'écrie : « Je dévoue mon âme à Dieu, et mon corps » à la terre. » Il charge, est suivi, et remporte la victoire.

Hajim, douzième kan, châtia un de ses fils encore adolescent pour avoir souffert qu'un homme de campagne tuât un de ses moutons gras pour le traiter. « J'ai cinquante ans, dit-il, et jamais je n'ai engagé » personne à faire une telle dépense. Si les paysans » sont obligés de tuer des moutons pendant que » vous êtes jeune, ils seront forcés de tuer des che-

» vaux et des vaches quand vous serez plus âgé. Les » autres voudront suivre cet exemple, et ce sera le » moyen de les réduire tous à la mendicité. » Ce trait, en même temps qu'il prescrit la simplicité des mœurs, est une leçon pour les gouverneurs des princes. Rien n'est à négliger dans l'enfance à l'égard de ceux auxquels on n'osera peut-être plus adresser de remontrances le reste de leur vie. Ce même *Hajim* étoit tellement craint et respecté de ses sujets, que, dit l'historien, « s'il leur avoit défendu d'avoir aucun com- » merce avec leurs femmes pendant une année, ils » auroient obéi à cet ordre, et même auroient évité » d'approcher de trop près de leurs maisons, pour » ne pas donner seulement le moindre soupçon. »

Les Russes, qui passent par ce pays pour commercer à la Chine, conjecturoient en 1724 que le kan des Usbeks pouvoit mettre en campagne deux cent mille chevaux ; mais aussi c'est le nombre de tous ses sujets mâles, jeunes et vieux. Dans la dernière révolution dont on a connoissance, à peu près vers ce temps, le fils détrôna son père, et lui fit crever les yeux. Qu'on juge des autres plus anciennes par celle-ci.

INDE,

entre le grand et le petit Thibet, l'Océan indien, la Chine, la mer de la Chine, la Perse et la mer des Indes.

Nous allons encore retrouver les Tartares dans l'Inde. Et où n'ont-ils pas pénétré, attirés par l'espoir du butin et par la douceur du climat? Ces riches et agréables contrées n'ont que trop offert ce double appât aux Tartares voisins de l'Inde. On appelle ainsi un grand pays d'Asie dont les bornes sont le grand et le petit Thibet, l'Océan des Indes, la Chine, la mer de la Chine, la Perse et la mer des Indes. Cette vaste région se divise en trois parties : la presqu'île occidentale en-deçà du Gange, la presqu'île orientale au-delà, et le continent. Celle-ci est soumise à un seul monarque, qu'on connoît en Europe sous le nom de *grand-mogol*, et son empire sous celui d'*Indostan*.

INDOSTAN,

entre le grand et le petit Thibet, la presqu'île au-delà du Gange, la presqu'île en-deçà de ce fleuve, la mer des Indes, le golfe de Bengale et la Perse. Divers peuples qui l'habitent. Fakirs. Indous. Parsis. Coutumes générales. Cour du Grand-Mogol. Forces et finances. Justice et police. Succession des sultans.

AUCUN pays n'a été aussi favorisé de la nature que l'Inde en général, et l'Indostan en particulier. Son étendue y fait trouver tous les climats et toutes les variétés de la nature, le froid glacial du nord, la chaleur ardente du midi, des chaînes de montagnes très-étendues, des plaines immenses, de grands fleuves, une multitude infinie de moindres rivières et de petits ruisseaux. Les vents du sud règnent avec peu de variations pendant six mois, et les vents du nord pendant les six autres. Les saisons sont assez régulières dans cette vaste région. Depuis Surate jusqu'à Agra il ne pleut jamais que dans une saison de l'année, depuis le milieu de juin jusqu'au milieu de septembre; mais alors c'est un déluge qui fertilise les terres, qui commence et qui finit par des tempêtes effrayantes, auxquelles succède une sérénité continue. Pendant ces neuf mois il y a des alternatives surprenantes de froid et de chaud. Un jour brûlant est quelquefois suivi d'une nuit assez froide pour couvrir de

glace la superficie de l'eau, et à cette nuit succède souvent un jour aussi chaud que le précédent.

L'Inde est riche en toute sorte de productions, fossiles, minéraux, végétaux et animaux. C'est là, là seulement qu'on trouve les diamans, et s'il y a ailleurs d'autres pierres précieuses, elles le cèdent à celles de l'Inde. Les entrailles de ses montagnes recèlent aussi des marbres comparables aux plus beaux. Cette contrée ne manque ni de fer, ni de cuivre, ni de plomb. On croit même qu'on y trouveroit des mines d'or et d'argent; mais s'il y en a, on n'a pas besoin d'y travailler, parce que l'Américain exploite ses mines pour l'Inde, que l'Africain ramasse l'or de ses ruisseaux pour cet empire, qui ne veut recevoir autre chose en paiement de ses marchandises, et qui, n'ayant pas besoin des autres, garde ce qu'il a reçu.

Tous les grains y viennent en abondance, et sans culture difficile. L'Inde a beaucoup de nos fruits, et une multitude d'autres excellens qui lui sont propres. La même proportion se trouve dans les légumes, le fleurs, les racines et les arbres. Elle en a quelques-uns des nôtres, et beaucoup de particuliers. Le gibier y est commun. On y trouve presque tout celui qui charge nos tables, et d'autres oiseaux et quadrupèdes que nous ne connoissons pas; ce pays, si arrosé et baigné de la mer, abonde en poissons de toute espèce. L'éléphant, auquel on prête encore plus d'esprit que de force, et le rhinocéros, y naissent et s'y font la guerre. Le chacal erre autour des tom-

beaux et dévore les cadavres; le lion, le tigre, le léopard effraient le voyageur dans les déserts. Le loup fait la guerre aux troupeaux, qui consistent en bœufs, dont la plupart ont une protubérance sur le dos, et en moutons qui traînent une queue ou une membrane graisseuse et cartilagineuse du poids de quinze ou vingt livres; outre les éléphans, on trouve le buffle, le dromadaire et le chameau, propres aux grands fardeaux : on se sert des derniers et des chevaux pour les voyages. Les ânes y sont beaux et vigoureux. L'animal qui produit le musc n'y est pas rare, et le singe, qui n'est bon à rien d'utile, y est très-commun. Comme si la nature n'eût voulu rien oublier, elle a mis aussi dans l'Inde des plantes vénéneuses, des insectes incommodes, et des reptiles dangereux.

On compte dans l'Indostan vingt provinces, dont les capitales, presque toutes autrefois bâties par des souverains, ont des palais qui attestent leur ancienne splendeur. On doit remarquer comme une singularité que deux provinces au bas du Gange, habitées par des pirates, des voleurs de terre, des malfaiteurs de tous les pays auxquels ils donnent asile, sont gouvernées par une reine qui dépend du mogol. Ces brigands, ennemis de tout commerce, qui l'éloignent même de leurs parages de peur d'être civilisés, veulent à la vérité quelque police, mais dont ils n'aient pas trop à redouter la sévérité. Par cette raison ils préfèrent les femmes, qui sont, disent-ils, plus douces et plus traitables que les hommes.

Il est permis de supposer que les voyageurs ont quelquefois plus suivi leur exagération que consulté la vérité dans la description qu'ils nous ont laissée de la plupart des villes. Que Tatta, située presqu'à l'embouchure de l'Indus, ait des écoles de théologie, de philosophie et de politique, on peut le croire; mais que ces écoles ou colléges soient au nombre de trois cents dans une seule ville, ce fait excède toute vraisemblance. Le même doute circonspect doit avoir lieu à l'égard des curiosités naturelles et artificielles, qui se représenteront dans la suite de l'histoire. Les docteurs de Tatta prétendent avoir des mémoires du temps de *Porus*. Ils y lisent qu'*Alexandre*, très-grand sorcier, embarrassé à faire passer l'Indus à son armée, appela un million d'oies sauvages, qui portèrent ses soldats au-delà du fleuve.

L'Indostan est habité par différens peuples : Indiens, Patans ou Afghans, Baluchis, Parsis, Mogols ou Tartares. Les Indiens sont les naturels du pays; et, quoique assujettis, ils conservent encore la supériorité du nombre, de cent contre un. Les Parsis descendent des anciens Persans, adorateurs du feu, fugitifs de leur pays quand les mahométans s'en sont emparés. Leur postérité subsiste principalement autour de Surate. Les Patans ou Afghans sont les descendans des mahométans, Turcs, Persans, Arabes, qui vers l'an 1000 assujettirent les Indiens, et s'emparèrent de l'Inde, qu'ils regardent encore comme leur possession. Ils haïssent les Mogols comme usurpateurs, et ne désespèrent pas de les chasser un jour.

Le jurement le plus ordinaire du moindre d'entre eux est : « Que je ne puisse jamais être roi de Delhi, si » cela n'est ainsi! » Ils sont guerriers, habitués dans les montagnes, où ils se sont formé des souverainetés sous les rajahs. Les Baluchis sont comme un détachement des Patans, entre la Perse et l'Inde, barbares livrés au pillage, qui n'obéissent qu'autant qu'ils veulent, tantôt à l'un, tantôt à l'autre monarque. Les Mogols ou Jagatays sont actuellement les vrais maîtres de l'Inde, et y commandent despotiquement. Enfin les Européens y ont aussi des établissemens. Les Indiens sont idolâtres; les parsis pratiquent encore la religion des anciens Perses, réformée par *Zoroastre*. Ils sont doux et vertueux. Les Patans et les Mogols sont rigides observateurs de la loi mahométane; mais les Baluchis s'en écartent sans scrupule.

Les Mogols actuels de l'Inde tiennent peu des Mogols Tartares, leurs ancêtres. Ils sont grands, bien faits, d'une belle figure, très-polis entre eux et avec les étrangers. Leur salut quand ils s'abordent est accompagné de souhaits : « Dieu vous donne la » santé! Qu'un bonheur suive promptement un au- » tre bonheur! Je vous souhaite les prières des pau- » vres, » souhait remarquable, qui est une leçon aux riches. Les habits des deux sexes sont longs et diffèrent peu : attachés à la même forme, ils ne connoissent point les modes. Le fondement de leur nourriture est le riz. Ils usent aussi de pain, préfèrent l'eau à toute autre boisson; et en effet, elle est

excellente dans l'Inde. Cependant ils font des boissons enivrantes avec des fruits fermentés et des jus d'herbes, ou tirées des arbres par incision. Les cérémonies des mariages sont magnifiques, et ruinent souvent des hommes aisés. Ils prennent plusieurs femmes. Ceux qui en ont le plus sont les plus jaloux. L'adultère et la simple fornication sont des crimes que le frère n'hésite pas à punir par la mort de sa sœur; on le loue de ce crime. Les femmes sont bien traitées dans l'intérieur de leurs maisons. Elles accouchent facilement. Le premier-né d'une femme légitime a une prééminence sur les enfans des autres: ils le nomment *le grand frère*. Les courtisanes sont souffertes; mais il faut qu'elles soient enregistrées.

Les cimetières sont placés dans la campagne. Quelques Indiens se font élever d'avance de beaux tombeaux. Le deuil est excessif, et assujetti à tant de formalités, qu'on pourroit douter de la sincérité de tant de pleurs et de tant de regrets commandés. Il se renouvelle dans des suites d'années. Les familles se rendent aux sépultures de leurs ancêtres, qui sont toujours placées dans des lieux agréables. La langue est un mélange de persan et d'arabe, d'une prononciation douce et coulante. Ils écrivent de gauche à droite; il y a toujours parmi eux des gens qui cultivent les sciences; mais elles ne forment pas une profession, excepté l'astrologie, qui produit quantité de diseurs de bonne aventure. Les Mogols sont en général sunnites, de la même secte que les Turcs, qui reconnoissent *Othman* pour légitime successeur de

Mahomet. L'empereur est de cette secte. Presque tous les courtisans au contraire sont shiites ou sectateurs d'*Ali*, parce qu'il y a entre eux beaucoup de Persans. Le mahométisme est pratiqué dans l'Inde avec beaucoup de rigueur. Les Mogols sont très-sobres. Le même mot qui chez eux désigne un ivrogne désigne aussi un fou. Ils sont très-charitables. Le pays est couvert de fondations pieuses, d'hôpitaux dans les villes, de réservoirs d'eau à portée des bourgs pour la commodité des habitans; d'auberges sur les grands chemins, où on trouve le couvert gratuit. Quelques Mogols même établissent sur les routes des gens qui les parcourent en portant de l'eau sur des buffles, dans des outres, pour rafraîchir les voyageurs et les animaux.

On compte dans l'Indostan à peu près huit cent mille fakirs mahométans, et douze cent mille mendians idolâtres, qu'on appelle *jeghis*. Parmi les premiers on distingue les derviches, qui passent leur vie dans la retraite et la contemplation, et ne subsistent que des aumônes qu'on leur apporte. Quelques-uns s'astreignent à des austérités effrayantes, comme de se tenir toute leur vie courbés, les bras tendus, ou dans d'autres postures gênantes, ou de se mettre des fers pesans aux pieds, des ceintures piquantes, de se suspendre sur des feux, de s'étouffer de fumée, et autres semblables austérités. La formule de leur prière, qu'ils crient de toute leur force, est : « Dieu tout puissant! jetez les yeux sur » moi! car je n'aime point le monde, et je fais pé-

» nitence pour l'amour de lui. » Ils affectent la plus grande malpropreté, et ne se coupent jamais la barbe, les cheveux, ni les ongles.

Les autres fakirs et les jeghis, qu'on peut confondre avec eux, à la malpropreté, la presque nudité, et les haillons près, qui leur sont communs avec les derviches, mènent une vie toute différente. Ils ne sont point sédentaires, mais errans, sans retraite assurée; ceux qui vont seuls sont les plus débauchés et les plus corrupteurs; mais on en rencontre quelquefois des troupes de deux cents, plus ou moins, armés et très-insolens. Ils ont un supérieur qui se distingue par sa gravité, la pauvreté de son habillement, plus excessive que celle des autres, et par une grosse chaîne qu'il traîne après lui. En arrivant dans un endroit habité, ils s'établissent sur la principale place. Le chef fait la prière à haute voix; les autres se répandent dans les maisons, où ils recueillent les aumônes, et vantent la science, les vertus et les autres grandes qualités du supérieur. Il reçoit avec affabilité les dévots qui viennent le consulter, surtout les femmes. Il a des secrets pour rendre fécondes celles qui sont stériles, et les faire réussir à être aimées de qui bon leur semble. Quand la troupe veut s'arrêter, elle plante son étendard, et appelle les passans au son du cor et du tambour.

Ce ne sont point là les ministres de la religion. Ceux-ci forment des jeunes gens qui s'attachent aux mosquées, où ils peuvent joindre à cette étude quelque connoissance des lois et une vie exemplaire : ils

parviennent aux dignités de chefs de mosquées, de mullahs et de juges. Toutes les religions sont tolérées dans l'Indostan, et le peuple y traite avec beaucoup de respect tous les ministres du culte, quel qu'il soit. Les Indiens pardonnent toutes les opinions, et apportent une singulière raison de leur tolérance : « Qui est-ce, disent-ils, qui ne trouveroit pas quel- » que folie dans la sienne ? »

Les Indous ou Gentils sont divisés en quatre grandes castes ou tribus, qui se subdivisent chacune en beaucoup d'autres : 1° les gens de loi ou prêtres ; 2° les gens de guerre : dans cette classe sont les rajahs et les rois ; 3° les marchands ; 4° les artisans, laboureurs et gens de bas étage.

Les prêtres ou gens de loi sont nommés *brames*, de Brama, leur ancêtre, le premier des êtres créés, qui reçut la loi dont ils se disent dépositaires. Les autres castes et tribus reconnoissent leur prééminence. Quelques crimes qu'ils commettents, ils ne peuvent être condamnés à la mort ; tout au plus peuvent-ils perdre la vue. Quiconque en tue un, même par hasard, doit expier ce forfait par un pélerinage de douze ans. Pendant tout ce temps le meurtrier est obligé de demander l'aumône, le crâne du brame à la main, d'y boire et manger ce qu'on lui donne, et à la fin de bâtir un temple selon ses moyens. La caste des brames est parmi les Indiens ce qu'étoit la tribu de Lévi chez les Juifs. Dans quelques cantons, ils deviennent rois ou rajahs ; dans d'autres, fermiers les uns des autres.

Les gens de guerre se nomment *ratpujes*. C'est la noblesse du pays, commandée par les rajahs, leurs chefs. Le grand-mogol les craint, les ménage, et en prend à son service, de peur qu'ils ne se tournent contre lui. Les marchands et tous ceux qui s'occupent du commerce, quel qu'il soit, forment la troisième caste, et se nomment *banians*, ce qui veut dire *gens simples* ou *sans défense*. En effet, ce sont les plus patiens des hommes. Qu'on les frappe, qu'on les insulte, jamais ils ne se vengent. Ils ne peuvent souffrir qu'on fasse mal à une mouche, à un insecte quelconque. A l'exemple des brames, ils ne mangent rien de ce qui a eu vie. Les ratpujes ne sont pas aussi sévères, et sont imités par la quatrième caste, dont le nom *vis* ou *soudras* signifie *un homme qui en sert ou aide un autre*. Dans cette classe les distinctions sont aussi rigoureuses entre les différentes professions qu'elles le sont entre les brames, les ratpujes et les banians, qui ne doivent jamais s'allier hors de leurs castes, et qui sont assez fidèles à ce devoir. Il n'est pas non plus permis de s'immiscer dans la profession et le service domestique l'un de l'autre. Celui qui balaie n'est pas celui qui enlève les ordures, et ainsi du reste.

On prendra la description des coutumes et de usages des Indous dans les deux dernières classes, qui sont celles du peuple, chez qui on trouve ordinairement ce qu'on pourroit appeler le cachet de la nature. Ils sont fort sobres, réservés à l'égard des femmes, modestes, charitables. Il faut la dernière

insulte, qui est de les frapper de la semelle d'une pantoufle sur laquelle on a craché, pour les tirer de leur modération. Ils sont très-avides de gain. Les plus opulens ne négligent pas les plus petits profits. Leurs richesses consistent en or, argent et pierres précieuses, qu'ils cachent soigneusement aux officiers du grand-mogol. La métempsycose est chez eux en honneur; c'est pour cela qu'ils ne tuent aucun animal, pas même les insectes. Ils ont aussi la bonhomie de racheter à prix d'argent la vie des animaux que les musulmans et d'autres voudroient tuer pour s'en nourrir, ou même qu'ils menacent, pour tirer d'eux une espèce de rançon. Ils ont réellement des hôpitaux pour les animaux vieux et infirmes; mais c'est exagérer leur pitié pour les bêtes que de dire qu'ils prennent soin des puces, des punaises, et autre vermine qui pompe le sang, et qu'il leur arrive de louer des pauvres pour se laisser sucer par ces insectes.

Avec ce caractère si éloigné de toute malfaisance, on n'aura pas de peine à croire que les Indous détestent la guerre. Ils sont pleins de probité dans la gestion des affaires qu'on leur confie, excellens domestiques, fidèles, attentifs, serviables. Ils se tiennent fort propres, se rasent fréquemment la tête, portent la barbe courte, se soignent et se parfument; ils distinguent leurs tribus par la forme de la barbe et du turban, et quelques marques qu'ils s'impriment sur le corps. Les bramines portent entre les sourcils un *Y* qui descend sur le nez. Ils sont grands et corpulens, les femmes un peu chargées d'embonpoint.

Hommes et femmes ont les pieds nus, mais toujours très-propres. La longueur de leurs culottes leur tient lieu de bas ; il n'y a pas même dans leur langue le mot qui exprime ce vêtement. Les Indiennes portent des bijoux aux oreilles, au nez, aux bras, aux doigts, même à ceux des pieds, et aux jambes. Leurs mets sont bien accommodés. Ils usent beaucoup de thé et de café. Rarement se permettent-ils d'autres boissons. Ils ne sont pas prompts dans leurs ouvrages, mais ils se montrent très-adroits et très-recherchés. Ce sont les meilleurs fileurs, tireurs et metteurs en œuvre du monde. Ils sont de parfaits imitateurs. Nos ouvriers sont étonnés de leur voir faire tant de choses avec si peu d'outils ; mais ils ont un grand avantage, qui est de se servir des pieds comme des mains. Ils sont de mauvais dessinateurs, mais bons coloristes, et n'emploient que le jus d'herbes, ainsi que l'expression des racines, dans leurs teintures, au lieu de métaux.

Les Indiens aiment la poésie. Leurs fables sont célèbres. Ils connoissent peu l'histoire, encore moins la physique. Comme les savans des autres nations, les leurs ont une métaphysique, veulent aussi deviner l'origine des choses, et se perdent de même dans cette recherche. Leurs sciences favorites les plus profitables à ceux qui les cultivent, sont la médecine et l'astrologie ; l'astrologie qui devine et prédit. Leurs astronomes connoissent assez bien le ciel, et savent calculer les éclipses. Le peuple est prodigieusement effrayé de ces phénomènes naturels. Il faut que les

médecins, quand ils sont appelés, devinent la maladie, comme le maréchal chez nous est obligé de deviner celle du cheval. Ils en nomment une; heureux le malade, s'ils rencontrent bien! Ils ont une habileté singulière dans la connoissance du pouls; ils n'ont aucune connoissance en anatomie. Ils commandent peu la saignée, et prescrivent ordinairement les bouillons gras; et cette méthode leur réussit.

Leurs geographes enseignent que la terre est plate et triangulaire. Ils l'enveloppent de sept mers de lait, de sucre, de beurre, qui chez eux est liquide, et de vin; mais ils n'expliquent pas comment toutes ces bonnes choses influent si peu sur notre atmosphère. Leurs écrits moraux sont en grand nombre et excellens. Ils ont des livres sacrés dont ils font une étude particulière. Bénarès, ville considérable située sur le Gange, dans un pays très-beau et très-riche, est comme l'école générale et l'Athènes de l'Inde. Il n'y a point de colléges ni de classes comme en Europe. Suivant la coutume des anciens, les maîtres sont dispersés dans la ville, ont chacun cinq ou six disciples, rarement plus de six, qu'ils instruisent en se promenant dans les beaux jardins des faubourgs, où les possesseurs se font plaisir et honneur de les recevoir.

Les banians se marient à six ou sept ans, au plus tard à quinze ou seize. Ce n'est que dans cette cérémonie qu'ils laissent paroître leur opulence, qu'ils cachent ordinairement avec tant de soin. Elle se pratique devant le bramine, qui fait des vœux et donne

sa bénédiction. C'est aussi le prêtre qui donne le nom aux nouveau-nés. Il fait une marque à ceux de sa caste, comme pour les agréger à sa hiérarchie. Ceux qui en ont le moyen font brûler les morts. Les femmes des grands attachent un point d'honneur à se brûler avec leurs maris. Tout ce qu'ont pu obtenir les gouverneurs mahométans pour tâcher d'abolir cette cruelle coutume, c'est que la permission en fût demandée. Alors ils tâchent par les délais de ralentir l'empressement de ces malheureuses veuves; mais il ne se passe point d'année qu'on ne voie des exemples de cet usage barbare.

Les Parsis sont une colonie des anciens adorateurs du feu, venus de Perse, leur patrie, lorsque les Arabes s'en emparèrent vers le milieu du septième siècle. Cherchant à se dérober à la persécution des mahométans, ils s'embarquèrent sur sept vaisseaux, et abordèrent dans le golfe de Cambaie, où ils se sont établis et multipliés. C'est un peuple doux, qui aime l'agriculture et s'y applique. Ce sont eux qui font les plus belles et les plus riches étoffes; vêtus comme les gens du pays, ils ne se distinguent que par une longue barbe, et sont indifférens sur toute espèce de nourriture. Leur animal privilégié est le coq, qu'ils vénèrent, et qu'ils immolent au soleil; mais l'objet perpétuel de leur culte est le feu. Ils l'entretiennent dans leurs temples avec autant de soin et de sollicitude qu'en avoient autrefois les vestales. Jamais ils n'y jettent rien qui puisse le souiller, comme des insectes, des balayures, et autres choses

semblables. Ils frémiroient s'ils voyoient cracher dessus ou y jeter de l'eau. Il faut qu'il s'éteigne de lui-même. Loin de s'opposer aux progrès d'un incendie, ils y apportent tout ce qui peut l'augmenter, meubles, habits. C'est une bénédiction pour celui à qui cela arrive. Le mariage et les autres actions de la vie sont sanctifiés par les prêtres. Ils n'enterrent point les morts, les brûlent encore moins; mais ils les laissent pourrir en plein air, dans des enclos préparés exprès. Les Parsis sont dépositaires des livres de *Zoroastre*, leur grand législateur, qui a consigné dans ses écrits les rites minutieux de leur religion, et les formules de prières qui doivent accompagner toutes les actions.

La grande chaleur rend les ombrages précieux aux Indiens, qui les introduisent jusque dans les villes, lesquelles de loin ressemblent à des forêts. Tout ce qu'on a pu imaginer est employé pour procurer de la fraîcheur dans les maisons, expositions aérées, souterrains, eaux saillantes. Ils aiment la musique, surtout celle qui est bruyante. Dans le pays même croissent les plantes propres à guérir leurs maladies indigènes. L'habitude a aussi donné aux docteurs des méthodes curatives, qui réussissent. Dans les cantons les plus chauds, on est dans un état de langueur et de foiblesse qui pourroit passer pour une maladie; mais la vie se prolonge jusqu'à une extrême vieillesse dans cet état. Les Indiens n'ont que des espèces de clepsydres et d'autres moyens très-imparfaits pour mesurer le temps. Les villes ne sont composées que

de très-petites maisons. Celle des seigneurs mêmes ne sont que des cabanes dans un vaste enclos. Le luxe ne brille que dans des pavillons extérieurs, où ils fument, prennent le café, s'entretiennent et passent tout le jour pendant que les femmes s'amusent entre elles dans l'intérieur. Le commerce est actif, et se fait beaucoup plus par terre que par mer. On voyage assez sûrement presque partout, mais non pas commodément, parce qu'il faut porter avec soi les nécessités et les aisances de la vie; c'est pourquoi on préfère d'aller en caravanes, où l'on s'aide les uns les autres.

Le grand-mogol tient sa cour à Delhi, sa capitale. Il a toujours autour de lui, dans la citadelle, qui équivaut à une très-grande ville, une garde de cinquante mille hommes de cavalerie. L'infanterie est immense. Cette armée est commandée par des rajahs, des omras, qui amènent à tour de rôle des troupes de leurs provinces, seulement pour six mois. La garde personnelle de l'empereur est composée de femmes arabes très-exercées, qui ne sortent pas du sérail. On trouve entre elles tous les grades qui sont entre les hommes. De même, il y a un conseil de femmes expérimentées, qui correspondent avec les ministres, vice-rois, gouverneurs, et portent le titre de leur emploi et de leur province; de sorte qu'on doit les regarder comme tenant le gouvernail et comme les pilotes de l'empire. A la vérité, toutes les semaines, sans jamais y manquer, l'empereur assiste à l'extérieur au conseil d'état; mais ce qui s'y règle n'a de

force qu'autant qu'il est ratifié dans l'intérieur. Le crédit, la puissance du ministre, du commandant ou autre fonctionnaire, la continuation dans sa dignité et son emploi, dépendent de sa bonne intelligence avec la dame avec laquelle il correspond. Cette correspondance s'entretient par écrit, par le moyen des ennuques. L'empereur se pique d'une justice exacte. Tous les jours, à moins de maladie, il reçoit les requêtes assis sur son trône, et tous les jours il s'impose l'obligation de rendre lui-même la justice à dix pauvres. Rien de mieux réglé que le gouvernement intérieur de son palais. Entre plus de dix mille femmes et autant d'eunuques règne un ordre si admirable, qu'il est rare qu'il y ait des querelles; mais aussi chacun y a en abondance le nécessaire et le superflu : les sultanes, les favorites et les princesses, avec une profusion et une magnificence au-dessus de l'imagination. Au reste, il ne transpire rien de ce qui se passe dans ce lieu, où tous les plaisirs, toutes les jouissances, toutes les délices se réunissent pour la satisfaction d'un seul homme.

Outre l'armée de Delhi, il y en a toujours une aussi considérable à Agra, l'autre capitale. De plus, le moindre village a deux cavaliers et six fantassins, qui sont comme les espions du gouvernement, auquel ils doivent rendre compte de ce qui se passe. Toutes les villes ont des garnisons. Enfin les rajahs, qui sont des souverains particuliers, comme fondataires de l'empire, ont toujours de nombreuses troupes prêtes à marcher. Il y en a un qui se dit des-

cendant de *Porus*. Il a habituellement sur pied cinquante mille chevaux et deux cent mille hommes d'infanterie. Le mogol entretient cinq cents éléphans. Ses arsenaux contiennent une quantité immense d'armes. Il trouve les sommes nécessaires à toutes ces dépenses dans l'héritage de tous les gens à sa solde, grands et petits, qui lui appartient ; dans la fertilité des terres de l'Indostan, dont il est propriétaire, et dont les cultivateurs ne sont que les fermiers ; enfin dans les douanes, et les impôts sur le commerce : ces branches réunies forment un revenu énorme.

Si l'on en croit un voyageur qui a examiné de près le commerce de l'empire, tout l'argent du Mexique, tout l'or du Pérou, après avoir circulé quelque temps en Europe et en Asie, viennent tomber enfin dans l'empire du mogol, d'où ils ne sortent jamais. Telle est leur circulation : une partie se transporte en Turquie pour les marchandises qu'on en tire ; de la Turquie l'argent passe dans la Perse par Smyrne, pour les soies qu'on y va prendre ; de la Perse il entre dans l'Indostan par le commerce de Moka, de Babel-Mandel, de Basra et de Bender-Abassi. D'ailleurs il en vient immédiatement d'Europe aux Indes, surtout par le canal des Hollandois. Presque tout l'argent qu'ils tirent du Japon entre dans les états du Mogol. Il est vrai que l'Indostan, tout fertile qu'il est, tire quelques denrées des autres pays, comme du cuivre du Japon, de l'étain d'Angleterre, de la cannelle, des muscades, des éléphans de l'île Ceylan, des chevaux

d'Arabie, de Perse et de Tartarie ; mais d'ordinaire les négocians se paient en marchandises. Ainsi la plus grande partie de l'or et de l'argent de l'univers trouve mille voies pour entrer dans l'Indostan, et n'a presque aucune issue pour en sortir. Il reflue, par les impositions, dans le trésor de l'empereur, d'où il ne sort jamais dans la même proportion qu'il y entre, quelles que soient les dépenses de sa cour et de ses armées. Lui seul a dans ses états une mine de diamans, dont les plus beaux et les plus gros lui appartiennent.

Rien de plus uniforme que l'exercice de la justice. Les vice-rois, les gouverneurs, les chefs de simples bourgades font précisément dans leur département ce que l'empereur fait à Agra et à Delhi. Eux seuls rendent la justice. Il est vrai qu'il y a dans chaque ville un kotual, espèce d'officier civil, pour juger certaines causes compliquées ; mais il dépend des parties de porter leurs affaires à son tribunal, ou non. Cet officier est chargé de la police, d'empêcher l'ivrognerie, de supprimer les cabarets et les lieux de débauche, de poursuivre les voleurs ; et, afin d'exciter son attention et son zèle, on le rend responsable des vols. Il est obligé de rendre compte à l'empereur ou à son représentant des désordres domestiques. Il exerce à cet égard une espèce d'inquisition par ses espions, pris entre les ouvriers qui fréquentent les maisons, les valets, les esclaves et autres gens. Il a aussi à ses ordres des soldats pour réprimer les violences. Chacun, dans les tribunaux, ou devant le gouverneur,

plaide sa cause ; on examine les pièces, ou on entend les témoins ; sur-le-champ le jugement est rendu, presque toujours aussi équitable que prompt. Les sentences de mort sont toutes présentées au tribunal de l'empereur : aucune n'est exécutée qu'elle n'ait été ratifiée par lui-même à trois jours différens.

[1498.] L'empire des mogols dans l'Inde commença, à la fin du quinzième siècle, par un petit-fils de *Tamerlan*, nommé *Babor*. Chassé par les Usbeks de la Bukharie, où il régnoit, il se jeta sur l'Inde, alors gouvernée par les descendans de *Gengis-Kan*, détrôna le sultan *Ibrahim* qui régnoit, se mit à sa place, qu'il occupa avec gloire trente-deux ans, et y laissa à *Homajûn*, son fils.

[1530.] Ce prince éprouva les vicissitudes de la fortune. D'abord il eut de grands succès contre les Patans ou Afghans, auxquels son père avoit arraché le sceptre de l'Indostan ; mais il le perdit par un revers encore plus grand ; sa famille même se tourna contre lui, et il fut réduit à fuir en Perse, peu accompagné. *Shah-Thamasp* le reçut bien. *Homajûn* laissa échapper une réflexion qui pensa lui coûter la vie. Le roi de Perse avoit chargé *Bayram*, son propre frère, de la réception de son hôte, et même de le servir à table. Le mogol, se voyant si bien traité, eut l'imprudence de dire : « Le roi de Perse fait bien d'apprendre ainsi à son frère à obéir ; pour moi, qui
» ai comblé les miens d'honneurs et de biens, je
» n'ai pas eu de plus grands ennemis dans mes disgrâces. »

Bayram, extrêmement offensé de ce discours, inspira à son frère des défiances contre le fugitif. Elles auroient eu des suites fâcheuses pour lui, sans les prières de *Begûm-Sultana*, sœur du roi, qui sollicita en sa faveur. Son imprudence même lui fut utile, en ce que *Thamasp*, pour se débarrasser des troubles que la présence du mogol excitoit dans sa cour, lui donna des troupes et tout ce qui lui étoit nécessaire pour retourner dans l'Indostan. *Homajûn* le reconquit en grande partie, et rentra dans sa capitale. Il n'y avoit que trois mois qu'il y goûtoit le fruit de ses victoires, à l'âge de quarante-neuf ans. Il pouvoit se promettre encore de la jouissance, lorsqu'il mourut d'accident dans la vingt-sixième année d'un règne fort traversé.

[1556.] *Akbar*, son fils, fut en guerre presque continuelle avec les Patans. Quand il les eut soumis, *Sélim*, un de ses enfans, se révolta. Il lui en opposa un autre, nommé *Daniel*, qui vainquit son frère. Il paroît que ces princes avoient été mal élevés, et qu'ils étoient mal environnés. *Sélim* fut obligé de se rendre. La vengeance du père tomba sur les indignes favoris qui avoient perverti son fils. L'empereur les fit fouler aux pieds des éléphans. *Daniel*, après sa victoire, mourut de débauche: *Sélim* se révolta de nouveau : s'étant rendu aux remontrances de son père, il obtint encore grâce. Cependant le père ne le laissa pas absolument impuni : il le corrigea de sa main par des coups sur le visage, et le tint renfermé dans son palais ; néanmoins il lui par-

donna encore ; mais, peu après cette réconciliation, *Akbar* eut dessein de se défaire de *Gaja*, un des seigneurs qui avoient appuyé la rébellion de son fils, et qui s'échappoit en discours inconsidérés. Il ordonna de préparer deux pilules de même grosseur, dont on empoisonneroit l'une pour la donner à *Gaja*, pendant qu'afin de lui ôter tout soupçon, lui-même prendroit l'autre. Malheureusement, à force de ballotter ses pilules dans ses mains, l'empereur se trompa, et avala la mauvaise. Malgré les antidotes qu'il prit sur-le-champ, il en mourut, âgé de soixante-trois ans, après quarante-neuf ans de règne.

[1605.] Les grands de l'empire, peut-être pour punir *Sélim* de sa révolte, voulurent mettre sur le trône *Kosrou*, son fils, après la mort d'*Akbar*; mais le père, qui avoit pris le nom de *Jéhan-Ghir*, l'emporta. *Kosrou* eut de la peine à oublier qu'il avoit presque tenu la couronne. Son père ne l'oublioit pas non plus. Cette réminiscence mit entre eux une froideur qui aboutit à une rupture. Le fils leva des troupes, et succomba. *Jéhan-Ghir* le condamna à perdre la vue; mais il ne fit pas exécuter sa sentence. Il se contenta de tenir *Kosrou* prisonnier auprès de lui. Cet empereur entreprit de soumettre quelques rajahs; mais, comme il ne vouloit pas que la guerre fît tort à ses plaisirs, il eut l'imprudence de confier ses troupes à un autre de ses fils, nommé *Shah-Jéhan*.

Les victoires de ce jeune prince lui enflèrent le cœur; elles lui firent entrevoir la possibilité d'usur-

per le trône sur son père, qui, depuis qu'il y étoit assis, paroissoit ne plus songer qu'à ses plaisirs. Mais *Kosrou*, son frère aîné, quoique vivant en disgrâce, étoit un obstacle. *Shah-Jéhan* s'en fit confier la garde, et le fit mourir. Levant ensuite le masque, il conçut le dessein d'enlever le trésor de son père, dont il se seroit servi pour lui faire la guerre. Peu s'en fallut qu'il ne réussît; il eut même quelques momens son père entre les mains; mais il lui échappa. A ce fils rebelle *Jéhan-Ghir* en opposa un autre nommé *Parweïs;* les deux frères en vinrent aux mains. *Shah-Jéhan* fut battu. Il s'enfuit, reparut, se soutint tantôt dans une province, tantôt dans une autre.

Pendant ces événemens il y eut à la cour une surprise qui pouvoit faire un grand changement dans l'état. Un chef de raspûtes, nommé *Mohabet-Kan*, avoit été calomnié auprès de l'empereur, et se voyoit en butte à une faction puissante, dont l'impératrice étoit l'âme. Cette princesse, nommée *Meher-Méja*, parfaitement belle, autant distinguée par son esprit que par ses grâces, avoit inspiré, quoique veuve, une telle passion à l'empereur, qu'il l'avoit épousée et mise au-dessus des autres femmes. On ne sait comment *Mohabet* avoit pu lui déplaire; mais elle avoit juré sa perte. Il venoit se justifier, suivi seulement de cinq mille raspûtes, nombre qui n'excédoit pas la garde ordinaire de ces seigneurs. A l'instigation de *Meher-Méja*, l'empereur lui envoie ordre de laisser ses troupes en arrière, et de paroître à la cour suivi

de ses seuls domestiques. *Mohabet*, convaincu des mauvaises intentions qu'on avoit contre lui, avance avec son escorte jusqu'au bord d'une rivière qui le séparoit de l'empereur. Pendant qu'il attendoit l'issue de nouvelles instances qu'il avoit faites, pour n'être pas condamné sans être entendu, on profite du sommeil de l'empereur ; quarante mille chevaux passent la rivière, et fondent sur la petite troupe de *Mohabet*.

La valeur supplée au nombre. Les raspûtes se défendent en désespérés, tuent une partie des assaillans, repoussent l'autre dans la rivière. Le général, profitant de son avantage, la passe avec les fuyards, surprend *Jéhan-Ghir* encore endormi dans sa tente, et fait toute la cour prisonnière. Le vainqueur, peut-être surpris d'une si brusque victoire, se conduisit plus en sujet qu'en ennemi. L'empereur entre ses mains conserva toute son autorité, seulement avec quelque déférence pour *Mohabet*. Ce général n'eut même pas la précaution de s'assurer de l'impératrice et de surveiller ses démarches. Elle eut l'adresse de faire passer aux plus prochains gouverneurs l'ordre de venir au secours de son mari. *Mohabet* se trouva investi, trop heureux qu'on voulût bien le relâcher avec ses raspûtes. Il les mena à *Shah-Jéhan*, auprès duquel il se retira. *Jéhan-Ghir* survécut peu à cet événement. Il mourut âgé de cinquante-huit ans, après vingt-deux de règne, laissant la réputation d'un prince foible, gouverné par ses courtisans et par sa femme.

[1627.] On a déjà vu deux empereurs, après avoir fait la guerre à leur père, éprouver le même traitement de la part de leurs fils; *Shah-Jéhan* sera le troisième. Comme il étoit absent lorsque *Jéhan-Ghir* mourut, la reine entreprit de mettre *Shah-Riyar*, son gendre, sur le trône; mais la faction contraire se rendit plus forte et lui donna des gardes. En même temps, afin de traverser les prétentions de *Shah-Riyar*, elle proclama *Bolakhi*, jeune frère de *Shah-Jéhan*, en attendant que celui-ci fût arrivé. Le jeune prince ne se prêta qu'à regret à cette cérémonie; il prévoyoit sans doute le sort qui le menaçoit. En effet, *Shah-Jéhan*, le tenant entre ses mains, ne l'épargna pas plus que les fils de défunt son frère *Parwcïs*. Il les fit tous mourir, afin d'écarter toute inquiétude. Cependant il n'en fut pas débarrassé pour cela. Il se présenta deux faux *Bolakhi* qu'il fallut combattre. Il soumit aussi tous ceux qui pouvoient lui porter ombrage dans son royaume, se rendit formidable aux rajahs et autres princes capables de former quelques entreprises, et se trouva assez tranquille et assez puissant pour déclarer la guerre aux Portugais qui s'étoient introduits dans l'Indostan, et pour prendre leur principale forteresse : ce fut le premier exploit des Indiens contre les Européens.

Akbar avoit transporté la cour de Delhi à Agra. *Jéhan-Ghir* de Delhi à Lahor. *Shah-Jéhan* se fit une nouvelle capitale qu'il nomma Jéhan-Abad. Il y bâtit un magnifique palais, orné de superbes jardins,

et accompagné de tout ce qui peut rendre un séjour délicieux. Il y oublia les inclinations guerrières de sa jeunesse pour se livrer uniquement à la volupté, au point que dans une circonstance pressante il fallut user de ruse pour l'arracher à ses plaisirs. Un rajah avoit pris les armes, et faisoit de grands progrès. Le conseil jugea qu'il étoit important que l'empereur marchât contre lui. Mais comment lui faire abandonner ses délices? Les astrologues prononcèrent que le séjour de la capitale seroit fatal pendant un mois à celui qui y tiendroit le premier rang. L'empereur en sortit aussitôt, et en donna le gouvernement au kotual. Il se mit à la tête de son armée, et revint promptement après quelques succès peu décisifs. Il trouva le kotual mort, et s'applaudit beaucoup d'avoir ajouté foi à la prédiction des astrologues, qui, pour n'être pas pris en défaut, avoient eu soin d'empoisonner le malheureux gouverneur.

Shah-Jéhan avoit une passion effrénée pour les femmes. Il ne se contentoit pas de celles que renfermoit son harem, il y faisoit venir celles des plus grands seigneurs. La malignité s'exerçoit sur les visites trop fréquentes de ces dames au sérail, dont l'empereur avoit relâché la sévère étiquette. Les maris en prirent ombrage. Les fakirs déclamèrent. Le peuple s'accoutuma à mépriser un prince qui se laissoit insulter en face par les grands, dont il croyoit devoir souffrir les libertés en dédommagement de celles qu'il s'accordoit lui-même à leur préjudice; mais, quelque plongé qu'il fût dans les plaisirs, il ne

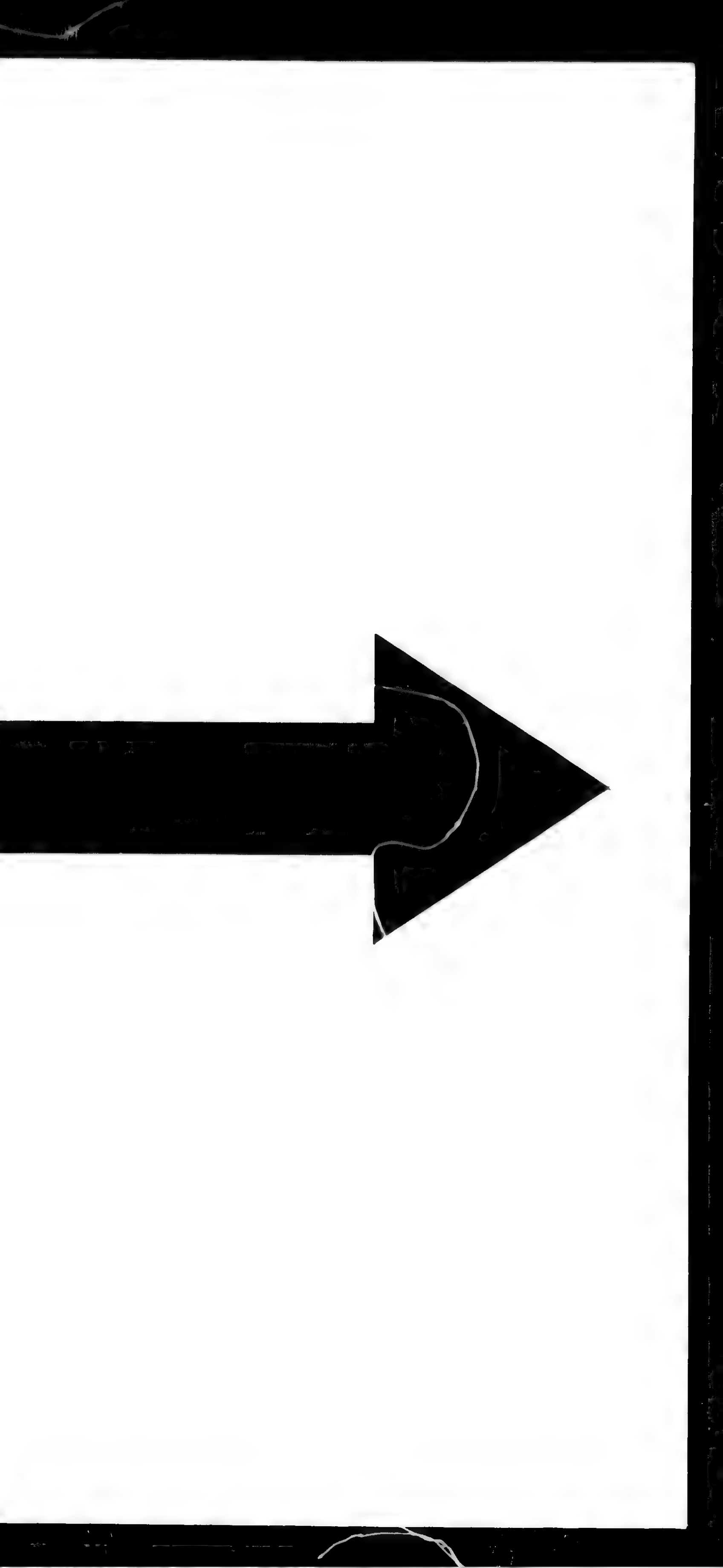
négligea jamais de rendre justice. Il fut comme le Salomon des Mogols, et sa mémoire à cet égard est encore en vénération. Ce soin, digne d'un roi, le soutint quelque temps dans l'opinion des peuples; et il auroit pu, malgré ses défauts, régner tranquillement, sans les troubles de sa cour, occasionnés par sa mollesse à l'égard de ses enfans, et par l'ambition qui mit la division entre eux.

Il avoit quatre fils et deux filles, tous d'un âge mûr. L'aîné, nommé *Dara-Shekour*, c'est-à-dire, magnifique comme *Darius*, étoit galant, spirituel, trop prévenu en faveur de sa capacité, peu religieux, sujet à des emportemens, dans lesquels il ne ménageoit pas les plus grands seigneurs, qui étoient sensibles à ses vivacités, quoiqu'elles ne fussent que passagères. *Sultan-Sujah*, le second, étoit à peu près du même caractère que son aîné, mais plus secret; il montroit plus d'égards aux courtisans, et cependant, n'obtenoit pas leur amitié, parce qu'il étoit trop souvent et trop long-temps enfermé avec ses femmes. *Aureng-Zeb* n'avoit pas l'amabilité des deux autres; il étoit sérieux et mélancolique, mystérieux et dissimulé. Il fit long-temps profession apparente d'être fakir, afin d'ôter tout soupçon qu'il prétendît à la couronne. *Morad-Bukhsh*, le quatrième, ne songeoit qu'à se réjouir, passoit son temps à boire, à chasser, étoit civil, libéral, très-brave, franc, ouvert, méprisoit les intrigues, se vantoit tout haut de n'avoir d'espérance que dans son bras et son épée.

L'aînée des deux filles, *Ara-Begúm* (*l'ornement du monde*), étoit très-belle, et avoit beaucoup d'esprit. Son père l'aimoit passionnément. Le bruit couroit que sa tendresse alloit jusqu'au crime, parce qu'on lui entendoit quelquefois citer avec une maligne application cette décision des docteurs mahométans, « qu'il est bie[illegible]is à un homme » de manger du fruit de [illegible]u'il a planté. » Cependant il lui souffroit [illegible]i, musicien du palais, qu'il combla de bienfa[illegible] mais il en empoisonna lui-même un autre, qu'apparemment elle avoit choisi sans son aveu, et l'ayant surprise une autre fois avec un troisième qu'elle fit cacher précipitamment dans sa baignoire, sous prétexte qu'il la trouvoit trop négligée, et qu'elle avoit besoin de bain, son père commanda qu'on mît le feu sous la chaudière, et ne partit que quand les eunuques lui firent signe que le malheureux étoit mort. Pour toute autre chose, elle avoit un empire souverain sur son père. Il avoit en cette princesse une entière confiance, et se reposoit sur elle du soin de sa sûreté et de la police du sérail. *Ara-Begûm* étoit fort attachée à son frère *Dara*. *Roshenara-Begûm* (*princesse lumineuse*), n'étoit ni aussi belle, ni aussi spirituelle que sa sœur, mais elle n'étoit pas moins enjouée, et n'aimoit pas moins le plaisir. Elle s'attacha entièrement à *Aureng-Zeb*.

Par la mauvaise politique qui avoit causé tant d'embarras à *Jéhan-Ghir*, *Shah-Jéhan* donna à ses fils, en gouvernement, des provinces qui valoient des





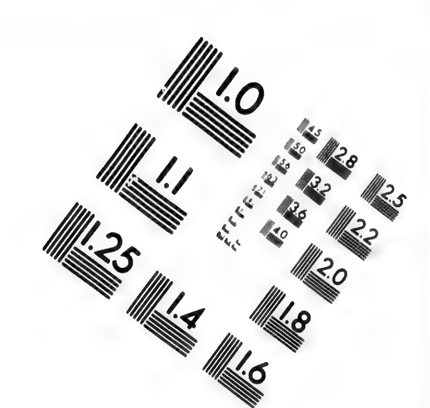
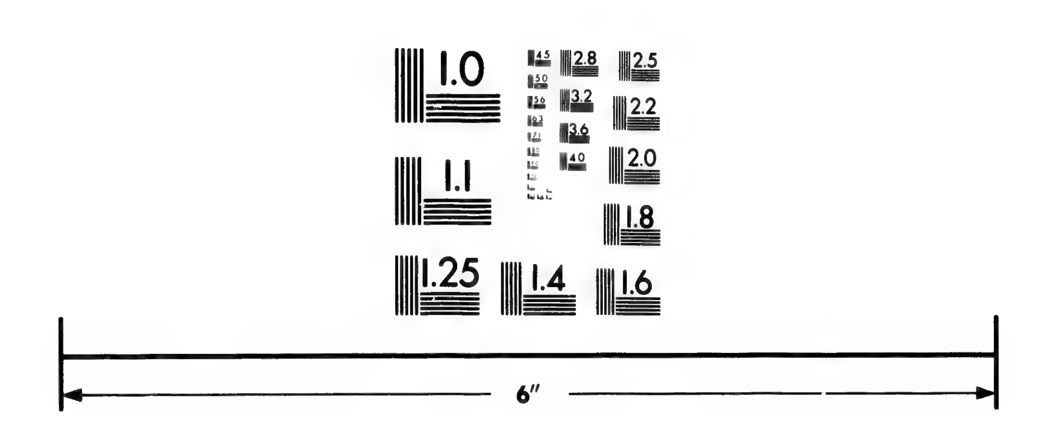


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



royaumes : à *Sujah*, le Bengale ; à *Aureng-Zeb*, le Décan ; à *Morab*, le Guzarat. *Dara*, l'aîné, à qui la couronne paroissoit destinée, n'eut que deux petits gouvernemens voisins, afin qu'il ne s'éloignât pas de la cour. Son père permettoit déjà qu'il y donnât des ordres ; mais ensuite il en fut jaloux, et prêta l'oreille aux propositions d'*Aureng-Zeb*, qui lui fit conseiller par l'émir *Jemla*, son général, d'avoir une forte armée toujours prête, et de la lui confier sous prétexte d'une guerre nécessaire contre les rois de Golconde et de Visapour. *Dara* eut beaucoup de peine à consentir à cette mesure, qui tendoit à rendre *Aureng-Zeb* très-puissant, sans doute à son préjudice.

Toutes les intrigues étoient encore sourdes ; mais une maladie très-dangereuse, survenue à l'empereur, les développa. Les princes armèrent. Selon la coutume de ce pays, il s'agissoit du trône ou de la vie. La conduite d'*Aureng-Zeb* dans cette occasion est un modèle pour les ambitieux qui ne se font scrupule de rien. Incapable de résister seul à ses autres frères, il tente le plus jeune, par conséquent le plus facile à séduire. L'hypocrite écrit à *Morab* : « *Dara* est un » kafer (un idolâtre) ; *Sujah* un raferi (un héré- » tique) ; moi, je suis un fakir. Il n'y a que vous » qui puissiez prétendre à la couronne. Si vous vou- » lez me promettre seulement qu'après votre avéne- » ment à l'empire vous me laisserez vivre tranquille- » ment dans quelque coin de vos états, pour y prier » Dieu le reste de mes jours, je suis prêt à me joindre

» à vous avec mes troupes, et à vous aider à vous » mettre en possession du trône. » En même temps il lui envoie une petite somme d'argent, comme arrhe de sa bonne volonté. Ces troupes qu'il lui offroit n'étoient pas à mépriser. Il les avoit rendues considérables par une autre ruse. L'émir *Jemla*, de qui dépendoit un corps formidable de raspûtes, n'osoit se déclarer, parce que, suivant l'usage, sa femme et ses enfans étoient gardés à la cour en qualité d'otages, et qu'en ce cas sa famille pouvoit être en danger. *Aureng-Zeb* lui propose de permettre qu'on se saisisse de sa personne, et qu'il le retienne comme prisonnier, pour écarter tout soupçon d'intelligence avec lui; ajoutant que, le croyant captif, l'empereur se gardera bien de faire du mal à sa famille qu'il tient en dépôt. L'émir y consent. On l'arrête, et on l'enferme dans une chambre. Ses troupes s'alarment, mais comme ce n'étoit qu'un artifice, leur inquiétude est bientôt apaisée. *Aureng-Zeb* se met en marche avec elles et celles de son gouvernement pour joindre *Morab*, publiant qu'il est appelé par son père pour le délivrer de la tyrannie des deux aînés.

Il y avoit bien quelque vérité dans cette proclamation. *Shah-Jéhan*, pressé avec une importunité impérieuse par son fils aîné d'ordonner aux autres de mettre bas les armes, en prince foible, se ménageoit entre eux, et n'étoit pas fâché qu'ils se tinssent tous en échec, afin d'être le maître, dans le besoin, de réprimer l'un par l'autre. Le plus dan-

gereux en apparence n'étoit dans le moment ni *Aureng-Zeb*, ni *Morab*, encore assez éloignés ; c'étoit *Sujah* qui arrivoit avec une grande armée. L'empereur fut obligé de confier toutes ses forces à *Dara*, qui mit à la tête *Salomon*, son fils, jeune homme plein de mérite. Il n'eut pas plus tôt dispersé l'armée de son oncle, et mis lui-même en fuite, qu'il revint sur ses pas, pour s'opposer à *Aureng-Zeb* et *Morab* qui approchoient. Quand les armées furent en présence, les plus prudens des conseillers de *Dara* l'exhortèrent à ne point risquer une bataille, et à tenter plutôt un accommodement. *Shah-Jéhan*, tout malade qu'il étoit, offrit de se faire porter dans le camp de ses deux fils, et d'essayer de les concilier tous ; *Dara* ne voulut point entendre une pareille proposition. La bataille se donna. Un événement de néant, comme dit un historien, décida de la victoire et de l'empire.

Malgré la grande valeur des raspûtes d'*Aureng-Zeb*, le nombre des troupes de *Dara* devoit l'emporter. Il comptoit dans son armée plus de cent mille chevaux, cinq cents éléphans, et l'infanterie à proportion. Le désordre, après une vive résistance, s'étoit mis dans l'aile que commandoit *Aureng-Zeb*. *Morab*, blessé sur son éléphant, en voulant couvrir de son bouclier son fils, âgé de sept ans, qu'il avoit auprès de lui, contenoit à peine la sienne. Tout s'ébranloit, et étoit prêt à fuir. « Camarades, » s'écrie *Aureng-Zeb*, quelle ressource trouverez-» vous dans la fuite ? » Il proteste qu'il ne se laissera

pas entraîner; et pour confirmer sa parole, il ordonne qu'on mette des chaînes aux pieds de son éléphant. Ses soldats jurent de ne le point abandonner. Il tient ferme. Pendant que *Dara* combattoit avec la même ardeur, il s'élève autour de lui de cris de victoire. Un de ses généraux, qu'on croit avoir été gagné, vient lui dire : « Salut et gloire à votre » majesté ! Descendez promptement de votre élé» phant, montez à cheval. Que reste-t-il à faire, » sinon de poursuivre ces fuyards ? » *Dara* suit ce ce perfide conseil; mais ses troupes, qui avoient toujours les yeux sur lui, ne le voyant plus sur son éléphant, croient qu'il a été tué. En moins d'un quart d'heure toute l'armée se débande. Ainsi *Aureng-Zeb*, pour avoir tenu quelques minutes sur un éléphant, se voit la couronne de l'Indostan sur la tête, et *Dara*, pour en être descendu un moment trop tôt, se voit précipité du trône.

Il est rare qu'une faute n'en entraîne pas une autre. *Dara*, avec les débris de son armée, pouvoit encore en former une formidable, et défendre *Agra*, qu'*Aureng-Zeb* n'auroit pas osé attaquer. C'étoit l'avis de son père qui le lui insinua; mais il préféra de s'éloigner avec *Salomon*, son fils, pour assembler plus tranquillement de nouvelles forces. *Aureng-Zeb* ne perdit pas un moment, et se présenta devant la capitale. Alors commencèrent des ambassades entre le père et le fils : invitation de la part du premier à venir embrasser son père, qui n'a cessé d'avoir une véritable estime et une sincère affection

pour ce cher fils, qu'il a toujours cru plus digne du trône que *Dara*; remerciemens du fils, protestations de respect et de déférence; mais ses affaires ne lui permettent pas de se ranger pour le moment à un devoir si flatteur; il étoit averti par *Roshenara-Begûm*, sa sœur cadette, que, s'il entroit au sérail, il pourroit bien ne pas sortir sain et sauf des mains de la garde armée des femmes arabes. Après quelques jours de délai, il envoie *Sultan-Mahmûd*, son fils, jeune prince hardi et entreprenant, qu'il charge de ce qu'il n'oseroit faire lui-même par respect pour son père. Sans égards aux offres de son grand-père, qui lui promettoit le trône, s'il vouloit se joindre à lui, *Mahmûd* prend toutes les clefs de la forteresse, mure les portes, grille les fenêtres, et constitue *Shah-Jéhan* prisonnier dans son palais. *Aureng-Zeb* lui écrit en même temps un petit billet par lequel il se plaint de sa partialité pour *Dara*; lui dit que c'est *Dara* qui l'emprisonne; que, pour lui, il est toujours plein d'une tendresse vraiment filiale. « Pardonnez-moi, lui disoit-il en finissant, » ne vous impatientez pas; dès que j'aurai mis *Dara* » hors d'état d'exécuter ses mauvais desseins, je » viendrai moi-même vous ouvrir les portes. »

Sûr du côté de son père, pour être seul maître, il lui manquoit de se délivrer de *Morab*. Selon la franchise de son caractère, ce jeune prince s'étoit livré à lui sans réserve. On ne peut douter qu'*Aureng-Zeb* ne dût à son courage presque toutes ses victoires. Tant que le tartufe eut besoin de lui, il n'y avoit pas

de déférence qu'il ne l[illegible]quât. Jamais il ne l'appeloit que par des noms [illegible] pour le pouvoir suprême : *roi, empereur, votre majesté*, et autres semblables. *Morab*, malgré les avertissemens de ses amis, ne pouvoit concevoir de soupçons contre un frère si bon et si peu ambitieux. *Aureng-Zeb*, le tenant un soir à souper chez lui, prolonge le repas, fait servir d'excellent vin, dont son attachement scrupuleux aux devoirs de sa religion ne lui permettoit pas à lui-même de boire. Quand il voit son frère bien en gaîté avec un ou deux convives qui l'avoient suivi, il se retire sous prétexte de les laisser libres. Le prince en prend jusqu'à tomber dans un profond sommeil. On fait alors sortir les deux convives, pour que *Morab* puisse dormir à son aise ; quand il est seul, on lui ôte son sabre et son poignard.

Aureng-Zeb ne tarde pas à venir l'éveiller lui-même. Il le pousse rudement du pied. Quand le prince commence à ouvrir les yeux, il l'apostrophe en ces termes : « Quelle honte ! quelle infamie ! Un » roi comme toi avoir si peu de retenue que de s'eni- » vrer de la sorte ! Que dira-t-on de toi et de moi ? » Qu'on saisisse cet infâme, cet ivrogne ; qu'on lui » lie les pieds et les mains, et qu'on me le jette là- » dedans cuver son vin. » L'ordre fut sur-le-champ exécuté. Quand on sut ce qui s'étoit passé, il y eut des mouvemens parmi ses troupes ; mais on avoit eu soin d'y répandre des gens qui rejetèrent le tort sur *Morab*. On débita que dans l'ivresse il avoit insulté son frère, qui, crainte de pire, avoit été

obligé de s'assurer de lui, mais qu'on le relâcheroit quand il auroit cuvé son vin. En effet, il fut tiré de sa première prison, mais pour être transféré dans une citadelle.

Le vainqueur, après avoir pris toutes ses mesures du côté de la capitale, se mit à la poursuite de *Dara*. Il y apportoit tant d'ardeur, que quelquefois il se trouvoit deux ou trois lieues au-delà de ses troupes. Dans une de ces occasions, il vit venir à sa rencontre *Rajah-Jesseyn*, qu'il savoit très-affectionné à *Shah-Jéhan*. Ce général étoit accompagné de cinq ou six mille rasputes. *Aureng-Zeb* se trouva fort surpris. Comme il avoit peu de monde avec lui, le rajah pouvoit le saisir lui-même, et mettre l'empereur en liberté. On ne sait s'il n'avoit pas cette intention, car il avoit marché avec beaucoup de vitesse, et *Aureng-Zeb* le croyoit à Delhi. Mais ce dernier prend sur-le-champ son parti. Sans s'émouvoir, sans perdre contenance, il va droit à *Jesseyn*, l'appelle tout haut par des noms d'amitié et de respect, seigneur rajah, seigneur père, et lui dit : « Je » t'attendois avec impatience. C'en est fait, *Dara* » est perdu. Il est tout seul, j'ai envoyé après lui, » il ne peut échapper. » Puis tirant son collier de perles, il le met au cou du rajah, et pour se défaire de lui au plus tôt et de bonne grâce, car il eût déjà voulu le voir bien loin, il lui dit : « Va-t'en le plus » vite que tu pourras à Lahor m'y attendre. Mon ar- » mée est fatiguée, j'appréhende qu'il n'arrive quelque » chose. Je te fais gouverneur de la ville, je remets

» tout entre tes mains. Je te suis extrêmement obligé » de ce que tu as déjà fait pour moi. Où as-tu laissé » le traître *Dara?* Je saurai m'en venger. Adieu. Fais » diligence. » Étourdi par ce flux de paroles, *Jesseyn*, comblé de faveurs, s'il avoit eu quelque dessein, s'en désiste, et *Aureng-Zeb* continua sa poursuite; mais il changea d'objet.

Comme *Dara* s'étoit réfugié dans le Guzarat, où il étoit difficile de le vaincre, *Aureng-Zeb* dirigea sa marche contre son frère *Sujah*. Il obtint sur lui des avantages, mais qui n'étoient pas décisifs. Un autre événement vint augmenter son embarras. *Sultan-Mahmûd*, son fils, écouta de mauvais conseils, et prit les armes contre lui. C'étoit trop tard. Il falloit croire son grand-père quand il l'exhortoit à cette entreprise; pour lors l'autorité de son père étant encore chancelante, il auroit pu réussir; mais en cette circonstance, *Aureng-Zeb* put accabler son fils de toutes ses forces réunies. Il le fit prisonnier, et l'envoya languir dans une citadelle, où il mourut. A cette occasion, il fit à *Sultan-Mazum*, son second fils, cette harangue paternelle : « Régner est quelque » chose de si délicat, que les rois doivent être pres» que jaloux de leur ombre. Si vous n'êtes pas sage, » il pourra vous en arriver autant qu'à votre frère. » Ne me croyez pas homme à me laisser faire ce que » *Shah-Jéhan* a fait à *Jéhan-Ghir*, son père, et ce » que j'ai fait au mien. » C'est de ce moment où il tenoit *Morab* entre ses mains, et étoit à peu près sûr d'expulser de l'Indostan *Dara* et *Sujah*, ses deux

autres frères, ou de les exterminer avec leur famille, qu'il faut dater le règne d'*Aureng-Zeb*.

[1658.] En faisant garder son père avec toutes les précautions imaginables, il lui laissa tout ce qui pouvoit lui plaire et adoucir sa captivité, son ancien appartement, ses femmes, ses chanteuses, ses mollahs pour lui lire l'Alcoran, la compagnie de sa fille aînée, des combats d'animaux, et tous autres divertissemens à sa volonté. Il adoucit son ressentiment par des lettres obligeantes, pleines de respect et de soumission, le consultant comme son oracle, et lui témoignant toutes sortes d'égards. Sans cesse il lui envoyoit de petits présens. Par ces attentions, il le gagna si bien, que de lui-même le père lui donna souvent des choses qu'il lui avoit refusées d'abord, et qu'enfin il lui accorda le pardon et la bénédiction paternelle qu'*Aureng-Zeb* avoit souvent demandés sans pouvoir l'obtenir.

La mort de cet empereur, qui arriva six ans après sa réclusion, ne fit pas le moindre bruit dans l'empire. Il n'étoit ni bon ni mauvais; il étoit plus indulgent que cruel. Sa passion la plus marquée a été l'avarice. Non content de s'emparer du bien des grands seigneurs à leur mort, ce qui étoit le droit de la couronne, à la vérité abusif, il paroissoit désirer ardemment les successions, et s'en occuper avec une joie indécente. Un des omras, qui connoissoit son avidité, soupçonnant qu'à sa mort l'empereur, comptant sur de grandes richesses, ne manqueroit pas de se faire apporter ses coffres pour jouir de la vue de ce qu'ils

contiendroient, distribua secrètement tous ses biens à ses parens, et même à des étrangers. Dans sa dernière maladie, il fit bien fermer et sceller ses coffres, et il disoit à tous ceux qui le visitoient : « Ceci appar» tient au roi. » Ce qu'il avoit prévu arriva. Quand il fut mort, l'empereur se fit apporter avec empressement ce trésor dans l'assemblée de ses courtisans. On l'ouvre, et on n'y trouve que de la vieille ferraille, des pierres, des haillons, des os, et autres choses semblables. *Shah-Jéhan*, confus, ne profère pas une parole, se lève et quitte la place.

Une femme trompa aussi son avidité. Son mari, riche marchand gentil, avoit laissé deux cent mille roupies de bien. Elle n'en donnoit qu'avec épargne à son fils, grand dissipateur. Les compagnons de plaisir du jeune homme lui persuadent d'aller se plaindre à l'empereur. *Shah-Jéhan* reçoit volontiers sa déposition, fait venir la veuve, et lui ordonne en pleine assemblée de lui envoyer cinquante mille roupies, et d'en donner cinquante mille à son fils, et commande qu'on la mette sur-le-champ dehors, pour éviter ses clameurs. La mère, surprise et du jugement et de ce qu'on ne veut pas seulement l'entendre, s'écrie qu'elle a encore quelque chose à découvrir au roi. On la ramène, et voici sa harangue : « Dieu garde votre majesté. Je trouve que mon fils » a quelque raison de vous demander le bien de son » père, parce qu'il est son sang et le mien, et par » conséquent notre héritier. Mais je voudrois bien » savoir quelle parenté votre majesté pouvoit avoir

» avec mon défunt mari pour s'en porter héri-
» tier. » L'empereur sourit, et la renvoya sans rien exiger.

Shah-Jéhan eut le chagrin de voir ses trois fils périr par la barbarie de leur frère. La politique d'*Aureng-Zeb*, incapable de pitié, ne lui permit pas d'épargner à l'infortuné *Dara* la honte d'être donné en spectacle à la ville d'Agra. On le promena par toutes les rues, monté sur un vieil éléphant, couvert d'un mauvais habit, afin que tout le monde pût le reconnoître, et qu'on ne doutât pas que c'étoit lui qui alloit subir la mort. *Aureng-Zeb* se fit présenter *Salomon*, son neveu, dans une audience publique, lui parla, en tira des réponses, et l'envoya dans la même citadelle que son oncle *Morab*, et on n'entendit plus parler ni de l'un ni de l'autre. Quant à *Sujah*, poursuivi sans relâche par son frère, il n'eut d'autre parti à prendre que de se jeter entre les bras d'un roi voisin qu'il avoit obligé, et, près d'être livré par cet ingrat, il conçut l'entreprise désespérée de détrôner ce monarque, et y périt. *Sultan-Banka*, son fils, princes, princesses, mères, enfans, tout fut exterminé. Vint ensuite le tour de la famille d'*Aureng-Zeb* lui-même. Il fit tuer ou empoisonner *Mahmûd*, son fils aîné. *Akbar*, autre fils, pour lequel il avoit une prédilection particulière, se révolta, et le mit dans l'embarras; mais il s'en tira par un adroit stratagème : l'armée du prince étoit presque toute composée d'idolâtres; *Aureng-Zeb* envoya dans le camp de son fils un de ses confidens,

chargé d'une lettre, prétendue adressée à *Akbar*, dans laquelle l'empereur se louoit de sa prudence d'avoir ainsi rassemblé les idolâtres pour les passer tous au fil de l'épée, et annonçoit que pour cela il s'avanceroit le lendemain. L'eunuque eut ordre de se comporter de manière à donner de l'ombrage et à faire intercepter sa lettre. *Akbad* eut beau protester que c'étoit une ruse de son père, la division se mit dans son armée; elle se dissipa, et *Akbar* s'estima heureux de pouvoir se réfugier en Perse, où il fut bien reçu.

Mazum, ce fils auquel *Aureng-Zeb* avoit donné un avis salutaire à l'occasion de *Mahmûd*, ou lui déplut, ou lui donna de l'ombrage. Il lui ordonna en pleine assemblée d'aller tuer un lion descendu des montagnes, qui faisoit de grands ravages dans la campagne. Le grand veneur demandoit pour le prince des filets qu'on employoit ordinairement dans cette chasse. L'empereur répondit : « Quand j'étois jeune, » je n'y faisois pas tant de façon. » C'étoit presque dévouer son fils à la mort; mais il se tira de cette périlleuse aventure, non sans courir un grand danger. Son père, depuis ce temps, lui marqua beaucoup d'affection, et lui donna un gouvernement important, cependant en limitant son pouvoir, comme il avoit l'attention de faire à l'égard de tous ceux qu'il favorisoit. Il leur donnoit beaucoup plus d'éclat que de puissance. Si quelques-uns des rajahs des frontières montroient de l'activité et des talens, il avoit soin de les occuper par des guerres avec les princes voisins.

Ainsi il conquit jusqu'à des royaumes; il avoit le double avantage d'augmenter ses états, et de se procurer de la tranquillité.

Il mourut à quatre-vingt-dix ans, généralement redouté, mais aussi très-estimé pour son assiduité à répondre lui-même aux requêtes, à rendre justice, et à s'acquitter de toutes les fonctions pénibles de la royauté. *Aureng-Zeb* étoit rigide observateur de l'Alcoran. Il cessa d'être sanguinaire aussitôt qu'il ne lui fut plus utile de l'être ; il s'astreignit même, après ses grandes exécutions, à ne vivre que de fruits et de légumes jusqu'à la fin de ses jours, en expiation du sang qu'il s'étoit cru obligé de verser pour régner. Mais n'auroit-il pas mieux valu ne point ambitionner un trône qu'il ne pouvoit obtenir qu'à ce prix ? Il n'attachoit pas grande importance à des lois dont ses prédécesseurs avoient rigoureusement puni la violation. On lui présenta deux jeunes gens pris errant dans les jardins du sérail. « Par où vous êtes-vous » introduits? leur demanda-t-il. » L'un répondit que c'étoit par la porte ; l'autre, par-dessus les murailles. « Qu'on les fasse sortir, dit-il, comme ils sont en- » trés. » Les eunuques, semblables à ces valets officieux qui en font toujours plus qu'on ne leur commande, jetèrent le second par-dessus le mur ; il mourut de sa chute.

Aureng-Zeb laissa des trésors immenses, quoiqu'il les distribuât généreusement et à propos : différent de son père, qui se donnoit souvent le bizarre plaisir de descendre dans des caves voûtées, sou-

tenues par des piliers de marbres, où il entassoit ses richesses, et d'y demeurer des heures entières à les contempler. Son fils fit un testament très-court. Les rois n'en devroient point faire, tant leurs dernières volontés sont mal exécutées. Il recommandoit de s'en tenir au partage qu'il avoit fait du royaume entre ses enfans, comme le seul moyen de prévenir une grande effusion de sang. Mais il sembloit prévoir que ces dispositions seroient peu respectées; et comme il ne s'embarrassoit pas des querelles que ces ambitieux auroient entre eux, il prioit seulement celui qui auroit le bonheur de parvenir à l'empire de ne point faire de mal à *Mohamed-Kan-Bukhsh*, le plus jeune de ses fils, et, sans donner précisément la prééminence à *Mohamed-Azem-Shah*, le troisième de ses fils, qui étoit présent, il ordonna aux assistans de lui obéir.

[1707.] En treize ans de temps, il passa sur le trône six empereurs, dont le premier fut le sultan *Mazum*, qui prit le nom de *Bahader-Shah*, et vainquit *Mohamed-Azem*, que leur père avoit en quelque façon désigné pour son successeur. Depuis plusieurs siècles on n'avoit pas vu dans l'Inde d'aussi fortes armées. *Mazum* comptoit cent cinquante mille chevaux, cent soixante et dix-huit mille fantassins, sans les troupes auxiliaires. *Azem* en avoit autant. Il fut tué dans la bataille. *Mazum* ne régna que six ans et mourut de maladie. Il laissa quatre fils. Les trois cadets se liguèrent contre l'aîné, qui eut le sort des armes contre lui, et fut tué, comme son oncle,

dans une bataille. Les trois frères vainqueurs ne purent s'accorder. *Jéhandar* trouva moyen de s'emparer du trésor de son père. L'argent lui fournit des partisans et des troupes. Il triompha de ses frères, qui furent tués. Sa folle passion pour sa femme, qui étoit une chanteuse, lui fit commettre des imprudences qui le perdirent. Il revêtit ses vils parens des dignités les plus importantes et les plus honorables de l'empire. Cette conduite mécontenta les grands. Deux d'entre eux, qui étoient frères, et avoient beaucoup de crédit, nommés l'un *Hassan*, l'autre *Abdallah*, le firent tomber du trône, et y mirent *Furrukhsir*, fils d'*Azem*.

Les deux frères comptoient tenir seuls sous lui les rênes du gouvernement. En effet, ils jouirent quelque temps de l'autorité absolue. *Furrukhsir* se lassa du joug, et voulut le secouer. Ses frères le mirent en prison, le privèrent de la vue et le firent mourir. Ensuite du château de Sélimgur, où la famille royale étoit confinée, ils tirèrent un des enfans d'*Aureng-Zeb*, nommé *Raffia*, qui ne leur plut que trois mois. Il s'en délivrèrent encore pour mettre sur le trône son frère *Raffia Al Doulet*, qui peu de jours après, par une mort naturelle, le céda à *Nasrod'din*, cousin de *Furrukhsir*, qui prit le nom de *Mohamed-Shah*, et que les frères installèrent.

[1720.] Ils ne lui laissèrent pas plus d'autorité qu'à ses cousins; mais il ne tarda pas à recouvrer ses droits. Sous prétexte d'une guerre, il tira *Hassan*

d'Agra, le fit juger par les omras, quand il le tint en campagne, et le fit massacrer. Sur-le-champ il revient à Agra; mais *Abdallah*, averti, avoit tiré de Sélimgur un fils de *Raffia*, qu'il fit proclamer, et l'opposa à l'empereur avec une forte armée. La bataille fut sanglante. *Abdallah*, blessé, tomba entre les mains de *Nasrod'din*, qui lui dit en colère : « Traître, qu'as-tu fait? — Ce que j'ai fait, répondit » *Abdallah*, je vous ai tiré de prison, et vous ai » donné un empire. Mon frère ayant été tué par vos » ordres, comme j'étois à la tête d'une armée, le » soin de ma conservation m'a porté à m'en servir. » La Providence vous avoit destiné la victoire; usez- » en comme vous le jugerez à propos, en traitant » cette masse d'argile selon que votre ressentiment ou » votre intérêt vous le suggéreront. — Mais, répliqua » l'empereur, quel mal vous avoit fait *Furrukhsir*? » — C'est, dit franchement *Abdallah*, qu'il étoit » devenu jaloux du pouvoir que nous avions, mon » frère et moi. Comme notre intérêt ne nous permet- » toit pas de nous en dessaisir, nous avons cru qu'il » étoit dangereux de ne pas nous défaire de lui au » plus tôt. Si la Providence eût permis que nous eus- » sions toujours agi avec autant de prudence, nous » ne serions pas réduits à une fin tragique. » Le monarque l'envoya en prison, mais avec des domestiques pour le servir. Peu de jours après il le fit transférer dans un palais, lui assigna une pension, lui forma une maison nombreuse, et lui fit donner toutes les aisances de la vie. *Abdallah* ne profita

pas de cette générosité, deux mois après il mourut de ses blessures. Ses femmes et concubines, au nombre de quarante-cinq, s'enfermèrent dans une maison, et se brûlèrent le jour de ses obsèques. Son empereur fut renvoyé à Sélimgur.

[1738.] Sous *Mohamed-Shah* se passa un événement qui n'est ni conquête de la part de l'ennemi, ni révolte des peuples, ni révolution de gouvernement, qu'on ne sait enfin comment caractériser, et qui cependant produisit les plus grands malheurs. La conduite de ce prince à l'égard d'*Abdallah* marque qu'il étoit doux et indulgent, qualités qui ne conviennent peut-être pas au chef d'un empire si ébranlé. Dans une cour déchirée par les factions, troublée par l'ambition et l'insubordination des grands, tout souffroit, mœurs, religion, police : nulle discipline dans les troupes, nul ordre dans les finances. Le bon empereur voyoit tous ces vices, en gémissoit, mais n'avoit pas la force d'y remédier. Il lui vint dans l'idée d'appeler à son secours *Nizam Al-Maluck*, gouverneur du Décan, homme de mérite et d'expérience, qui avoit eu la confiance d'*Aureng-Zeb*, et qui, secondé par l'empereur, étoit très-capable de resserrer les ressorts de cette machine relâchée ; mais, connoissant la foiblesse de ce prince, il ne vint pas sans répugnance.

Ce qu'il avoit prévu arriva : le rôle de réformateur est difficile partout ; mais principalement dans les cours. *Nizam* trouva tout le monde prévenu contre lui. On combattoit ses idées, on se moquoit

de ses plans, on ridiculisoit ses remontrances. La débauche, loin de diminuer, ne faisoit qu'augmenter, comme pour braver le réformateur. Voyant ses efforts inutiles, il dit à l'empereur que les affaires de sa province demandoient sa présence, et quitta la cour. Il résolut de donner à cette cour dissipée et dissolue qui avoit méprisé ses conseils un avertissement plus efficace qui pût tirer le chef et les courtisans de la mollesse et de l'apathie où ils étoient plongés. Jusqu'alors il avoit contenu les Marattes dans leurs montagnes; mais il les laissa descendre dans la plaine, et porter leurs ravages jusque dans le voisinage de la capitale. *Nisam* fut rappelé pour mettre une digue à ce torrent. Comme c'étoit lui qui l'avoit dirigé, il n'eut pas de peine à rompre son cours et à le détourner; mais, quand le danger fut passé, il ne trouva pas la cour plus souple ni plus disposée à la réforme; au contraire, il fut traité plus mal qu'auparavant. Les omras ne manquoient aucune occasion de le choquer : quand ils le voyoient avec la gravité d'un homme de son âge et de son caractère, ils se disoient l'un à l'autre en se moquant : « Voyez comme danse le moine du Décan. »

Piqué encore plus qu'auparavant, il jugea à propos de leur donner cette fois une leçon si vigoureuse, qu'elle pût les faire changer de conduite. Alors régnoit en Perse le fameux *Thamas-Kúli-Kan*, qui est connu par son expédition dans l'Inde sous le nom de *Nadir-Shah*. Ce prince profitoit de l'indolence et des troubles de la cour indienne pour

s'agrandir. Il avoit pris la forteresse de Kandahar, et se trouvoit sur la frontière à la tête d'une armée de cent vingt-cinq mille hommes de cavalerie de diverses nations, tous endurcis aux fatigues de la guerre. *Nizam* tenoit le timon du gouvernement avec un titre supérieur à celui de grand-visir. De concert avec trois ou quatre seigneurs puissans qu'il s'étoit attachés, il écrivit au persan d'avancer sur Delhi, et lui aplanit les difficultés. On ne sait quel motif il présenta à ce prince pour l'engager à cette entreprise. Etoit-ce de punir des courtisans insolans, de soustraire l'empereur à leur tyrannie, de secouer son indolence et sa mollesse : singulière manière de corriger son maître ! Quoi qu'il en soit, il paroît que *Nadir-Shah* ne vit dans ce qu'on lui proposoit que l'avantage d'une expédition glorieuse et lucrative, et il ne se trompa point.

Tous les obstacles tomboient devant lui, les villes se rendoient, les gouverneurs se soumettoient, parce que *Nizam* leur écrivoit que l'empereur et ses favoris passoient leur vie dans la débauche du vin et des femmes, que la cour ne songeoit pas seulement à eux, qu'il n'y avoit aucun secours à en attendre, qu'ainsi ils pourvussent eux-mêmes à leur propre salut. C'étoit leur dire de traiter comme ils pourroient à leur avantage, et ils n'y manquoient pas. Dans toutes ces villes, surtout à Lahor, une des capitales, *Nadir-Shah* trouvoit des trésors immenses autrefois enfouis, qui encourageoient ses troupes, et étoient comme des arrhes des richesses qui l'atten-

doient à Delhi. Les peuples qui eurent l'imprudence de se défendre, n'étant point secourus, éprouvèrent les plus barbares traitemens, le pillage, le meurtre, l'incendie. Cependant, quand le persan approcha de la principale capitale, il fallut bien faire montre de quelque résistance. On opposa à *Nadir-Shah* une armée très-considérable. Soit crainte, soit prudence, le persan fit des propositions d'accommodement. *Nizam* fut celui qui les rejeta avec le plus de fierté, et qui opina, contre presque tous les conseillers de *Mohamed-Shah*, pour la bataille. Sans doute la chose étoit concertée, car, après la défaite, *Nizam*, qui se fit députer au camp du vainqueur pour traiter d'un accommodement, en fut reçu avec les plus grands honneurs et des marques distinguées d'affection.

On ne sait ce qui fut conclu. Mais le lendemain le mogol se laissa conduire aux tentes du persan, comme chez un ami. *Nadir* envoya son fils au-devant de lui, sortit de son pavillon pour le recevoir, et le fit asseoir à côté de lui sur le même coussin. Après les premiers complimens, il lui tint à peu près ce discours : « Il est surprenant que vous preniez si » peu de soin de vos affaires, que, malgré plusieurs » lettres que je vous ai écrites, malgré un ambassa- » deur que je vous ai envoyé, et les assurances d'a- » mitié que je vous ai données, vos ministres n'aient » pas jugé à propos de me faire une réponse satis- » faisante; que, par votre négligence à mettre une » bonne discipline parmi vos gens, un de mes am-

» bassadeurs ait été tué dans vos états sans ven-
» geance. Lors même que je suis entré dans votre
» empire, vous avez paru ne penser en aucune fa-
» çon à vos intérêts, jusqu'à ne vous pas mettre en
» peine de me faire demander qui j'étois, ce que je
» venois faire. Quand ensuite je me suis avancé jus-
» qu'à Lahor, il ne m'est venu de votre part aucun
» message, personne pour me saluer, pas même une
» réponse aux complimens que je vous avois fait faire.
» Vos omras, s'étant enfin réveillés de leur pesante
» léthargie, sont venus en tumulte pour arrêter mes
» progrès ; vous-même, enflé de vos imaginations
» puériles, et excité par vos folles résolutions, n'a-
» vez voulu prêter l'oreille à aucune ouverture hono-
» rable, jusqu'à ce qu'enfin, par l'assistance de Dieu
» et la force des armes, vous avez vu ce qui en est
» arrivé. » Il lui reprocha ensuite la protection qu'il accordoit aux infidèles au préjudice de la religion mahométane ; ce qui pouvoit tomber sur les égards que *Mohamed* avoit pour les Européens dans ses états. *Nadir* conclut ainsi : « Comme la postérité de
» *Timur*, n'a ni outragé les sophis, ni fait aucun
» mal au peuple de Perse, je ne vous ôterai pas l'em-
» pire ; mais puisque votre indolence et votre orgueil
» m'ont obligé de venir de si loin, et de faire de
» très-grandes dépenses, et que mes gens se trouvent
» extrêmement fatigués par les longues marches, et
» manquent des choses nécessaires, je veux aller à
» Delhi, et y rester quelques jours, jusqu'à ce que
» mon armée se soit rafraîchie, et qu'on m'ait payé

» le peyskkah, c'est-à-dire, la contribution dont
» *Nizam* est convenu avec moi. Après cela, je vous
» laisserai prendre soin de vos propres affaires. »

Les précautions de *Nadir* pour établir l'ordre dans sa marche vers Delhi, pour sa sûreté dans la ville et celle des habitans, sont un chef-d'œuvre d'habileté et de prudence. Elles auroient réussi, sans l'intrigue perfide de quelques malveillans, qui, sous prétexte de la cherté et de la rareté des subsistances, engagèrent le peuple à se soulever, à tirer sur les Persans, et sur *Nadir* lui-même. Quand il vint pour apaiser le tumulte, les coupables, avertis par la conscience de leur propre crime, se sauvèrent. La vengeance tomba sur la ville, que *Nadir* livra à ses soldats. Ils y commirent toutes les horreurs que peuvent se permettre des barbares auxquels on a lâché la bride. En sept heures que dura le massacre, il périt cent cinquante mille hommes. On dit que cette expédition coûta aux états de *Mohamed* plus d'un million d'hommes, victimes d'une mort violente, sans compter ceux que tuèrent le chagrin et la misère. *Nadir* fit rappeler ceux qui avoient fui; mais quelle grâce! qu'on juge de l'état de ces malheureux en rentrant dans leurs maisons dépouillées, errans dans des ruines, agités d'inquiétudes sur le sort de leurs parens, de leurs amis, de leurs femmes et de leurs enfans qui ne paroissoient pas.

Après le pillage, on songea au peyskkah, qui étoit fixé à environ cinq milliards. On établit un bureau où les grands vinrent déclarer leur fortune. Ils

payèrent sans réclamer et récriminer les uns contre les autres. *Nizam* seul donna vingt-cinq millions. S'il ne s'attendoit pas à cette taxe, ce fut un juste châtiment de sa sottise et de sa méchanceté. *Nadir* recevoit indifféremment ce qu'on lui présentoit. Tout lui étoit bon, meubles, bijoux, étoffes, chevaux, tout ce qui pouvoit s'emporter ou s'emmener, et il avoit soin que toutes les évaluations ne fussent pas à son désavantage. Quand il eut ramassé toute la somme, il donna en particulier au mogol les avis qu'il crut convenables, lui fit connoître ses courtisans, et lui conseilla, dit-on, de se défier de *Nizam*. Puis dans une audience publique il reçut les adieux des omras; les regardant sévèrement, il les menaça d'une seconde visite, s'ils ne se conduisoient pas mieux, salua l'assemblée, embrassa cordialement son hôte, et partit. *Mohamed-Shah* mourut en 1748.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE

DES TITRES DU TOME SIXIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE MOREAU, RUE COQUILLIÈRE, N° 27.

